This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 321 978

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3/10 ad

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME
SWETCHINE

I

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

LETTRES DE Mme SWETCHINE, 6e édition. 3 volumes in-12. 12 fr.

CORRESPONDANCE DU R. P. LACORDAIRE ET DE Mme SWETCHINE. 11e édit. 1 vol. in-12..... 4 fr.

MÉMOIRES D'UN ROYALISTE, 4e édition. 2 volumes in-8°, ornés chacun d'un portrait en taille-douce. Prix..... 16 fr.

AUGUSTIN COCHIN, 4e édition. 1 volume in-12 avec beau portrait gravé..... 3 fr. 50

ÉTUDES ET SOUVENIRS. 2e édition. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Le même. 1 volume in-8°..... 7 fr. 50

L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. 2e édition. 1 volume in-12..... 2 fr. 50

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME SWETCHINE

Imp. Ch. Chardon aine — Paris

Digitized by Google

MADAME

SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR LE

PAR LE COMTE DE FALLOUX

[illegible]

VIE DE MADAME SWETCHINE

[illegible]

DIX-SEPTIÈME [illegible]

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

[illegible] ET Cie, LIBRAIRES-[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PUBLIÉES

PAR LE COMTE DE FALLOUX

de l'Académie française

I

VIE DE MADAME SWETCHINE

PAR M. DE FALLOUX

DIX-SEPTIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1900

Tous droits réservés.

Digitized by Google

DC255
S9A5
v.1

Digitized by Google

Le nom et l'autorité de Mme Swetchine ont surmonté l'épreuve du temps, et triomphé de quelques critiques peu disposés à seconder le succès de méditations chrétiennes. Le plus franchement agressif, M. Sainte-Beuve, a proclamé cependant Mme Swetchine « fille aînée de M. de Maistre, fille cadette de saint Augustin[1] ». Ma tâche est donc bien simplifiée désormais, et je puis me borner à rappeler au public dans quelles conditions un si précieux dépôt m'a été confié.

Mme Swetchine n'avait jamais conçu l'ambition de se survivre par la renommée. Son constant et bien regrettable soin fut de maintenir, entre le monde et sa vie intime, un voile qu'elle ne laissait jamais soulever. Son humilité prenait à cet égard des précautions dont la vigilance ne

1. *Nouveaux Lundis*, t. I, 247.

267194

Digitized by Google

fut jamais en défaut. En me nommant son exécuteur testamentaire, elle n'admit pas un instant l'espoir ou la crainte de l'investigation minutieuse dont ses papiers allaient devenir l'objet. Elle ne soupçonna jamais qu'on pût y reconstituer un ensemble, y retrouver sa vie et publier ses œuvres.

Beaucoup de ses cahiers, de ses extraits de lectures, de ses méditations pieuses, lui étaient agréables ou utiles, et c'est uniquement pour son propre usage qu'elle les conserva jusqu'à son dernier jour.

Les pensées intitulées *Airelles* sont les seules qui aient été recueillies avec soin et transcrites en un petit volume.

Les autres pages, celles mêmes qui pourraient porter le nom de *Traité*, ont été écrites à diverses reprises, sans plan fixe, sans dates certaines, sur des feuilles volantes jetées successivement au fond d'une enveloppe, ou roulées en liasses informes sous la garde d'une épingle. L'écriture en est toujours précipitée, souvent presque indéchiffrable. Aucun de ces morceaux ne portait de titre. J'ai voulu en donner un à chacun d'eux sans me dissimuler l'inconvénient de cette

Digitized by Google

addition, inconvénient qui est d'annoncer un sujet mûrement étudié et régulièrement développé, lorsqu'il ne s'agit souvent que d'un premier aperçu et de quelques lignes d'un jet lumineux mais rapide. Toutefois, j'ai passé outre, et comme chacune de ces pensées, même la plus courte, est féconde, j'ai voulu que, la lecture générale une fois achevée, le lecteur pût retrouver sans effort le sujet de sa prédilection et reprendre commodément le cours de ses réflexions intimes. C'est donc un secours offert au souvenir, et rien de plus.

J'ai essayé aussi d'établir un classement emprunté à la nature des sujets. Deux divisions principales se présentaient naturellement : d'abord tout ce qui, tenant à la controverse religieuse, exprime le doute ou y répond; ensuite, tout ce qui appartient à la possession pleine et paisible de la vérité. La première partie a reçu pour titre général : *De la vérité du christianisme;* la seconde : *De la piété dans le christianisme.* J'ai donné à ces deux parties leur complément ou plutôt leur couronnement véritable, les prières, couronnées elles-mêmes par le *Chapelet de la bonne mort.* Chercher Dieu, le trouver, l'aimer, ce fut toute la vie de

Digitized by Google

Mme de Swetchine ; c'est aussi la distribution et le résumé de ses œuvres.

Quant aux morceaux plus étendus auxquels j'ai cru pouvoir donner le nom de *Traités*, ils sont au nombre de trois :

Le *Traité de la Vieillesse* était loin d'être achevé ; on a dû, avant de le publier, en retrancher plusieurs fragments qui n'étaient que l'indication sommaire de points de vue sur lesquels Mme Swetchine se proposait de revenir, des recherches entamées, des phrases incomplètes ; néanmoins, sa supériorité sur ses illustres devanciers a été généralement reconnue.

Le *Traité de la Résignation*, plus suivi, plus développé, divisé par chapitres, n'est point terminé, et on reconnaissait à une foule d'indices, que la main de l'auteur se proposait d'en retoucher toutes les parties. Jamais cette âme incomparable ne s'est montrée plus à découvert. La plus fine observation des choses de la terre y brille à côté de la paix anticipée du ciel ; des traits dignes de La Bruyère y abondent, à côté d'élévations dignes de sainte Thérèse. La faculté de vivre à la fois de la vie du monde et de la vie de Dieu, sans avoir besoin d'aucun

Digitized by Google

effort pour passer d'une sphère à l'autre, ne s'est jamais montrée avec un caractère plus touchant et plus original, plus séduisant et plus utile. Malheureusement, cette œuvre n'est qu'une ébauche. Personne ne pouvait essayer de l'achever à la place de son auteur. Certaines transitions manquent, quelques points de haute spiritualité sembleront peut-être insuffisamment préparés ou insuffisamment éclaircis ; il importe donc de se souvenir que Mme Swetchine, n'épanchant son cœur et sa pensée que pour satisfaire et pour éclairer sa conscience, ne s'est point préoccupée d'initier graduellement l'esprit des autres à son point de vue. Elle a dit : « Écrire au crayon c'est comme parler à voix basse. » On aura donc une juste idée de l'intention intime qui a présidé à cette composition, quand on saura que plus de la moitié de ce manuscrit inachevé est écrit au crayon.

Dans *Le Précepte et le Conseil*, chef-d'œuvre de la plus rare connaissance du cœur humain, l'ascétisme va croissant, mais en conservant toujours le langage de l'expérience qui le rend plus accessible et plus pratique. Mme Swetchine alors n'argumente plus, elle conduit sur les sommets où habite la piété, par des pentes si faciles et

Digitized by Google

si douces qu'on arrive sur les cimes sans s'être aperçu que l'on montait.

Les pages que, faute de trouver un titre plus conforme au sujet, j'ai nommées le *Journal de la Conversion*, auraient peut-être été mieux définies par ces mots : Une âme devant Dieu, car l'impression qu'elles font naître peut se reproduire dans toutes les situations de la vie. Toute âme ayant un combat à soutenir, un parti courageux à prendre, une résolution pénible à protéger, trouvera dans cet exemple de salutaires inspirations ; et si elle s'attache jusqu'au bout à un tel guide, elle reconnaîtra bientôt que le meilleur dénoûment de tous les drames humains est encore le cri suprême poussé par Mme Swetchine, au terme de ses longues hésitations : « Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus ! »

Les prières seules ont été écrites avec soin, parce que ce soin n'était pas littéraire, mais pieux. A côté de l'élan spontané, on sent l'influence du respect profond. L'humble créature, s'adressant à son Créateur, s'inquiète du choix des images et des termes. Sa conscience écoute tous les scrupules, autant que son esprit avait dédaigné toutes les recherches ; elle consulte

Digitized by Google

ses amis les plus vénérables, elle interroge le curé de sa paroisse, et l'on trouvera de touchantes confidences de ce genre dans les correspondances avec le P. Lacordaire et Dom Guéranger.

Aussi, quelle que soit l'ardeur des aspirations de plusieurs pages de ce volume, elle ne dépasse jamais les limites d'une juste prudence et d'une véritable sagacité. Mme Swetchine, assurément, vise à l'idéal le plus élevé, mais sans aborder, fût-ce de loin, les régions du chimérique ; elle s'applique, au contraire, à mettre en garde contre tout écart de l'imagination dans la dévotion. Les traditions les plus saines, les autorités les plus sûres ne la quittent jamais. « L'ascétisme chrétien, dit-elle, a toujours un corps, c'est la vertu, toujours une pierre de touche, c'est l'action. » Voilà le vrai caractère de la piété de Mme Swetchine, et la constante direction de ses conseils.

Des prodiges de discernement, de patience et de dévouement ont été mis au service de ce travail de coordination, toujours profondément respectueux pour la pensée primitive, dès qu'elle se dégageait en caractères distincts. J'ai le droit de constater ces mérites, car ils appartiennent

Digitized by Google

tous aux amis qui ont bien voulu venir à mon aide, et le public, j'ose l'espérer, s'unira à mon sentiment de reconnaissance, lorsque je placerai leurs noms, en tête des œuvres, rendues par eux à la vie.

Digitized by Google

VIE

DE

MADAME SWETCHINE

CHAPITRE I

COUP D'ŒIL SUR LA COUR DE RUSSIE DURANT LE XVIIIe SIÈCLE. — NAISSANCE DE MADAME SWETCHINE — SON ÉDUCATION. — SON MARIAGE.

Madame Swetchine naquit à Moscou, le 22 novembre 1782. Son père, M. Soymonof, issu d'une ancienne famille moscovite, occupait un poste élevé dans l'administration intérieure de l'empire, et compta parmi les protecteurs de l'Académie des siences de Saint-Pétersbourg. Son buste en marbre, par Marcous, sculpteur distingué, est conservé par cette Académie, en mémoire des services que son patronage lui a rendus. Théodore Ivanowitch Soymonof, grand-père de Mme Swetchine, était lui-même un homme distingué. Il avait été élevé à l'école navale instituée par Pierre le Grand; il avait complété son éducation en Hollande, avait subi un brillant examen en présence du Tzar, et accompagné ce prince dans plusieurs de ses campagnes, notamment dans celle de Perse. On a de lui une description de

Digitized by Google

la mer Caspienne et un journal qui contient des données précieuses sur les contrées qu'il avait parcourues et les événements dont il avait été le témoin. L'impératrice Anne l'exila en 1740. L'impératrice Elisabeth le nomma gouverneur de la Sibérie, où il avait été prisonnier. Il mourut en 1780, sous l'impératrice Catherine, presque centenaire et entouré d'une considération universelle, deux ans avant la naissance de sa petite-fille. La mère de Mme Swetchine appartenait à une famille également distinguée, et dans laquelle le goût des lettres s'unissait à la vocation des armes. Elle était fille du général-major Jean Boltine, originaire des environs de Kasan; un de ses ancêtres avait été ambassadeur de Russie en Danemark. Le général Boltine soutint de longues controverses avec le prince Shérébatof, sur les annales russes, dont il contribua à éclaircir plusieurs pages; il avait conduit jusqu'au dix-neuvième volume la traduction russe de l'*Encyclopédie française*.

Moscou était alors, plus encore qu'aujourd'hui, la capitale vraiment nationale de la Russie. Les premières impressions de Mme Swetchine se trouvèrent naturellement mêlées aux plus illustres souvenirs de sa patrie. On nous pardonnera donc de retracer sommairement les événements, les spectacles qui furent les premiers enseignements de son jeune esprit et exercèrent longtemps sur lui leur influence.

La Russie, quoique son histoire, brusquement interrompue par la volonté d'un seul homme, ait changé tout à coup de direction et d'aspect, n'est pas seulement un puissant empire, c'est une nationalité originale et forte. Il suffit de par-

Digitized by Google

courir le Kremlin de Moscou pour en acquérir la preuve.

Nous croyons d'ordinaire, en France, que le Kremlin est une citadelle, et qu'il n'existe de Kremlin qu'à Moscou ; ce sont deux erreurs. Toute ville russe antique et considérable a entouré d'une enceinte fortifiée une église particulièrement révérée, souvent plusieurs, un couvent, un dépôt d'artillerie, des munitions de guerre ; c'est cet ensemble qui reçoit le nom de Kremlin, et qui pourrait, en effet, porter le nom de forteresse, puisque le peuple concentre là ce qui fait sa force, c'est-à-dire sa religion, ses archives et ses armes. Sous ce triple rapport, Moscou offre les plus intéressantes richesses.

Au centre de son Kremlin s'élève la cathédrale ; plus loin, le vieux manoir des Tzars, le palais du Sénat, et enfin l'arsenal. Là sont recueillies les reliques de tous les siècles, depuis le sceptre et le globe envoyés par Alexis Comnène à Vladimir Monomaque jusqu'au brancard de Charles XII, trophée de la bataille de Pultawa. Les couronnes successivement portées par les souverains russes sont rangées par ordre de date : les premières, simples bonnets de fourrure avec quelques symboles de peu de valeur ; les autres, toques de velours enrichies de pierres précieuses ; enfin, le diadème moderne, or et diamants. Les trônes apparaissent ensuite : celui d'Ivan III Wasiliéwitch, en ivoire, sculpté dans le style byzantin ; celui de Boris Godounof, siège de bois recouvert de quelques lames d'or, cadeau d'un schah de Perse au Tzar. Au fond d'une galerie, seul sur une estrade, un trône en argent doré, à deux places, surmonté

Digitized by Google

d'un dais spacieux derrière lequel retombe un rideau, attire les regards. On devine la princesse Sophie dictant à ses deux frères, Ivan et Pierre, les paroles qu'elle craignait de confier à leur mémoire enfantine ou rebelle. Mais bientôt le plus jeune des deux princes se lassa de cette tutelle; le souffleur fut relégué dans un monastère, Ivan réduit au silence, et Pierre le Grand occupa seul ce trône, qu'il ne trouva pas trop large.

Son éducation avait été livrée à des étrangers de nations diverses, et le prince grandit avec la résolution d'implanter la civilisation européenne au cœur de la Russie. Tout fut immolé à cette pensée dominante : son repos, sa dignité, la vie de son propre fils, le vieux et héréditaire séjour de ces prédécesseurs. Pierre comprit qu'il ne pouvait accomplir à lui seul la régénération qu'il avait rêvée ; il voulut ouvrir aux étrangers une porte dans ses Etats, à ses sujets une fenêtre sur l'Europe ; Saint Pétersbourg fut improvisé. Cette entreprise contre le sol et les traditions d'un peuple a-t-elle réussi? Le débat subsiste encore. Le voyageur rencontre aujourd'hui, comme il y a deux siècles, des Russes épris de sympathie pour le jeune prince Alexis, qui se liguait avec les longues barbes contre les impétuosités novatrices de son père, et qui périt victime de sa fidélité aux vieux instincts de la Russie. Quoi qu'il advienne un jour des destinées constamment rivales de Saint-Pétersbourg et de Moscou, une révolution incontestable s'opéra durant la vie de Pierre le Grand et lui survécut. Le progrès des arts mécaniques et même des sciences, l'exploitation des trésors métallurgiques, une organisation militaire plus forte, la création

Digitized by Google

d'une marine, les agrandissements de territoire, les envahissements prémédités et continus, datent de ce règne. Mais avec lui s'inaugure aussi l'arbitraire sans frein substitué à la loi ou à la coutume revêtue de l'autorité de la loi. Le pouvoir supprimait du même coup ses contradicteurs incommodes et ses auxiliaires utiles. Le servage, loin d'être rayé des institutions, se perpétua et s'aggrava; les restes de l'indépendance religieuse furent anéantis; le Tzar devint pontife absolu dans l'Eglise, en même temps que maître unique dans l'Etat; la confiscation accompagna et corrompit la justice; les règles mêmes de la succession au trône furent abolies, et, au bout de quarante ans, au terme d'un règne d'une incomplète et bizarre grandeur, Pierre disparut ne laissant derrière lui qu'une immense ébauche et encore plus de ruines que de monuments. Ses successeurs héritaient d'un despotisme illimité, que punirent, sans le tempérer, les complots et l'assassinat.

Catherine, seconde femme de Pierre le Grand, lui succéda sans autre titre que l'ascendant du favori Menchikof. Pierre II, fils de l'infortuné Alexis, proclamé à quinze ans et succombant presque aussitôt après à une attaque de petite vérole, compte à peine dans la chronologie des monarques russes.

L'impératrice Anne, nièce de Pierre le grand, duchesse de Courlande, occupe un instant ce redoutable trône, et, usant des nouvelles attributions que s'était arrogées l'omnipotence souveraine, désigne pour son héritier un enfant au berceau, fils du prince Antoine de Brunswick.

Le feld-maréchal Munich se fait suivre une

Digitized by Google

nuit par quarante grenadiers, saisit le jeune prince dans son lit et l'exile en Sibérie. Une fille de Pierre le Grand, Elisabeth, avait laissé avec une apparente indifférence se consommer ces ambitieuses péripéties; mais tout à coup elle se repent ou se lasse de son abnégation; Woronzof est appelé, le palais impérial est nuitamment envahi, et ce mouvement, qui donnait satisfaction au murmure national s'élevant de toutes parts contre l'intervention des étrangers dans le gouvernement de la Russie, proclame Elisabeth impératrice. Un seul jour voit conduire au supplice les principaux personnages de l'empire : Munich, Ostermann, Mengden et quelques autres. Le chancelier Ostermann, qui avait présidé pendant plusieurs règnes à la conduite des affaires extérieures, fut apporté dans un fauteuil, en proie à un accès de goutte et enveloppé dans une robe de chambre. Le bourreau posa la tête du chancelier sur le billot, découvrit son cou et leva la hache. Un officier s'avançant alors déclara que l'Impératrice accordait la vie à Ostermann et le condamnait à un exil perpétuel. Le vieux ministre se borna, pour remerciement, à une inclination de tête, et, sans que son visage trahît la plus légère émotion, il dit : « Je vous prie, donnez-moi ma perruque et mon bonnet. » Les autres personnages, réunis au pied du même échafaud, reçurent après lui la même commutation de peine. Munich et Ostermann furent envoyés en Sibérie, tandis que le duc de Courlande en était rappelé. L'ancien régent et celui qui l'avait précipité du pouvoir se rencontrèrent à un relai de poste dans un faubourg de Kasan. Tous deux se regardèrent avec étonnement, se saluèrent avec

Digitized by Google

politesse sans préférer une parole, et chacun continua sa route.

Elisabeth partagea longtemps sa confiance entre deux favoris simultanés : Razoumowski et Schouvalof, émules sans jalousie, qui se traitaient non de rivaux, mais de collègues. Les cabinets de Saint-James et de Versailles accréditèrent près d'elle des agents diplomatiques d'un rang distingué.

Le comte Schouvalof aimait les arts et en fit règner le goût à la cour de Russie. Il fonda l'Université de Moscou et commença avec les philosophes français cette correspondance qui attira vers Pétersbourg l'attention et la bienveillance du XVIIIe siècle. Il conçut l'idée de confier à Voltaire la mission d'écrire l'histoire de Pierre le Grand, et lui fit remettre les matériaux tronqués et adulateurs qui ont formé sur ce prince l'opinion populaire ; enfin, il introduisit la langue française dans les documents officiels et fonda à Pétersbourg un théâtre français. L'immoralité, autant que la politesse, pénétra dans les régions élevées ; on enseigna aux classes inférieures la dissimulation plus que la probité ; les désordres privilégiés se crurent le droit de marcher à visage découvert, tandis que les désordres et les souffrances du peuple n'étaient l'objet que d'une étude peu attentive et peu scrupuleuse. Les costumes changeaient, non les mœurs ; une des nations le plus richement douées du côté de l'intelligence et de la vigueur, était donnée en spectacle par ses maîtres plutôt que sérieusement et solidement préparée à l'accomplissement de ses véritables destinées.

Elisabeth mourut en 1761. Le successeur choisi par elle, Ulric de Holstein-Gottorp, prit le titre de

Digitized by Google

Pierre III. La femme qui allait partager son trône était Sophie d'Anhalt-Zerbst. En embrassant la religion grecque, elle avait pris le nom de Catherine, qui lui fut donné par l'impératrice Elisabeth. Pierre III blessa les Russes par la dureté de ses manières et par son engouement pour la discipline prussienne. De jeunes officiers passèrent rapidement du mécontement aux complots. L'abdication de Pierre III et sa mort furent l'ouvrage mystérieux de quelques instants à Péterhof. L'impératrice fut proclamée sous le nom de Catherine II.

Un tel début de règne exigeait qu'on apaisât beaucoup de rumeurs et qu'on flattât beaucoup d'espérances. Catherine, couronnée à Moscou en 1762, convoqua près d'elle les députés de toutes les parties de son empire pour leur soumettre ses plans de réforme et d'institution nouvelle. Une assemblée de douze cents membres environ, parlant des langues diverses, représentant des intérêts opposés, la fatigua et l'effraya. Les députations furent congédiées et le plaisir reprit le pas sur les affaires.

Mais Catherine ne perdit jamais de vue le double soin de gagner le cœur de ses sujets et de s'assurer le suffrage des dispensateurs de la renommée européenne. M. de Breteuil, ambassadeur de Louis XV, écrivait à Versailles : « La Tzarine m'a fait demander si je connaissais M. de Voltaire, pour l'engager à rectifier ses idées sur la lugubre tragédie de Péterhof. » L'éducation de son fils unique, le grand-duc Paul, fut offerte à d'Alembert ; Grimm et Diderot furent appelés à Pétersbourg. Le baron Grimm, qui avait quitté la Bavière pour la Russie, se rendit bientôt à Paris en qualité de diplomate historiographe et de chargé

Digitized by Google

d'affaires littéraires. Diderot écrivait à ses amis de France : « On me traite ici comme le représentant des honnêtes gens et des habiles gens de mon pays. » Il se montrait peu favorable au maintient du siège du gouvernement à Pétersbourg, et répétait souvent que « mettre sa capitale au bout de son royaume, c'était avoir son cœur au bout de ses doigts, rendre la circulation du sang difficile et la moindre blessure mortelle ». Diderot ne rentra pas en France sans laisser à l'impératrice une foule de plans réformateurs promptement mis en oubli. Enfin, un sentiment juste des difficultés, sinon des devoirs de sa situation, une ambition mûrie et réfléchie dès la jeunesse, de la frivolité dans les goûts, mais de la grandeur dans l'imagination, une constante préoccupation de plaire et de séduire, suggérait à Catherine d'incessantes entreprises, souvent plus apparentes que réelles, mais toujours fastueuses.

Cependant, cette haute prospérité ne fut pas exempte de troubles. Un simple cosaque, Pugatchef, conçut le hardi projet de se faire passer pour Pierre III, souleva des régiments, des provinces, et ne put être vaincu qu'aux portes de Moscou. Ces orages apaisés, la cour retentissait encore de ceux qui se succédaient entrent les favoris. Grégoire et Alexis Orlof, supplantés par Potemkin, élevaient tour à tour leurs cabales jusqu'à la hauteur d'un péril. Chaque ambassadeur en entretenait son souverain comme d'un événement.

Ces agitations, ces expiations secrètement attachées par la Providence aux fautes momentanément impunies, nous ont conduits à la fin de l'année 1782, époque de la naissance de Mme Swetchine.

Digitized by Google

A cette date, le crédit officiel de Potemkin avait atteint son apogée.

En même temps, et dans une région plus calme, l'Impératrice appréciait l'esprit et les services de quelques hommes distingués auxquels était remis le soin de sa correspondance privée, de ses intérêts les plus proches. De ce nombre fut M. Soymonof. Elle lui confia, avec un titre élevé dans la hiérarchie administrative, les fonctions de secrétaire intime.

L'esprit de M. Soymonof était grave et cultivé, ses manières et son visage respiraient la noblesse; ses traits fidèlement conservés sur un camée, semblent ceux d'une tête antique.

Mme Swetchine reçut avec le baptême grec le nom de Sophie, qu'avait porté l'impératrice avant celui de Catherine. Les occupations de courtisan n'empêchèrent point M. Soymonof de consacrer des soins assidus à l'éducation d'une fille qui demeura durant dix années son unique enfant. Frappé des progrès de cette jeune intelligence, il mêla bientôt l'orgueil paternel à la plus tendre prédilection La jeune Sophie manifesta une égale aptitude aux langues, à la musique et au dessin. Une qualité singulière dans un enfant se développa au même degré : la fermeté de caractère.

Elle désira une montre avec l'ardeur qui perçait déjà dans tous ses mouvements; son père la lui promit. Les jours d'attente se passèrent dans une fiévreuse préoccupation. La montre fut reçue et portée avec des transports de joie ; puis, tout à coup, une autre pensée saisit la petite Sophie : il y a quelque chose de plus beau qu'une montre, se dit-elle, ce serait d'en faire volontairement le

Digitized by Google

sacrifice. Aussitôt elle court vers son père et lui remet l'objet si passionnément désiré, en lui avouant le motif de cette subite détermination. M. Soymonof fixa sur sa fille un regard pénétrant, reprit la montre, la serra dans un tiroir de son bureau et il n'en fut plus question.

L'appartement de M. Soymonof était décoré de tableaux, de bronzes, de médailles et de marbres d'un grand prix. La jeune Sophie vivait familièrement avec tous ces personnages de la fable et de l'histoire; mais elle éprouvait une répugnance invincible pour un cabinet où son père l'appelait quelquefois et qui contenait plusieurs momies. La pauvre enfant, rougissant de cette faiblesse, s'en indigna et résolut de s'en affranchir. Un jour, elle ouvre seule la porte redoutée, court droit à la momie la plus proche, la soulève, l'embrasse et tombe sur le parquet, étendue sans connaissance. Son père, accouru au bruit de la chute, l'emporta dans ses bras et en obtint, non sans peine, l'aveu des terreurs qu'elle lui avait jusque là dissimulées. Mais cet effort suprême lui valut la victoire : à partir de ce jour, les momies ne furent plus pour elle qu'un objet de curiosité et d'intérêt comme tout autre.

Quelque sérieuse que fût cette éducation, M. Soymonof n'en bannissait cependant pas les poupées. Sa fille s'y attachait comme à des amies, et garda même ce goût au delà des années de l'enfance; mais elle le relevait en y mêlant un intérêt intellectuel et souvent dramatique. Ses poupées étaient généralement de la plus haute taille; elle leur appliquait un nom, un rôle, établissait entre ces divers personnages des relations suivies, des dia-

Digitized by Google

logues animés qui occupaient très vivement son imagination et devinrent quelquefois un moyen d'instruction. Jouer à la poupée était déjà pour elle le prélude de la morale et de la connaissance du monde.

A la cour de Catherine, les fêtes se succédaient sans interruption. Le palais d'hiver s'était agrandi d'une annexe auquel on donnait, fort contrairement à la vérité, le nom d'Ermitage. C'était à l'époque où Catherine revenait, enivrée, de ce voyage de Crimée qui lui avait montré tant de chimériques villages, tant de fondations éphémères, spirituellement caractérisés par l'empereur Joseph II lorqu'il disait : « J'ai fait ce matin une grande affaire avec l'impératrice, elle a posé la première pierre d'une ville et moi la dernière. »

Les représentations féériques de l'Ermitage, les scènes de pantomine frappèrent d'abord la jeune enfant, qui ne goûtait encore ni les tragédies de Voltaire, ni celles du comte de Ségur, alors ambassadeur de Louis XVI, ni les drames de l'impératrice elle-même. La petite fille imagina de composer un ballet qu'elle intitula : *La Bergère fidèle et la Bergère volage ;* elle en dansa et en joua toutes les scènes devant son père, et son père faisait partager à ses amis le vif plaisir qu'il en avait reçu ; succès qui resta si bien gravé dans la mémoire de l'enfance, qu'il faisait sourire encore l'âge avancé.

Les lignes suivantes étaient tracées par elle lorsqu'elle avait déjà dépassé sa soixantième année : « Dans mon enfance, un de mes plus vifs plaisirs était de composer des décorations de fêtes que j'illuminais en les disposant avec grande joie

Digitized by Google

sur la cheminée de marbre blanc de ma salle d'étude. L'ardeur que je mettais à dessiner, à découper les transparents, à les peindre, à inventer les emblèmes et les devises, était incroyable. Mon cœur battait de joie tant que duraient les préparatifs ; mais à peine mon luminaire commençait-il à décroître, qu'une mélancolie indicible, dévorante, s'emparait de moi. Dieu, le monde, tout le christianisme se faisait jour dans l'âme d'une enfant, et depuis, jamais le *sic transit gloria mundi* ne porta en moi plus de tristesse. »

Dans une des soirées de l'automne de 1789, M. Soymonof, rentrant chez lui s'étonna de trouver la galerie qui précédait son salon parsemée et éclairée d'une innombrable quantité de petites bougies. Interrogée sur l'occasion d'une si grande fête, sa fille lui répondit : « Mais, mon père, ne faut-il pas célébrer la prise de la Bastille et la délivrance de ces pauvres prisonniers français ! » On peut juger par là quelle était la nature des conversations auxquelles, de très bonne heure, la jeune enfant s'était associée et intéressée ; en effet, la mode régnante dans le nord de l'Europe, à Berlin, à Vienne, mais plus que partout à Pétersbourg, était de s'élever contre les abus de pouvoir, de parler avec chaleur du redressement de tous les griefs, de la liberté et de la dignité humaines, de l'émancipation générale des esprits et des peuples. Dans un jour d'inspiration vraiment royale, Pierre le Grand laissa échapper cet aveu : « Hélas je travaille à réformer mes sujets, et je ne sais pas me réformer moi-même ! » Cette parole pouvait être la devise de Catherine et de sa cour, comme de la plupart des réformateurs du XVIIIe siècle.

Digitized by Google

M. Soymonof, qui possédait toutes les qualités de son temps, en partageait aussi les illusions. Il était généreux, libéral, sensible à toute perspective d'amélioration sociale, dédaigneux de l'expérience, accessible à l'utopie, et complètement égaré par les préjugés irréligieux. L'éducation de sa fille s'acheva dans ces conditions : rien n'y fut négligé, sauf l'idée d'une loi divine.

De douze à quatorze ans Sophie Soymonof savait le russe qu'ignoraient la plupart de ses compatriotes, parlait l'italien et l'anglais avec autant de pureté et de sûreté que le français, l'allemand avec correction, étudiait le latin, le grec et l'hébreu; mais elle ne connaissait de pratiques pieuses que les pompeux spectacles de la chapelle impériale, et n'avait jamais invoqué Dieu au commencement ni à la fin de la journée. L'instinct de son cœur, l'amour qu'elle rendait à son père, les soins presque maternels qu'elle prodiguait à sa jeune sœur, née dans l'année 1792, la guidèrent seuls et la soutinrent dans le bien.

Le retentissement de la Révolution française à Pétersbourg fut d'autant plus profond que les catastrophes en avaient été moins prévues. L'impératrice prit d'abord une attitude irritée et menaçante ; mais bientôt elle entrevit quel parti la convoitise et l'ambition pourraient tirer des désordres de la France. En 1794, la Pologne fut de nouveau envahie et Catherine préparait une expédition contre la domination anglaise dans le Bengale, lorsque la mort vint la surprendre. Une apoplexie foudroyante la frappa dans la matinée du 9 novembre 1796, au milieu de ses projets et de ses plaisirs que l'âge n'avait ni interrompus ni ralentis.

Digitized by Google

Le prince qui montait sur le trône sous le nom de Paul Ier, avait été tenu jusqu'à quarante-deux ans sous un joug froid et sévère. Sa mère ne lui témoigna jamais ni affection ni confiance. Les favoris qui se disputaient successivement le crédit, trouvaient avantageux de le tenir à l'écart ; sa jeunesse se passa dans la contrainte et l'ennui, quelquefois même dans l'inquiétude sur ses propres jours. L'impératrice, assure-t-on, nourrissait le dessein de déshériter son fils et de lui substituer son petit-fils, Alexandre. Le jeune grand-duc eut été proclamé Tzaréwich, et en même temps Potemkin roi de Tauride. L'horreur qu'éprouvait Catherine à la pensée de la mort, sa répugnance à envisager le lendemain de son règne, la fin soudaine de Potemkin expirant sur le bord d'un grand chemin au pied d'un arbre, durant un voyage en Chersonèse, empêchèrent l'impératrice de réaliser ce plan ou de le léguer par testament à la Russie.

Paul vivait habituellement éloigné de Pétersbourg à Gatschina, maison de plaisance qu'il avait peu à peu érigée en place forte, flanquée de tourelles, entourée de fossés et de ponts-levis. Son visage dur était presque difforme, le cartilage du nez s'étant à la suite d'une opération chirurgicale, presque complaitement affaissé. Après un premier mariage qui dura à peine une année, il avait épousé en secondes noces la princesse Marie de Wurtemberg.

Le changement de règne eut son contre-coup immédiat dans l'existence de Sophie Soymonof, qui fut nommée demoiselle d'honneur de la nouvelle souveraine.

L'impératrice Marie, sous les auspices de qui allait grandir désormais la jeune Sophie, fit briller

Digitized by Google

à tous les regards l'exemple d'aimables et solides vertus.

Douée d'une rare beauté, entourée de séductions, elle ne suscita pas même une calomnie.

L'avénement de Paul et de Marie démentit d'abord les fâcheux augures que plusieurs esprits clairvoyants avaient tirés du caractère impérieux et sombre du grand-duc. Il montra un soin touchant, peut-être même une ostentation affectée, à remettre en honneur la mémoire de l'infortuné Pierre III. Un vieillard octogénaire le baron Ungern-Sternberg, jadis aide de camp de son père, vivait dans la retraite et l'oubli. Il le créa général en chef, le manda au palais, et se tournant vers un portrait de Pierre III, dont l'image reparaissait au grand jour pour la première fois depuis quarante ans : « Je veux, dit-il, au vieillard attendri jusqu'aux larmes, que votre ancien maître soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis. »

Le corps de Pierre III avait été obscurément déposé au couvent de Saint-Alexandre-Newski. Paul s'y rendit; des moines étonnés le conduisirent vers cette tombe délaissée; le cercueil fut ouvert, l'empereur s'agenouilla et, saisissant le gant qui couvrait encore une main desséchée, la baisa avec émotion et respect. Des obsèques magnifiques furent prescrites; tous ceux dont la présence à ces honneurs funèbres pouvait paraître un juste et solennel châtiment, furent contraints d'y assister.

Mais bientôt les symptômes redoutés prirent le dessus dans le caractère de Paul. Les représailles contre le règne de sa mère furent poussées jusqu'à

Digitized by Google

une injurieuse puérilité. La cour, si longtemps sous le charme de Catherine, s'était partagé des bagues qui portaient sur un écusson d'émail la date de sa mort. Son fils s'en montra jaloux et, non content de proscrire ces anneaux, en distribua d'autres où l'on avait gravé : « Paul me console. » Sa hauteur était aussi promptement éveillée que sa jalousie. Le général Dumouriez ayant un jour manqué l'heure fixée pour une entrevue, s'excusa en rejetant la faute sur un personnage considérable de l'Empire qu'il avait rencontré : « Sachez, Monsieur, répliqua Paul, qu'il n'y a chez moi de personnage considérable que celui à qui je parle et pendant que je lui parle. » L'impératrice Marie triomphait seule de ses emportements ; mais ce n'était qu'à force de douceur, de modestie et de patience. Les exigences capricieuses, les fatigues excessives, les exercices contraires à ses goûts, étaient subis en souriant. Une chaleur accablante ou une froide neige n'interrompait point les courses à cheval ; l'empereur se plaisait à la poster sur des élévations de terrain pour servir de point de mire ou de jalon à des manœuvres militaires. Rarement elle demeurait moins de plusieurs heures dans cette situation pénible ; quelquefois elle y fut oubliée une journée entière. La sérénité de son âme n'en fut jamais altérée ; mais la jeune Soymonof, qui devait plus tard connaître, prévenir ou consoler tant de tristesses, commença dès lors à pénétrer le secret des trompeuses prospérités et des larmes silencieuses.

Sophie Soymonof atteignit sous cette salutaire égide sa dix-septième année. La résidence à la cour n'avait point dissipé en elle le goût du travail ;

Digitized by Google

ses talents d'agrément y avaient puisé de l'émulation : des pastels de sa main existent encore aujourd'hui et feraient honneur à un artiste de profession. Sa voix pleine, sonore, flexible, d'une rare étendue, était familiarisée avec les savantes et touchantes harmonies du Nord comme avec les mélodies brillantes de l'Italie; elle lisait la musique et s'accompagnait sur le piano à livre ouvert.

L'ensemble de son extérieur n'attirait pas le regard; mais sa physionomie, son geste, son accent étaient doués d'un attrait indéfinissable. Ses yeux bleus, petits et légèrement irréguliers, étaient animés et bienveillants; son nez avait la pointe kalmouke; son teint était d'une fraîcheur éclatante ; sa taille peu élevée, sa démarche aisée et gracieuse; ses moindres paroles et tous ses mouvements étaient également empreints de délicatesse et de distinction.

De bonne heure, sa main fut l'objet de vœux empressés et multipliés. M. Soymonof ne put voir tomber autour de lui les hommes investis des premières charges sous l'impératrice Catherine, sans craindre que la disgrâce ne vînt l'atteindre à son tour. Il se hâta donc d'assurer à sa fille une existence brillante et, à tout événement, un protecteur. Il jeta les yeux sur un homme entouré d'une haute considération, déjà son ami personnel, le général Swetchine, dont la carrière avait eu de l'éclat. C'était un homme d'une taille élevée et d'un aspect imposant, d'un caractère ferme, droit, d'un esprit calme et plein d'aménité. Il était âgé de quarante-deux ans. La jeune Sophie accueillit ce choix, comme tout ce qui venait de son père,

Digitized by Google

avec une affectueuse déférence. Elle avait perdu sa mère depuis plusieurs années. Ce qui la séduisit surtout dans cette union fut la certitude que sa petite sœur ne la quitterait pas, qu'elle resterait maîtresse de lui prodiguer ses soins et de lui servir de mère.

M. Soymonof jouit vivement, mais peu de jours, d'une union qui avait promis tant de sécurité et de consolation à sa vieillesse. La brusquerie des résolutions de l'Empereur vint le surprendre, sans que ni sa fille ni son gendre eussent le temps d'intercéder : il dut s'éloigner de Pétersbourg à bref délai. Moscou lui offrait une retraite naturelle et honorée : il s'y rendit ; mais le sentiment amer de sa disgrâce, la séparation de sa fille bien-aimée, l'accueil refroidi d'un ami sur lequel il avait particulièrement compté, le plongèrent dans une insurmontable tristesse. Une apoplexie foudroyante l'emporta, au moment même où ceux qu'il aimait ne songeaient qu'à faciliter son retour.

Ce coup de foudre terrassa Mme Swetchine et la fit tomber à genoux. Cette première solitude de l'âme, ce besoin d'un appui qui ne lui avait jamais manqué, et dont sa pensée n'avait jamais envisagé la perte, élevèrent tout à coup son regard vers le ciel ; sa première prière jaillit de sa première douleur, et ne pouvant dire : Mon père ! elle s'écria : Mon Dieu !

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS EN RUSSIE. — RÈGNE DE L'EMPEREUR PAUL. — GÉNÉREUX COURAGE DU GÉNÉRAL SWETCHINE. — SA DISGRACE. — EXTRAITS DES LECTURES DE Mme SWETCHINE.

La position militaire du général Swetchine le retenait à Pétersbourg. Bientôt il allait être promu à un poste actif et considérable. Mme Swetchine dut donc rester dans le monde, et elle devint maîtresse d'une grande maison, au moment où son âme appartenait tout entière au plus intime regret. La contrainte, la subordination de ses mouvements aux convenances d'autrui, l'assujettissement à mille devoirs secondaires dans l'ordre moral, impérieux dans l'ordre humain, datèrent pour la jeune femme du jour de ce qu'on appelle l'indépendance.

La société où elle occupa dès son apparition l'un des premiers rangs était alors la plus élégante de l'Europe. Mme Swetchine y fut promptement entourée de nombreuses séductions. Parmi les seigneurs russes dont le mariage de Sophie Soymonof avait frustré les vœux, on citait un jeune homme à qui la naissance, la fortune et de rares qualités d'esprit assuraient une grande carrière, le baron, depuis comte Strogonof. Il n'avait caché ni son inclination ni son dépit, et il n'eut point le courage de s'interdire une cour assidue auprès de Mme Swetchine. Celle-ci craignit elle-même de ne point y rester insensible. Un soir qu'elle pre-

Digitized by Google

nait sa part dans une des fêtes de la cour où brillait aussi le baron Strogonof, elle obéit tout à coup à une inspiration qui, selon sa propre expression, décida de sa vie tout entière. Elle quitta brusquement la salle du bal, rentra chez elle, se précipita au pied du crucifix et répandit ses larmes devant Dieu, le suppliant d'arracher de son âme le moindre germe d'un sentiment qu'il ne pouvait bénir. Dieu répondit à sa prière; après plusieurs heures passées dans cette ardente invocation, Mme Swetchine se releva calme et forte. Dès le lendemain elle se retrouvait au palais d'hiver en présence du baron Strogonof qui, ne comprenant rien à la disparition de la veille, essaya de l'en railler. Mme Swetchine lui répondit quelques mots d'une telle simplicité et d'une telle autorité que le respect imposa dès lors silence à la passion, et lorsque le jeune Strogonof se fut résolu lui-même au mariage, elle devint l'amie la plus fidèle et la plus sûre de sa femme.

La Révolution française jeta à Saint-Pétersbourg un élément plutôt nouveau qu'étranger, qui parla vivement à l'esprit de Mme Swetchine. Les hôtes les plus distingués de Paris et de Versailles vinrent, à l'abri d'un pouvoir intégralement despotique, avertir, à leur insu, du néant et du péril de bien des illusions. Les émigrés qui avaient pris la route lointaine de la Russie, étaient en général ceux que la proscription n'avait pas condamnés à un complet dénûment, où ceux que l'empereur Paul avait personnellement connus, quand, sous le nom de comte du Nord, il visitait la France, encore heureuse et fière du jeune règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Digitized by Google

Monté sur le trône entre la Terreur et le Consulat, Paul mit son honneur à relever le gant de la Révolution française. Il avait offert à Louis XVIII une royale demeure dans ses états, à Mittau ; il avait voulu signer le contrat de mariage du duc d'Angoulême et de l'orpheline du Temple et, par ses ordres, une copie de l'acte avait été déposée dans les archives du Sénat. Le prince de Condé, qui l'avait fêté à Chantilly, fut provisoirement établi dans le palais de la Tauride. Ce fut dans les salon de Potemkin que les grands-ducs et les principaux dignitaires de Pétersbourg allèrent présenter leurs hommages au prince français, avant que lui même eût fait la première visite au souverain du pays. L'impératrice avait nommé dame à portrait la princesse de Tarente, que l'empereur avait également connue à Paris, chez son père, le duc de Châtillon, et chez son grand-père, le duc de La Vallière. Le duc de Richelieu et le comte de Langeron reçurent des postes de confiance. Les jeunes gens étaient accueillis avec prévenance et placés dans l'armée. Les salons de Pétersbourg, et particulièrement ceux du général Swetchine, entendaient chaque jour annoncer les noms dont avaient retenti Versailles et Trianon : Broglie, Crussol, Damas, d'Autichamp, Rastignac, Torcy, La Garde, La Maisonfort, Saint-Priest. Le marquis de La Ferté, et plus tard le comte de Blacas, étaient accrédités comme représentants du roi de France.

Une ambassade de l'ordre de Malte vint saluer, dans l'empereur Paul, son nouveau grand-maître. L'abbé Georgel, ancien vicaire général du cardinal de Rohan, accompagna cet ambassade. Une page de ses *Mémoires* est consacrée au général Swet-

Digitized by Google

chine, elle touchera ceux qui l'ont connu ; ils y reconnaîtront cette courtoisie qui le distingua jusque dans l'extrême vieillesse. L'ambassade de Malte avait rencontré à son arrivée une difficulté de police, et ordre lui fut intimé de se rendre dès l'aube du jour chez le commandant militaire. « Le général, dit l'abbé Georgel, nous reçut avec infiniment de grâce et d'honnêteté, nous fit mille excuses en ajoutant que l'ordre de se rendre si promptement chez lui ne regardait que les officiers russes ; qu'une consigne si sévère donnerait aux étrangers une bien mauvaise idée de la politesse russe. Il nous prévint avec intérêt sur les maladies qui régnaient à Saint-Pétersbourg, nous indiqua les précautions à prendre pour s'en garantir et les remèdes dont on se servait avec succès quand on en était atteint. Son accueil et sa conversation nous dédommagèrent de notre réveil trop matinal. »

La Révolution avait également jeté à Pétersbourg quelques membres éminents du clergé français.

L'abbé Nicolle, déjà célèbre dans l'enseignement, avait suivi de Constantinople en Russie les enfants du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du *Voyage pittoresque en Grèce*. Il fut admis à fonder un institut d'éducation, appela près de lui des coopérateurs français et devint, en peu d'années, le maître, le conseiller, l'ami de l'élite de la jeunesse russe. Les Galitzin, Lubomirski, Narishkin, Gagarin, Menchikof, Orlof, comptèrent parmi ses premiers élèves ; le duc de Wurtemberg lui confia son fils. Les Jésuites, que l'impératrice Catherine n'avait jamais consenti à sacrifier aux exigences de Paris

Digitized by Google

ou de Ferney, recueillirent à Pétersbourg, sous le généralat du Père Grüber, les débris de leurs maisons de France. Le Père Rozaven, plus tard si vénéré à Rome, l'était dès lors en Russie; et quand, plus qu'octogénaire, il voulut embrasser une dernière fois sa famille en Bretagne, ce fut le souvenir de Mme Swetchine qui l'arrêta à Paris; le vieillard ému s'attardait quelques jours entre le sol natal et la tombe, près de l'ancienne amie de son exil.

Le mérite de ces fidélités, de ces infortunes volontaires, la vertu de ces courageux exemples agirent peu à peu sur la société de Pétersbourg comme un éloquent apostolat. Un de ces chevaleresques apôtres fut un homme inconnu aujourd'hui, M. d'Augard, ancien officier de la marine française. Il s'était voué à la vie chrétienne au sortir d'un célèbre sermon où, en 1776, le Père Beauregard avait annoncé, en paroles prophétiques, que la hache serait bientôt levée sur la tête du Roi, que le marteau sacrilège briserait le tabernacle de nos autels et qu'une divinité païenne viendrait s'asseoir à la place du Dieu vivant sous la voûte sacrée de nos temples. A partir de ce jour, la piété et la science s'étaient partagé l'existence du chevalier d'Augard. Quinze ans après, en 1791, résolu à s'expatrier, il alla prendre congé de Mme Elisabeth, qui n'avait cessé de lui témoigner une bienveillance particulière, et cette princesse lui remit elle-même une prière qu'elle avait composée pour le roi et pour la France[1]. Le chevalier d'Augard, signalé à l'impératrice Catherine

1. Cette prière a été imprimée dans la *Biographie du P. Beauregard*, publiée par la compagnie de Jésus, t. III, p. 448.

Digitized by Google

par un si haut suffrage, fut nommé sous-directeur des bibliothèques impériales. Il devint en même temps un des hôtes les plus intimes du salon de Mme Swetchine. Il n'avait ni les dons supérieurs, ni la verve qui allaient étinceler dans le comte de Maistre, et son humilité ne visait point à l'ascendant; mais la simplicité même, la grâce toute française de son esprit, sa gaîté, la douce franchise de ses convictions dans toute controverse sérieuse, exerçaient une influence d'autant plus irrésistible qu'on pensait moins à se mettre en garde contre elle. Il fut digne enfin qu'à trente ans de distance, Mme Swetchine ait voulu protester par les lignes suivantes contre l'oubli qui avait enveloppé la mémoire de ce modeste ami. Répondant à une lettre qui lui annonçait la conversion d'un jeune Russe, elle écrivait : « Comme vous, j'ai pensé au comte « de Maistre, à l'admirable solennité de Chambéry; « on devrait renouveler sa mémoire à l'accomplis- « sement de tout acte semblable, car il a été un « grand semeur; pas le premier, à beaucoup près : « l'honneur de l'introduction du catholicisme parmi « les Russes est dû au chevalier d'Augard, vieux « chevalier de Saint-Louis. Tout était de commen- « cer! Et je ne vois jamais un *soixante-quatorze* « sans reporter mon hommage plus vif encore et « plus intime sur le canot du premier navigateur[1]! »

Paul ne s'en tint pas à des actes consolateurs envers les serviteurs proscrits et désolés de la monarchie française, l'aînée et si longtemps le modèle des monarchies européennes : il mit sur pied trois armées, dont la principale fut placée

1. Lettre au P. Gagarin, 17 septembre 1844.

Digitized by Google

sous les ordres du maréchal Souwarof. C'était ce Souwarof, vrai soldat Sarmate, qui ne couchait jamais dans un lit : « Je hais la paresse, disait-il, « j'ai toujours sous ma tente un coq prompt à me « réveiller, et lorsque je veux céder au sommeil « commodément, j'ôte un de mes éperons. »

Pendant que Souwarof conduisait les armées russes sous des latitudes qu'elles n'avaient jamais connues, et remportait la victoire sur des adversaires peu accoutumés à la défaite, Paul se livrait pour son malheur et celui de la Russie, aux impétuosités de son humeur de plus en plus bizarre et tyrannique. Toute représentation lui semblait une impardonnable résistance; châtiments ou récompenses étaient prodigués dans le premier mouvement d'une colère ou d'une faveur également irréfléchies. Des charges de cour, confiées d'ordinaire aux plus anciennes maisons de l'empire, étaient livrées à des subalternes tirés de sa domesticité, vis-à-vis de qui il avait de longue main secoué tout frein et toute gêne. Au mémorable assaut de Bender, les Russes, poussés à bout par une opiniâtre défense, exterminèrent femmes et enfants. Un jeune Tartare toucha les vainqueurs par sa charmante figure; sa grâce enfantine détourna le coup mortel. Le prince Repnin paya sa rançon et l'offrit en cadeau à Catherine II. Catherine, à son tour, le donna à son fils sous le nom de Koutaïzof. Paul le prit en affection, en fit son valet de chambre favori, le confident tantôt de ses plaisirs, tantôt de ses murmures contre sa mère; enfin, parvenu au trône, il l'éleva de titre en titre jusqu'à l'héritage d'un Narishkin. Tout le monde plia devant Koutaïzof qui pliait devant

Digitized by Google

Paul. Dès lors le caprice impérial ne connut plus de bornes. Un jour, des ukases interdirent les pantalons et les fracs; un autre jour, les universités recevaient défense d'employer le mot révolution en parlant du cours des astres. Les mesures de police se multipliaient à l'infini, entraînant des vexations insupportables. Une ordonnance, affichée dans les carrefours de la capitale, prescrivit que, l'empereur venant à passer dans les rues, soit à pied, ce qui était fort rare, soit à cheval ou en calèche, ce qui arrivait sans cesse chacun s'arrêtât, descendit de voiture, se découvrît, ôtât sa pelisse et, se tînt incliné durant son passage. Une jeune femme, connue et considérée à la cour, vit, pour une infraction involontaire à cette ordonnance, son carrosse saisi par des agents de police; elle s'évanouit; sa famille, indignée, court chez l'empereur; Paul prend connaissance du fait, pardonne au cocher qui devait être incorporé à l'armée, exempte le carrosse et les chevaux de la confiscation, mais inflige huit jours de réclusion à la jeune femme pour avoir manqué aux bienséances, et la même correction à une tante qui lui avait servi de mère, pour l'avoir mal élevée[1].

Une surveillance minutieuse s'étendait sur tous les corps de l'armée, à quelque distance qu'ils tinssent garnison. Des officiers étaient subitement arrêtés, jetés en traîneau, amenés, sans prendre haleine, devant les conseils de guerre, souvent en présence même de l'empereur. L'hésitation et la timidité équivalaient à un aveu, les peines les plus rigoureuses étaient prononcées sans appel.

1. Mémoires de l'abbé Georgel.

Digitized by Google

L'empereur appliquait la même discipline dans l'intérieur de sa famille. Une distraction dans l'observation de l'étiquette, un baisement de main irrégulier attiraient aux grandes-duchesses, comme aux grands-ducs, plusieurs jours et quelquefois des semaines d'arrêts. Les grands-ducs étaient astreints à d'incessantes parades et manœuvres militaires ; Alexandre excellait dans l'exercice du fusil; Constantin n'avait pas d'égal pour battre le tambour[1]. Des lettres autographes de ces deux princes, trouvées dans les papiers du général Swetchine, jettent un singulier jour sur l'intérieur de la famille impériale :

« Mon cher ami,

« Je suis extrêmement fâché d'avoir pu, par le semestre d'un bas officier, encourir le désagrément qui m'est arrivé. C'est une autre raison sans doute qui m'attire ce désagrément. Cela me fait bien de la peine et, au reste, j'espère à l'avenir que cela n'arrivera plus. Vous connaissez la peine que je me donne, et si, après tout mon zèle et tous mes services, je puis avoir des désagréments pareils, je ne sais ce que je dois faire. A la place de m'encourager, on me décourage ; ma foi, cela est cruel, et bien cruel. Vous êtes bien bon de l'avoir fait de cette sorte. Un autre f.... l'aurait fait d'autre manière. Adieu, tout à vous pour la vie.

« CONSTANTIN.

« Le 7 février 1800. »

1. Souvenirs manuscrits du général Swetchine.

Digitized by Google

Le général Swetchine jugea sans doute que cette lettre ne pouvait être mise sous les yeux de l'empereur, et en obtint une autre, évidemment concertée en vue du caractère de Paul. Celle-ci est écrite en russe :

« Nicolas Sergéwitch,

« Je regrette vivement d'avoir pu déplaire à Sa Majesté. Dorénavant, je ne laisserai sortir personne. Fais-moi l'amitié de le faire savoir, à la première occasion favorable, à Sa Majesté. Je tâcherai d'expier cette faute, non-seulement par mon dévouement, mais encore au prix de mon sang. Que Dieu me donne la force d'y réussir, sans quoi je ne pourrais pas vivre. Mets-moi aux pieds de Sa Majesté, et fais-lui savoir que je sens ma faute. Reçois l'assurance de mon amitié, avec laquelle je serai toujours.

« Ton bien affectionné,

« CONSTANTIN,
« TZARÉWITCH.

« 7 février 1800, 1 heure après-midi. »

Quelques billets insignifiants du grand-duc Alexandre au général Swetchine, tous en russe, commencent par : Mon cher ami. La lettre suivante est écrite sur un ton sensiblement différent :

« Monsieur,

« Des soldats de mon régiment, pour avoir toléré que des prisonniers commis à leur garde

Digitized by Google

reçussent l'aumône, ont été si cruellement maltraités par l'aide-de-camp de place, que trois d'entre eux en sont restés malades sérieusement. Je vous prie de lui ordonner que, dans aucun cas, il ne se permette de traiter les gens avec cette inhumanité. Si, dorénavant, il arrivait que des sous-officiers de mon régiment encourussent la peine d'un châtiment, je vous prie, Monsieur, de les faire comparaître au régiment dont ils font partie, où ils seront punis avec rigueur, mais sans cruauté, et de ne jamais les faire punir au quartier général par ordre de qui que ce soit.

« Je suis, avec une sincère considération, votre affectionné,

« ALEXANDRE. »

Le général Swetchine, ayant protesté contre la réprimande, reçut aussitôt cette réponse :

« Je renonce pour toujours à tous ces diables de *Monsieur!* Tu ne peux t'imaginer, Nicolas Sergéwitch, quel fut mon étonnement en lisant ta lettre. De ma vie je n'eus la pensée de me fâcher, et je ne comprends pas comment cela a pu te venir à l'esprit. Ayant reçu le rapport du régiment, et voyant que des soldats sont malades, j'ai pris du papier et je t'ai écrit la lettre en question, non sans une grande hâte, il est vrai, puisqu'il me restait fort peu de temps avant la revue; mais me fâcher, surtout contre toi, cela n'a point été ma pensée. Je savais d'ailleurs que celui qui a puni était Gorbontzof; aussi est-ce à lui seul que se rapportait le reproche d'inhumanité. Je regrette

Digitized by Google

de t'avoir attristé d'une manière fort innocente; je te prie de m'excuser.

« Tu peux dire à ta femme que, bien que je lui aie dit à Péterhof que je n'aime à me brouiller avec personne et que cela ne m'arrive jamais, ce malheur vient pourtant de m'arriver, mais malgré mon intention. J'espère, toutefois, que cela n'aura pas de suite ultérieure, et que tu verras toi-même combien je suis innocent. Quant au titre de *Monsieur*, je te jure de ne plus l'employer. C'est ainsi que j'écris à tous, et, par habitude, dans la hâte, j'en ai usé en t'écrivant.

« Adieu, mon ami Nicolas Sergéwitch, je suis sûr que, après réception de cette lettre, tu me rendras justice.

« ALEXANDRE.

« 1er août. »

Ces deux lettres, dans lesquelles on pouvait entrevoir déjà l'espérance d'un règne meilleur, s'adressaient à un homme qui ne protestait pas vainement de ses sentiments d'humanité. Il ne tarda pas à le montrer par un trait qui eût été courageux partout, et qui à cette cour et à cette date, fut héroïque.

L'Empereur, un jour, chargea le général Swetchine de l'exécution d'un arrêt cruel envers un colonel. Le général s'avance sur la place d'armes, marche vers le condamné, déjà dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture et lui dit : « Reprenez votre épée, quittez Pétershourg à l'instant même; l'empereur vous fait grâce. » Puis, retournant sur

Digitized by Google

ses pas, le général monte à l'appartement de l'empereur : « Sire, je vous apporte ma tête ; je n'ai point accompli les ordres de Votre Majesté. Le colonel est libre, je lui ai rendu l'honneur et la vie. Maintenant, faites-moi frapper à sa place. » L'Empereur serra violemment le bras du général, hésita et lui dit : « Vous avez bien fait ; j'ai regretté de n'en avoir pas parlé au grand-duc Alexandre. » Et il ajouta : « Que ceci du moins ne soit jamais connu à Pétersbourg. »

Le gouvernement des affaires étrangères n'était pas conduit avec plus de suite ni de prudence que le gouvernement intérieur de l'empire. Mécontent des procédés de l'Autriche en Italie, irrité par l'Angleterre au sujet de l'île de Malte, Paul rappela soudainement ses armées, déchira les traités, somma la maison de Bourbon de quitter ses Etats, et entama avec le premier Consul Bonaparte des négociations dans lesquelles il se plut à étaler un chaleureux enthousiasme. On répandit alors en Europe une caricature où le Tzar était représenté portant d'un côté du visage : — Ordre, — de l'autre côté : — Contre-ordre, — et sur le front : — Désordre.

Au milieu de ces brusques revirements, qui atteignaient toutes les situations, le crédit du général Swetchine fut respecté; la bienveillance de l'Empereur redoublait même envers lui. Il lui avait confié d'abord le poste de commandant militaire avec logement au palais impérial; plus tard, il l'investit des fonctions provisoires de gouverneur de Pétersbourg. Cette faveur fit de lui un obstacle dangereux ou un complice nécessaire pour les projets d'abdication forcée qui se tramaient dans l'ombre.

Digitized by Google

Le général a tracé lui-même, de cette circonstance suprême dans sa carrière, un récit qu'aucun autre n'a le droit de suppléer.

« Parmi les personnes qui vinrent me féliciter « sur ma nomination de gouverneur général, « l'amiral R... m'adressa les louanges les plus « flatteuses. Il fut des soirées de ma femme et « réussit à y être supérieur aux autres. Le comte*** « rendit visite au nouveau gouverneur, contre son « habitude de ne visiter personne par esprit de « dignité. Il m'invita à passer chez lui pour parler « affaires; je m'y rendis à six heures du soir, « comme il me l'avait indiqué. Excepté le portier, « la maison était vide, point de domestiques. Le « comte me reçut un bougeoir à la main, me pré- « vint qu'il était seul et me conduisit dans un « cabinet isolé.

« — Général, j'ai à vous révéler, en votre qua- « lité de chef de la force armée, un complot « formé contre l'Empereur. J'en suis le président. « Se souvenant de l'état glorieux de la Russie à « la mort de l'Impératrice, humilié de la voir « maintenant séparée de l'Europe et sans alliances, « un congrès des personnages les plus illustres « de la nation, secondé par l'Angleterre, se pro- « pose de renverser un gouvernement violent « et honteux, pour mettre sur le trône le grand- « duc Alexandre, héritier présomptif, qui donne « toutes sortes d'espérances, garanties par son « âge et ses sentiments. Le plan est arrêté, les « moyens d'exécution sont assurés, les conjurés « en nombre. Il s'agit d'investir le palais Saint- « Michel, aussitôt que l'Empereur en prendra pos- « session, et de lui demander son abdication en

Digitized by Google

« faveur de son fils. L'Empereur sera constitué « prisonnier d'Etat enfermé dans la forteresse, « gardé avec tous les ménagements qui conviennent « au titre de père du souverain. Nous ne pouvons « répondre cependant des accidents qui survien- « draient au passage de la Newa, dans la saison « où elle charrie et dans l'obscurité de la nuit. « Il s'agit de savoir le parti que vous prendrez « dans cet événement national ?

« — Monsieur le comte, je ne partage pas l'opi- « nion que des particuliers, sans autre autorité « que leur libre arbitre, soient en droit de chan- « ger l'ordre d'un gouvernement. Les souverains « ou chefs héréditaires de nations sont, à mon « avis, des êtres qui ne peuvent abdiquer. Un roi « malade ou imbécile, comme nous en avons vus « dans d'autres contrées, se remplace par un conseil « de régence. La mort de Charles Ier et celle de « Louis XVI sont des assassinats, des crimes de « haute trahison. Voici mon opinion : j'entends « rester dans mon rôle et n'en pas changer comme « Arlequin au spectacle. Du reste, soyez tran- « quille, je ne profiterai pas de votre confiance « pour obtenir des faveurs par une dénonciation « avilissante. La loi m'accorde le droit et les « moyens d'arriver à la tête en commençant par « les pieds, et je vais m'en occuper. Oubliez, Mon- « sieur le comte, que je vous ai parlé, et regardez, « je vous prie, notre entretien comme un rêve.

« Peu de jours après, l'amiral R... me rendit « visite et me demanda : — Général, quel parti « prendrez-vous, s'il arrive une insurrection, que « je crois impossible, et qu'il faille cependant « vous décider pour ou contre ? — Je prendrai le

Digitized by Google

« conseil de l'honneur et me déciderai pour le « serment. — L'amiral se jeta à mon cou, m'em- « brassa cordialement, et me conseilla de persis- « ter toujours dans la carrière de la fidélité. Deux « jours après, je fus nommé le matin sénateur, et « le soir destitué[1]. »

Peu après la subite disgrâce du général Swetchine, le comte Pahlen fut nommé à sa place gouverneur intérimaire de Pétersbourg. Paul alla prendre possession du palais Saint-Michel, obsédé de lugubres pressentiments et de visions singulières. Le 12 mars 1801, il avait cessé d'exister. Le grand-duc Alexandre, proclamé au milieu de de la nuit, à la sombre lueur des flambeaux et des torches, opposa d'abord une énergique résistance ; mais le plus puissant des conjurés s'approcha de son oreille et prononça ces mots à voix basse : — Vous devez régner, vous régnerez. — Ces soldats enlevèrent le grand-duc sur leurs bras et l'entraînèrent dans la cathédrale où le clergé et le peuple furent aussitôt convoqués.

Le général Swetchine et sa femme ne s'étaient point éloignés de Pétersbourg en quittant leur charge. Leurs terres étaient situées à de grandes distances ; la vie de campagne entre peu dans les habitudes de l'aristocratie russe ; ils continuèrent donc à vivre au milieu d'amis nombreux, choisis et conservés avec indépendance. L'échange des idées philosophiques ou littéraires occupait dans leur salon une place partagée, non usurpée, par la politique du temps, si féconde en péripéties.

1. Souvenirs manuscrits du général Swetchine.

Digitized by Google

Alors se nouèrent ces profonds attachements dont Paris a vu plus tard apparaître les témoins; attachements toujours empreints de vénération et doués du rare privilège de ne se démentir jamais. Dès lors aussi, Mme Swetchine, dont la santé avait présenté de bonne heure des symptômes alarmants, devint sujette à des souffrances dont toute autre énergie que la sienne eût été accablée. Déjà les médecins avaient déclaré qu'elle ne connaîtrait jamais le bonheur d'être mère, et elle cherchait une consolation à ce douloureux arrêt, en redoublant de soins pour l'éducation de sa jeune sœur, en multipliant les prévenances et les égards envers le général Swetchine, en consacrant enfin à de persévérantes études les moments dont ne disposait pas son cœur, toujours le premier consulté.

La lecture ne fut jamais pour elle un simple délassement : un livre ne sortait de ses mains qu'annoté, commenté, copié quelquefois presque tout entier. La première date de ces énormes extraits remonte à 1801, c'est-à-dire à sa dix-neuvième année, seconde année de son mariage. Ces recueils ne sont point des albums de luxe, ce sont des cahiers de papier commun, couverts d'une écriture fine et serrée, reliés postérieurement, ce qu'attestent les lignes engagées dans le dos de la reliure ou des mots emportés par la rognure des marges. Ces volumes s'élèvent au nombre de trente-cinq; en outre, d'autres ont été perdus. Les plus petits sont in-8°, treize sont in-4°.

Ce que ces livres représentaient pour Mme Swetchine d'intérêt ou d'émotion, nous le retrouvons, par un rapprochement digne d'être noté, décrit

Digitized by Google

par le comte de Maistre, errant alors en Suisse, en Italie, en Sardaigne, et qui ne devait connaître Mme Swetchine, qu'à la dernière étape de sa longue expatriation. « Vous voyez d'ici ces livres immenses couchés sur mon bureau, dit le comte de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, c'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications ; d'autres fois, je transcris mot à mot des morceaux essentiels ; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces illuminations soudaines qui s'éteignent sans bruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné ; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille en moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que ce qu'on est convenu d'appeler plaisir. »

Pour Mme Swetchine, comme pour M. de Maistre, ces volumineux extraits de lectures, c'étaient les étapes successives qu'avait traversé son intelligence. A ce titre, quelques fragments doivent prendre place sous les yeux du public.

Le premier volume commence avec l'année 1801.

Les premières pages sont consacrées au *Traité de morale* de Barthélemy ; les *Préceptes* de Pythagore y figurent en grand nombre. Bernardin de Saint-Pierre occupe le second rang ; puis viennent de longues et mélancoliques pages des *Nuits* d'Young.

Digitized by Google

Fénelon apparaît dès le premier volume.

De courts fragments de Mme de Genlis, des lettres de Michaud à l'abbé Delille, des traductions d'Horace s'entremêlent aux fragments d'un poème de La Harpe sur les femmes.

Une large part est faite à Rousseau; il n'y a pas une ligne de Voltaire. Avant même d'avoir quitté la Russie, Mme Swetchine écrivait : « J'ai rarement pu lire Voltaire sans éprouver la plus pénible impression, tandis que les *Nuits* d'Young m'ont souvent reportée dans une situation d'esprit agréable. » Les citations de la *Nouvelle Héloïse* sont nombreuses. On devine que la candeur de la jeune femme, blessée par la légèreté et la sécheresse voltairiennes, a été éblouie par la pompeuse sensibilité de Rousseau. La préface de la *Nouvelle Héloïse* est analysée avec soin ; l'apologie du roman moral, comme on l'entendait alors, est reproduite en toute bonne foi.

Les pages les plus vives de Saint-Preux à Julie ne sont pas exclues. Mais c'est surtout par les descriptions de la nature, les invitations à la vertu, aux mœurs paisibles et à l'étude, que la sympathie de Mme Swetchine s'attache à Rousseau.

Presque à côté de Rousseau se place Marmontel. *Bélisaire* avait joui d'une grande célébrité dans toute l'Europe, mais particulièrement en Russie. Parlant des incidents qui précédèrent la publication de son ouvrage, Marmontel dit dans ses *Mémoires :* « Je redoutais les allusions, les applications malignes et l'accusation d'avoir pensé à un autre qu'à Justinien, dans la peinture d'un roi faible et trompé. Le roi de Prusse le sentit si bien que lorsqu'il eut reçu mon livre, il m'écrivait de

Digitized by Google

sa main, au bas d'une lettre de son secrétaire Lecat : « Je viens de lire le début de votre *Bélisaire*. Vous êtes bien hardi ! » — « Mais, ajoute Marmontel, tandis que la Sorbonne condamnait mon livre, les lettres des souverains de l'Europe et celles des hommes les plus éclairés et les plus sages m'arrivaient de tous côtés, pleines d'éloges pour mon livre, qu'ils disaient être le bréviaire des rois. L'impératrice de Russie l'avait traduit en langue russe et en avait dédié la traduction à un archevêque de son pays. » Le *Bélisaire* de Marmontel prit donc une large part dans les lectures de Mme Swetchine.

Cependant, l'ironie ne tarde pas à se faire jour, et les travers, les excès du XVIIIe siècle se laissent entrevoir. Après cette définition de Maupertuis par lui-même : « Je suis pâle comme la mort et triste comme la vie », se trouve le portrait suivant de Fontenelle :

M. de Fontenelle ne connaissait que l'esprit ; il n'avait point de vices, et, par conséquent, point de combat à soutenir ; il ne riait jamais. Je lui disais un jour : Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri ? — Non, je n'ai jamais fait : Ah ! Ah ! Ah ! — Voilà l'idée qu'il avait du rire. Il souriait seulement aux choses fines, mais il ne connaissait aucun sentiment. Il n'avait jamais pleuré, il ne s'était jamais mis en colère, il n'avait jamais couru ; il ne faisait rien par sentiment, il ne prenait point les impressions des autres ; il n'avait jamais interrompu personne, il écoutait jusqu'au bout sans rien perdre, il n'était point pressé de parler, et, si vous l'aviez accusé, il aurait écouté tout le jour sans rien dire. Dès sa naissance, rien ne l'avait affecté ; il ressemblait à une petite machine bien délicate, qui durerait éternellement si on la posait dans un coin, et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais. C'est à cette apathie absolue qu'on peut attribuer sa longue vie. Sa mère lui ressemblait. Il parlait de ses parents avec la même indifférence ; il disait : « Mon père est une bête, mais ma mère avait de l'esprit. Elle était quiétiste ; c'était

Digitized by Google

une petite femme douce qui me disait souvent : Mon fils, vous serez damné. Mais cela ne lui faisait pas de peine. » Fontenelle n'avait jamais haussé la voix dans quelque occasion que ce pût être ; il ne parlait jamais en carrosse, de peur d'élever la voix ; il n'aimait point la musique ; il ne se souciait ni de la peinture, ni de la sculpture, que par ce qui avait rapport à l'imagination. Il n'aimait personne ; on lui plaisait, mais il n'avait jamais prononcé le mot aimer. Mme Geoffrin lui demandait : — M'estimez-vous ? — Je vous trouve fort aimable. — Mais si quelqu'un venait vous dire que j'ai égorgé un de mes amis, le croiriez-vous ? — J'attendrais.

On disait de Diderot, qui se contentait souvent des interlocuteurs les plus médiocres, pourvu qu'ils l'écoutassent : Diderot ressemble au joueur de paume qui s'escrime contre un mur, et s'écrie en voyant rebondir la balle : Voilà vraiment un mur qui joue bien.

Un correspondant de Ferney disait : Je viens de recevoir une charmante lettre de Voltaire..., je vais vous lire ma réponse.

Mme du Deffand, voulant ranger sa vie, écrivait : Pour le rouge et le président Hénault, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. De son côté, le président qui venait de se convertir, disait : Je suis en train de rechercher toutes mes fautes, afin de m'en débarrasser ; on ne saurait croire combien on se trouve riche quand on déménage.

Voltaire s'est fort peu occupé de la campagne, et l'on a dit spirituellement de son poème de la *Henriade*, qu'il n'y avait pas seulement d'herbe pour les chevaux.

Les derniers échos du XVIIIe siècle, dans sa forme encore spirituelle et littéraire, résonnent dans les souvenirs de Mme Necker. Mme Swetchine leur emprunte beaucoup.

M. Borda était un marin et un voyageur distingué, fort goûté dans le cercle de Mme Necker. On rapportait devant lui

Digitized by Google

que Struensée avait, dans son interrogatoire, laissé échapper des aveux compromettants pour la reine de Danemarck. M. Borda reprit aussitôt : — Un Fançais l'aurait dit à tout le monde, il ne l'aurait avoué à personne.

M. Dubucq, dont l'administration dans nos colonies a laissé de brillants souvenirs, disait : — Le gibet est une flatterie pour le genre humain : on pend de temps en temps trois ou quatre personnes pour laisser croire aux autres qu'ils sont d'honnêtes gens.

L'homme qui nous est le plus inférieur en général, nous est supérieur en quelque point. Il faut donc conserver avec lui sur les sujets sur lesquels il a l'avantage, afin de nous élever dans son entretien.

Recevoir une visite, c'est toujours courir un risque : on n'est pas tenu de plaire aux gens qu'on ne voit pas ; mais quand on les a reçus, il faut les traiter avec grâce, raison et patience.

Il ne faut jamais, dans la société, prendre un air imposant, ni disputer contre ceux qui ne sont pas de votre avis avec une physionomie altérée ; la conversation est une arène dans laquelle on doit vaincre à la course avec la légéreté d'Atalante, mais il n'est permis d'arrêter son adversaire qu'en lui jetant des pommes d'or. L'amour-propre pardonne souvent des objections fortes et même sévères dans le tête-à-tête, il n'oublie jamais une physionomie trop prononcée ou des propos désapprobateurs tenus en public.

M. Thomas dit qu'un visage sans expression est un sourd-muet de naissance.

On vous blâme, on vous accuse, on dit de vous..., enfin, on dira !... Quel est donc ce roi ON, dont l'autorité est si souvent proclamée ? C'est un roi sans apparat, sans pompe, sans trône visible, et à sa voix, néanmoins, chacun obéit, chacun tremble. Roi singulier, en ceci qu'il est maître dans les petites et dans les grandes choses.

Ce portrait du roi ON est de la main de M. Necker,

Digitized by Google

qui avait bien le droit d'en parler, car il l'avait beaucoup connu.

Les vers de société étaient trop à la mode à cette époque, pour qu'on n'en retrouve pas quelques traces dans les volumes de Mme Swetchine. Peu méritent de survivre à l'à-propos qui les vit naître. Peut-être cependant serait-il injuste de ne pas excepter l'apologue suivant, du comte Elzéar de Sabran, dont la charmante vieillesse est encore présente à la plupart d'entre nous, et qui rappelait en même temps la gracieuse finesse du chevalier de Boufflers, que la comtesse de Sabran, sa mère, avait épousé en secondes noces.

BONHEUR ET MALHEUR

. . . . . .
. . . . . .
Bonheur veut un parti sortable,
Riche dot et bonne maison ;
Malheur se sentait moins aimable,
Il eut moins de prétention.
Bonheur épousant l'Inconstance
Se trouva bientôt malheureux ;
Malheur épousa l'Espérance,
Et finit par se croire heureux.

Le second volume est daté du 12 décembre 1803. Les lectures embrassent généralement un ordre d'idées plus suivi et plus élevé. Duclos s'y trouve encore de temps en temps à côté de Pascal ; mais Pascal domine, ainsi que Massillon.

Quelqu'un s'étonnait qu'elle lût avec tant de soin le *Tableau de Paris*, par Mercier, et voulait lui démontrer la faiblesse de cet ouvrage. Mme Swetchine l'interrompit en disant : — Puisque je dois tout lire, qu'importe par où je commence?

Digitized by Google

C'est à leur origine même que Mme Swetchine poursuit déjà les questions religieuses :

Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires que la religion chrétienne, car elles consistent toutes en extérieur, mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous.

(PASCAL.)

A la suite d'un passage du P. Bridaine, on lit :

Saint Vincent de Paul était fort assoupi le jour de sa mort. Un de ses amis s'étant inquiété de ce sommeil continuel, il répondit : — C'est le frère qui vient au-devant de la sœur.

Tallien osa dire un jour à l'Assemblée : *Quand nous serons seuls avec le peuple.* Aussi la vie était-elle devenue un art. Un homme à qui un autre demandait en le rencontrant : Eh bien ! que pensez-vous de tout ceci ? — Ce que je pense ? mais j'ose à peine me taire !

Quelqu'un frappé du changement que les deux premières années de la Révolution française avaient apporté aux opinions politiques d'Alfieri, lui en demandait compte : — Ah ! répondit Alfieri, je connaissais les grands, je ne connaissais pas les petits !

La Harpe reparaît, mais c'est La Harpe indigné contre les excès du siècle dont il avait partagé les premiers entraînements :

Destructeurs imbéciles ! vous avez crié victoire, et où est-elle aujourd'hui cette victoire ? Tous les jours vous frémissez de rage en voyant l'affluence qui remplit nos temples ; ils ne sont plus riches, mais ils sont toujours sacrés ; ils sont nus, mais ils sont pleins ; la pompe a disparu, mais le culte est demeuré ; on n'y foule plus les marbres et les tapis précieux, mais on s'y prosterne et on y pleure sur des décombres ; l'appareil du sacrifice est pauvre, mais l'adoration est profonde et la piété pure.

Digitized by Google

Le sens commun prescrirait aux impies, au lieu de songer à interroger Dieu, de songer à ce qu'ils auront un jour à lui répondre. (La Harpe.)

Notre amour-propre sacrifie tout avec résignation, pourvu qu'il ne soit pas sacrifié lui-même.

Suivent plusieurs pages consacrées à la préparation et à l'acceptation de la mort.

Une amitié serait jeune après un siècle ; une passion est déjà vieille après trois mois. (Vigée.)

Platon donnait un repas somptueux, Diogène entra chez lui en marchant sur un superbe tapis : — Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. — Oui, répliqua Platon, mais c'est avec l'orgueil de Diogène.

Sur un fragment de Zimmermann, *la Solitude*, Mme Swetchine a écrit au crayon : « Quelle bévue dans le traducteur, de mettre le mot fierté pour orgueil ! »

L'*Histoire du Jacobinisme* de Barruel, *Paul et Virginie*, Bourdaloue, M. Laya, la marquise de Lambert, des poésies de Ducis, *le Jour des Morts* de Le Mierre, se partagent le troisième volume, dans lequel Bossuet figure pour la première fois. Les sonnets italiens abondent ; l'allemand et le russe recoivent aussi une part. Le troisième volume se termine par une longue analyse des préceptes de la législation de Lycurgue.

Le quatrième volume porte la date de 1806. Les romans de Mme Cottin les sermons de l'abbé Poule, des poésies anglaises et italiennes le remplissent.

En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. (Saint Augustin.)

Digitized by Google

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle. — (je crois que c'est Chinois.)

Si je fais quelque cas de la science, c'est qu'elle me donne le droit de réclamer le silence quand je parle de religion. (LEIBNITZ.)

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle, (DESCARTES.)

Il ne faut pas se mettre en colère contre les choses, parce que ça ne leur fait absolument rien. (MARC-AURÈLE.)

Le célèbre Morgagni, au milieu d'une dissection, s'écria en laissant tomber son scalpel : — Ah! si je pouvais aimer Dieu comme je le connais?

Mes pauvres, disait Boerhaave, sont mes meilleurs malades, c'est Dieu qui paye pour eux.

C'est donc ce cinquième volume, contenant de nombreux extraits de Mme de Staël, que pour la première fois, Mme Swetchine interrompt ses citations et prend elle-même la parole avec quelque développement :

« Si ce recueil n'était pas uniquement destiné à moi seule, j'aurais hésité à transcrire des fragments de cette lettre où *Delphine* déploie des opinions si peu semblables aux miennes. Les moins dévots en seraient peut-être scandalisés, les plus indulgents pour moi y eussent vu une disparate choquante, et tous se seraient mépris sur mon intention. Mais comme je ne rassemble ces matériaux épars que pour moi seule, et que, par conséquent, je n'ai point à redouter les interprétations malignes, j'ai cru devoir me permettre de placer ici un morceau qui m'a paru plein de sensibilité, de chaleur et de vie, me contentant d'ajouter, pour

Digitized by Google

prévenir un faux jugement que l'oubli du passé pourrait me faire porter contre moi-même dans l'âge avancé où je relirai ce recueil, que, depuis que mes yeux dessillés se sont ouverts au jour de la vérité, mes opinions sur ce point important n'ont jamais varié. »

Au-dessous de ces lignes écrites à l'encre, on lit, écrit au crayon :

« Aujourd'hui, 5 mai 1834, à l'âge de cinquante-un ans et cinq mois, j'atteste, en souriant de ces scrupules, que, dans ces vingt-huit années qui ont complété, toujours de plus en plus animé et fortifié ma foi, jamais le plus léger doute ne s'est élevé en moi, et que, invariablement attachée aux grandes bases du christianisme, je n'ai connu quelques oscillations que pour devenir, dans le sein de l'Eglise catholique, plus chrétienne encore. »

Digitized by Google

CHAPITRE III

AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — ARRIVÉE DU COMTE DE MAISTRE A SAINT-PÉTERSBOURG. — ADOPTION DE LA JEUNE NADINE STAELINE. — ŒUVRES CHARITABLES ET CORRESPONDANCE AVEC ALEXANDRE TOURGUENIEF. — MARIAGE DE LA PRINCESSE GAGARIN. — LIAISON AVEC MADEMOISELLE ROXANDRE STOURDZA.

Quelque extravagant qu'eût été le règne de Paul Ier, cet Empereur laissa derrière lui un acte mémorable et salutaire : il avait rétabli l'hérédité directe et légitime dans l'ordre de la succession au trône. Ses violences capricieuses furent bientôt oubliées, et l'avènement d'Alexandre Ier fut salué avec ivresse.

Catherine, son aïeule, l'avait marié, lorsqu'il atteignait à peine sa vingtième année, à la jeune et belle princesse Louise de Baden, qui prit, en embrassant la religion grecque, le nom d'Elisabeth.

Noble de taille et de maintien, séduisant de visage, doux et affectueux de manières, poli quelquefois jusqu'à l'affectation, généreux, enthousiaste, Alexandre possédait au même degré ce qui séduit la foule et ce qui captive les esprits sérieux. Son instituteur, César de La Harpe, né dans le canton de Vaud, républicain de doctrine comme d'origine, avait commencé par lui inspirer le vif désir de traiter avec la Révolution française, dont lui-même se montrait, en toute occasion, partisan avoué.

Digitized by Google

Aussi, l'un des premiers actes d'Alexandre fut-il de se rendre à Mémel pour conférer avec le roi de Prusse, Guillaume III, et le rallier à un système de rapprochement définitif avec la France. A Riga, les habitants dételèrent les chevaux de sa voiture pour la traîner de leurs bras, et un capitaine de navire allemand fendit la foule en s'écriant : « Que mes yeux contemplent l'Empereur de la paix[1] ! »

Le vieux Klopstock, interprète du sentiment général de l'Allemagne, célébrait dans une ode « l'ange tutélaire de l'humanité ». Pour bien marquer la direction intellectuelle qu'il prétendait donner à son règne, Alexandre se montrait moins soucieux que son père de costumes et de manœuvres militaires ; il interrogeait souvent les fonctionnaires civils et prenait volontiers les allures d'un simple particulier. Aux jours de grandes revues seulement, occasions rares et solennelles, il apparaissait en brillant uniforme et entouré d'un nombreux cortège d'aides de camp. On disait de lui à cette époque : « C'est l'homme de la cour qui va le moins à la cour. » — « Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui ? a écrit Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le honheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit... ; il peut aller loin. »

Alexandre partageait les soucis de l'empire avec

[1] Schnitzler, tome Ier, p. 48.

Digitized by Google

des jeunes gens de son âge, que les mécontents du nouveau régime stigmatisaient sous le nom de coterie des jeunes gens d'esprit. Les noms auxquels s'appliquait ce bizarre reproche étaient ceux du comte Strogonof, du prince Kotchoubei, de M. Novossilztof, et d'un fidèle et noble représentant de la Pologne, le prince Adam Czartorisky. L'écrivain national Karamzin avait aussi de fréquentes relations avec l'empereur Alexandre, mais c'était en qualité d'historiographe. Les vieilles annales, les espérances et l'avenir de la Russie, formaient l'objet spéculatif de ces nobles entretiens. Enfin, Spéranski, fils d'un pope et premier exemple d'une grande carrière dans cette classe, jurisconsulte savant, esprit systématique et hardi, armé d'une séduisante facilité de parole, gagnait de jour en jour davantage l'esprit d'Alexandre aux idées et aux institutions européennes. Un tel changement de régime semblait à la société de Pétersbourg un renouvellement d'atmosphère, on est tenté de dire un changement de climat. Personne n'en jouit plus vivement que Mme Swetchine. C'est à partir de l'avènement d'Alexandre qu'elle pût se sentir libre et respirant à l'aise, dans le domaine du moins de la conversation et des épanchements intimes. Cependant, ni le général Swetchine ni sa femme n'essayèrent de ressaisir un poste à la cour. Le caractère du général, enclin à l'indifférence, était, on l'a vu tout à l'heure, parfaitement exempt d'ambition. Le caractère de Mme Swetchine, plein d'ardeur et d'énergie, se prodiguait tout entier dans l'activité de sa vie morale, et n'accorda jamais rien ni aux pompes ni aux servitudes de la grandeur humaine. Son seul lien avec la cour impériale était une recon-

Digitized by Google

naissance dévouée envers l'impératrice Marie. Mais la veuve de Paul Ier avait eu hâte de fuir le théâtre, si tragique pour elle, de la politique. Elle se créa à Pawlowski une existence à part. Une bibliothèque riche d'éditions rares et de productions nouvelles, des tables chargées de dessins ou de médailliers, des collections de camées ou de pierres fines gravées de sa propre main, indiquaient au regard ses habitudes sérieuses. Chaque année, elle allait s'enfermer près du tombeau de l'empereur Paul, pour y prier Dieu et témoigner devant les hommes de son religieux souvenir. Elle avait conservé près d'elle, en qualité d'amie, la comtesse Lieven, qui avait donné les premiers soins à l'éducation de ses enfants. Elle se plaisait aussi à diriger les principaux établissements de bienfaisance à Pétersbourg. La baronne d'Adelberg, directrice d'un monastère anologue à l'illustre fondation de Mme de Maintenon pour les jeunes personnes de familles pauvres, étant tombée malade, l'impératrice Marie alla prendre sa place et en remplit les devoirs aussi longtemps que dura la maladie.

Ces heureuses influences furent complétées pour Mme Swetchine par la plus puissante et la plus décisive de toutes : l'arrivée du comte de Maistre.

Dans M. de Maistre, la vie privée n'était point en lutte ou en constrate avec le génie. Sa vertu avait la simplicité, l'élévation et la pureté de ses idées. Ambassadeur d'un roi malheureux, il ne songeait qu'à couvrir, à force de privations personnelles et d'intrépides fiertés, le dénûment qu'il partageait avec son maître. Quelquefois le repas du plénipotentiaire se composait d'un morceau de

Digitized by Google

pain et d'un verre d'eau : mais à ce prix, le carrosse et le laquais, indispensables à la dignité de sa mission, n'étaient point congédiés. Les nobles industries de ce *Caleb* de la diplomatie ne pouvaient échapper à la perspicacité russe, et tandis qu'il était en butte à la malveillance, souvent aux attaques offensantes des hommes médiocres qui entouraient le roi de Sardaigne, l'empereur Alexandre et ses ministres redoublaient d'égards envers lui. La médiocrité ne pouvant rien s'expliquer à elle-même par des vues et des intentions d'une certaine portée, ne comprenant même pas la langue dans laquelle on lui répond, caresse volontiers les mesquines intrigues et les bas soupçons. Mais M. de Maistre n'était point du nombre de ceux à qui on peut appliquer les paroles de l'Ecriture : Dites-nous ce qui nous plaît, et voyez pour nous ce qui n'est pas [1]. Rien ne pouvait en lui rebuter le dévouement, ni dompter la sincérité. Il ne connaissait pas de meilleure mesure de l'attachement que la franchise. Adressant alternativement la parole aux peuples et aux rois, il disait à chacun d'eux, non ce qu'il présumait lui être agréable, mais ce qu'il jugeait lui être utile.

L'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* fut accrédité près de la cour de Russie au printemps de l'année 1803. Il avait alors quarante-neuf ans. Déjà les *Considérations sur la Révolution française* l'avaient signalé à l'attention publique, déjà son regard d'aigle avait percé les surfaces, déjà il avait écrit : « Ayons le courage de l'avouer : longtemps nous n'avons point compris la révolu-

1. *Dic nobis placentia et vide nobis errores.* (Isaïe, XXX, 10.)

Digitized by Google

tion dont nous sommes les témoins; longtemps nous l'avons prise pour un événement; nous étions dans l'erreur : c'est une époque[1]. »

M. de Maistre et Mme Swetchine, mis ainsi par la Providence en présence l'un de l'autre, ne pouvaient tarder, malgré la différence d'âge et le point de départ, à deviner la parité de leurs âmes. Leur liaison commença par un mutuel attrait, mais sans que l'esprit de la jeune femme fut en rien subjugué. Tardivement entrée dans la pratique d'une religion positive, Mme Swetchine se montrait alors soumise à l'orthodoxie russe. Cependant son intelligence, déjà familiarisée avec les grands esprits de tous les siècles et de tous les pays, suivait avidement les controverses modernes; c'était alors du côté de la philosophie allemande que penchait sa recherche. A Pascal, à Descartes, à Leibnitz, elle avait voulu comparer Kant, Fichte et Schelling. Un jeune professeur allemand, Raupack, attiré en Russie pour une éducation privée, s'était fixé à Pétersbourg et y développait dans de brillants entretiens les principes philosophiques et la richesse d'imagination qui devaient plus tard populariser son nom en Allemagne. Mme Swetchine le vit beaucoup. En outre, l'indépendance innée de sa nature se révoltait contre ce qu'elle appelait le dogmatisme absolu du comte de Maistre, et lorsqu'enfin elle causa à son ami l'immense joie de sa conversion, ce fut par d'autres voies que celles indiquées par lui qu'elle toucha terre et mit pied dans la vérité.

Quelque empire que prissent de jour en jour

1. *Oraison funèbre d'Eugène de Costa.*

Digitized by Google

dans la vie de Mme Swetchine l'étude et tous les intérêts intellectuels, ils ne lui suffirent jamais. Les tendres soins donnés à sa jeune sœur excitaient sans l'épuiser son instinct maternel; elle sut bientôt se créer une nouvelle adoption. Le général Swetchine avait voué à une jeune enfant qui portait le nom de Nadine Staëline une affection de père. Mme Swetchine, au lieu de s'en montrer blessée, s'y associa. La jeune Nadine, accueillie par elle, n'eut plus d'autre toit, d'autre soin que ceux de cette seconde mère.

En même temps les pauvres devinrent un aliment actif, continu, de son inépuisable besoin de secourir et d'aimer. L'impératrice Elisabeth s'unissait à l'impératrice Marie pour les œuvres de bienfaisance; les institutions d'éducation ou de secours se multipliaient sous leur patronage. Mme Swetchine apporta son tribut à ce mouvement et fut promptement contrainte de monter du rang de simple coopératrice à celui d'autorité. Sans s'en douter, elle se rendait digne des grâces qui devaient plus tard s'accomplir en elle. Ses qualités se développaient, se fortifiaient et joignaient déjà la solidité à l'éclat. A vingt-cinq ans, elle était l'auxiliaire de tous ses amis et l'amie de tous les âges : ardente à l'étude, modeste dans la pensée, expansive et gaie dans le commerce intime, recueillie et grave dans la méditation, naturellement au niveau de tout ce qui est élevé, sincèrement condescendante envers tout ce qui est humble ou timide, tendrement affectueuse envers tout ce qui est pauvre, affligé ou repentant. Sa parole était comptée, son conseil invoqué, son goût consulté, et rien ne rendra mieux témoignage

Digitized by Google

de cette admirable unité dans toutes les phases de son existence que quelques billets d'elle, sans importance, sans ordre, sans date, adressés à un compagnon de ses bonnes œuvres. Quel récit pourrait égaler en fidélité de ressemblance ces quelques lignes si précipitamment tracées qu'elles sont à peine lisibles, et dans lesquelles elle se peint à son insu, luttant contre sa santé, entremêlant sans confusion et sans empiétement toutes les préoccupations de sa vie laborieuse à toutes les sollicitudes de sa vie charitable, telle enfin que nous l'avons connue dans l'exquise perfection de sa maturité et de sa vieillesse?

Cette correspondance s'adressait à Alexandre Tourguenief, aîné de trois frères, tous trois hommes de mérite. Au moment où il entrait en relation avec Mme Swetchine, M. Tourguenief occupait au ministère de l'Instruction publique et des Cultes, sous le prince Alexandre Galitzin, d'importantes fonctions.

Les billets analogues à ceux qui vont suivre s'élèvent au moins à trois cents, et suffiraient à eux seuls pour donner une juste idée de l'activité de cœur et d'esprit de celle qui les écrivit.

Il m'est impossible d'aller à la séance de ce matin, et j'y vois d'autant moins d'inconvénient que je n'ai pas de supplique. Rendez-moi le service de faire prendre note des pensions de l'hôtesse des pauvres, c'est-à-dire des noms et des logements de ceux à qui elles sont accordées. Le tout se monte à trente roubles par mois; ce mois-ci, les pauvres ne sont pas venus les chercher, et j'ignore où les prendre. Si, par hasard, il n'y a pas de séance, avertissez-moi.

La comtesse*** n'a reçu aucune communication nouvelle de la part de qui vous savez. Ne pourriez-vous pas, avec votre bonté accoutumée, presser la marche de son affaire?

Digitized by Google

C'est un véritable état d'angoisse que le sien; la patience s'use comme autre chose, et nous autres, pauvres humains, ne sommes riches de rien. Mille bonjours.

Mercredi.

Vous vous rappelez sans doute le marchand Hiedapol. Sa femme est restée ici et se trouve inquiétée par la police, qui ne veut pas renouveler son billet de séjour à Saint-Pétersbourg, et l'en fait partir. Ne pourriez-vous pas me faire la grâce d'expliquer à M. Gorgoli que ce ne sont pas des gens sans aveu? Le mari est particulièrement connu de l'impératrice Elisabeth; ses enfants sont sous sa protection et sa femme est encore soignée par un médecin que S. M. en a chargé. Mille et mille pardons de la peine que je vous donne toujours; mais, en vérité, lorsqu'il s'agit d'un service à rendre, vous êtes la première personne qui se présente à la pensée.

Mardi soir.

Je suis toute fière que vous vouliez bien me croire présente en tous lieux, ainsi que les intelligences supérieures, et je regrette de n'avoir réussi jusqu'ici qu'à me trouver dans un seul endroit à la fois. Jamais je n'ai mieux senti l'inconvénient qu'aujourd'hui, où vous êtes venu me chercher chez moi, me sachant positivement ailleurs. Croyez que si je devinais au lieu d'apprendre, cela ne serait point arrivé.

Je ne me borne pas, du reste, à railler un homme aussi aimable et aussi obligeant que vous, il faut encore que je le tourmente. En conséquence de ce principe, je vous demande de venir me voir le premier matin où vous aurez une heure à me donner; il n'y a rien de tel que l'ennui pour accomplir une vengeance.

J'ai grand besoin d'une Bible sur deux colonnes, grec ancien et grec moderne, et vous me feriez un plaisir extrême en m'en procurant une le plus tôt possible.

Ce que vous me dites sur M.*** achève ce que mon instinct avait commencé. Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les démarches hasardées et que je crois fermement que ce qui est inutile, loin d'être indifférent, est toujours nuisible. Je suis beaucoup plus mortifiée de renoncer aux quinze cents roubles du gouvernement de Toula; mais il faut

Digitized by Google

mettre de la soumission là où on ne peut réussir à mettre de la bonne grâce. Mille bonjours, mon cher confident de toutes mes peines ministérielles.

Lundi.

C'est avec une vivacité inimaginable qn'on me demande de Moscou une Bible polonaise et une Bible italienne. N'en avez-vous pas aussi qui contienne sur deux colonnes deux versions dans ces deux langues? Je ne puis m'adresser, à cet effet, qu'au distributeur dont la complaisance mériterait une de ces louanges orientales qui vont se perdre dans les nues.

Rendez-moi le service aussi de me faire prêter deux requêtes présentées par moi à la dernière séance; elles sont de deux paysans auxquels on a accordé quatre-vingts roubles. Comme jusqu'ici ils ne sont pas revenus pour les recevoir, je voudrais savoir leur logement, marqué sur les requêtes, que je ferai remettre immédiatement après.

A ce soir, je l'espère.

Jeudi.

Vous me tirez d'embarras, mon cher ami, même lorsque vous ne pouvez venir à mon secours...

N'auriez-vous pas un courrier pour Moscou? J'ai une multitude de paquets à expédier, et il m'est impossible de profiter de celui d'aujourd'hui. Je revis à peine, et mes douleurs d'hier me laissent dans un état qui ne ressemble à rien. Je voudrais que l'Orient voulût me bercer de quelque conte arabe : c'est la littérature des peuples qui sont encore dans l'enfance, et je vous assure que j'y suis retombée. Je viens de voir que le billet d'invitation est pour six heures; je n'en connais pas de plus indue. Ouvarof[1] veut donc que tout soit à l'avenant et qu'il n'y ait rien d'européen dans la séance? Je lui en ferai très sûrement la guerre.

Dimanche matin.

Il y a dans votre lettre d'aujourd'hui quelque chose de rassis, de sérieux, qui me touche particulièrement : c'est comme les mouvements oratoires dans ceux qui habituelle-

1. Employé supérieur du ministère de l'Instruction publique, et plus tard successeur du prince Galitzin.

Digitized by Google

ment ne s'adressent qu'à la raison. Que Dieu vous garde, mon cher ami ! Il y a dans votre tête et dans votre cœur de quoi faire dix hommes de mérite, et il est impossible que votre première idée, votre plus cher désir, ne soit pas de ne faire qu'une seule masse de ces dix hommes-là.

Mardi.

J'était sûre que la lettre de la comtesse N... vous toucherait; il me semble qu'il suffit de voir le caractère se déployer dans une seule occasion pour pressentir de quoi il est capable dans toutes. Dites à M. Muralt que rien ne me convient davantage que les heures qu'il peut me donner; engagez-le à ne pas remettre au delà de jeudi : je lui aurais demandé aujourd'hui si, par le plus grand des extraordinaires, je n'allais au spectacle. Il me semble retourner à mon enfance, car on m'y mène et je crois que cela m'amusera.

Samedi.

Je suis fatiguée de vous voir au milieu de dix personnes. Venez à l'heure que vous voudrez dans la matinée de demain : ma porte sera fermée afin que vous l'ouvriez. A demain donc, mon cher ami.

Samedi.

Voici votre papier... Croyez-moi : en religion, comme en politique, c'est un mauvais plan de campagne que de vouloir passer entre tous les partis sans appartenir à aucun. Dans la sphère purement intellectuelle, cela passe encore; mais lorsque les idées sont destinées à devenir des actions, il faut qu'on sache précisément à quoi elles appartiennent. Tâchez d'aller de bonne heure chez M. Karamzin.

Lundi matin.

Mon cher Tourguenief, Fischer me parle dans une de ses lettres d'un nommé Hausen, allemand et morave, qui est établi à Astrakan, d'où il a fait plusieurs voyages sur les côtes de la Perse. Engagé peut-être d'abord par quelques projets mercantiles, il a pris dans ses excursions la passion de la botanique, et a recueilli tout ce qui a pu se présenter à lui d'intéressant en fait de plantes et de graines. Aujourd'hui, il brûle du désir de recommencer son voyage dans

Digitized by Google

ce même but. Plusieurs personnes, et le comte Alexis Razoumowski entre autres, lui en ont ménagé les moyens pécuniaires, et il ne lui manque plus que les facilités qu'il pourrait devoir aux recommandations dont il désirerait être le porteur. Mon mari a déjà écrit au gouverneur d'Astrakan, que nous connaissons, et je viens aussi d'écrire à Mazarowski. Mais Fischer me charge de demander à Ouvarof une lettre pour Abas Mirza, et vous me ferez bien plaisir de la lui procurer. Peut-être n'y trouvera-t-il pas d'inconvénient et un tel appui, d'une manière ou d'une autre, pourra toujours être utile. Si vous trouviez quelque autre moyen dont on pût se servir avec succès, dites-le moi : on aime à encourager les efforts désintéressés de la science, et on aime encore bien mieux contribuer au bonheur d'un savant homme qui est si peu difficile dans le choix du sien.

Mardi, trois heures et demie.

Mon cher ami, ne venez pas ce soir, je dois sortir. J'ai eu de l'humeur de ne pas vous voir ce matin ; tous les moments me paraissent bons pour vous, et tous les jours cela va sans dire, quoique celui d'aujourd'hui soit un de ceux que j'aime le moins. J'imagine que ces félicitations n'ont été inventées que pour consoler les gens qu'on ne félicitait jamais d'autre chose. Venez demain, mon cher ami, vous savez que je ne me lasse jamais de le demander, ni de l'obtenir.

Ne faisant dans la misère aucune acception de nationalité ou de foi, tarissant les ressources de sa propre générosité, avant de recourir à la générosité d'autrui, Mme Swetchine unissait toujours à cet appel la discrétion et la prudence. C'est ce caractère d'universalité et de réserve dans l'ardeur de la charité que révèlent surtout les billets suivants :

Mardi.

La pauvre femme qui vous remettra ceci, mon cher martyr, a éprouvé des pertes dont la valeur est constatée par M. Romanof, gouverneur de Witepsk, dans le papier ci-joint. Etant venue trop tard, elle n'a rien pu obtenir de la grande

Digitized by Google

quête; le prince Galitzin, la comtesse Kotchoubei s'y sont inutilement intéressés. Son mari est malade, elle a deux enfants; son intention est de retourner à Witepsk, n'ayant pas de quoi subsister ici. De notre misère nous lui avons accordé deux cents roubles à la dernière séance, secours insuffisant pour transporter elle et sa famille et pour subvenir aux frais indispensables des préparatifs. Si vous pouviez lui obtenir deux ou trois cents roubles, ce serait une charité très bien placée. Je détermine à peu près la somme, non par la crainte d'avoir moins, mais par celle d'avoir plus: ce que je connais de la générosité de la comtesse Strogonof m'en fait redouter l'excès. Je suis sûre qu'avec cette somme elle peut se rendre dans sa province, et que tout excédent appartient de droit à de plus misérables qu'elle.

Cette femme est juive: j'imagine que ce n'est point un obstacle, et que la véritable bonté ne distingue pas Samarie souffrante de Jérusalem.

Jeudi.

Mon cher Tourguenief, le comte de Maistre m'a écrit pour me demander de vous parler d'une pauvre femme polonaise nommée Zazeski, à laquelle nous étions disposés à nous intéresser. Le comte de Maistre ne la connaît pas particulièrement et ne la recommande que sous la condition que l'instruction préliminaire que vous prendriez se trouverait en accord avec les renseignements qu'on lui a donnés à lui-même.

Pardon, mon cher Tourguenief, de toujours revenir à la charge et de réclamer toujours votre infatigable bonté.

30 juin. — Vendredi.

Mon cher Tourguenief, je remets ce billet à M. Goucharewski, afin qu'il vous serve comme d'un signe qui vous rappellera l'intérêt que vous m'avez promis de prendre au placement de ma pauvre et chère petite fille. Vous m'avez donné tant de preuves d'amitié que, sans vouloir m'arrêter un instant à la crainte que ce ne soit la dernière, je puis au moins vous donner l'assurance qu'il n'en est peut-être pas qui m'inspire plus de reconnaissance. De grâce, si vous éprouviez des difficultés, tâchez au moins de la faire recevoir à mon compte. Je ne crains qu'une chose, c'est que cette petite ne soit pas aussi bien que je le désire. Par le mot bien, j'entends uniquement un asile assuré, et une éduca-

Digitized by Google

tion propre à son état et qui un jour lui assure le nécessaire. Plus elle sera simple et se bornera aux ouvrages de main, et plus j'en serai contente.

Quand vous m'écrirez, vous serez la bonté même de me parler de ce que vous espérez trouver pour elle : cela me mettra l'âme en repos.

Pendant que ces soins occupaient Mme Swetchine, un nouveau lien la retenait à Pétersbourg : c'était le mariage de sa sœur avec le prince Grégoire Gagarin, homme jeune, distingué, brillant, appelé et accoutumé à tous les genres de succès et fort apprécié à la cour.

Une amitié, qui garda la plus large part dans toute la vie de Mme Swetchine, naquit aussi vers cette époque : Mlle Roxandre Stourdza, devenue plus tard comtesse Edling, était également fixée à Pétersbourg par la situation de ses parents. Les Stourdza, grecs d'origine, possesseurs de propriétés considérables en Moldavie, avaient émigré avec trois enfants, après le traité de Jassy (1791), sacrifiant des intérêts et une influence héréditaires pour se réfugier sous l'égide d'une puissance chrétienne[1]. M. et Mme Stourdza furent accueilis par l'impératrice Catherine avec distinction. Une de leurs filles, Roxandre Stourdza, née à Constantinople, le 12 octobre 1786, fut, dès qu'elle eut atteint sa seizième année, placée en qualité de demoiselle d'honneur près de l'impératrice Elisabeth. L'affection et la confiance que lui témoigna bientôt cette princesse attirèrent sur elle l'attention des esprits sérieux. Quelques lignes du comte de Maistre apprendront à connaître l'amie de Mme Swetchine et la compagne de l'Impératrice.

1. La famille Stourdza a donné deux hospodars à la Moldavie.

Digitized by Google

On lui donnait alors, par courtoisie, le nom de Madame.

« Madame,

« Je n'aurais pas le moindre talent pour le genre persuasif, si la justice que je rends à votre mérite n'était pas au premier rang des choses dont il ne vous est pas permis de douter. Je n'ai jamais varié sur cet article de foi, depuis le moment où le plus heureux des hasards me conduisit en Grèce[1].

«... Comment pourrais-je vous exprimer le plaisir que m'a fait la nouvelle que je viens de recevoir de votre aimable amie, au sujet de M. votre père? Ce plaisir est proportionné au chagrin que m'avait causé la nouvelle contraire.

« J'étais sur les braises, voyant l'épée qui pendait sur la tête de l'excellente Roxandre, sans savoir à qui m'adresser pour en apprendre davantage. Mme Swetchine m'a rendu un véritable service en me communiquant, sans le moindre retard, la nouvelle du mieux qui lui est sans doute venue de vous. Cependant vous avez manqué là ; personne ne devrait souffrir chez vous quand vous êtes absente... Je voulais et je ne voulais pas écrire ; je voulais et je ne voulais pas aller à Tzarskoë-Sélo[2]; j'écrivais à Mme Swetchine et j'attendais, avec une extrême inquiétude, les renseignements dont j'avais besoin. Ils sont arrivés tels que nous le désirions. Tout à l'heure, sept heures du soir, j'irai m'en féliciter avec notre amie commune, qui

1. M. de Maistre veut dire ici l'intérieur de la famille Stourdza.
2. Palais à cinq lieues de Pétersbourg et résidence habituelle de la famille impériale durant l'été.

Digitized by Google

partageait bien mes inquiétudes. Ah! le vilain monde ! Souffrance si l'on aime, souffrance si l'on n'aime pas! Quelques gouttes de miel, comme dit Chateaubriand, dans une coupe d'absinthe. — Bois, mon enfant, c'est pour te guérir. — Bien obligé, j'aimerais mieux du sucre ! »

Rodolphe de Maistre ayant été admis au service dans l'armée russe, le comte de Maistre exprimait son inquiétude à Mlle Stourdza :

« Depuis que vous nous avez quittés, mon âme ne s'était occupée que de catastrophes. Mon fils m'a quitté. Je vois notre excellente amie, Mme Swetchine, autant que je le puis. Elle m'entend fort bien et me console beaucoup. J'en ai besoin de toutes manières !

« Quand vous posséderons-nous donc encore, chère et respectable amie, et quand pourrons-nous deviser avec vous autour de la table ronde où le thé ne paraîtra que pour la forme ?

« La bonne amie Sophie est toujours telle que vous l'avez laissée, c'est-à-dire bonne et aimable au superlatif, mais sans principes fixes sur sa santé. Je ne puis dire combien ce tempérament m'impatiente. Au premier coup d'œil, elle a l'air parfaitement bien portante et jamais on n'est sûr d'elle : c'est la seule manière dont elle trompe. Cependant elle se porte bien mieux que la petite Nadine, qui me paraît fort mal acheminée. On dit bien qu'il y a du mieux, mais je ne m'y fie guère. Je sens combien cette douce société est nécessaire à l'excellente dame ; si les choses tournent mal, ce qui est probable, ce sera un coup terrible pour elle[1]. »

1. *Lettres et opuscules*, t. II, p. 570.

Digitized by Google

Les lettres du comte de Maistre avaient déjà fait revivre le souvenir de la comtesse Edling; celles de Mme Swetchine achèveront de jeter sur ce nom un ineffaçable intérêt.

Cette précieuse correspondance[1] ne nous rend pas seulement un tableau de la vie de Mme Swetchine à cette époque, mais sa vie même, son âme et son cœur, dans leur entier abandon. Nous en détacherons ici deux pages seulement:

« A propos de prier, jamais tant de choses ne sesont réunies pour y disposer qu'à la consécration de la chapelle du prince Galitzin, à laquelle j'ai assisté ce matin. Mon amie, j'ai bien pensé à vous pour regretter que vous n'y fussiez pas. Je n'ai jamais vu un ensemble qui eût plus de magie; la forme si gracieuse de la chapelle, décorée avec une élégance simple, le demi-jour doré qui l'éclairait, des voix mélodieuses qui arrivaient de je ne sais où, la pompe décente du service, Philarète au milieu de tout cela[2], trente personnes recueillies, le silence qui appelle la piété et que la piété maintient; enfin, mon amie, un véritable enchantement dont le souvenir me ravit encore. Ah! que des sensations telles que celles-là protègent bien la méditation! En vérité, je me croyais seule et je ne sortais de cette illusion que pour jouir de voir tant de personnes si différentes entre elles absorbées momentanément par un sentiment identique à elles toutes. Il n'y a que les pensées religieuses pour obtenir cet effet-là; on ne peut se

1. Ces lettres de Mme Swetchine sont publiées intégralement dans le premier volume de la collection des *Lettres*.

2. Il occupa durant près d'un demi-siècle le siège métropolitain de Moscou.

Digitized by Google

lasser de l'admirer; ce sont les mêmes paroles qui remuent profondément les âmes des habitants simples et ignorants du désert, et qui aujourd'hui encore semblaient fixer les esprits légers, émouvoir les âmes amollies, et peut-être altérées, de créatures que la prospérité enivre. »

Parmi ceux qui se seront agenouillés une fois dans la chapelle de Mme Swetchine, aucun n'aura lu sans émotion des lignes où elle pressent et dépeint tant d'années d'avance ce qu'elle-même devait un jour réaliser à Paris.

« Mon amie, je respire quelque chose de calme et de profond auprès de vous ; c'est là l'atmosphère qui me convient, et sans avoir les fureurs du roi Saül, il y a dans le son même de votre voix je ne sais quoi qui me rappelle l'effet de la harpe de David. »

Puis faisant un retour sur le passé, elle ajoute :

« Je me réveillai jeune d'un sommeil pire que celui de la mort. A l'âge de dix-neuf ans, je me jetai entre les bras de Dieu, avec une passion telle, que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé à sa vivacité. Pendant plusieurs années, la religion eut en moi ce caractère, et le croiriez-vous, mon amie, c'est cinq minutes d'exaltation religieuse qui suffirent pour obtenir tous les sacrifices, et pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise. »

On venait d'entrer dans l'année 1811. L'invasion de Napoléon était imminente ; le général Swetchine demanda à reprendre le service actif. Le consentement impérial lui fut annoncé par la lettre suivante du duc d'Oldenbourg, beau-frère de l'empereur Alexandre :

Digitized by Google

« Starostaat, ce 30 août 1811.

« Je vous envoie officiellement, mon cher général, la confirmation de Sa Majesté l'Empereur, en qualité de chef de notre armement.

« En vous faisant mon compliment au nom du Gouvernement, qui, unanimement, vous a honoré de sa confiance, je me trouve bien heureux que ma présentation ait été sanctionnée. Si un moment de mésentendu nous a séparés, la cause commune nous réunit à jamais. Quel bonheur dans le moment présent d'appartenir à la nation russe ! Elle est invincible, et le Nord va sauver l'Europe et secouer le joug universel.

« Je suis, avec les sentiments de la considération la plus distinguée,

« Votre dévoué,

GEORGES. »

Lorsque le général Swetchine s'avança au-devant de l'armée française, Mme Swetchine se retira dans le gouvernement de Nijni, puis dans celui de Saratof. En même temps, une autre femme, poursuivie par l'inimitié de Napoléon, quittait Vienne en fugitive, traversait la Pologne et arrivait à Pétersbourg par Kiew et Moscou, Pétersbourg même n'était point encore le terme de cette longue course qui forme à côté de *Corinne* l'odyssée éloquente intitulée *Dix années d'exil*. Mme de Staël ne se crut en sûreté qu'à Stockholm. Lorsque Mme Swetchine fut ramenée au centre habituel de son existence, elle n'y trouva plus qu'un brillant souvenir. La rencontre, qu'elle regretta et que toutes deux devaient également regretter, était réservée pour la France.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

INVASION DE LA RUSSIE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON. — MADAME SWETCHINE EST NOMMÉE PRÉSIDENTE DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE. — L'EMPEREUR ALEXANDRE ET MADAME DE KRUDENER. — LIAISON DE MADAME DE KRUDENER ET DE MADEMOISELLE STOURDZA

Le sentiment du devoir occupa toujours trop de place dans l'âme de Mme Swetchine pour que le patriotisme n'y eût pas une large part. Elle appartenait, par son temps et mieux encore par des convictions réfléchies, à cet ordre d'idées qui arme la patrie du droit d'exiger tous les sacrifices et qui reconnaît dans le souverain le centre naturel de toutes les affections, de tous les respects et de tous les dévouements patriotiques.

Dès que la Russie fut menaçée par la France, l'empereur Alexandre mit le comble à l'enthousiasme de ses sujets en se portant de sa personne à la tête de son armée, et en associant dans quelques paroles d'un ton naturel et noble la cause de sa couronne à celle du peuple et de la justice.

Le courage militaire d'Alexandre se montra à la hauteur de ses qualités politiques. Dans une chaude rencontre, le général prince Wittgenstein envoya un de ses aides de camp près de l'empereur pour le conjurer de moins exposer ses jours, ajoutant que sa présence lui ôtait le sang-froid

Digitized by Google

nécessaire aux opérations militaires. Le boulet qui devant Dresde coûta la vie au général Moreau, couvrit Alexandre de poussière.

Le sentiment de l'humanité, qui avait toujours été vif et sincère dans l'empereur Alexandre, se manifesta avec éclat dans cette guerre si désastreuse des deux parts. L'Empereur visitait sans distinction les blessés russes et les blessés français gisant sur un sol glacé. Plus d'une fois il versa des larmes, en entendant des cris de douleur ou des adieux suprêmes proférés dans toutes les langues de l'Europe. Tous les soldats qui pouvaient être transférés furent recueillis dans les hôpitaux; mais là encore ils se voyaient décimés par les maladies épidémiques. Le duc d'Oldenbourg fut saisi du typhus et mourut. Alexandre ne se laissa pas arrêter par cette menace, aucune représentation ne l'emporta sur la volonté d'encourager et de surveiller les soins dus à tant de souffrances. Pour rendre sa vigilance plus efficace, il s'appliquait à garder un strict incognito. Un jour qu'il racontait à la comtesse de Choiseul le soin qu'il venait de prendre d'un pauvre prisonnier espagnol, Mme de Choiseul lui demanda s'il était vrai qu'on l'eût reconnu dans sa visite à l'hôpital « Oui, répondit-il avec simplicité, dans une chambre d'officiers; mais ordinairement on me prend pour l'aide-de-camp du général Saint-Priest[1]. »

De tels exemples enflamment le cœur d'une nation. La Russie tout entière: par un élan spontané qui animait à la fois le riche et le pauvre,

1. *Mémoires de Mme de Choiseul*, p. 161.

Digitized by Google

le seigneur et le paysan, le négociant et le soldat, voulut partager avec son Empereur l'assistance des innombrables victimes de la guerre. Les incendiés de Moscou furent l'objet particulier d'une souscription nationale ; une société de dames quêteuses et distributrices s'organisa à Pétersbourg sous le patronage de l'impératrice Elisabeth Mme Swetchine fut élue présidente ; elle avait alors trente ans.

Nous trouvons un témoignage de son action et du prix qui s'attachait déjà à quelques lignes d'elle dans une courte lettre conservée parmi les papiers, et plus tard dans l'héritage de l'abbé Nicolle. Celui-ci, justement ému des souffrances de sa patrie adoptive, avait voulu lui offrir un gage de reconnaissance; il n'oubliait pas cependant son titre de Français. Il crut concilier les deux devoirs en faisant remettre à la société de secours, et en taisant son nom, une somme de trois mille roubles. Cette précaution délicate ne trompa point une délicatesse égale à la sienne; Mme Swetchine lui écrivit :

« Monsieur l'abbé,

« Je me bornerai à vous dire que je vous reconnais là ! Et peut-être cette simple expression ne nuira-t-elle pas à l'idée que vous devez vous former de ma reconnaissance personnelle. J'aurais été humiliée d'avoir à apprendre ce que j'ai si facilement deviné; et quand le prince Galitzin, un peu plus tard, n'eût pas mis à vous trahir tout le plaisir qu'on a à découvrir l'auteur d'une belle

Digitized by Google

action, l'incognito dont vous vous enveloppiez ne vous aurait pas défendu. N'en faites honneur à ma pénétration, mais bien à cette opinion qui vous rend habituellement hommage, car plusieurs de nos dames avaient eu la même pensée, et à peine a-t-elle été communiquée qu'il n'y en eut pas d'autres. Voyez après cela s'il eût dépendu de nous de respecter vos intentions en gardant le silence. »

Le Midi de la Russie venait d'être ravagé par la peste. L'abbé Nicolle y avait secondé le duc de Richelieu dans ses admirables traits de charité comme dans ses efforts civilisateurs ; on les avait vus l'un et l'autre passer de la maison des pestiférés au cimetière, où, la pioche à la main, ils creusaient eux-mêmes la fosse des morts. Odessa doit pour la seconde fois la vie au duc de Richelieu ! tel était alors le cri de la Russie. Mme Swetchine terminait ainsi sa lettre :

« Je sais qu'il n'est pas de séjour qui puisse vous plaire autant qu'Odessa ; vous y trouvez un repos actif, une société douce et sûre, et, ce qui est plus encore pour vous y attacher, la certitude d'être utile. Mais ne le seriez-vous pas partout ? et si un beau ciel et un beau climat sont une jouissance de tous les jours, notre Midi l'achète bien chèrement par le fléau qui l'a désolé si longtemps. L'intérêt personnel, qui me fait mettre un si grand prix à votre retour, m'exagère encore, monsieur l'abbé, tous les dangers auxquels vous pouvez rester exposé, et quand l'inquiétude de la peste se joint aux regrets de l'amitié, je ne sais pas d'arguments assez forts pour les combattre. Tâchez donc de nous revenir au plus tôt. N'avez-vous pas

Digitized by Google

ici, comme là où vous êtes, des livres et des amis[1] ? »

M. de Maistre, qu'on aime à retrouver toujours à côté de Mme Swetchine, écrivait en même temps à l'abbé Nicolle :

« 13 août 1813.

« Une peste est un sermon des plus pénétrants, et il ne faut pas être fait comme vous pour n'en pas tirer un parti immense. Mille fois inquiet de vous au milieu de la plus cruelle épreuve, je n'ai pas moins de pensées d'inquiétude en pensant à M. le duc de Richelieu, qui a trouvé dans ce fléau une occasion nouvelle de se montrer, non pas seulement meilleur que les autres, mais, s'il est possible, meilleur que lui-même. Quelle épreuve ! quels travaux ! Enfin, rendons grâce à Dieu, tout est fini[2]. »

Si tout était fini avec ce fléau, les événements extérieurs, au contraire, n'avaient fait que marcher de crise en crise.

En 1813, l'Empereur transporta son quartier général en Allemagne. L'Impératrice désirait l'accompagner, mais elle ne put l'obtenir, et l'indifférence d'Alexandre envers elle fut comptée plus encore que les difficultés de la guerre parmi les motifs de ce refus. Elle dut se contenter de suivre la marche de l'Empereur à distance, et se rendit successivement à Riga, à Weimar, dont la Grande-Duchesse était sœur d'Alexandre, à Berlin et dans d'autres capitales allemandes, selon le cours des événements militaires. L'amie de Mme Swetchine, Mlle Stourdza, accompagna l'Impératrice durant ce long et pénible voyage.

Le caractère de l'empereur Alexandre, flexible,

1. *Vie de l'abbé Nicolle*, par l'abbé Frappaz, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 97.

Digitized by Google

mobile et facilement ému, avait traversé les mêmes phases que son empire, subi le contre-coup et gardé une trace de chaque crise. Son âme se partageait entre les séductions de la jeunesse et la leçon des événements. La souveraine puissance lui apparaissait souvent, non plus sous le charme de ses prestiges, mais sous l'aspect sévère et quelquefois formidable de sa responsabilité. Les Russes demeuraient inébranlablement fidèles ; mais plus d'une fois leur stupeur, leurs mornes visages, leurs regards douloureux lui avaient demandé compte de l'usage qu'il avait fait ou qu'il allait faire de tant de confiance et de dévouement. Ses aides de camp l'avaient vu souvent s'éloigner d'eux, parcourir seul à pas précipités les allées de Tzarskoë-Sélo, les rues désertes de Saint-Pétersbourg, ou s'élancer éclatant en sanglots, dans sa calèche de voyage. Mais enfin, aux sombres lueurs de l'incendie de Moscou avait succédé pour la Russie le brillant rayon de la journée de Leipzig. Napoléon, vaincu par l'Europe entière, sembla l'être plus directement par les armes russes ; Alexandre retrouva les enivrements de la fortune, de la gloire et du plaisir.

Mais une fois Napoléon naïvement confiné dans l'île d'Elbe, la monarchie restaurée en France au milieu d'un enthousiasme spontané et sincère, Alexandre quitta Paris pour reprendre la route du Nord. Vienne le retint ; il s'y arrêta, autant pour y goûter les applaudissements et les fêtes de l'Europe qui se croyait délivrée, que pour y présider aux travaux d'un congrès qui ne voyait plus rien de pressé ni d'inquiétant dans son œuvre.

Cependant quelques esprits moroses, perdus dans la foule, s'effrayaient encore. De ce petit

Digitized by Google

nombre, fut une femme inconnue dans le monde politique, et à demi révélée au public lettré par un roman semé de pensées ingénieuses.

Julie Wittinghof, d'une famille qui comptait deux maîtres de l'ordre Teutonique dans le XIVe et le XVe siècle, petite-fille du maréchal Munich, était née à Riga en 1764. Elle avait épousé à vingt ans le baron de Krüdener, ambassadeur de Russie à Venise, et bientôt s'en était éloignée pour aller seule en France, en Suisse, en Allemagne, mener une vie complètement au gré de son imagination exaltée. Le hasard la conduisit dans le grand duché de Baden, à l'époque où l'impératrice Elisabeth, toujours séparée d'Alexandre, attendait chez le grand-duc, son frère, le retour du vainqueur de Napoléon.

Mme de Krüdener, parvenue à sa cinquantième année, était exclusivement absorbée dans la prédication religieuse. Quelques ministres protestants de Genève et de Baden l'accompagnaient, l'inspirant et s'inspirant d'elle tour à tour. C'était une sorte de Mme Guyon, pour qui Fénelon et la soumission à l'autorité catholique étaient remplacés par quelques prédicants, sans tradition, sans but précis, et dont le *philosophe inconnu*, Saint-Martin, avait été à la fois l'initiateur et le pontife.

Après une intimité passagère avec la reine Louise de Prusse, Mme de Krüdener avait parcouru l'Allemagne, tantôt reprenant quelques habitudes mondaines, tantôt séjournant chez les frères Moraves, tantôt prêtant l'oreille à l'illuminé Jung Stilling[1] et prêchant avec lui les pauvres habi-

1. Jung Stilling, habile oculiste, était devenu un des théosophes allemands qui témoignaient le plus d'intérêt au sort des classes

Digitized by Google

tants des belles vallées du Danube et du Rhin. Sans plus de génie dans la doctrine que les sectaires qui l'entouraient, elle avait cependant l'originalité de son sexe, de sa naissance et d'un langage qui, sans porter jamais le sceau de la simplicité, respirait quelquefois encore le charme romanesque de *Valérie*. A la petite cour de Baden, Mme de Krüdener se trouva la descendante d'un des plus illustres serviteurs de l'empire russe et la veuve d'un ambassadeur. A ces titres, elle pénétra aisément dans la familiarité de l'Impératrice. Ses regards s'arrêtèrent en même temps sur la jeune favorite qui l'accompagnait. Soit sympathie sincère, soit calcul, Mme de Krüdener prit Mlle Stourdza pour confidente des pensées qui agitaient son âme et qui toutes gravitaient vers l'empereur Alexandre.

Après la pacification de l'Europe, l'impératrice Elisabeth partit enfin de Carlsruhe pour aller rejoindre son époux à Vienne. Mme de Krüdener, demeurée à Baden, continua de là les relations nouées avec Mlle Stourdza. Dans cette correspondance, l'empereur Alexandre s'appelait l'*Ange blanc* et l'empereur Napoléon l'*Ange noir*. Mme de Krüdener ne cessait de reprocher aux hommes d'Etat de cette époque la frivolité de leurs plaisirs et l'imprudence de leur politique. Ce ton austère, qui contrastait étrangement avec celui du monde dans lequel vivait alors Mlle Stourdza, faisait prendre aisément le change sur le fond des idées et portait les cœurs purs et élevés à confondre quel-

populaires et avait été fixé dans le duché de Baden en qualité de conseiller aulique par le grand-duc Charles-Frédéric. C'est dans la maison même de Jung Stilling que Mme de Krüdener s'était établie en arrivant à Carlsruhe.

Digitized by Google

quefois sans trop de sévérité la déclamation et l'éloquence.

Mlle Stourdza ne cacha point cette correspondance à l'Impératrice qui, toujours désireuse de rappeler son mari à des sentiments plus graves, s'empressa de la lui communiquer. Mme Krüdener ainsi encouragée redoubla ses appels à la vie chrétienne et s'enhardit bientôt jusqu'à la prophétie. Le 27 octobre 1814, elle écrivait de Strasbourg :

« Non, la coupe empoisonnée où s'abreuve la tourbe, ne vous tentera pas... Je vous parle avec force, mais je vis au pied de la croix. Les événements de la vie se pressent, les visions des temps, la voix des apôtres, les miracles que mon Dieu prodigue à l'indigne créature qui vous parle, tout excite ma conscience à vous parler avec cette force. Il n'est plus temps de balancer. Que le peuple des vertiges s'amuse, il n'a que ce triste plaisir !

« L'ange qui marquait du sceau préservateur les portes des élus, passe, le monde ne le voit pas ; il compte les têtes, le jugement s'avance, il est prêt, et l'on s'agite sur un volcan. Nous allons voir la coupable France qui, selon les décrets de l'Eternel, devait être épargnée par la croix qui l'avait soumise, nous allons la voir châtiée...

« Ces lys, que l'Eternel avait conservés, cet emblème d'une fleur pure et fragile qui brisait un sceptre de fer, parce que l'Eternel le voulait ainsi, ces lys qui auraient dû appeler à la pureté, à l'amour de Dieu, à la repentance, ont paru pour disparaître ; la leçon est donnée, et les hommes, plus endurcis que jamais, ne rêvent que tumulte. Ah ! plaignons ces hommes du torrent ! Ils sont

Digitized by Google

dans d'arides déserts ; ils sont jetés par leurs passions sur un océan orageux, où ils contemplent le naufrage des autres sans vouloir éviter le leur... Peut-on danser et se revêtir de riches draperies[1] quand de sombres haines déchirent le genre humain ? Quoi ! ces fêtes audacieuses qui sortent du deuil des nations et les y replongent ne vous épouvanteront-elles jamais ? »

A ces admonestations qui planaient sur toute l'Europe, Mme de Krüdener ajouta bientôt des paroles plus précises en ce qui concernait sa mission spéciale près de l'empereur Alexandre ;

« Aimer, c'est pour moi former aux choses saintes...

« Vous voudriez pouvoir me parler de tant de grandes et profondes beautés de l'âme de l'Empereur. Je crois en savoir déjà beaucoup sur lui. Je sais depuis longtemps que le Seigneur me donnera la joie de le voir. J'ai d'immenses choses à lui dire, car j'ai beaucoup éprouvé à son sujet. Le Seigneur seul peut préparer son cœur à les recevoir[2]. »

Plus la foudroyante évasion de l'île d'Elbe approchait, plus Mme de Krüdener devenait précise et pressante dans ses avertissements. Le 4 février 1815, elle répétait encore à Mlle Stourdza, l'entretenant toujours de l'empereur Alexandre :

1. Un des plaisirs les plus à la mode à Vienne, durant la tenue du congrès, était les tableaux vivants.

2. Tous ces détails et ceux qui suivent sont empruntés à la vie de Mme de Krüdener, par M. Charles Eynard qui dans ce travail fort intéressant, a lui-même puisé aux sources authentiques. C'est donc par erreur que M. Capefigue fait remonter à des dates antérieures les relations de Mme de Krüdener et de l'empereur Alexandre.

Digitized by Google

« Oui, chère amie, je suis persuadée que j'ai des choses immenses à lui dire, et quoique le prince des ténèbres fasse tout son possible pour l'empêcher et pour éloigner ceux qui peuvent lui parler des choses divines, l'Eternel sera le plus fort. »

Mme de Krüdener écrivit dans ce style à Mlle Stourdza jusqu'au moment où une révélation, dit son biographe, lui ordonna de se rendre dans un moulin situé près de Schluchtern, dans la Hesse-Electorale, pour y attendre la rencontre prédestinée. C'est là que vint l'atteindre, non la surprendre, la nouvelle du débarquement à Cannes et de la rentrée de Napoléon à Paris, le 20 mars 1815.

De son côté, l'empereur Alexandre quitta Vienne pour se rendre en toute hâte à son quartier général. En proie aux plus vives anxiétés, accablé du remords de son imprévoyance, il avait refusé de se prêter à la réception splendide préparée par les Bavarois, et n'avait accepté qu'avec peine une courte hospitalité du roi de Wurtemberg, son oncle. Dès l'entrée de la nuit, il se retira dans son appartement.

« Je respirais enfin, écrivit-il à Mlle Stourdza, demeurée en arrière avec l'Impératrice, et mon premier mouvement fut de prendre un livre que je porte toujours avec moi ; mais mon intelligence, obscurcie par de sombres nuages, ne se pénétrait point du sens de cette lecture. Mes idées étaient confuses et mon cœur oppressé. Je laissai tomber le livre, en pensant de quelle consolation m'aurait été, dans un moment pareil, l'entretien d'un ami pieux. Cette pensée vous rappela à mon souvenir ; je me souvins aussi de ce que vous m'aviez dit de

Digitized by Google

Mme de Krüdener et du désir que je vous avais exprimé de faire sa connaissance. — Où peut-elle être maintenant, et comment la rencontrer jamais? — J'avais à peine exprimé cette idée, que j'entends frapper à ma porte. C'était le prince Wolkonski, qui, de l'air le plus impatienté, me dit qu'il me troublait bien malgré lui à cette heure indue, mais que c'était pour se débarrasser d'une femme qui voulait absolument me voir. Il me nomma en même temps Mme de Krüdener. Vous pouvez vous figurer ma surprise, je croyais rêver. — Mme de Krüdener! Mme de Krüdener! m'écriai-je. Cette réponse si subite à ma pensée ne pouvait être un hasard. Je la vis sur-le-champ, et, comme si elle avait lu dans mon âme, elle m'adressa des paroles fortes et consolantes, qui calmèrent le trouble dont j'étais obsédé depuis si longtemps. »

Cette apparition opportune fut suivie d'un entretien qui ne dura pas moins de trois heures. A diverses reprises, Alexandre versa d'abondantes larmes et cacha sa tête dans ses mains. Mme de Krüdener s'arrêtait alors et s'excusait de la vivacité de son langage. — Continuez, continuez, disait l'Empereur, vos paroles sont une musique pour mon âme. — Et lorsqu'enfin elle lui adressa une dernière excuse en prenant congé de lui, l'Empereur dit: — Soyez sans crainte, tout votre discours s'est légitimé à mon cœur. Vous m'avez fait découvrir en moi des choses que je n'avais jamais vues; j'en rends grâces à Dieu, mais j'ai besoin d'avoir souvent de pareils entretiens, et je vous prie de ne pas vous éloigner.

A partir de ce jour, l'Empereur considéra

Digitized by Google

Mme de Krüdener comme un bienfaisant génie, dont il ne devait plus se séparer et dont il devait écouter respectueusement les inspirations. Elle le suivit à Paris. L'influence qu'elle y exerça appartient à l'histoire, son origine seule appartenait à notre sujet, et cet aperçu était indispensable pour comprendre et pour apprécier la correspondance qui s'échangeait entre Mme Swetchine, demeurée en Russie, et son amie, jetée au milieu des plus dramatiques complications de cette époque. On y reconnaîtra la méthode de conseil dont Mme Swetchine ne se départait jamais. Plus effrayée qu'éblouie, inquiète des entraînements de son amie, mais toujours modeste dans l'expression de son propre sentiment, prononçant à peine les noms propres, discutant et combattant discrètement les idées auxquelles elle résiste, elle place hardiment en regard celles qu'elle préfère.

On est saisi d'un respectueux étonnement en suivant pas à pas, dans leur intimité, deux femmes jeunes, brillantes, mêlées à tout ce que les événements humains ont jamais eu de plus séducteur, n'en retirer que de graves leçons, et ne permettre à leur ambition que des rêves d'amitié passionnée, de dignité morale ou de sage indépendance.

« Si votre candeur et votre bonne foi ne me rassuraient, écrivait Mme Swetchine, le 10 août, je craindrais peut-être qu'à votre insu même l'impression de tout ce que vous avez entendu, des opinions dont vous avez été entourée, dont les organes étaient aussi faits pour subjuguer votre imagination que votre cœur, n'eût laissé quelque trace dans votre esprit. Si une impression étrangère pouvait avoir donné une fausse direction à vos pensées, les dé-

Digitized by Google

viations auraient bien moins d'inconvénient pour vous que pour tout autre, pour vous qui avez dans votre excellent frère, que j'aime tant, un véritable conseil et un guide également propre à vous redresser et à vous maintenir. Quant à moi, je ne vous dirai qu'une seule chose à cet égard : défiez-vous de ce mot de simplicité et de cette docilité d'enfant que les faiseurs de systèmes prêchent impérieusement en commençant par y manquer. La véritable simplicité est de suivre pied à pied les maximes de l'Evangile sans se perdre dans les spéculations intérieures réservées à un si petit nombre d'êtres, d'évaluer nos actions au poids du sanctuaire et de nous soumettre humblement à la vie, au lieu de prendre un orgueilleux essor pour nous élever au-dessus d'elle. Que d'Icares dans cette entreprise que j'ai l'occasion de voir renouveler !

« ... Vous avez conçu la religion, ses secours, les moyens d'avancement qu'elle nous offre, d'une autre manière que je ne les conçois. La nouveauté et quelque chose d'irrégulier dans la marche que vous avez prise éveillerait toujours en moi de l'inquiétude, si, avant tout, je n'étais occupé à bénir les effets qu'ils produisent sur vous. Votre imagination est sans doute de la nature de celles qui entraînent quelquefois au-delà des limites que l'on ne doit pas franchir; mais votre âme aussi, par son extrême pureté, est de celles qui mènent tout à bien et qui arrivent, sur les ailes de l'inspiration, là où les autres ne parviennent que par de pénibles efforts, de lents et douloureux succès. Je crois que ce sujet si intéressant sera bien souvent celui de nos entretiens, et je suis bien sûre

Digitized by Google

que si toutes nos opinions ne s'harmonisent pas, le point de départ et le but étant les mêmes, une divergence momentanée ne nous désunira jamais. C'est si bon et si utile de marcher appuyées l'une sur l'autre, les bras entrelacés, vers cette région qu'on ne peut appeler inconnue!

« ... Je ne puis vous dire combien tout ce que vous me dites de Mme de Krüdener et de sa fille m'a interessée. Comme je n'ai pas l'honneur très peu rare d'avoir des opinions toutes faites à l'avance, et que, par une bizarrerie que l'on condamnerait beaucoup à Pétersbourg, si je m'en vantais, je tiens à avoir des notions préliminaires un peu exactes sur quelque chose que ce soit avant de le juger, mon opinion sur les théosophes d'Allemagne est dans un état qui ferait frémir d'indignation et de crainte tous les orthodoxes. On peut faire beaucoup de chemin dans un champ si vaste, et j'ai toujours trouvé assez simple qu'en respectant les bases, les uns s'occupent à ôter quelques briques qui leur paraissent inutiles et que les autres en ajoutent, pourvu que le luxe de ceux-ci n'aille pas braver le ciel par une seconde tour de Babel. Je me sens fort indulgente, quoique j'ai toujours trouvé, après y avoir bien pensé, qu'il valait mieux suivre la religion dans toute sa simplicité et n'en point faire une science dont les plus habiles zélateurs ne sont pas toujours les chrétiens les plus attachés à ses préceptes. Lorsqu'on se perd dans les abstractions et dans les élans de l'amour divin, il est bien rare que dans le partage l'orgueil courre risque de mourir d'inanition. Le cri de guerre de cette milice sainte est toujours simplicité, abnégation de volonté, absence

Digitized by Google

de complaisance envers soi-même, mais cette belle médaille a un malheureux revers qui étale tous les vices opposés. En outre de ces observations qui m'ont été fournies par la société que vous connaissez, une chose qui m'en aurait garantie, c'est l'éloignement prononcé pour tout ce qui est association. Je n'ai jamais compris qu'on se trouvât lié par les opinions, et si jamais je suis d'un secte ce sera de celle des indépendants. Je ne donne jamais ma confiance et mon estime qu'au caractère, et je suis moins effrayée par les romans de Mme Radcliffe que je ne le serais si je me sentais sous la griffe d'une société religieuse faisant corps dans le corps de l'Eglise chrétienne. Tâchez, mon amie, de vous y soustraire. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez ; ces gens-là, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs, nourrissent toujours cette arrière-pensée. Ecoutez-les s'ils vous intéressent, mais n'adoptez pas leurs opinions ; prenez d'elles ce qui échauffe l'âme sans influencer l'esprit. Votre frère m'a lu la lettre de Mme de Krüdener dont vous lui avez envoyé une copie ; elle m'a paru admirable, et à lui aussi, sans qu'il en convienne peut-être d'aussi bonne foi ; mais je ne vous en invite pas moins à vous en tenir à cette foi du charbonnier, à laquelle je suis revenue après toutes mes oscillations religieuses, qui représentaient passablement dans ma pauvre tête la fermentation des opinions du XVIe siècle.

« Je voudrais au moins connaître tous ceux des gens qui vous ont intéressée, ne serait-ce qu'un moment, et même dans un accès d'oisiveté et de caprice. Ce M. de Berckheim[1] dont vous me parlez

1. Gendre et disciple de Mme de Krüdener.

Digitized by Google

a de meilleurs titres que ceux-là, à en juger par les deux ou trois traits de crayon qui me donnent son portrait. J'ai lu l'*Homme de désir*, qu'il vous a prêté[1] : c'est un très beau poème, dont la scène est dans la région des nuages. En le lisant, il semble qu'on voit la terre de ce même point de vue d'où l'aigle la découvre du plus haut des airs. Mais cet ouvrage ouvre-t-il l'âme aux impressions vraiment célestes? la pénètre-t-il d'amour ? Je crois que non. Parlant plus à l'imagination qu'à la sensibilité, il élève l'esprit et touche peu le cœur. Voilà du moins l'effet qu'il produit sur moi et que me produit toujours tout ce qui, en fait de langage religieux, n'a point la simplicité antique de l'Evangile, son adorable sagesse d'expression. Trop oser sent toujours l'humain, et ce n'est pas ainsi que l'Esprit divin inspire. Je lis beaucoup, mon amie, et plus je lis, plus j'en reviens à ces premiers éléments, qui sont si simples, qu'on les fait bégayer à l'enfance. Je m'y borne, et je ne songe qu'à purifier le vase qui les reçoit. Les environs de notre terre sont peuplés de Rascolnicks [2], et comme je demandais hier à une pauvre femme d'un des villages qui en a le plus, si elle en était, elle me répondit : — Non, petite mère, je marche dans l'ancien chemin,

1. L'*Homme de désir*, ouvrage de Saint-Martin, publié en 1790.

2. Sectaires russes. Aucune dissidence dogmatique ne les sépare de l'Eglise officielle ; mais ils attachent une importance extrême à quelques pratiques extérieures et refusent de se servir des livres liturgiques corrigés par le patriarche Nicon, au XVIIe siècle. Ce qui leur donne un caractère sérieux, c'est la persévérance avec laquelle ils réclament la liberté de conscience et refusent de reconnaître dans l'Eglise russe la véritable Eglise de Jésus-Christ, depuis qu'elle a perdu son indépendance vis-à-vis du pouvoir politique.

Digitized by Google

je prends ce que le bon Dieu m'a donné. — Quand on est né au sein du christanisme, n'est-ce pas là la raison suprême, et les plus élevés en vertus et en talents ne feraient-ils pas sagement de prendre à ma pauvre femme et sa réponse et le sentiment qui se peignait sur son visage et semblait la lui dicter?

« Quelle vue doit se découvrir à vous du point où vous êtes ! Et combien ces objets que le vulgaire revêt de grandeur, se rapetissant à vos yeux, doivent vous donner d'intelligence pour juger toutes les choses humaines telles qu'elles sont ! Du sommet des montagnes de Salzbourg, vous admirez le ciel matériel ; c'est auprès des puissances de la terre, au milieu du choc des intérêts qu'elles animent, que l'on peut utilement étudier l'action de Dieu, qui frappe de vanité et de néant ce qu'il paraît cependant élever davantage. Mon amie, votre cours d'expérience doit être fait, et si vous n'y avez pas gagné du bonheur, vous y avez moissonné une foule d'idées et d'observations utiles, dont l'influence s'étendra sur tous vos jours. Cette influence, quant à l'appréciation des maux et des biens réels, vous est assurée ; tâchez seulement d'y joindre celle qui peut régler votre conduite extérieure et la renfermer dans les bornes de la modération et de la prudence. Gardez votre indépendance, conservez-la comme la source de tout ce qui est noble, ferme et élevé, mais ne la laissez pas paraître au dehors ; ceux qui en sont incapables la prendraient pour la révolte de l'orgueil, et c'est un devoir de prévenir des méprises injustes. Ah! quand serons-nous ensemble ? »

Roxandre Stourdza allait visiter, dans les Vosges,

Digitized by Google

le Ban-de-la-Roche, où Oberlin, pasteur protestant fort vénéré, attirait autour de lui des esprits analogues à celui de Mme de Krüdener :

« Qui sait, mon amie, reprenait Mme Swetchine, si de respirer pendant quinze jours un air tout à fait dépassionné ne vous guérirait pas à tout jamais de cette fantaisie ? J'ai toujours entendu dire aux marins les plus experts que le calme immédiatement après la tempête faisait plaisir, mais que pour peu qu'il durât, rien n'était si insupportable.

« Je vous crois très sincère en désirant le repos ; mais il y a probablement de l'illusion à croire qu'il vous convienne, parce que vous l'embellissez des couleurs dont nous peignons tout ce qui nous manque. Le repos prolongé est une situation qui convient à très peu d'êtres, et à personne moins qu'à vous dont l'âme active a besoin d'aliments. Vous ne savez pas encore ce que c'est que de se replier sans cesse sur soi-même, la fatigue d'abattement qui en resulte, ainsi que le besoin d'être rappelé hors de soi par les objets extérieurs. Je pourrais, sur ce sujet-là, faire un petit mémoire tout historique, qui servirait, comme tant d'autres matériaux, à l'immense ouvrage des extravagances de la misère humaine. »

Digitized by Google

CHAPITRE V

ALBUM DE LOUIS DE SAINT-PRIEST. — PENSÉES ET LETTRES INÉDITES DU COMTE DE MAISTRE. — MORT DE LA PRINCESSE DE TARENTE.

Les volumes d'extraits de lectures, toujours soigneusement continués par Mme Swetchine, changent de format à l'année 1814. On lit sur la première page d'un album de petite dimension : *Dernier présent de Louis de Saint-Priest*[1] *à son départ de Russie le 29 octobre* 1814. La reliure de cet album porte un enroulement en vermeil, sur lequel sont gravés ces mots : ET MOI AUSSI JE L'AI CONNUE. L'album s'ouvre par des vers de M. de Saint-Priest adressés à Mme Swetchine ; il est ensuite exclusivement consacré à des pensées religieuses, entremêlées de mots échappés à la conversation du comte de Maistre. Quelques-uns de ces traits ont été depuis répétés dans ses écrits, mais on les retrouve là dans leur jet primitif et avec l'accent de leur inspiration spontanée. Le plus grand nombre est resté inédit.

Les Turcs enferment les femmes, disait lord Byron, et n'en sont que mieux. Le comte de Maistre répliquait : Oui, il leur faut les quatre murs ou les quatre Évangélistes.

Le génie ne semble guère appuyé sur des syllogismes ; son allure est libre, sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher.

1. Fils du comte de Saint-Priest, ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI.

Digitized by Google

Le plus grand péché contre la grâce, c'est de lui trop accorder.

Il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte pour la faire sauter.

Je prêcherais volontiers les rois et les peuples en face les uns des autres, et mon sermon est tout fait. Me tournant du côtés des Majestés, je leur dirais en m'inclinant profondément: — Sires, les abus amènent les révolutions. — Puis, m'adressant aux peuples: — Messieurs, les abus valent mieux que les révolutions.

Dans le langage oriental, une femme est une fleur qui parle. M. de Maistre définissait l'enfant: Un ange qui a besoin des hommes.

Homicide point ne seras. Où sont les hommes qui sachent seulement ce que c'est que d'être homicide? De combien de manières et à quels différents degrés la vie ne peut-elle être ôtée, empêchée, détruite! Le démon, qui a été homicide dès le commencement, l'est partout où il règne, et ce n'est pas à beaucoup près par le glaive qu'il a retranché le plus d'hommes.

Une légende, que M. de Maistre aimait beaucoup, représente d'une part l'arrivée, au sortir de ce monde, devant le trône de Dieu, d'âmes pénitentes que sa miséricorde admet dans les parvis éternels, et de l'autre Satan, qui reproche à Dieu son injustice: — Ces âmes t'ont offensé mille fois et moi une seule fois! — M'as-tu demandé pardon une fois? répond l'Eternel.

C'est dans le même esprit que M. de Maistre a rectifié les deux vers suivants de Boileau, qu'il trouvait sans doute trop jansénistes :

L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités!

Voici sa rectification :

L'Evangile à l'esprit offre de tous côtés
Miséricorde offerte et tourments mérités.

Digitized by Google

Nul homme n'a cessé de croire à Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas.

La soumission qui s'expose à croire plus qu'il ne faut, ne s'expose à rien; l'orgueil qui s'expose à croire moins qu'il ne faut, s'expose à tout.

Les joujoux des enfants sont des affaires, et les affaires des hommes sont des joujoux. N'est-ce pas Madame?

Ces dernières pensées sont écrites de la main même du comte de Maistre, ainsi que des citations de Massillon, de Pascal, et quelques vers allemands.

Vers écrit par le comte de Maistre sur le monument de Descartes:

Esclave dans les murs du cloître et de l'école,
La raison n'osait rien, je vins briser ses fers,
Je flétris des vieux mots la science frivole,
Et c'est moi qui donnai Newton à l'univers[1].

On a déjà entrevu, par la correspondance de Mme Swetchine avec Roxandre Stourdza, le rapide

1. Quoique M. de Maistre ne soit pas rangé parmi les détracteurs de Descartes, j'ai hésité à lui attribuer ces vers sur l'unique foi de la rédaction amphibologique qui les précède. J'ai soumis mon doute à l'homme le plus capable de le résoudre, M. Cousin. Voici sa réponse :

« Le vers que vous m'adressez est beau et vrai. C'est en effet Descartes qui à donné Newton à l'univers; car la difficulté suprême était de comprendre que le problème de la constitution des mondes était un problème de mécanique, et Descartes est le premier qui ait dit cela! Le problème, une fois bien posé, a été successivement résolu par Huyghens et par Newton. C'est donc à Descartes, comme au premier inventeur, qu'il faut rapporter le système du monde et une partie de la gloire de Newton. M. de Maistre a donc ici parfaitement raison et son vers est de toute vérité. J'ignore si d'autres connaissent cette pièce de vers de M. de Maistre, mais pour moi elle m'était inconnue. D'ailleurs sur quel monument de Descartes ces vers auraient-ils été placés ? » Ici, M. Cousin donnait, sur les diverses inhumations de Descartes,

Digitized by Google

progrès de ses aspirations instinctives vers la vérité religieuse. Dans ce salutaire mouvement, la colonie française, son contact, ses exemples, entrèrent pour beaucoup. Maintenant nous allons compter un anneau de plus dans cet enchaînement de circonstances qui rattache la France aux derniers combats et à la victoire définitive de cette grande âme.

Le chevalier d'Augard était mort récemment, comme il avait vécu, en parfait chrétien. La princesse de Tarente, à son tour, allait cesser d'exister. Elle n'avait point songé à quitter la terre étrangère tant que la maison de Bourbon avait langui dans l'exil; l'emperenr Paul lui avait fait sentir promptement la disgrâce après la faveur; mais la société de Pétersbourg n'avait cessé de l'entourer de tous les égards de l'affection et du respect. Le comte de Golowine lui avait offert un appartement dans sa maison, et cette maison lui rendait presque une famille; les filles de la comtesse Golowine partageaient leur tendre dévouement entre leur mère et cet hôte illustre. La princesse de Tarente exerçait son empire par l'autorité de la

plusieurs détails que j'ai publiés dans les premières éditions, et qui sont évidemment erronés, car ils sont contredits par le *Moniteur* du 1er mars 1819, contenant procès-verbal de la translation des restes de Descartes, Mabillon et Montfaucon, du jardin des Petits-Augustins, où ils avaient été déposés, à l'époque de la Révolution, dans l'une des chapelles de l'église Saint-Germain-des-Prés, où ils reposent encore aujourd'hui. La lettre de M. Cousin se termine ainsi : « Il n'y avait pas, il y a quarante ans, une édition complète de ses ouvrages. Celle que j'ai donnée n'est pas digne de lui : j'étais trop jeune alors pour une pareille entreprise. J'applaudis donc à M. de Maistre si, comme je le suppose, il a fait ces vers pour être gravés sur le monument qu'il demandait qu'on élevât enfin à Descartes. »

Digitized by Google

vertu plutôt que par la supériorité de l'esprit. Ses idées politiques n'avaient pas une pénétration puissante, mais elles se confondaient avec de si majestueuses traditions, avec de si pathétiques infortunes, qu'on lui savait gré de son immobile contemplation du passé et qu'on ne l'approchait jamais sans s'élever au-dessus de soi-même par la vénération et l'attendrissement.

Dès que la nouvelle de la Restauration eut retenti à Pétersbourg, la société, en foule et d'un mouvement unanime, se précipita chez le comte Golowine pour féliciter la princesse de Tarente et jouir de sa joie. Cette Restauration était le signal de son retour en France. Elle fit aussitôt ses préparatifs de départ, mais avec une certaine lenteur, dernier tribut de reconnaissance envers ses amis. De son côté, l'empereur Alexandre voulait lui assurer, à bord d'un vaisseau de guerre, un passage digne d'elle et de lui. Elle croyait toucher au terme de tous les sacrifices et de toutes les douleurs de son âme ; c'était la récompense éternelle qu'elle allait recevoir.

La fille aînée du comte Golowine a tenu un journal fidèle et touchant des derniers moments de cette noble vie.

« Chaque émotion de bonheur que lui faisaient éprouver les nouveaux événements semblait, dit Mlle Golowine, mêler une souffrance physique à sa joie. Je ne sais quelle mélancolie douce se répandait sur tous ses traits ; nous ne l'avions jamais vue heureuse et nous croyions que c'était sa manière de bonheur. »

Le jour de l'Ascension (mai 1814), étant à la messe, elle se sentit sérieusement frappée ; un

Digitized by Google

grand froid la saisit; cet accident en ce jour et en ce lieu, lui parut un avertissement. « Avant de nous quitter pour toujours, reprend Mlle Golowine, il fallait qu'elle nous donnât l'exemple de la seule vertu qu'elle n'avait pas encore été dans le cas de pratiquer. Pendant tous le cours de sa maladie, elle n'a pas eu une seule distraction de bonté. Elle n'avait pas la vaniteuse délicatesse du monde qui, sous le spécieux prétexte d'éviter aux autres les soins fatigants, voudrait dérober les misères de ce corps auquel on met tant de prix. Elle se soumettait aux prescriptions les plus pénibles, avec cette simplicité qui n'est jamais sortie de son cœur et qui la naturalisait partout avec ce qui est bien. Elle avait toujours cette prévenance flatteuse qui sait les moyens de faire plaisir. Plusieurs fois elle m'a louée devant mon père, tâchant de payer par le contentement paternel, les sacrifices qu'elle imposait à regret. Chaque fois que mon père entrait dans sa chambre et s'approchait de son lit, elle le recevait avec la même politesse que si elle eût été en pleine santé et n'a pas manqué une seule fois de s'occuper de la place qui lui serait plus commode. »

Un matin, guidés par leur ingénieuse affection, le comte et la comtesse Golowine firent apporter, chez la princesse de Tarente, un pied de lys en fleur. La malade le contempla avec amour, joignit les mains et s'écria : — Chers lys ! Que le Ciel vous protège toujours !

Le P. Rozaven, son confesseur, lui prodiguait, avec un profond attachement, les consolations de son ministère. Dans l'intervalle de ses visites, Mme de Tarente se faisait lire, par Mlle Golowine,

Digitized by Google

des livres de piété. Elle écoutait avec une âme plus particulièrement pénétrée la prière pour la patience. Le premier jour on la lui lut tout entière ; s'étant aperçue que la patience invoquée s'étendait à toutes choses, elle dit le lendemain : « Mon enfant, ne lisez que ce qui regarde la maladie, je n'ai pas besoin du pardon des injures. — On vous a cependant, reprit Mlle Golowine, fait bien du mal que vous avez à oublier. — Non, répondit la digne amie de Louis XVI et de Marie-Antoinette, personne ne m'a fait de mal, ou si je l'ai oublié, ce n'est pas le moment de m'en souvenir. »

En l'entendant prononcer de telles paroles et s'entretenir sans cesse avec son Dieu, on perdait tout espoir de la conserver longtemps sur la terre ; « mais, ajoute Mlle Golowine, dans son premier récit, je ne me lassais pas de l'entendre, et j'aurais moins aimé la retenir que la suivre. »

Lorsque le P. Rovazen, après lui avoir administré l'Extrême-Onction, l'exhortait encore au suprême détachement des liens de ce monde, elle répondit avec force : « Mon Dieu, vous savez que, depuis longtemps, je vous ai fait le sacrifice de ce que j'ai de plus cher, du bonheur de voir mon Roi dans sa patrie ! » — Ces paroles furent à peu près les dernières que ses lèvres mourantes purent articuler distinctement, et, après quelques heures d'une courte agonie, elle expira le 22 juin 1814.

Le comte Golowine voulut que ses restes, du moins, ne fussent pas retenus en exil, et ce cœur, si profondément français, vint reposer en France, dans la chapelle de Videville, sous la garde de la dernière des Châtillon, sa sœur, la duchesse d'Uzès.

La princesse de Tarente suivait un règlement

Digitized by Google

de vie spirituelle qui lui avait été donné par l'évêque de Boulogne. Ce règlement, qui embrasse et prévoit les moindres actes de chaque journée, fut communiqué à Mme Swetchine et copié tout entier, de sa main, dans le volume de M. de Saint-Priest, ainsi que plusieurs éloquentes et ferventes prières.

Quelques billets du comte de Maistre, soigneusement conservés par Mme Swetchine, se rattachent visiblement à la même époque.

« Combien vous m'avez tenu en peine, Madame, cela ne peut s'exprimer! On m'a dit à votre porte : *Otchen ne khorocho* [1]. Il n'en fallait pas tant pour me mettre moi-même dans cet état. Je tremblais de tous mes membres qu'une incommodité ne devint maladie. Tous vos amis en sont quittes pour la peur; mais, comme je vous saurais gré de votre politesse, si vous vouliez bien, en particulier, me dispenser de ces alarmes à l'avenir! C'est avec la plus vive et la plus tendre inquiétude, Madame, que j'ai été assidu à votre porte, pour m'informer de votre santé. Je regarde comme des moments perdus ceux où nous nous faisions un peu de peur; je cherche à me les compenser par la plénitude d'attachement et de confiance que je vous dois. De votre côté, Madame, vous ferez comme il vous plaira; mais je compte aussi un peu sur votre indulgente bonté, car je ne veux rien négliger de tout ce qui peut entretenir dans toute son intégrité un attachement auquel je suis si attaché et dont je m'honore infiniment.

« Depuis que je suis devenu androgyne, je suis

1. Pas bien du tout.

Digitized by Google

devenu par force un peu dissipé. Ce soir je vais au bal. C'est cependant ce que je crains le plus dans le monde, après le bain froid ; mais quand on a les deux sexes, il faut danser. Auparavant, je dînerai chez la princesse Belosselski, avec vingt-cinq ou trente amis de cœur ; mais auparavant, encore, j'aurai l'honneur de vous faire ma cour, entre midi et une heure, et de vous dire de vive voix une partie au moins de ce que je vous exprime ici si faiblement à mon gré. Tout mon sérail vous embrasse tendrement ; vous y êtes souvent célébrée, et en très bon termes, je vous assure. »

« Mardi, 3.

« Les mardis passent, Madame, les vendredis suivent et vous n'êtes pas chez vous. Qu'est-ce que vous faites dans votre cage ? Quand je songe qu'hier nous n'avons pu tenir, après dîner, sur la terrasse de M. le baron Blom, je crains que vous ne soyez percée et transpercée par le vent de la mer. Je ne vois dans votre voisinage aucune figure qui soit avec vous, *mi*, *sol* ou *ut*. Or, quand une corde résonne seule, elle sera pure et sonore tant qu' il vous plaira, cependant ce ne sera jamais de la musique. Vous voyez, Madame, que même dans un billet, je ne saurais m'empêcher de tomber dans la métaphysique. Ce qui n'est point de la métaphysique du tout, c'est l'amitié qui me transporte sans cesse auprès de votre cage, et qui me fait craindre tous les vents, coulis et autres, de terre et de mer. Son Excellence M. le général Rodolphe s'en va aujourd'hui prendre congé des Strellaniens[1]. Je le charge de ce billet

1. Rodolphe de Maistre. Strelna est une maison de plaisance impériale autour de laquelle se sont groupées les habitations de divers personnages de la cour.

Digitized by Google

et je le charge de plus de vous voir face à face, s'il est possible, et de me donner de vos nouvelles; ce qui n'empêche point que si votre bienfaisante main veut me faire présent de quelques lignes, je ne les reçoive avec beaucoup de reconnaissance; cependant je ne veux pas vous fatiguer.

« Je mène ici la vie que vous connaissez, avec quelques agréments intérieurs. Le reste ne vaut pas le diable, et je ne vois pas la moindre éclaircie dans l'horizon. La chaîne du destin mène celui qui obéit et traîne celui qui résiste. Marchons donc de bonne grâce, en le priant seulement de nous accorder des stations quand il nous arrivera de rencontrer sur notre route quelque bonne fortune, par exemple une cage habitée par un oiseau tel que Sophie, que j'aime et que je vénère de tout mon cœur.

« A propos, Madame, s'il était question de vous dédier une visite, par exemple, avec l'ambassadeur, quels seraient les moments qui vous conviendraient[1] ?

« Voilà, Madame, un petit opuscule qui se présente à vous comme ami de la maison. Je souhaite que sous cette forme un peu moins fatigante, il obtienne une nouvelle lecture de vous.

« Avez-vous vu, Madame, le traité du 30 mai? Voilà votre ami déclaré étranger à la France, à la Savoie et au Piémont ! Nous verrons si la Providence me réserve quelque compensation inattendue. Je suis prêt à tout, mais surtout je suis prêt à ne

1. L'ambassadeur de Naples, le duc de Serra-Capriola. Ce collègue, en parfaite communauté de principes avec M. de Maistre était le seul à qui il confiât, ainsi qu'à Mme Swetchine, le incessantes tribulations venant de la cour de Sardaigne.

Digitized by Google

m'étonner de rien. En attendant, j'ai demandé avec de nouvelles instances qu'on me laisse où je suis ; mais la chose me paraît si juste, si raisonnable, si naturelle, qu'en vérité j'en désespère tout à fait.

« Que direz-vous de la mort de cette pauvre princesse de Tarente? Hier, à cinq heures du soir, en suite d'une maladie extraordinaire, elle est partie pour le ciel, où elle retrouvera Moreau et Rapatel, car les lois de Menou, fils de Brahma, auquel je crois de tout mon cœur, assurent que tout soldat mourant sur le champ de bataille est sûr de son salut. On dirait en vérité que la Providence convoque une nouvelle assemblée et qu'elle chasse l'un après l'autre tout ce qui formait l'ancienne. Ah! comme elle a peu besoin de nous! La princesse a rempli parfaitement ses devoirs; cependant elle croyait, comme tant de malades, ne point toucher encore à la fin de sa vie. Fiez-vous-y! Les dames de Saint-Pétersbourg les plus savantes en médecine (et il y en a beaucoup), disent qu'on a très mal fait de ne consulter que trois médecins anglais, Rogerson, Crighton et Leygton, parce que les médecins de la même nation ne se contredisent jamais, et que c'est toujours comme si on n'en avait qu'un, tandis qu'un médecin allemand l'aurait tirée d'affaire — peut-être. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Madame, je suis parfaitement de votre avis.

« Cette mort influera beaucoup sur la maison qui en a été témoin. On avait transporté la princesse de sa chambre, que vous connaissez, dans celle de la bibliothèque. Elle a été parfaitement

Digitized by Google

servie, comme vous l'imaginez bien; mais les soins et les remèdes ont été également inutiles. Elle est morte à cinquante ans précis, et, ce qu'il y a de singulier, au moment même où la nature l'appelait pour la dernière fois par son nom de femme.

« Le dernier rejeton de la maison de Châtillon meurt à Saint-Pétersbourg, tandis que le roi de France, raidi par la goutte, s'appuie sur le bras de son cousin Oudinot. Telle est la loi. Rome périt, tout change, tout se précipite vers l'immense Océan :

Et rien, afin que tout dure.
Ne dure éternellement!

« C'est Malherbe qui dit cela; ce n'est pas tant mal dit.

« Adieu mille fois, Madame. Si vous croyez qu'on s'habitue à votre absence, vous vous trompez lourdement. Je suis mortellement en peine et mortellement isolé; il me semble que mon fauteuil s'agite et ne veut plus de moi. Ah! s'il faut que je m'en aille ici ou là, je suis prêt à m'en aller avec Mme de Tarente! Je ne veux plus rien dire. Recevez, Madame, mes tendres et sincères hommages. Mille compliments à la bonne Nadinka. Comment êtes-vous contente de sa santé? «

Le comte de Maistre ne se trompait pas en pressentant l'influence qu'exercerait le spectable d'une belle vie et d'une belle mort sur une famille digne de comprendre ces hauts enseignements. La princesse de Tarente, en effet, acquitta les

Digitized by Google

dettes de l'hospitalité en laissant derrière elle le culte de la vraie foi uni au culte de sa mémoire[1].

1. Prascovie Golowine, devenue catholique, épousa le comte Frédro, polonais, aide de camp du prince Poniatowski, et, après la reconstitution du royaume de Pologne, en 1816, maréchal de la cour à Varsovie. Le second fils de la comtesse Frédro, après avoir embrassé l'état ecclésiastique, est mort à Paris, vicaire à Saint-Philippe-du-Roule.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

MADAME SWETCHINE EMBRASSE LE CATHOLICISME. — JOURNAL DE SA CONVERSION

Nous touchons enfin à l'époque où Mme Swetchine prit la résolution de mettre un terme à ses doutes par une étude approfondie.

La vie de Pétersbourg envahie par tant de préoccupations bienveillantes contre lesquelles Mme Swetchine ne sut et ne voulut jamais se défendre, était incompatible avec le travail définitif dans lequel elle brûlait de se plonger. Elle jouissait alors d'un vif bonheur de famille : la princesse Gagarin vivait avec elle à Pétersbourg. L'existence des deux sœurs était séparée, mais elles s'en dédommageaient en louant en commun une maison de campagne durant l'été, et les deux ménages se réunissaient soit dans les îles de la Newa, soit dans les environs de Péterhof et de Tzarskoë-Sélo. La princesse Gagarin eut en peu d'années cinq garçons. Les deux premiers-nés étaient l'objet de la prédilection particulière de Mme Swetchine, quoique tous les cinq fussent tendrement aimés. Elle disait : « Ils sont tous mes neveux, mais les deux premiers sont mes enfants. » Elle se mêlait à leurs jeux comme à leurs leçons, et épiait avec joie les moindres développements de leur intelligence. Remarquant l'extrême déférence que le second, Eugène, témoignait à son aîné,

Digitized by Google

Grégoire, elle disait : « Il fait tout ce qu'il peut pour ne pas grandir, afin de ne pas dépasser son frère. » Les enfants à leur tour, confondaient leur mère et leur tante et supportaient impatiemment tout ce qui les séparait d'elle. Mme Swetchine était obligée quelquefois de s'enfermer dans son appartement pour se livrer en paix à sa passion de l'étude. Les petits garçons alors s'armaient de leurs joujoux les plus bruyants, s'attroupaient derrière sa porte, et y faisaient vacarme afin d'obliger leur tante à s'interrompre. Souvent Mme Swetchine cédait à cette tapageuse sommation, quelquefois elle demeurait inflexiblement enfermée ; mais, dès qu'elle entr'ouvrait sa porte, les enfants faisaient irruption, certains d'être accueillis, non seulement sans reproche, mais avec sourire et caresses.

Elle chercha donc à accomplir son projet sans mettre entre elle et les siens une distance qui entraînât une complète séparation. Un des hommes distingués de la Russie, le prince Bariatinsky, possédait une maison de plaisance qu'on nommait la campagne Bariatinsky, voisine de Pétersbourg et agréablement située sur les bords du golfe de Finlande. Mme Swetchine obtint que cette paisible et pittoresque demeure lui fut louée et s'y retira dans les premiers jours du mois de juin 1815, accompagnée seulement de sa fille adoptive Nadine, et d'une bibliothèque choisie qu'elle se proposait d'épuiser.

Des amis en petit nombre reçurent sa confidence. Le comte de Maistre fut au premier rang des initiés, mais il lui refusa son approbation, il blâmait ce plan et en redoutait l'effet. Dans une longue lettre,

Digitized by Google

il accumulait ses objections avec une éloquente franchise. « Jamais, Madame, lui écrivait-il le 31 juillet 1815, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris. Vous vous écraserez de fatigues, vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle rage sèche, qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur sans pouvoir jamais vous débarrasser ni de votre conscience, ni de votre orgueil...

« Vous lisez maintenant Fleury, condamné par le Souverain Pontife, pour savoir exactement à quoi vous en tenir sur le Souverain Pontife. C'est fort bien fait, Madame; mais quand vous aurez achevé, je vous conseille de lire la réfutation de Fleury, par le docteur Marchetti; ensuite vous lirez Fébronius contre le siège de Rome, et d'abord après (en qualité de juge qui entend les deux parties) l'anti-Fébronius, de l'abbé Zacharia. Il n'y en a que huit volumes in-8°, ce n'est pas une affaire. Puis, si vous m'en croyez, Madame, vous apprendrez le grec pour savoir précisément ce que signifie cette fameuse *égémonie* que saint Irénée attribuait à l'Eglise romaine dans le IIIe siècle, d'après l'ancienne tradition, pour savoir enfin si ce mot signifie la *primauté de l'Eglise romaine*, ou la *suprématie de l'Eglise romaine*, ou la *principauté de l'Eglise romaine*, ou la *juridiction de l'Eglise romaine*, etc. Le célèbre cardinal Orsi, ayant entrepris une réfutation de Fleury, y trouva tant d'erreurs qu'il se détermina à écrire une nouvelle histoire ecclésiastique, croyant que l'unique réfutation d'une mauvaise histoire est une bonne histoire. Il entreprit donc une nouvelle histoire, et il mourut au ving-

Digitized by Google

tième volume in-4°, qui n'achève pas le VIe siècle. Croyez-moi, Madame, lisez encore cela, autrement vous ne serez jamais tranquille, etc. [1]. »

Le comte de Maistre croyait jeter un défi ; il ne faisait que tracer un programme qui fut suivi de point en point. Durant les journées d'automne et d'hiver, si courtes en Russie, durant d'interminables nuits, Mme Swetchine ne cessa de compulser les documents les plus contradictoires, laborieusement amassés d'avance, de remonter aux sources historiques, de confronter les dates, d'étudier les langues et enfin de prier. La princesse Alexis Galitzin, déjà catholique, avait composé une invocation à Dieu pour implorer la même grâce en faveur de son amie. Cette prière était répétée chaque jour depuis le mois de juillet 1810.

L'un des innombrables éléments de sa conversion, l'un de ceux qui avait le plus invinciblement enchaîné son esprit, c'était Fleury. L'analyse approfondie à laquelle elle se livra se retrouve tout entière dans un volume in-folio de 450 pages, couvert, sans aucune lacune, de son écriture la plus serrée et la plus fine. Il a pour épigraphe : « Douter, c'est toujours ignorer. »

Son bon sens exquis lui avait aisément fait deviner qu'il ne s'agissait pas, entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque, d'une question dogmatique à proprement parler, mais surtout et avant tout d'une question historique. Ce qu'elle analysa donc avec le plus de soin, ce furent les actes des principaux conciles œcuméniques tenus en Orient et tout ce qui dans ces actes attestait plus

1. *Lettres et opuscules* du comte de Maistre, t. I, p. 320.

Digitized by Google

clairement la suprématie du pape. L'attention est portée en outre sur l'histoire de Phocius, son intrusion sur le siège de Constantinople, sa déposition, son rétablissement, ses longs démêlés, sa rupture avec Rome, et, au milieu de ces péripéties, sur les témoignages plus nombreux, plus irrécusables que jamais, de l'autorité des Souverains Pontifes reconnue et acceptée à Constantinople. Dans ce dédale historique, un guide était indispensable; Mme Swetchine le voulut impartial et, autant que possible, respecté des différents partis. Elle crut trouver la réunion de ces qualités dans Fleury. Platon, célèbre métropolitain de Moscou, en faisait grand cas; les protestants en parlaient avec estime, et il n'était pas absolument repoussé par les catholiques.

Le tissu de ce travail est trop serré pour qu'on en puisse rien détacher; mais peut-être le volume dans son ensemble pourra-t-il être utilement publié un jour et dédié à la nation russe tout entière.

Lorsque la lumière se fit dans l'esprit de Mme Swetchine, il fut permis d'affirmer que la vérité ne remporta jamais un triomphe plus complet sur un cœur en même temps plus doux et plus rebelle. D'une éducation sans christianisme, de l'incrédulité qui avait enveloppé sa jeunesse, elle n'arriva pas d'un bond au catholicisme. Subjuguée d'abord par les preuves qui établissent la divinité de Jésus-Christ et l'inspiration de l'Evangile, elle commença par pratiquer avec soumission et amour la religion grecque. Elle s'arrêta ensuite à examiner la constitution de l'Eglise en général, l'organisation de la hiérarchie et la primauté du

Digitized by Google

successeur de Pierre. Enfin, elle comprit qu'en présence de deux églises séparées l'une de l'autre et qui s'excluent réciproquement, elle ne devait pas rester neutre ; qu'une seule peut mériter le titre sacré d'épouse de Jésus-Christ, et que cette Eglise une fois connue, il faut lui appartenir. Naturellement méfiante envers les sectes et les novateurs, comme on l'a vu à propos de Mme de Krüdener, instinctivement portée vers la tradition, elle ne pouvait se contenter longtemps de notions vagues et incomplètes. Alors elle entreprit sa marche à travers les contradictions et le doute, mais sans précipitation, à pas comptés et ne posant le pied que sur le terrain dont elle avait reconnu la solidité. Du reste, laissons-lui maintenant la parole, puisqu'après des recherches longtemps infructueuses, et sur un cahier toujours négligé à cause de son apparence plus que modeste, l'on a retrouvé enfin ce qu'il est permis d'appeler le Journal de sa Conversion.

JOURNAL DE LA CONVERSION

En lisant l'Hisoire de Fleury, indépendamment des cahiers et des notes que je faisais sur l'ensemble de l'ouvrage, j'écrivais sur des petits papiers détachés les idées que me suggérait le sujet dont j'étais si occupée, à mesure qu'elles se présentaient à mon esprit. Je vais transcrire ici ces notes, pour conserver la suite de mes impressions.

C'est un vrai monument de mes vacillations, de l'inconcevable mobilité de mon esprit, et surtout une preuve irrécusable des effort prodigieux que j'ai faits pour me tranquilliser dans la religion où je suis née et m'y rattacher de bonne foi.

Digitized by Google

J'avais demandé au bon Dieu qu'il permît qu'arrivée au bout de mon travail, je me trouvasse unie d'une foi vive avec ceux de ma communion et par les liens d'une ardente charité aux chrétiens d'Occident; il m'a accordé plus que je ne demandais. Toutefois la conviction a de beaucoup précédé en moi la persuasion, et quoique celle-ci ait aussi concouru à la situation d'esprit où je me trouve aujourd'hui, il me reste une multitude d'obstacles à vaincre avant de pouvoir m'appliquer cette parole de saint Ambroise: « La vrai foi ne se trouble pas [1]. »

Dans le cours de mon travail, j'ai toujours cherché à ramener à mon opinion ce qui s'en écartait; je forçais le sens pour me le rendre favorable, et sans nier ce qui est positif, je passais légèrement ou je m'arrêtais à des circonstances de détail propres à diminuer le poids des arguments contraires à ma thèse. On le verra bien dans mes sept premiers cahiers, où j'ai fait des recherches pour invalider le témoignage de Socrate et de Sozomène, ceux d'Irénée et de saint Cyprien [2].

Je vois clairement aujourd'hui que le centre de l'unité religieuse est à Rome; que la primauté du pape a été universellement reconnue par tous les chrétiens; que les promesses de Jésus-Christ reposent avant tout sur le siège de saint Pierre et que ses successeurs dans les beaux siècles de l'Eglise *confirmaient leurs frères:* mais je vois aussi que jamais l'Eglise d'Orient n'a attribué au

1. Saint Ambroise, traité *de Fide.*

2. Socrate, historien ecclésiastique, né à Constantinople à la fin du IVe siècle, continuateur d'Eusèbe. — Sozomène, autre historien ecclésiastique du Ve siècle, continuateur de Socrate.

Digitized by Google

pape le pouvoir immense que les Occidentaux lui laissèrent prendre depuis, et que dans plusieurs points de discipline, elle est encore laseule aujourd'hui qui garde précieusement les institutions antiques.

Un Grec doit sentir la nécessité « d'allumer son flambeau à la vieille lampe », *to light his candle at the old lamp*, mais s'il est droit et sans prévention, il ne saurait méconnaître que ce qu'il croit de moins que ses aïeux le retranche du corps de la véritable Eglise.

Sans doute le schisme est le plus grand des maux et nous en ressentons tous les effets ; mais il est également vrai que si, se pénétrant de l'esprit des premiers siècles, on en étudie les principes et la constitution, on y verra les bornes et les restrictions appliquées à un pouvoir qui depuis ne voulut plus en connaître.

Pour peu qu'on y pense, on verra qu'abstraction faite des obstacles politiques, la réunion en masse pourrait s'opérer bien plus aisément que celle d'un individu isolé. En effet, la procession du Saint-Esprit, le seul point de doctrine qui divise les deux Eglises, n'ayant jamais été tranchée par une autorité également acceptée des grecs et des latins, pourrait être remise à l'étude d'un commun accord. Il suffirait donc de reconnaître la suprématie du pape, et l'Eglise romaine comme centre de l'unité, points qui paraissent incontestables, puis on laisserait au pape le jugement des causes les plus difficiles, celles où les premiers prélats de l'Eglise se trouvent intéressés. L'antiquité fournit des précédents de cette haute juridiction, comme l'appel de saint Athanase, la

Digitized by Google

déposition de Flavien de Constantinople, etc., etc., et les décisions qui interviendraient ainsi dans des cas toujours rares, suffiraient pour resserrer les liens d'union sans porter atteinte à la liberté du gouvernement intérieur de notre Eglise.

Ces points accordés, nous garderions tout le reste : notre rite, nos usages et nos cérémonies.

L'individu isolé qui voudrait se réunir à l'Eglise romaine ne rencontre pas ces facilités ; il faut qu'il quitte tout ce qu'il y a de sensible dans sa religion, qu'il efface tous ses souvenirs, qu'il combatte toutes ses premières impressions, qu'il se livre sans garantie, qu'il concède plus que sa conviction ne peut donner, enfin qu'il recommence la vie en subissant une loi dont le premier effet serait de rompre l'harmonie entre les chants qui ont consacré son enfance et ceux qui endormiront ses dernières douleurs.

Mon Dieu, quelle dure et pénible alternative! Qu'il est plus difficile encore de savoir le parti qu'il faut prendre! Oh! combien j'affronterais plus aisément mes répugnances et mes regrets, si votre voix, qui parle au fond de mon cœur, me maintenait invariablement dans la route où je suis entraînée comme si je ne résistais pas, et où je recule souvent sans prévoir où ni comment je serai arrêtée!

Venez à mon secours, Dieu de bonté et de miséricorde en qui repose toute ma confiance! Voilà la seule prière dont je sois toujours capable, et le seul sentiment auquel je ne connaisse ni changement ni altération.

1. Septembre 1815. Campagne Bariatinsky.

Digitized by Google

Dans les questions difficiles et compliquées, il ne faut point se flatter de voir tout concourir à un même système, mais il faut se borner à saisir les traits principaux, à établir fortement l'ensemble sans entrer dans le dédale des opinions particulières. Les esprits les plus pénétrants ont senti la nécessité de ne s'arrêter qu'aux choses les plus essentielles, en se résignant pour le reste « à une ignorance modeste et savante », comme disait Gibbon.

Il est facile de s'égarer dans la lointaine et laborieuse recherche de la vérité absolue et des obligations qu'elle imposerait généralement à tous les hommes. Cette recherche pourrait tenir à une vaine et périlleuse curiosité dont l'esprit se ferait un plaisir sans que nulle justice fût intéressée à la satisfaire. Mais lorsque la recherche de la vérité nous est imposée par nos besoins réels, que la conscience interroge et implore des solutions, le cercle se rétrécit, les difficultés se réduisent ; il ne s'agit plus de ce qui doit convenir à la nature générale de l'homme, mais de ce qui convient à la nôtre, à notre conscience éclairée, à nos besoins spirituels, à cette sincérité appelée à se prononcer aujourd'hui telle qu'elle paraîtra au grand jour. Tout simplifie alors ; les matériaux du procès sont là, vous êtes jury dans votre propre cause, et vous donnez la seule chose qu'on vous demande, la conviction.

Il n'est pas question de savoir si la vérité révélée est la vérité absolue, telle qu'elle règne dans le ciel, mais si c'est la vérité partielle, telle que Dieu a voulu qu'elle dominât l'intelligence humaine ; ce qui reste en doute, c'est que nous ayons toute

Digitized by Google

la vérité, et non pas que Dieu ne soit pas auteur de la révélation ou qu'il ait pu nous révéler autre chose que la vérité.

—

Chaque communion chrétienne, considérée à part comme possédant la morale de Jésus-Christ, est bonne ; mais par cela même qu'elles diffèrent toutes entre elles, il ne peut y en avoir qu'une seule vraie. Qui n'écoute pas l'Eglise marche volontairement à sa perte ; mais où est l'Eglise ?

Voilà la première question qui se présente, le seul et unique point de mon examen, le but de mes recherches.

Dans le symbole dont l'antiquité atteste la foi des premiers temps, l'Eglise est désignée par les quatre caractères d'unité, de sainteté, d'universalité et d'apostolicité. Appliquez successivement ces caractères aux communions chrétiennes répandues sur la terre, et prenez pour vraie celle à laquelle ils conviennent. On ne peut imaginer une marche plus simple, plus à portée des moins intelligents et des moins instruits. La vérité, dans les desseins d'une Providence miséricordieuse, ne pouvait être d'un difficile accès ; ce qu'elle exige, c'est un désir ardent de la connaître et une ferme volonté de lui tout soumettre dès qu'on l'a connue.

—

C'est presque toujours au nom de l'autorité que les catholiques somment les individus des autres religions de se convertir à la leur ; ils oublient que pour ceux à qui ils adressent cet appel, l'autorité légitime réside dans leurs propres pas-

Digitized by Google

teurs, dont ils ne pourraient raisonnablement repousser l'autorité pour accepter celle des pasteurs d'une autre communion.

C'est un grand malheur que d'avoir des doutes sur la religion dans laquelle on est né ; mais du moment où l'on peut craindre que la soumission même qu'on croyait lui devoir ne soit un piège, il n'est qu'une voie pour s'en garantir : c'est celle de l'examen. Chacun le peut faire selon ses moyens et ses forces, et des grâces immenses doivent être accordées à la bonne foi et au désir de s'instruire dans la seule vérité qu'il nous soit important de connaître.

—

La durée, l'inviolabilité, l'unité de la doctrine enseignée par l'Eglise romaine sont, disent les catholiques, des preuves manifestes de la protection divine. Mais n'est-ce pas un miracle plus manifeste encore, pouvons-nous répondre à notre tour, que la conservation de cette même doctrine dans notre Eglise? Elle a traversé impunément les siècles d'ignorance, sans appui, sans secours, sans interprètes dignes d'elle, telle qu'un rayon qui se reflète sur une eau bourbeuse sans rien perdre de sa pureté et de son éclat. — Mais, me dira-t-on, c'est un long sommeil de la raison et de l'intelligence qui l'a conservée intacte; quand la science viendra, elle épluchera vos doctrines et les renversera d'autant plus aisément que vous n'avez dans votre Eglise aucune autorité pour grouper les fidèles autour d'un centre commun.

Je sais tous les périls qui menacent notre Eglise, et combien il est peu de ses enfants qui lui soient

Digitized by Google

restés fermement attachés; il faut pleurer une si funeste division, gémir des pertes que l'Eglise fait tous les jours, mais tant qu'il n'est pas démontré qu'elle est dans l'erreur, qu'elle ne croit plus aujourd'hui tout ce qu'elle a cru jadis, la quitter dans la faiblesse et l'abandon où elle se trouve serait une lâcheté. Est-ce donc au moment où la patrie est en danger qu'il est plus permis d'en séparer ses intérêts? Bien loin de là, c'est le moment plus que jamais de redoubler d'efforts pour se préparer au combat par l'étude, en y cherchant des forces à opposer aux ruses et aux violences de l'ennemi.

Les catholiques disent : Revenir à nous est au moins le plus sûr. — Oui, quand une conviction raisonnable y mène, quand les bases de cette conviction sont solides et semblent appuyées sur la connaissance exacte des temps qui ont précédé le nôtre; mais c'est certainement le moins sûr lorsqu'une telle décision est l'œuvre tout à la fois de l'inconséquence, de la faiblesse et de l'attrait de la nouveauté.

Les catholiques nous invitent à céder sans réflexion aux inspirations qui entraînent vers eux, mais n'a-t-on pas souvent été égaré par un attrait puissant et qui semblait invicible? — Et si l'examen ne prête pas des armes à notre raison pour protéger les mouvements de notre cœur; s'il n'assure pas les bases, de quelle solidité sera alors à nos yeux l'édifice élevé ainsi uniquement peut-être par notre imagination?

Les catholiques insistent beaucoup sur la sécurité, la paix de ceux qui vivent et meurent dans le sein de leur Eglise, et sur l'inébranlable confiance

Digitized by Google

qu'ils ont de suivre la voie unique qui mène au salut par la connaissance de la vérité. Le catholique, disent-ils, n'est point agité par le doute, il ne cherche pas, il est sûr d'avoir trouvé. — Mais oublient-ils donc cette portion si considérable de la catholicité qui, au XVIe siècle, se détacha d'elle? Il n'est pas permis de croire que des intérêts temporels, la révolte des passions, séduisirent seuls ceux qui embrassèrent la Réforme, quand il est si facile de compter parmi ses sectateurs tant d'hommes recomandables par leurs lumières et leurs mœurs.

Ce n'est pas que je veuille défendre une séparation dont nous voyons les funestes effets, et qui en déchirant le lien précieux de l'unité, retrancha du corps de l'Eglise ceux qui jusque-là en avaient été les membres, non assurément; mais il ne m'en paraît pas moins certain que le plus grand nombre, animé par l'attrait de la nouveauté et par les obstacles qu'on lui opposait, crut, en se constituant à part, obéir à la voix puissante de la vérité.

Les caractères forts trouvaient dans la route qu'ils se traçaient une nouvelle carrière d'activité pour leur intelligence et pour toutes leurs facultés morales; la persécution donnait carrière au déploiement des plus nobles qualités, et les sacrifices qu'il fallait faire induisaient à confondre le charme du dévouement avec celui de la vérité.

Les caractères faibles étaient entraînés par le mouvement général, par l'état de fermentation où se trouvaient les esprits; tous enfin étaient subjugués par un entraînement naturel que chacun prenait pour une inspiration céleste. Comment après cela oser se confier en ce qu'on éprouve,

Digitized by Google

obéir à la voix de son cœur quand il peut être ainsi séduit?

—

Les protestants, en retranchant du symbole de la foi chrétienne plusieurs articles crus par leurs aïeux, s'imaginent l'avoir simplifiée et en avoir rendu l'abord plus facile en l'accommodant davantage aux lumières de la raison. C'est étrangement manquer de logique que d'accéder à une loi divine et de vouloir en même temps choisir dans le surnaturel ce qui paraît l'être le moins. Lorsqu'on admet l'Incarnation, en coûte-t-il donc tant de croire à l'Eucharistie?

Plus il y a de vérités dans une religion fausse et moins on la quitte, a-t-on dit; c'est très juste. Plus il y a de vérités et moins l'erreur frappe; mais aussi plus y a de vérités et plus on doit s'attacher à en étudier soigneusement l'ensemble, et ne se reposer qu'après s'être convaincu que la religion que l'on professe, les réunit en plus grand nombre et à un plus haut degré que toutes les autres

Quand on vit dans un temps où la régénération du monde est annoncée par les idées religieuses qui germent de toutes parts avec une nouvelle force, il faut bien de la sagesse, bien de la prudence, pour résister aux influences étrangères et suivre avec calme l'impulsion de la seule raison. Ah! qu'il est cruel de se trouver dans une religion sans appui, dont les ministres sont sans lumières et sans zèle; d'être alternativement partagé entre celle où l'on aurait voulu naître et celle où l'on craint de mourir, quoiqu'on désire y vivre! Comment se peut-il qu'à la fois, on tienne invinci-

Digitized by Google

blement à sa communion, tout en étant plus irrésistiblement encore entraîné vers une autre?

Ce qu'il faut redouter, c'est d'être trop prompt à prendre pour une inspiration les mouvements sensibles que le goût, l'intérêt et les passions humaines n'élèvent que trop souvent au fond de notre cœur. Il faut, au contraire, le silence de tout cela pour entendre la voix de l'intelligence qui, semblable à un juge incorruptible, prononce ses arrêts sans passion, si ce n'est sans douleur.

Si après y avoir mûrement réfléchi, si après s'être éprouvé soi-même, on croit obéir au devoir et à la conscience en passant à une autre communion au péril de ses jours, de ses intérêts, de toutes les attaches de la vie, on ne peut jamais, ce me semble, en regretter le sacrifice; on dit alors, avec Gibbon, et avec plus de droit qu'il n'en avait en écrivant ces paroles: « Pour ma part, je suis fier d'un loyal sacrifice d'intérêt à la conscience. »

—

S'il s'élevait aujourd'hui un différend sur des matières purement théologiques, comme par exemple les deux questions qui ont divisé la France au siècle dernier, le jansénisme et le quiétisme, à quel tribunal dans l'Eglise grecque en demanderait-on la décision?

L'Ecriture, les sept conciles œcuméniques, les saints Pères ne peuvent avoir prévu ou suffisamment développé tous les points qui par la suite des temps pourraient être contestés. L'esprit humain ne se lasse pas de produire l'erreur, la sagesse humaine ne doit pas cesser de la redresser; où et comment l'erreur serait-elle redressée

Digitized by Google

si, ainsi qu'il y en a eu tant d'exemples, une opinion fausse s'introduisait dans l'Eglise et en corrompait la doctrine?

—

On ne peut disconvenir que les premiers siècles n'aient produit, en Orient, des évêques infiniment plus illustres par leurs doctrines et leurs talents que ceux de Rome. Depuis la séparation, leur éclat a beaucoup diminué, et on l'explique aisément par les malheurs politiques qui frappèrent cette partie du monde; encore est-il vrai qu'il n'est pas d'exemples de sagesse et de vertu qui n'aient donné plusieurs des évêques dont l'Eglise grecque s'honore. La conduite des patriarches de Russie, par exemple, dans les temps les plus difficiles, au milieu des troubles et des commotions, fait, selon moi, la plus belle partie de notre histoire. Des branches détachées du véritable tronc se dessèchent et ne portent pas de tels fruits.

—

Les coups que Pierre Ier a portés à la religion de son pays ont produit des maux incalculables: en privant le clergé de ses biens, il l'a avili; en abaissant la dignité patriarcale, il a frappé le pouvoir sacerdotal, car il est bien plus aisé de soumettre à sa volonté un synode, souvent divisé d'intention et dont chaque membre n'a qu'une faible responsabilité, que de dominer toujours un patriarche qui, avec le sentiment de sa dignité et de ses droits, voit concentrer en lui le pouvoir supérieur de l'Eglise dont il est le pasteur, L'opprobre se divise quand une société quelconque se l'attire, et la part de chacun est légère; mais lorsque

Digitized by Google

cet opprobre retombe sur une seule tête, il n'en faut pas davantage souvent pour l'animer à la résistance par la crainte du mépris de la terre et de toutes les punitions du ciel. Pierre Ier, en détruisant toutes les institutions antiques, a ouvert le chemin à toutes les nouveautés qui exposent son Etat et menacent surtout l'Eglise; la forme qu'il a donnée à l'Eglise russe aplanit la voie à l'introduction du protestantisme, et fait naître l'inquiétude dans tous les esprits susceptibles de réflexion.

Les siècles qui ont précédé le nôtre étaient trop plongés dans l'impiété ou la tiédeur, pour avoir fait justice de l'inconcevable loi qui concentre dans un même individu et l'empire et le sacerdoce. Cette absurdité révolte dans l'Eglise d'Angleterre, mais elle indigne bien davantage en Russie, où le despotisme semblait assez bien établi pour qu'on ne lui prêtât pas de nouvelles armes. Le despotisme en Turquie est plus tolérable, car du moins le sultan n'est pas en même temps le chef des janissaires et celui des imans.

—

On pourrait, en Russie, à propos des catholiques, répéter les paroles adressées par Pline à Trajan, à propos des chrétiens, et demander si ce que l'on punit est le nom seul sans autre crime, ou les crimes attachés au nom ?

—

L'éclat que jette l'Eglise grecque n'est point aussi brillant que celui de l'Eglise romaine ; mais aussi point de tache : moins la lumière est vive, plus son ombre est affaiblie.

Digitized by Google

Si l'Eglise grecque est moins féconde en talents, en piété et en vertus, elle n'a pas mis au jour tant d'abus qui déshonorent l'Eglise romaine.

Les catholiques accordent au prêtre grec la dignité du sacerdoce par lequel il fait descendre à sa voix Jésus-Christ même, qui se rend présent dans le sacrement de l'autel. Comment Jésus-Christ se donnerait-il ainsi à l'erreur ? Et si l'erreur ne corrompt pas l'Eglise orientale, comment ne pourrait-on s'y sauver ?

—

N'y a-t-il donc jamais eu de catholique qui, en donnant des garanties de sa bonne foi, ait passé à la religion grecque ?

Les sectes chrétiennes, disent les catholiques, sont visiblement abandonnées de Dieu. Où sont donc ces marques si frappantes de leur réprobation ? Quand Dieu veut réprouver, ses arrêts sont plus marqués. — Voyez les Juifs.

La vérité apostolique de l'Eglise grecque se prouve non par des raisonnements philosophiques, mais par l'autorité de l'Ecriture et de la tradition ; non par des principes métaphysiques d'où l'on conclut que la chose doit être ainsi, mais sur la garantie des monuments historiques des premiers siècles. Après avoir justifié sa doctrine, elle n'accuse pas avec véhémence celle des communions qui s'en séparent ; elle bénit Dieu, elle le loue dans une profonde humilité de l'avoir conservée pure et sans tache, et puis elle dit avec saint Basile, un de ses plus illustres docteurs : « D'ailleurs, chacun doit répondre pour soi. »

—

Digitized by Google

Qu'on me cite un seul grec célèbre par sa science ou sa piété qui ait passé de l'Eglise d'Orient dans l'Eglise romaine. Les grecs unis, cette portion si faible de la chrétienté, se sont rattachés à l'Eglise romaine sans renoncer pour ainsi dire à la leur.

—

Le grec ne peut rien quitter de la religion de ses pères, s'il sait à quel point l'autorité de l'Eglise où il est né est respectable; mais il doit gémir de la cruelle séparation qui le divise de l'Eglise romaine, il doit aspirer à s'y rattacher par le lien de l'unité, et hâter de tous ses vœux l'heureux moment d'une réunion générale qui ne doit cependant pas lui arracher des concessions qui, trop légèrement consenties par les Occidentaux, ont fait peser sur eux un joug que l'Orient ne porta jamais.

—

En épiloguant sur l'histoire ecclésiastique, on trouve une multitude de pour et de contre ; mais en s'en tenant aux bases, aux principaux traits, on aperçoit un dessein magnifique et vraiment divin. On peut appliquer aux difficultés que cette histoire présente, ces belles paroles de Johnson : « Si toute objection possible devait préalablement être écartée, on ne pourrait jamais rien entreprendre. »

En supposant que nos vacillations nous entraînassent successivement de part et d'autre, et que les certitudes fussent également balancées, ce pénible état devrait nous maintenir dans la religion où nous sommes. Il faut moins d'assurance,

Digitized by Google

de conviction et de foi pour rester dans la religion de notre enfance que pour passer à une autre, ce qui ne peut être que l'acte d'une croyance ardente. — Saint Paul parle de « ceux qui, agités de différents désirs, tendent toujours et n'arrivent jamais à la connaissance de la vérité[1]. » Mon Dieu, combien ce passage s'applique naturellement à l'état où je suis ! Si saint Paul m'avait eue en vue, il n'aurait pas autrement dit.

—

Les faits favorables aux idées catholiques sont des preuves de la même nature que toutes celles qui établissent la vérité du christianisme. En les isolant on peut les combattre, leur opposer des arguments ou des faits, mais leur masse impose et entraîne la conviction par la liaison et l'ensemble des témoignages réunis.

Il faut avouer que le génie, le zèle, les talents des défenseurs du catholicisme sont bien faits pour frapper les esprits. Céder à la voix d'un Fénelon, d'un Bossuet, c'est, selon l'expression de Gibbon, « être vaincu par une noble main », *to fall by a noble hand.*

On ne doit écouter aucune répugnance, quand il s'agit du salut. Aussi, résister à sa conviction par faiblesse ou par orgueil, me semble bien coupable. Mais cette conviction doit être l'œuvre de l'examen, de l'étude et de la réflexion ; car comment pourrait-il y avoir entraînement ou penchant naturel à quitter la religion de nos pères, à abjurer toutes nos premières impressions? Le sacrifice

1. Deuxième Epître à Timothée, ch. III, 6, 7.

Digitized by Google

résolu, je conçois qu'on ne balance plus et non pas qu'on cesse de souffrir; c'est un nouvel enfantement qui doit renouveler tous les déchirements, toutes les angoisses qui précèdent notre première entrée à la vie.

—

Heureux ceux qui sont persécutés! — Oui, mais il s'agit de bien s'assurer qu'on souffre pour la justice et la vérité. Nos sectes populaires sont le comble de l'extravagance, et les plus odieuses de toutes sont celles qui comptent le plus de martyrs. La terre est abreuvée de larmes; mais combien peu sont dignes de nous être comptées au dernier jour!

—

On ne peut disconvenir que la doctrine de l'Eglise gallicane ne soit la fidèle expression des sentiments de l'Eglise primitive, et que son système ne soit tout à la fois conforme aux lumières de la religion et à celles de la raison. Mais les points qui lui servent de base une fois accordés, ne mènent-ils pas ailleurs et ne sont-ils pas un appât pour nous faire tomber inévitablement dans le piège des ultramontains? Après avoir étudié l'histoire ecclésiastique, on peut être fortement tenté d'être catholique avec les gallicans, mais il est presque impossible de consentir à le devenir avec des gens qui ont tout fait plier à l'esprit de système!

—

Le livre de Philarète[1] est essentiellement con-

1. *Dialogue entre un croyant et un hésitant.*

Digitized by Google

traire à la doctrine que l'Eglise a professée de tout temps et souvent inexact dans ce qui tient à l'histoire, quoique cette partie soit, sans contredit, la meilleure de l'ouvrage. De l'avis des gens les plus instruits, ce livre qui ébranle toutes les bases et contient tant d'opinions dangereuses, aurait dû être sévèrement condamné, et cependant le synode l'approuve ! Le synode est donc complice ! Où est donc le tribunal qui jugera et les erreurs dans lesquelles l'évêque est tombé et la prévarication du synode qui les laisse passer ?

« Je leur ai dit, écrivait le pape Vitalien, que les écrits des évêques ne devaient pas être tenus pour loi, comme les Ecritures canoniques ou les décrets des conciles, mais qu'on les devait estimer ce qu'ils valaient sans préjudice de la foi. » C'est parfaitement juste pour ceux qui peuvent se réfugier dans le sein de l'autorité infaillible, afin de se mettre à l'abri des erreurs individuelles, quel que soit d'ailleurs le rang qu'occupe dans l'Eglise celui qui les professe ; mais lorsque le centre même d'où les rayons doivent partir répand les ténèbres, où chercher la lumière, où chercher un appui ?

Cette antique pureté de doctrine dont l'Eglise grecque est si fière, est-elle compatible avec des propositions contradictoires, une autorité divisée à l'infini et l'absence d'un point central et commun ! Antioche, Jérusalem, Alexandrie, Constantinople, puissances isolées, n'osent élever leur voix. En Russie seulement, selon la parole d'un de ses évêques, elle compte des jours de calme et de bonheur. Ce même évêque Philarète se charge d'exposer sa foi et de la défendre. Le synode qui

Digitized by Google

remplace l'autorité patriarcale, l'approuve et le regarde comme l'organe de ses sentiments et de sa doctrine; et cependant cette foi s'éloigne évidemment de celle de la primitive Eglise. Il est blâmé, désavoué par le clergé séculier, par des évêques de l'Eglise de Russie; dans le synode même, des membres s'élèvent contre ses assertions; les Grecs les plus instruits, les plus religieux, ne balancent pas à dire qu'il n'est aucune des Eglises d'Orient qui ne condamne son livre. Plus tard, un jeune homme, Grec de naissance, plein de zèle et de talents, se fait le défenseur de l'Eglise d'Orient; on croit, pour cette fois, que les doctrines de Constantinople, cette rivale irasible et hautaine de l'Eglise romaine, vont être exposées dans toute leur force et leur pureté. Le synode russe n'en juge pas ainsi, et sa vive opposition n'est comprimée que par le pouvoir impérial. Dans cet état de choses, où donc peut-être, je ne dis pas la puissance, mais l'autorité?

Quelle force y a-t-il donc dans la pensée fondamentale de l'Eglise pompeusement nommée orthodoxe? Une voix s'est-elle jamais élevée dans ce pays pour retremper la conscience publique, effrayer ceux qui commandent, relever ceux qui obéissent, protéger les faibles, inquiéter les forts?

Après avoir vu de quel crédit jouissait saint Jean Chrysostôme en Orient, même en présence du souverain dont le pouvoir était immense, il n'y a pas lieu de s'étonner de l'extension que prit l'autorité des papes en Occident, et particulièrement en Italie, après que le pouvoir impérial s'en fut éloigné. A cette époque, l'épiscopat avait de si grands droits sur l'esprit des peuples, qu'il

Digitized by Google

pouvait facilement et avec le concours de l'assentiment général, se permettre de grandes hardiesses à l'égard des prérogatives temporelles de la souveraineté. Les limites des deux pouvoirs n'avaient point été fixées alors par la discussion, et la disposition naturelle des peuples les poussait à placer volontiers leur confiance dans le chef de la religion qui, par l'éloignement de l'Empereur, se trouvait suppléer à tout, même aux lois civiles. Les papes suivaient invariablement un même système et se succédaient régulièrement, tandis que la mobilité, les mutations, les changements de dynasties donnaient au pouvoir impérial une marche faible et vacillante. La division était partout, tandis que l'unité se conservait dans les conseils des pontifes.

—

Les papes sauvèrent l'Italie : la vérité de ce fait est incontestable, mais il ne l'est pas moins que leur pouvoir tutélaire fut le résultat de la marche naturelle des événements, et que c'est comme hommes, bien plus que comme évêques, qu'ils s'attachèrent d'abord au système qu'ils suivirent depuis.

—

Dans cette question de la suprématie des papes, question qu'on a si souvent embarrassée, il faut soigneusement distinguer les actes de l'Eglise assemblée, des opinions particulières de ses membres ; il faut soigneusement distinguer la déférence accordée aux jugements des évêques de Rome, d'une soumission commandée par la foi.

Digitized by Google

Les catholiques abusent ici des mots en les mettant à la place des choses, et transforment de simples communications faites au pape, comme patriarche d'Occident, en appels soumis au chef de l'Eglise universelle. De cette confusion, ils tirent des conséquences fausses en faveur de leur thèse.

—

Je ne puis être de l'avis des Grecs qui prétendent que désormais nul concile ne pouvant être œcuménique, nul non plus ne saurait devenir nécessaire, alléguant que toutes les difficultés ont été résolues à l'avance et prévenues par les décisions des sept premiers conciles.

Il faut bien cependant, que l'autorité du commandement réside quelque part. Comment Dieu l'aurait-il accordé dans un temps et refusé dans l'autre? Parce qu'une partie de l'Eglise chrétienne aurait été coupable, l'autre se trouverait déshéritée; et si toutes les deux ont tort? L'objection n'est pas vaincue, mais fort augmentée, car, dans cette hypothèse, tout le monde aurait erré et Jésus-Christ aurait manqué à son Eglise.

D'ailleurs, quand toutes les vérités seraient fixées, l'erreur ne peut-elle les commenter à faux? Ne peut-elle pas s'étendre de manière à rendre indispensable la réunion de tous les pasteurs et de tous les juges de la chrétienté?

A des malheurs possibles il faut des remèdes efficaces, et la force qui redresse doit toujous être proportionnée, par la justice, à la faiblesse qui égare.

—

Il est évident, malgré les dénégations contraires,

Digitized by Google

que si le VIIIe concile avait erré, les promesses de Jésus-Christ seraient en défaut, puisque l'Eglise entière s'y trouvait réunie. Le patriarche de Constantinople y assistait en personne, et les quatre autres y étaient représentés par leurs légats. Hors de ce concile, où donc chercher l'Eglise? Se trouverait-elle concentrée dans le siège de Rome, héritier et dépositaire des promesses faites dans saint Pierre à ses successeurs ? La foi de ceux qui nieraient l'autorité du VIIIe concile n'aurait cependant pas d'autre base possible, et ne serait-il pas curieux que la répugnance des Grecs à reconnaître l'œcuménicité de ce concile, les conduisît à n'avoir plus d'autre refuge que ce siège romain, dont les hautes prérogatives ont toujours excité leur impatience et leur courroux? Les catholiques ne désavoueraient pas cette manière de trancher la question.

—

L'Eglise romaine, forte du sentiment de ses droits, a toujours assemblé des conciles, et de toutes les parties de l'univers elle a appelé des évêques orthodoxes qui, séparés de leur centre par des distances considérables, sont venus attester l'universalité de cette Eglise qui est en tout lieu, et cette unité adorable de doctrine, de gouvernement qui fait un seul peuple des chrétiens de Canton, de Québec, de l'Irlande et de Rome. Il n'y a dans son sein ni Grec, ni Scythe, ni barbare, tous sont citoyens de Rome et tout catholique est Romain.

—

Lorsque le pape Victor, au moment où il voulait prononcer la condamnation de saint Polycarpe, se

Digitized by Google

laissa arrêter par les instances de saint Irénée, il aurait eu tort de lui résister; mais la volonté qu'il eut de prononcer cette condamnation prouve qu'il en avait le droit.

—

Les faibles commencements de la puissance des papes ont pu avoir quelquefois un développement trop rapide et trop ambitieux, mais il était éminemment utile qu'ils arrivassent au point où, par la possession d'un territoire considérable dans la balance des Etats d'Italie, ils prissent rang parmi les têtes couronnées. Le but important était d'assurer leur indépendance, de les soustraire à la nécessité d'un joug qui, doux ou sévère, aurait toujours fini par leur être imposé.

On ne saurait disconvenir que le soin de la conservation de leurs possessions en Italie n'ait souvent détourné les papes de l'accomplissement de leurs premiers devoirs. Au milieu des complications dans lesquelles l'Italie se débattit durant le moyen âge, ce n'est pas, à beaucoup près, l'intérêt de la religion et de la justice, qui l'emportait toujours dans les conseils des pontifes ; mais les déviations comme les maux qu'elles entraînèrent furent passagères, et l'intégrité de la foi n'a pas souffert des torts de l'homme. Quant au siège et à la magnificence dont il s'entourait, le reproche suranné échappé aux premières colères du protestantisme est jugé, ce me semble, depuis longtemps. On sent assez généralement que si la pauvreté, l'obscurité des ministres de Jésus-Christ dans les premiers siècles s'alliait à l'état de persécution et d'incertitude qui constituait l'existence temporelle

Digitized by Google

de l'Eglise, il ne devait plus en être de même après que ces conquêtes eurent tout aplani devant elle; après qu'elle fut devenue la religion des peuples et des rois, et que constituée dans l'Etat, elle servit de base à toutes les autres institutitions. Etait-il possible ou désirable que ces premiers dignitaires fussent au temps de sa splendeur ce qu'ils avaient été lorsque les catacombes étaient leurs temples, la persécution leur vie, et le martyre leur mort?

Les papes ont abusé de leur pouvoir; — j'en tombe d'accord; mais l'abus qu'ils en ont fait prouve précisément qu'ils l'avaient.

—

L'Evangile établit de la manière la plus évidente la primauté de Pierre, qu'une vaine chicane tend à réduire à une dignité purement honorifique. Toute l'antiquité a vu dans les papes les héritiers de l'apostolat de Pierre et si, depuis, on a voulu le contester, on n'a pu le faire qu'en méprisant les témoignages multipliés des saints Pères et des conciles qui déclarèrent si souvent que Pierre avait parlé par leur bouche.

La suprématie du pape n'est qu'un point lumineux au berceau du christianisme. Ce point lumineux grandit imperceptiblement, s'étend, prend un nouvel éclat qui pâlit quelquefois sans se perdre jamais.

L'application des promesses de Notre-Seigneur à Pierre n'est pas toujours faite à l'Église romaine explicitement, mais elle est toujours présumée, et lorsque des témoignages authentiques attestent cette application, nulle réclamation ne s'élève pour

Digitized by Google

en diminuer le poids. Cette vérité, ainsi que plusieurs autres qui forment l'essence du christianisme, n'est rappelée qu'à de longs intervalles, mais elle n'est jamais ni méconnue, ni contestée.

—

Théodoret dit, en parlant de Dioscore d'Alexandrie : « Il vante sans cesse la chaire de saint Marc, mais il sait bien que saint Pierre était le maître de saint Marc, le premier et le chef des apôtres. » Que peut opposer Philarète à ce témoignage si souvent renouvelé dans l'antiquité, où on a cessé de considérer saint Pierre comme la tête du corps apostolique? Le pas est glissant. Quand on veut priver le pape de ses prérogatives, il faut finir par attaquer les droits de saint Pierre et c'est ce que Philarète fait dans son livre.

—

La suprématie du pape, considérée comme centre de l'unité, est loin d'être une opinion nouvelle. Si, comme le prétendent les Grecs et les protestants, cette doctrine était née seulement au VIe siècle, il est évident qu'en tombant alors en plein monde chrétien avec le double caractère de la nouveauté et de l'usurpation, elle y aurait soulevé la révolte et motivé mille réclamations. Non seulement les Eglises d'Orient et d'Afrique se seraient élevées contre elle, mais les évêques occidentaux eux-mêmes n'auraient pas supporté patiemment que l'évêque de Rome devînt leur maître, si précédemment il eût été leur égal. Si la foi, le respect dû aux principes établis n'avaient animé le zèle de tous, l'ambition de quelques-uns n'eût-elle pas,

Digitized by Google

du moins, fait entendre une protestation? Je m'en remets à ceux qui voudront lire l'histoire de ces siècles-là, je ne dis pas sans prévention (ma propre expérience me prouve que la prévention la plus forte ne serait pas un obstacle suffisant), mais seulement avec quelque désir, quelque amour de la vérité.

—

Je suis frappée de voir que dans tous les passages de saint Basile, de saint Grégoire et des autres Pères et docteurs orientaux cités par Fleury, il n'y a rien de favorable aux idées des catholiques sur la primauté de droit divin de la chaire de saint Pierre. Cela prouverait-il que saint Basile ne s'y accordait pas? Nullement. Le silence absolu de saint Basile sur ce point ne prouve pas plus contre cette vérité que contre tant d'autres, qui, par cela même qu'elles étaient solidement établies, n'appelaient ni la discussion ni même le développement. Dans les nombreux passages que Fleury cite de saint Ambroise, aucun non plus n'effleure ce sujet. En conclura-t-on que saint Ambroise, dont le siège relevait immédiatement du patriarche d'Occident, méconnaissait sa juridiction?

Les patriarches de Constantinople, dont l'ambition jalouse est bien connue, recouraient cependant à cette suprême autorité dans tous les cas importants, et, malgré leurs empiétements et leurs prétentions toujours croissantes, aucune histoire plus que la leur ne démontre que le centre de l'autorité ecclésiastique était dans l'Eglise romaine.

Les évêques d'Orient auraient bien tort de se pré-

Digitized by Google

valoir du titre de *frère*, que le pape leur a toujours donné, pour en conclure l'*égalité*, puisque malgré sa juridiction immédiate sur les évêques d'Occident, il ne les a jamais traités autrement.

—

Une chose bien remarquable, c'est que la puissance temporelle si amèrement reprochée aux papes comme le plus odieux de leurs écarts, a précédé de beaucoup le temps de la séparation, puisque c'est Pépin qui en a jeté les fondements, et Charlemagne qui l'a sanctionnée avec tant de solennité en 800. Pour en revenir à l'Eglise romaine, dit Fleury, il serait très injuste de lui disputer la souveraineté de Rome et d'une grande partie de l'Italie, dont elle est en possession depuis tant de siècles, puisque la plupart des souverains n'ont pas de meilleur titre que la possession. Voltaire répète quelque part mot à mot ce que dit ici Fleury. C'était donc chose établie, et avec assez d'éclat, sans que cependant les Eglises d'Orient y vissent un motif de séparation.

La difficulté sur la procession du Saint-Esprit ne fut pas non plus considérée comme un motif de rupture; car, si l'opinion professée au concile de Tolède par les Occidentaux leur fut reprochée par les Grecs en 769 au concile de Gentilly, où les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople siégeaient près de Pépin, du moins cette prétendue erreur n'amena point alors de séparation, et n'empêcha nullement les légats du pape Adrien de tenir le premier rang au deuxième concile de Nicée (VIIe œcuménique, en 787).

Ces faits doivent montrer combien peu de sujets

Digitized by Google

de division allégués sont véritables. La raison essentielle est bien plutôt dans l'irritation que ressentirent les empereurs de Constantinople, en voyant les papes s'affranchir de leur joug temporel.

Ce grief resta comme assoupi jusqu'au temps de Photius, dont l'ambition blessée et trompée n'eut qu'à jeter une étincelle pour enflammer les matières combustibles amassées depuis longtemps. Qu'on examine sans prévention le caractère de Photius, tel que l'histoire nous le peint; celui de Michel Cérulaire, préfet ambitieux qui faisait trembler l'Empereur, et l'on verra s'ils ne sont pas dignes en tout d'être mis sur la même ligne que les chefs des insurrections religieuses plus modernes. Comme on doit s'honorer d'être les représentants de ces fondateurs de doctrines nouvelles!

L'orgueil de Photius contenait en lui-même depuis longtemps un germe de division, mais dans les commencements de ses démêlés avec le Saint-Siège, il osait si peu porter sa coupable pensée jusqu'à une rupture ouverte, que nulle part plus que dans la première partie de l'histoire de son patriarcat et dans les difficultés qui survinrent plus tard, on ne voit l'autorité de l'Eglise romaine étendre son influence sur toutes les autres. Photius s'interdit longtemps d'attaquer un pouvoir vénéré, et tout en se livrant aux personnalités les plus injurieuses, il respectait encore une base consacrée. Les croyances qui s'appuyaient sur cette base étaient alors trop ancrées dans la conviction générale, pour qu'on osât les heurter de front; avant d'en venir là, il fallait préparer les voies, entraîner doucement les esprits qu'on voulait égarer, affai-

Digitized by Google

blir de plus en plus les liens d'habitude, éluder le pouvoir au lieu de le combattre, faire enfin, pour tout dire, ce qu'on lui vit faire avant qu'il eût révélé son détestable dessein.

—

On veut toujours s'en prendre aux institutions, les détruire ou les changer; mais les plus parfaites de toutes ne vont qu'au moyen des hommes, et l'on prend les vices et les imperfections de ceux-ci pour les vices et les imperfections des institutions elles-mêmes.

—

La discussion et même la contestation, a toujours servi à établir sur des bases plus fortes, à entourer de plus d'éclat, à fortifier la conviction des vérités professées par l'Eglise catholique. La primauté du pape avait été admise jusqu'au IXe siècle, mais lorsque la servilité des évêques d'Orient, unie à l'esprit dominateur et entreprenant du patriarche de Constantinople, parurent méconnaître la suprématie de l'Eglise romaine, elle rechercha ses titres, elle accumula les preuves de ses droits; ils furent établis invinciblement. Cette doctrine, crue de toute antiquité, fut manifestée par les plus hauts témoignages, elle fut revêtue de formes plus fixes et plus imposantes; on ne crut pas pouvoir trop faire pour se mettre à l'abri d'audacieuses dénégations. Alors aux expressions d'*Evêque des évêques*, dont les saints Pères s'étaient toujours servis, on substitua les titres plus modernes de *Souverain pontife*, de *Vicaire de Jésus-Christ*, afin de manifester plus hautement les prérogatives

Digitized by Google

de ce siège qui, plus heureux que les autres, voit ses droits consacrés dans le même livre qui atteste les droits de son divin fondateur.

Dans le cours de l'histoire, on voit souvent la barque de saint Pierre exposée à de grands dangers, mais à peine un saint tremblement a-t-il saisi le fidèle, à peine a-t-il eu le temps de lever au ciel des yeux pleins de larmes pour lui demander ce que deviendront ses espérances, que les éléments s'apaisent et le calme se rétablit. Le Seigneur peut souvent nous dire : Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous?

—

Plusieurs Pères de l'Eglise assignent aux fauteurs des schismes qui ont divisé l'Eglise, un plus haut degré de culpabilité qu'à l'idolâtrie même. « Par le martyre pour éviter l'idolâtrie, dit saint Denis d'Alexandrie, on souffre pour son âme ; subir le martyre pour éviter le schisme, c'est souffrir pour toute l'Eglise. »

« Convertissez les hérétiques et éclairez les infidèles. » Un sens profond est caché dans ces simples paroles. L'ignorance de l'infidélité est souvent invincible, celle de l'hérétique volontaire ; c'est la lumière qui manque à l'un, c'est la docilité qui manque à l'autre; l'esprit s'éclaire, mais c'est le cœur qui se convertit, et de l'hérétique à l'infidèle, souvent il y a aussi loin que de la raison à la conscience.

—

L'histoire du siège de Constantinople démontre mieux que toute autre ce qu'est l'état d'une Eglise

Digitized by Google

soumise au pouvoir séculier. La persécution eût rassemblé moins de maux sur elle, que l'incommode et subtile préoccupation des empereurs d'Orient, soit hérétiques, soit orthodoxes, qui venaient si souvent et si mal à propos se mêler des affaires de la religion. Les patriarches de Constantinople étaient sous la férule des empereurs qui dictaient leurs décrets et ne laissaient aucune liberté à leurs décisions. Si Constantinople avait été le siège supérieur, le centre de l'unité, on ne peut ni concevoir ce que la religion fût devenue, ni assez reconnaître la protection dont Dieu couvrit son Eglise en éloignant les empereurs du séjour de Rome. Il faut le reconnaître, l'histoire de toute l'Eglise n'offre pas un siège dont la foi ait été plus souvent égarée que celle du siège de Constantinople, tandis qu'on trouve, ce me semble, dans les malheurs de Rome, une fidèle image de ses torts, de ses abus transitoires, mais toujours partiels, et qui n'ont jamais attaqué le principe de son existence. Pour elle, des maux, des envahissements passagers; pour Constantinople, une servitude dont les siècles ont rivé la chaîne. Ah! combien l'épreuve de Rome est loin de porter le caractère de la réprobation!

—

L'Eglise et l'Eglise grecque sont l'une vis-à-vis de l'autre comme ces couleurs à demi assorties, qui choquent d'autant plus qu'elles sont plus près d'être semblables sans l'être tout à fait.

—

Une chose qui mérite d'être observée, c'est la

Digitized by Google

complète et absolue stérilité dont l'Eglise d'Orient est frappée depuis la séparation. Tant qu'elle a fait corps avec l'Eglise universelle, elle n'a cessé de produire de grands évêques, des talents admirables, toutes les richesses de la vertu et du savoir. On dirait qu'après avoir éclipsé l'Occident, elle est rentrée, par le simple effet de la scission, dans une nuit profonde. Hélas ! toutes ces branches détachées du véritable tronc, ne paraissent pas avoir la destinée de la baguette d'Aaron qui refleurit dans l'arche ! Les siècles qui consolident leur opiniâtre révolte, achèvent aussi de dessécher ce peu de sève qui circulait encore dans leur sein.

Pour peu qu'on se dégage des suggestions de la haine, on voit qu'en dehors de l'autorité dont les promesses de Jésus-Christ ont investi l'Eglise, il n'existe aucun moyen de savoir ce qui oblige ou n'oblige pas la foi. Sans cette autorité, à quelle balance pèserait-on l'importance relative des dogmes ? Quel terme prendrait-on pour regarder la religion comme fixée ? Chacun n'aurait-il pas le droit de choisir ce qui lui convient, de rejeter ce qui l'effarouche ou lui déplaît, en un mot de faire de l'éclectisme, ce qui, en matière de religion, est tout à fait absurde ?

Hors de l'Eglise point de salut ! c'est le cri de ralliement des véritables chrétiens ; il retentit sans interruption depuis l'institution du christianisme jusqu'à nos jours. Avant la séparation, il n'était venu à l'esprit d'aucun sectaire qu'il pût y avoir deux Eglises, deux Foi dans lesquelles on pût indistinctement se sauver. Ceux qui seraient tentés de se récrier, ne voient-ils pas d'ailleurs qu'en étendant la tolérance à tout ce qui est chré-

Digitized by Google

tien, ils éloignent la difficulté sans la vaincre ? Puisqu'ils parlent de miséricorde, de justice de Dieu, comment les restreignent-ils seulement à ce qui est chrétien ? En réalité, ils font comme nous, ils se gardent de toucher au voile sacré dont Dieu a couvert ses desseins sur les destinées futures des peuples qui n'ont pas encore reçu les lumières du christianisme, et sans ébranler la vérité dont nous demeurons les dépositaires, ils se fient à lui du soin de tout concilier sans blesser la justice.

Quoi qu'en dise l'erreur, la profession publique et hautement avouée de cette vérité fondamentale — Hors de l'Eglise point de salut — ne se montre jamais comme le caractère exclusif de cette Eglise catholique dont la doctrine est restée si pure, malgré les vices et les crimes de quelques-uns de ses pasteurs. Nulle part plus que là, je n'admire la noble et divine immobilité de l'Eglise au milieu des clameurs des sectaires et de la haine de l'ignorance.

—

Dans tous les ouvrages où le Saint-Siège est attaqué, les mots d'incapacité, de despotisme, d'astuce, de perfidie, se retrouvent sans cesse : la prévention, les préjugés populaires, l'imbécillité d'un faisceau de siècles, peuvent à peine, selon ces auteurs, sauver les papes des conséquences de leurs fautes, de leur incurie et de leurs perpétuels mensonges ; il est impossible enfin, d'après eux, que le hasard, ce dieu qui les a longtemps servis, n'amène leur chute comme il a amené leur succès. En considérant les choses sous un point de vue purement philosophique, il me semble que la lutte

Digitized by Google

si ancienne et si difficile que le Saint-Siège soutient, devrait exciter d'autres pensées. Combien ne faut-il pas, en effet, que ses droits soient profondément gravés dans l'esprit des peuples pour se maintenir ou pour être ainsi ressaisis ! Qu'est-ce donc que ce pouvoir toujours identique, toujours possédé au même titre, souvent méconnu, toujours combattu et toujours victorieux, non seulement des atteintes qu'on lui porte, mais encore de ses propres fautes? Plus on insisterait sur l'impéritie, la mauvaise foi, l'astuce, les coupables et ambitueuses usurpations des papes, et plus on rendrait le problème de leur longue existence difficile à résoudre. Le temps n'épargne aucune injustice, il démontre invariablement que toutes sont incompatibles avec la durée. Par des moyens coupables on peut s'élever rapidement, mais si l'on tombe, on ne se relève plus de sa chute; le le bon droit, la vertu et le génie peuvent seuls faillir sans se tuer. Il y a eu des papes coupables, ambitieux, dominateurs, d'accord ; mais que conclure raisonnablement du fait incontestable de la durée de l'institution, si ce n'est qu'un élément conservateur domine toutes les causes partielles de destruction, et que si l'on explique, à bon droit, la chute des empires par le mal secret et moral qui les mine, il serait insensé de prétendre que ce qui détruit les empires fait vivre la papauté?

—

Dans l'ensemble comme dans les différentes parties qui constituent l'Eglise, on suit un développement progressif. La croyance elle-même ayant été étendue et fixée dans le temps, pourquoi

Digitized by Google

l'autorité centrale, seul principe d'unité, ne se serait-elle pas accrue à mesure que les besoins de l'Eglise, qui s'étendaient de plus en plus sur la surface du monde, le rendaient nécessaire ? Sans doute, le pouvoir des papes s'est renforcé depuis les premiers temps, tel qu'au sortir d'un profond souterrain, on entrevoit le soleil comme un point faible et presque imperceptible qui, à mesure qu'on avance, grandit, s'étend, s'anime de nouveaux feux et jette enfin la lumière par torrents. Voilà les accroissements progressifs de ce pouvoir des évêques de Rome, mais toujours, comme dit Pascal, toujours on le voit.

« La vérité, dit un autre écrivain, ne se montre qu'autant qu'elle devient nécessaire ; c'est le temps et non l'homme qui la découvre. »

D'ailleurs, selon la réflexion profonde et ingénieuse de M. de Maistre, s'entend-on bien sur ce qu'on appelle les premiers temps? De quelle durée peuvent être les premiers temps d'une institution faite pour aller au-delà des temps et des mondes ?

—

Jusqu'à l'année 785, la confession sacramentelle ne fut ordonnée par aucun concile. On la trouve pour la première fois dans l'instruction de Théodulphe d'Orléans à ses prêtres. Dira-t-on que jusque-là la confession auriculaire ait été inconnue dans l'Eglise? Les protestants le diront ; mais il faut faire attention que, si l'on veut rejeter, comme eux, tout ce qui est de tradition, se tenir uniquement aux Livres Saints, ne point consulter l'esprit de l'Eglise, à ses différentes époques,

Digitized by Google

il faudra effacer de la croyance des Grecs bien des choses qui leur sont chères.

L'Eglise n'a jamais ajouté à sa croyance ; ses décisions manifestaient seulement ce qui avait été cru jusqu'alors, et tout point de doctrine reconnu à une époque, solennellement, sans opposition, annonce que, précédemment, il l'avait toujours été d'une manière implicite. L'Eglise fait en cela, pour la foi, ce que l'assentiment universel a fait pour des points de morale crus obscurément, et qui n'avaient pas subi l'épreuve de la contestation. La discussion d'une part, et l'autorité de l'autre, mirent au grand jour ce qui avait vécu jusque-là dans le fond des esprits et des consciences.

D'ailleurs, on ne le répétera jamais assez, se soustraire à l'autorité, c'est se jeter dans les plus étranges difficultés. Les pratiques, les dogmes les plus révérés ne reposent que sur l'infaillibilité promise par Jésus-Christ à son Eglise ; cette infaillibilité est la base de tout ; si vous l'ôtez, rien n'est posé, et les logiciens les plus conséquents sont alors ceux qui détruisent le plus hardiment les croyances antiques, et se livrent avec le plus d'abandon à leur sens personnel.

—

Si, après avoir médité les paroles de l'Evangile, après avoir examiné les matériaux historiques, après avoir raisonné selon les lois de la logique la plus simple, la plus à portée de tous, on en vient à prendre en considération les faits tels qu'ils existent aujourd'hui, et à jeter un regard sur le contraste offert par les deux Eglises grecque et

Digitized by Google

romaine, qui pourrait balancer? Ne s'écrie-t-on pas alors avec Bossuet : « Quel état, et quel état ! »

Quant aux différends relatifs aux dogmes qui séparent les Eglises d'Orient et d'Occident, il y a certainement des difficultés pour cette dernière ; mais pour admettre l'autre comme la seule vraie, cela ne peut venir à l'esprit de personne. C'est à peu près comme disait Voltaire en parlant du péché originel : « Si, d'une part, il offre des difficultés, de l'autre il y aurait des absurdités à dévorer. »

—

On est beaucoup plus près de la vérité, aujourd'hui, en se faisant catholique, qu'en restant attaché à la religion grecque telle que le protestantisme et le mysticisme nous l'ont faite.

Si quelqu'un dans le monde a désiré rester grec en toute conscience et après un examen proportionné à ses forces, je puis dire que c'est moi !

Peut-on concevoir ce que j'éprouve : j'aime ardemment mon Eglise, et je suis puissamment entraînée vers une autre. Mon Dieu, cela ne prouverait-il pas l'identité des deux, le malheur plus que l'injustice de leur séparation? Peut-être cette séparation n'est-elle coupable, n'existe-t-elle même qu'aux yeux des hommes, tandis qu'aux vôtres les deux Eglises n'ont cessé de se confondre dans tous les droits que donne votre amour. Un anneau manque à cette chaine brisée; qui sait si, brisée à mes yeux, elle ne retrouve pas en vous un lien invisible! Ah! si dès à présent vous vouliez donner au monde le magnifique et touchant spectacle de chrétiens réunis dans une même foi et

Digitized by Google

dans une même espérance! Si, du moins, les deux Eglises, après avoir cessé d'être unies, sans cesser d'être sœurs, se réunissaient! Mon Dieu, tout n'est-il pas entre vos mains, et votre miséricorde n'amènera-t-elle pas bientôt ce jour grand, ce jour mille fois heureux!

—

Je ne sais à quoi cela tient, mais cette idée du catholicisme est étrangement pénétrante, et elle se glisse inaperçue, s'insinue jusqu'au fond de moi-même dans un moment de calme, m'arrache un assentiment que mon cœur accorde quoique mon esprit le dispute. — Celui-ci reste victorieux; mais pour cela il faut que je lutte sans cesse et sans jamais m'abandonner à je ne sais quel penchant toujours plus vif, même quand il est moins fort que moi.

—

C'est en admirant la ferveur des premiers siècles, alors que Dieu parlait si efficacement aux hommes, que le dogme de la prédestination de ses élus se manifeste davantage. Quel changement inopiné dans les cœurs, quelles lumières pour les choses divines! Au milieu des profondeurs de l'ignorance humaine, quelle foi, quelles œuvres, quel entier abandon de tout ce que quittaient ces chrétiens généreux! Les plus durs sacrifices ne satisfaisaient pas l'ardeur de leur dévouement s'ils ne les conduisaient au martyre; et ils l'accomplissaient avec une joie sans mélange. Après avoir une fois porté la main à la charrue, ils ne regardaient plus en arrière; toutes les affections, tous les intérêts de

Digitized by Google

la vie leur restaient indifférents. La terre devenait pour eux un lieu d'exil, tant leur âme concentrée dans les pensées du ciel se trouvait étrangère à tout le reste.

—

On peut se résigner au blâme et à la désapprobation de sa société, à la persécution et à la haine de ceux qui gouvernent, au dédain de la science orgueilleuse ou de l'ignorance malveillante, mais voir le lien de la charité brisé entre nos frères et nous, se voir exilée et proscrite au milieu des siens, scandaliser les pauvres et les petits, affliger l'amitié, mettre le doute et le soupçon dans toutes ses relations ; donner, en quelque sorte, les mains à sa propre destinée pour la détruire ; changer ce qui est la vie, la recommencer par de nouveaux hasards ; ah ! qu'il serait moins cruel de mourir ! Mais aussi, rendre hommage à la vérité, braver la terre en se confiant au ciel, obéir à la conscience, immoler à Dieu ses dernières attaches, s'écrier dans un suprême sacrifice : *Consummatum est*, ah ! n'est-ce pas un besoin mille fois plus impérieux que l'instinct d'un bonheur, après tout mélangé et périssable ?

« Celui qui a dans le ciel un témoin de sa vie, dit saint Grégoire à Théatiste, ne doit pas craindre le jugement des hommes sur la terre. » Nous devons mépriser le scandale de ceux que nous ne pouvons constater, mais quand nous pouvons l'arrêter sans pécher, nous le devons.

—

Il y a dans la religion catholique une force

Digitized by Google

inexprimable et toute divine, une certaine attraction, un ciment pour lier toutes les parties entre elles. « O mère, après tant de siècles vous êtes encore féconde ; ô épouse, vous enfantez sans cesse à votre époux, dans toutes les extrémités de l'univers. »

Cette vigueur de végétation s'exerce dans le mal comme dans le bien; ce qui ailleurs est en bas-relief, là est en ronde bosse. Ce sont des couleurs tranchantes qui manifestent au loin les objets; il me semble voir les terres du pays d'Afrique où rien, selon les paroles d'un voyageur, n'est indifférent; tout y a une odeur, une saveur, une vertu ou une malignité particulière : tout est délicieux, salutaire ou funeste; on y trouve cette surabondance de sève, inconnue partout ailleurs.

—

Dans les moments où mon âme est bien disposée, où les liens humains disparaissent à mes yeux, je trouve presque de la douceur à m'abandonner à la voix de ma conscience, à tout sacrifier à la vérité. Je sens davantage alors l'importance de mes recherches, la nécessité de suivre le sentier parsemé de ronces et d'épines qu'elles semblent me tracer. Mon Dieu, puis-je balancer entre des mouvements qui sont l'expression pure et simple de mon âme rendue à elle-même par le calme de la solitude et de la prière; puis-je balancer entre ces mouvements et les impressions qui naissent dans l'irritation des salons, la distraction du monde et le trouble de l'esprit, à l'approche d'un grand sacrifice?

—

Digitized by Google

On prétendrait en vain que la religion étant une chose de sentiment, nous devons suivre sans examen celle de nos pères. Où en serait le christianisme si cet axiome avait prévalu ?

—

Comme les différents peuples soumis à un même sceptre varient la forme de leurs hommages, de même aussi nos facultés doivent rendre à Dieu ce qui est à Dieu, selon les lois qui les constituent : notre cœur par l'amour, notre volonté par le dévouement, notre esprit par la recherche de la vérité qui, une fois trouvée, doit dominer tout notre être et le soumettre.

—

La crainte de la responsabilité n'est légitime que jusqu'au point où cette crainte n'empêche pas d'agir ; car enfin, il ne faut pas que l'égoïsme de la paresse porte le même caractère que la délicatesse d'une conscience timorée.

Le bonheur d'un succès utile mérite bien que l'on risque quelque chose ; et d'ailleurs, celui qui, sans intrusion et sans présomption, a fait de son mieux, peut être tranquille.

En prenant un parti courageux et difficile, on voit clairement les peines et les dangers que l'on affronte ; mais qui a jamais pu calculer tous ceux qu'il évitait ? D'un côté, c'est un certain nombre de chances contraires ; de l'autre, c'est l'infini !

Quand les idées sont fixées, les objections vaincues, la foi établie, attendre que l'âge ait pesé sur la force de l'esprit et du caractère serait une imprudence criminelle. Qu'est-ce qu'un sacrifice ajourné

Digitized by Google

à la vieillesse? rejeté jusqu'à l'heure de la mort? C'est le fruit dans toute sa maturité, qui est une agréable offrande, et l'on ne peut trop se hâter de vivre dans la religion où l'on voudrait mourir.

Employons tous nos soins à nous procurer ce que si justement nous nommons le bien suprême, dont chacun de nos jours, mais surtout le dernier, a un si grand besoin ; avec ce bien, le plus pauvre ne manquera de rien, et sans lui, le plus riche sera pauvre[1].

Un catholique n'a du moins à combattre que les autres communions, ses ennemis ne sont pas dans son sein; un Grec aujourd'hui, doit lutter contre les siens, qui presque tous, si la religion est pour eux une chose importante, sont entraînés aux opinions les plus divergentes. Jusqu'ici je n'ai pas rencontré un Grec qui le fût véritablement. Non seulement les fidèles dévient, mais les pasteurs s'égarent en laissant loin d'eux la doctrine qu'ils devaient défendre.

Sans doute, le bonheur de trouver une croyance en parfait accord avec les besoins de mon intelligence et de mon âme a été chèrement acheté : j'ai beaucoup souffert, et qui peut prévoir ce que je souffrirai encore ! Mais loin de regretter mes pénibles efforts pour arriver à la vérité, les sacrifices qu'elle a exigés, je ne voudrais pas aujourd'hui avoir toujours reposé dans son sein, je suis trop

1. What good, what true, what fit we justly call
Let this be all our care, for this is all :
To bury this treasure up, and hoard with heart
What ev'ry day will want, and most the last
This done, the poorest can no wants endure,
And this not done, the richest must be poor

POPE.

Digitized by Google

heureuse de m'y jeter ! Ma foi est pour moi ce que Benjamin était pour Rachel, l'enfant de ma douleur, et qui doute que les déchirements de Rachel n'aient accru sa tendresse ! Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus ; apprenez-moi à vous fléchir.

C'est dans les peines dont il nous dédommage, qu'on peut s'assurer de la puissance de l'objet qui y fait contre-poids. La conversion que vient de subir mon esprit met aux prises mes répugnances naturelles avec démonstrations invincibles ; elle compromet mon existence, afflige mon orgueil, inquiète mon cœur par toutes les désertions dont elle le menace, et cependant une douceur inconnue, immense, pleine de charme et de suavité domine toutes mes impressions.

L'exaltation à un certain degré pourrait expliquer des effets si contradictoires ; mais la marche même que j'ai suivie, ma longue et imperturbable patience, tout jusqu'au genre des études que j'ai faites, exclut la puissance de l'imagination. Je me suis livrée à ce qui était le plus opposé à moi-même à des recherches froides, sèches, aux faits dépouillés de tout prestige, et me suis abandonnée tout au plus à l'entraînement du syllogisme. Pour arriver à la vérité, j'ai emprunté au protestantisme sa marche, quoique mon but fût bien différent du sien, puisque mes recherches se bornaient à trouver la face de l'autorité légitime, cette pierre angulaire que les protestants rejettent et qui seule, cependant, justifie la promesse de Notre-Seigneur.

Je puis dire que j'ai redouté l'éloquence comme on peut fuir la magie quand on y croit ; que je me suis soustraite à l'ascendant du génie, comme à

Digitized by Google

celui de l'amitié, et que j'ai écarté le sentiment comme complice de mes trop longues hésitations. Croit-on se passer de l'influence de la vérité pour expliquer la certitude d'une compensation possible à tout ce que je quitte, à tout ce qui me quittera; par quoi donc remplirait-on le vide? — Mais vous avez choisi votre religion? me dira-t-on peut-être. — Non, ce n'est pas exact, car on ne choisit pas la vérité, elle s'impose au libre arbitre, et comme le dit excellemment saint Maxime: « Il n'y a ni accusation ni consolation si forte que celle de la conscience. »

C'est parce que je suis restée également soumise et exacte dans l'observance des dogmes et des rites grecs, que j'ai été conduite à m'assurer de ce qui manque à l'intégrité de cette Eglise, et à me donner à celle dont les murs, de structure divine, ne peuvent jamais connaître ni brèche ni lésion.

Si, comme tant d'autres, j'avais voulu par l'incrédulité ou le faux mysticisme, démolir pierre par pierre une Eglise qui ne répondait pas aux besoins de mon intelligence, Dieu aurait sans doute permis que je me fusse égaré dans de fausses voies; mais mon respect est resté inviolable jusque dans ma défection. Seulement l'édifice inachevé, sans comble, ouvrant à ses moins intrépides ennemis ses flancs lézardés, a cessé de me paraître un sûr asile, et j'ai tourné mes regards et mes vœux vers cette Sion terrestre : *In atriis tuis, Jerusalem, Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

—

Ma dernière communion dans l'Eglise grecque,

Digitized by Google

le 29 juillet 1815, dans la chapelle du château de Péterhof, avait été faite dans le but unique de voir dissiper les très légers doutes qui m'arrêtaient encore. Le bon Dieu ne se méprit pas au choix du moyen, et le 27 octobre (8 novembre) de la même année, je faisais mon abjuration.

—

« Campagne Bariatinsky, 1815.

« Jour heureux, où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées quelque peu au *fiat lux* qu'une voix céleste fait résonner au plus profond de ma conscience. La clarté sans nuage ne la pénètre pas encore, mais le rayon précurseur qui la découvre me montre aussi à moi-même la route que je dois suivre. Mon Dieu ! vous m'accordez autant de grâces que j'y opposai jamais d'obstacles ! Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Apprenez-moi non seulement à m'y soumettre, mais à l'aimer, à la chérir, à la prendre pour l'unique guide de mes actions et de mes pensées. Je vous dois aujourd'hui les premiers moments de bonheur que j'aie goûtés depuis nombre d'années. Vous le rendrez durable, ô Père des miséricordes, ce bonheur que je vous dois, pour m'encourager au sacrifice et me donner la force de l'accomplir. Inspirez-moi : c'est votre vérité que je cherche, c'est votre vérité que je crois avoir trouvée, c'est votre vérité que j'adore. Si je m'égarais, ah ! plutôt la mort ! qu'un miracle de votre bonté me remette dans la situation d'esprit d'où j'ai lieu de croire qu'un miracle m'a fait sortir ! Mon Dieu ! prenez pitié de mes troubles passés, de mes souffrances presque

Digitized by Google

effacées aujourd'hui et des espérances qui consolent mon cœur dans ce moment! Je me sens heureuse; oui, je le suis. Cet état sera-t-il passager? Serai-je condamnée à perdre la foi qui me pénètre et à retomber dans le vague et l'incertitude? Sans doute je l'aurais mérité; mais, ô mon Dieu! est-ce à nos mérites que vous proportionnez vos grâces, et ne les faites-vous pas infinies comme vous-même? Je me jette dans vos bras, je vous implore, je vous offre et mes larmes et ma joie; daignez achever de m'éclairer, m'inspirer le désir de ne plus vivre que pour vous et la force dont j'ai besoin pour n'en plus être détournée. C'est au nom de votre fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je vous le demande; c'est par sa croix et sa mort que j'espère l'obtenir. »

—

En souvenance du secours reçu, qui reportait aux saints Apôtres une partie de ma reconnaissance, j'écrivis la prière suivante:

O saints apôtres Pierre et Paul, du sein de la barque divine, daignez m'attirer à vous! Aux approches de votre solennité sainte, ma gratitude s'émeut et ma confiance redouble. Gémeaux célestes, vous avez ouvert mes yeux, pressez mes pas. Que votre main tendue me soutienne encore! Vous m'avez fait vaincre les flots, ô saints nautoniers de Jésus-Christ, à présent ouvrez-moi le port.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

MADAME SWETCHINE PROFESSE PUBLIQUEMENT LA FOI CATHOLIQUE. — DÉPART POUR LA FRANCE.

L'empereur Alexandre, de retour dans ses Etats, y reparut avec des impressions salutaires. Tout, dans cet intervalle, avait remué son âme : les grands désastres et les grandes victoires, les grandes douleurs et les grandes joies, un triomphe personnel inouï, des épreuves intimes et amères. Séduit d'abord, fatigué bientôt par les prédications de Mme de Krüdener, l'Empereur était revenu cependant plus régulier et plus sérieux dans sa vie privée, plus religieux en théorie, mais plus troublé et plus incertain que jamais dans la pratique. Quoique les grandes vertus des nations catholiques, la constance héroïque des Espagnols, l'angélique pureté du souverain pontife Pie VII, les nobles et sympathiques qualités de la France, lui eussent donné mille occasions de réfléchir sur lui-même, sur ses ancêtres, sur son pays, il hésitait encore à porter le fer dans la plaie. Comme presque tous les souverains, et surtout comme les souverains absolus, il avait à lutter contre les préventions et les passions intéressées de son entourage. Les hommes politiques de la Russie combattaient en faveur de ce qu'ils appelaient la tradition nationale; les hommes légers s'affligeaient ou s'ennuyaient de voir leur maître, et par conséquent leur

Digitized by Google

modèle, incliner vers ce qu'ils nommaient le mysticisme; les amis les plus proches d'Alexandre qui, comme lui, étaient accessibles aux impressions vives et sérieuses, s'adonnaient aux sectes allemandes, s'affiliaient aux sociétés bibliques, ou rêvaient la régénération de leur patrie par l'action des loges maçonniques. Ainsi tous, hommes d'Etat hommes de plaisirs, hommes d'imagination, arrêtaient et contrariaient l'Empereur dans ses tendances vers la vérité.

Les catholiques se trouvaient donc plus que jamais en suspicion à la cour, et Mme Swetchine considéra comme un devoir de sacrifier à ceux qui lui étaient chers la profession publique de sa foi. Son abjuration se fit en secret. Sa première confession fut entendue par le P. Rozaven, dans un salon dont les portes étaient demeurées ouvertes, et que rien ne défendait contre une surprise.

Elle se croyait pour longtemps vouée à cette pénible contrainte, lorsqu'un mouvement spontané et généreux lui fit abandonner les règles de prudence qu'elle s'était imposées.

On sait que dans l'orage qui éclata sur la compagnie de Jésus dans le cours du XVIIIe siècle, Frédéric de Prusse écrivait à Voltaire qu'il en « conservait la graine pour la fournir plus tard à ceux qui voudraient cultiver cette plante rare, » et que l'impératrice Catherine suivit la même conduite. A la mort de Frédéric II, son successeur dispersa les jésuites, mais Catherine les recueillit, et bientôt quatre collèges, à Polotsk, à Vitepsk, à Orcha et à Dunabourg, fleurirent sous leur direction. Paul leur témoigna encore plus de confiance en admettant le célèbre P. Grüber aux conseils

Digitized by Google

mêmes de son intimité, appela les jésuites à Pétersbourg, mit entre leurs mains l'université de Wilna, et leur confia les colonies du Volga.

Alexandre garda la même faveur au P. Grüber qui périt dans la nuit du 26 mars 1806, victime d'un incendie, priant pour la prospérité de son ordre, et bénissant le comte de Maistre, son ami, accouru sur le théâtre même de la catastrophe. Le P. Thadée Bzrozowski, élu général de l'ordre après lui, continua son œuvre. Alexandre leur ouvrit la Sibérie et ils coururent dans ces déserts meurtriers à la consolation des exilés. Le duc de Richelieu et l'abbé Nicolle les réclamèrent à Odessa ; ils y devinrent le centre d'une mission et firent accepter avec une merveilleuse facilité aux peuplades de la Chersonèse et de la Crimée, les bienfaits de la civilisation chrétienne. A l'époque de l'invasion de la Russie, les jésuites s'attirèrent la vénération de l'armée française et de l'armée russe par les services que leur zèle prodigua également aux blessés de toutes les nations. Napoléon les visita à Polotsk ; les soldats du maréchal Victor et du maréchal Gouvion-Saint-Cyr eurent particulièrement à se louer de leur dévouement.

Tant que les jésuites s'étaient bornés à reconstruire leur société avec les débris du naufrage, le clergé et les corps enseignants de la Russie en avaient conçu peu d'ombrage ; mais lorsque la bienveillance de deux empereurs, lorsque de rapides succès les eurent placés sur un plus vaste théâtre, la jalousie se mit à tramer ses complots ordinaires.

Le comte de Maistre qui, dans les loisirs que lui laissait la légation de Sardaigne, se considérait à

Digitized by Google

bon droit comme l'ambassadeur des grandes vérités près d'une grande nation et près d'un souverain dignes de les entendre, prit la plume et réfuta dans cinq lettres fameuses, adressées au ministre même de l'Instruction publique, comte Razoumowski, les accusations et les insinuations qu'on faisait incessamment parvenir aux oreilles d'Alexandre. Ces cinq lettres produisirent une sensation profonde; leur résultat fut l'érection d'une nouvelle université en faveur des jésuites. Mais ce triomphe fut le dernier. L'hostilité prit un nouvel essor durant les longs séjours de l'empereur en Allemagne et en France. Chaque conversion était épiée, signalée comme une infidélité à la patrie, une trahison envers le souverain, maître absolu des consciences comme des cœurs. Le 3 janvier 1816, un premier ukase fut arraché à la signature d'Alexandre ; il bannissait les jésuites de Saint-Pétersbourg et de Moscou. « Ils ont, disait ingénument l'ukase, détourné de notre culte des jeunes gens qui leur avaient été confiés et quelques femmes d'un esprit faible et inconséquent. » Quelques mois après, la proscription s'étendait à tout l'empire. Les maisons d'éducation étaient fermées, les missions interdites.

Cette situation arracha des cris de douleur au comte de Maistre. « Qui osera, écrivit-il[1], dire la vérité à celui qui peut tout et qui ne l'a jamais entendue?... La Russie se vante et se laisse vanter sur sa tolérance; mais on se trompe de part et d'autre. La Russie tolère toutes les erreurs, parce que toutes les erreurs sont amies et toujours

1. *Lettres et opuscules* du comte de Maistre, t. II, p. 393.

Digitized by Google

prêtes à s'embrasser. Il n'en est pas de même de la vérité ou si l'on veut, de l'Eglise catholique, qui n'est rien moins que tolérée. »

Tout en cédant à des influences hostiles au catholicisme, l'empereur Alexandre n'était point exempt de perplexités et il voulut du moins par ses procédés personnels s'inscrire contre ses mesures officielles. Quand l'ukase proscripteur fut signifié aux jésuites, chacun des Pères reçut de la cassette impériale un secours et des fourrures destinées à le défendre contre les rigueurs du voyage. Dès que la mesure de proscription fut connue, Mme Swetchine s'avoua catholique, courut à la cellule du P. Rozaven, mit à sa disposition et à celle de ses compagnons d'infortune tous les adoucissements dont il lui était permis de disposer, et ne souffrit plus qu'aucune entrave ou qu'aucun ménagement personnel lui interdît de plaider selon son cœur la cause des calomniés et des proscrits.

Jusqu'à cette époque, l'Empereur n'avait rien témoigné à Mme Swetchine au-delà de l'estime affectueuse que lui portait toute la famille impériale. Mais, soit qu'il eût connaissance de sa correspondance avec Mlle Stourdza, soit qu'il se sentît attiré par une certaine conformité de pensées, il entra avec elle, depuis son retour, en relations plus suivies et plus intimes.

Ceux qui avaient gémi de l'ascendant de Mme de Krüdener s'effrayèrent bien davantage de celui de Mme Swetchine. Mais cette fois, la femme qui représentait près d'un souverain la religion et la vertu, était véritablement digne de cet honneur, et les hommes qu'un tel empire blessait dans leurs préjugés ou dans leurs intérêts, convaincus d'avance

Digitized by Google

qu'ils chercheraient vainement un tort dans une vie irréprochable, trouvèrent cependant le moyen de l'atteindre en tournant leurs intrigues contre le général Swetchine. Les ressentiments soulevés à la mort de l'empereur Paul n'étaient pas éteints, et ils saisirent une occasion de se satisfaire sans se montrer. On s'empara d'une faute commise par un subalterne sous ses ordres pour organiser contre lui de perfides machinations. Le général dédaigna d'abord de se justifier, et lorsqu'il s'aperçut enfin que ses ennemis anciens et récents avaient gagné du crédit, sa fierté s'en offensa et il prit le parti de s'éloigner de la Russie. Ce départ était précisément le résultat attendu et souhaité. Le Tzar, indécis et trompé, témoigna ses regrets à Mme Swetchine en lui demandant de lui écrire.

Cette correspondance dura jusqu'à la mort d'Alexandre. Mme Swetchine avait précieusement gardé les lettres de l'Empereur et ce prince avait accordé le même honneur aux lettres de Mme Swetchine. A la mort d'Alexandre, soit par sa volonté exprimée, soit par la bienveillance de l'Empereur Nicolas, les lettres de Mme Swetchine lui furent restituées à Paris. Cet échange de pensées d'un inappréciable intérêt ainsi complété, était encore entre ses mains dans l'année 1845 et elle en permit la lecture à un homme d'Etat de cette époque. Aucune trace ne s'en est retrouvée dans ses papiers. On hésite entre la crainte que ses documents n'aient été brûlés ainsi que beaucoup d'autres dans les alarmes de 1848, et l'espoir qu'ils aient été seulement rendus à la Russie où plus tard sans doute ils verront le jour.

Pour Mme Swetchine, un voyage en Europe, par-

Digitized by Google

ticulièrement en France et en Angleterre, flattait sa passion d'étude et souriait à son imagination. Depuis que la paix avait ouvert le monde à toutes les explorations, elle avait plusieurs fois exprimé son désir de prendre sa part dans cette liberté nouvelle. Son intention n'allait pas au delà ; elle le répétait aux amis qu'en si grand nombre elle laissait derrière elle. Nous en trouvons l'expression formelle dans un billet à son ami Tourguenief.

« Mon cher ami, me voilà encore avec mes éternelles supplications... Mais je laisse ici tant de malheureux, que ce qui deviendrait inutile à l'un servirait à l'autre. Faites-moi la grâce de vous en occuper et relevez votre courage, s'il est prêt à tomber, par l'idée que, bien malgré moi, bientôt je vous laisserai tranquille. Ah ! mon cher ami, quand je n'aurais d'autre lien avec mon pays que ces pauvres et ces petits que j'y laisse, il serait encore plus fort que tout ce qui pourrait me plaire ailleurs. Ce que je ne cesse pas d'éprouver à cet égard est la meilleure des garanties de la tendance qui m'y ramènera plus tôt peut-être que je ne le crois moi-même. »

Mlle Stourdza n'était point rentrée en Russie avec l'Impératrice ; en 1816 elle avait épousé le comte Edling, qui occupait le premier poste à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar et de la grande-duchesse Marie, sœur d'Alexandre.

Une autre amitié non moins vive et non moins fidèle, avait acquis les mêmes droits sur le cœur de Mme Swetchine. Mlle Marie Gourief, fille du comte Gourief, longtemps ministre des Finances, avait épousé le comte de Nesselrode, chancelier des affaires étrangères. D'une nature complètement

Digitized by Google

opposée à celle de la comtesse Edling, mais douée d'un esprit aussi pénétrant et d'un cœur aussi chaleureux, quoique sous des formes plus froides, Mme Nesselrode avait voué à Mme Swetchine un de ces attachements qui, dans le cours des plus longues vies, n'apportent que des consolations et des forces. Nous allons la voir, durant quarante ans de séparation, amie aussi active et, pour ainsi dire, compagne aussi présente que si leur mutuelle affection fût toujours demeurée dans le cercle étroit et intime qui l'avait vue naître.

Mme Swetchine emportait avec elle un magnifique portrait au crayon du comte de Maistre. En le lui offrant, le comte de Maistre y avait joint ces quatre vers enchâssés dans l'encadrement :

Docile à l'appel plein de grâce
De l'amitié qui vous attend,
Volez, image, et prenez place
Où l'original se plaît tant.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

ARRIVÉE DE MADAME SWETCHINE A PARIS. — CORRESPONDANCE DE MADAME LA DUCHESSE DE DURAS.

Mme Swetchine s'arrêta peu entre la Russie et la France. Elle arriva à Paris pour y passer l'hiver de 1816 à 1817, à trente-quatre ans, dans toute la force de son intelligence et à la date politique qui pouvait le mieux correspondre à l'état de son esprit.

Elle avait connu des crimes de la Révolution tout ce qui en avait retenti dans l'indignation européenne; elle avait pu juger de l'injustice et de l'aveuglement des passions démagogiques par les nobles victimes auxquelles elle avait offert avec tant d'empressement sa part d'hospitalité; elle avait vu d'aussi près, et d'un œil non moins pénétrant, les abus, les violences, les vertiges du pouvoir sans limites et sans contrôle, et, quoiqu'elle ne fût point appelée à l'action politique, quoiqu'elle répugnât par sa douceur à toutes les collisions directes, elle n'avait pu voir en lutte des principes si contraires, prodiguant à la fois les espérances et les déceptions à l'humanité, sans arriver, au dedans d'elle-même, à des conclusions et à des principes arrêtés. Elle se fit avant tout une loi de l'impartialité entre tous ceux des partis qui pouvaient représenter avec conscience et sincérité une idée généreuse; puis elle fixa irrévocablement ses goûts, ses amitiés et ses vœux du côté

Digitized by Google

qui promettait le plus de durée à l'autorité avertie et à la liberté éclairée.

La Restauration réalisait ce type ; Mme Swetchine y avait applaudi du cœur et de l'esprit. Pas un instant elle ne fut étrangère au temps et à la société qu'elle venait visiter de si loin. Elle fut accueillie d'abord par des amis déjà éprouvés dans son pays natal : le marquis d'Autichamp, qu'elle retrouvait gouverneur du Louvre, le comte de la Garde, qui recevait une des premières ambassades de famille, et le duc de Richelieu, qui la plaça aussitôt dans l'intimité de ses deux sœurs, la marquise de Montcalm et la comtesse de Jumilhac. Le duc de Blacas avait beaucoup vécu à Pétersbourg dans les années qui précédèrent la Restauration, et il avait vivement apprécié Mme Swetchine. Jusque dans ses dernières années attristées de nouveau par un noble et volontaire exil, son visage sévère respirait l'émotion dès que ce nom était prononcé. Les institutions charitables de France excitaient en elle un intérêt qui la mit en relations fréquentes et amicales avec M. de Gérando. Le corps diplomatique avait chez Mme Swetchine deux représentants assidus, le baron de Humboldt et le comte Pozzo di Borgo.

Mme Swetchine avait été annoncée d'avance à M. de Bonald par le comte de Maistre qui écrivit de Pétersbourg le 20 mai 1816 :

« ... Dans peu vous verrez à Paris une dame russe, Mme Swetchine, femme d'un ancien gouverneur général, et peut-être Madame sa sœur. Toutes les deux sont très bonnes à connaître ; mais la première est une amie que je prends la liberté de vous recommander très particulièrement.

Digitized by Google

Vous n'aurez jamais vu plus de morale, d'esprit et d'instruction réuni à tant de bonté. Elle vous estime infiniment, car elle vous a beaucoup lu, et comme elle sait que nous sommes en correspondance, elle m'a demandé une lettre pour vous. Je ne manquerai pas de la lui donner, mais je suis bien aise, puisque j'en trouve l'occasion, de vous prévenir à son sujet; je ne manquerai pas de vous intéresser en vous disant à l'oreille que cette excellente personne est une de celles qui, sur la plus importante des questions, n'ont point du tout perdu leur latin[1]. »

Le 22 mars 1817, M. de Bonald, à son tour, écrivait à M. de Maistre :

« ... Mais avant de vous parler ou de vous, Monsieur le comte, ou de moi, il faut bien que je vous parle de l'adorable comtesse et que je vous remercie de me l'avoir fait connaître. Si j'avais à vous peindre son esprit, son âme, ses principes, je serais fort embarrassé de pouvoir vous en donner une juste idée. Heureusement vous la connaissez mieux que moi, parce que vous l'avez vue plus tôt et plus longtemps, et vous suppléeriez, s'il le fallait, à l'insuffisance du portrait et à la faiblesse du peintre. Il me suffira de vous dire, Monsieur, que, quand je vous aurai connu vous-même et en personne, comme je connais aujourd'hui votre franco-russe, il ne me restera, je crois, plus personne à voir sur la terre et j'aurai le type, dans les deux sexes, de la perfection de l'intelligence et de la raison. Je n'ai pas pu, autant que l'aurais voulu, cultiver la connaissance de Mme Swetchine.

1. *Lettres et opuscules* du comte de Maistre, t. I, p. 362.

Digitized by Google

D'abord, parce que la Chambre m'occupe jusqu'à l'heure du dîner, et qu'après cette heure, j'ai rarement trouvé Mme Swetchine chez elle : tout le monde se la dispute; elle veut avec raison, connaître les salons de Paris, et certes elle y est justement admirée[1]... »

Quelques mois après, M. de Bonald résumait ainsi ses impressions :

« J'adresse cette lettre à Mme Swetchine, que votre arrivée à Paris a comblée de joie. C'est une amie digne de vous et un des meilleurs esprits que j'aie rencontrés, effet ou cause des qualités du cœur les plus excellentes dont une mortelle puisse être douée[2]. »

Le salon où Mme Swetchine se trouva le plus promptement naturalisée fut celui de la duchesse de Duras. C'est là qu'elle vit pour la première fois Mme de Staël. La duchesse de Duras voulant réparer le mécompte de Saint-Pétersbourg, les invita l'une et l'autre à un dîner formé d'un très petit nombre d'élus. Mme Swetchine, toujours pleine de réserve, laissa passer presque tout le repas dans le silence. Après le dîner Mme de Staël s'avança vers Mme Swetchine : — On m'avait dit, Madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi; m'a-t-on trompée? — Assurément non, Madame, mais c'est toujours le roi qui parle le premier. — Les rois littéraires sont comme les autres rois; ce n'est point avec leurs égaux qu'ils se plaisent davantage, et Mme de Staël qui, du reste, quitta bientôt Paris, ne rechercha point d'étroites relations avec Mme Swetchine.

1. *Lettres et opuscules* du comte de Maistre, t. I, p. 528.
2. *Idem*, p. 534.

Digitized by Google

Le salon de la duchesse de Duras réunissait tout ce qui formait le faisceau alors compact des intelligences monarchiques. Toutes les nuances et tous les rangs y étaient confondus, comme ils le furent dans les conseils politiques de la Restauration : M. de Chateaubriand et M. Abel Rémusat, M. Cuvier et le vicomte Mathieu de Montmorency, M. Molé, M. Villemain, M. de Barante. Quelques-uns de ces hommes, notamment M. Cuvier et M. Abel Rémusat, devinrent les amis de Mme Swetchine, comme ils étaient ceux de la duchesse de Duras. Pour Mme de Duras, ce fut l'une des dernières et des plus vives affections de son âme. Souvent à l'étroit, même dans sa grande position, indépendante et dévouée, ardente et réfléchie, désabusée sur le monde sans en être détachée, profondément chrétienne sans que la piété suffît à remplir ou à calmer son cœur, la duchesse de Duras reconnut du premier coup d'œil en Mme Swetchine ce qui seul pouvait la captiver encore : une sensibilité exempte de complaisance, une sympathie et un appui.

Après six mois de séjour en France, le général Swetchine avait cru sa présence nécessaire à Pétersbourg pour déjouer la manœuvre persévérante de ses ennemis. Mme Swetchine n'hésita pas à le suivre. Pendant ce voyage, qui dura environ un an, la duchesse de Duras écrivit assidûment à sa nouvelle amie. Rien ne pourra mieux que ces lettres peindre ce qu'était Mme Swetchine à son arrivée en France, la confiance et l'attrait qu'elle inspirait dès la première vue.

« Andilly.

« ... N'ai-je pas été indiscrète de porter ici deux

Digitized by Google

volumes de ces *Mémoires de Dangeau?* J'espère que non. Ils m'amusent, ils se font lire comme tout ce qui est écrit, tous les livres où l'on trouve des noms propres et tout ce qui parle de Louis XIV. Il y a une magie dans ce grand nom; il a laissé de lui une trace qui ne s'est point effacée, et vous en serez frappée en voyant Versailles : là, il n'y a rien entre lui et nous. Il nous a fait bien de l'honneur, disait un paysan du Rouergue, et, pour les Français, c'est tout. Qu'importe qu'on ait souffert en détail ! Il avait placé la France au-dessus de toutes les autres nations. Cela éternisera encore un autre nom que le sien, et qui le mérite moins, car il n'eut jamais sa bonté ni sa grandeur.

« Je cause donc avec vous, et cela me fait plaisir; je suis si sûre que cette lettre sera reçue comme elle est écrite, bonnement, simplement! Je n'aurais dit à personne ce que je viens de vous dire. Qu'on aurait été heureux de faire là-dessus des commentaires ! Mais avec vous, je ne redoute ni la tracasserie ni la malveillance. Je crois en vous : l'amitié est une foi. Mais comment m'avez-vous donné cette confiance? Ne me l'ôtez jamais, ne me donnez pas de mécomptes ; ils me font trop mal. Je reviendrai vendredi et j'espère que je vous verrai le soir. Ne venez pas tard.

« Ma petite maison va son train[1]; j'espère que dans quinze jours je pourrai vous la montrer, c'est-à-dire que vous en verrez les murailles. Tout est à faire; il faudra toute votre imagination pour la comprendre. Pour moi, je suis comme un auteur pénétré de son sujet : je vois l'ensemble,

1. A Andilly.

Digitized by Google

les détails, rien ne m'échappe. Si je puis vivre et me guérir l'âme, peut-être que je serai heureuse là. Qui sait? Mais vous m'avez fait du bien, et c'est ce que je ne croyais pas possible. Adieu, à vendredi. Clara vous embrasse[1]. »

« Paris le 24 août.

« Chère amie, me voici à Paris, et vous croiriez à ma tendre amitié si vous saviez ce que j'éprouve en ne vous y trouvant pas. Ce cabinet est désert ; il rend sensible tout ce qui me manque. J'y entrais avec plaisir, à présent il me fait mal : vous n'y viendrez pas. Tous mes amis sont absents ou pire qu'absents ; je n'ai pas une chance de voir entrer ici quelqu'un dont la vue fasse battre mon cœur, ou du moins lui ôte le poids dont il est toujours accablé.

« Ne vaut-il pas mieux être solitairement à Andilly? Là du moins tout est nouveau. Il faudrait tâcher que l'âme pût aussi abattre et rebâtir, mais c'est impossible. J'ai eu besoin de vous écrire en entrant ici. Joséphine m'a dit comment vous y êtes venue. Pourquoi ai-je perdu une heure de celles que vous pouviez me donner encore? Mais cela valait mieux : il ne faut pas d'adieux quand l'avenir est si triste qu'il l'est pour moi. Je ne sais rien ; les changements de ministère n'ont pas eu lieu, mais ce n'est que retardé.

« ... Voilà encore une de ces amitiés de respect humain qui vous étonnent et qui sont si communes en France. Il vaudrait bien mieux ne plus voir les gens pour lesquels on est dans cette dis-

1. Clara de Duras, depuis duchesse de Rauzan.

Digitized by Google

position. C'est sans doute le premier mouvement, mais on craint les scènes, l'éclat, le ridicule; il résulte de tout cela des rapports froids et faux, par cela même des intérêts factices qui finissent par donner aux caractères cette funeste teinte, et par détruire, avec la sincérité des manières, la bonne foi du cœur sans laquelle rien n'est estimable. Et puis, chère amie, à quoi bon tout cela? Pourquoi se donner tant de peine? Le temps marche, il arrange tout. Quand on considère ce que c'est que des heures, des mois, des années, une vie, on ne conçoit pas qu'on se tourmente ainsi; cela est pitoyable.

« Cette frégate brûlée l'a été par des malveillants, et je viens de voir le duc de Raguse qu'on envoie à Lyon, Grenoble, etc., etc., pour les pacifier et les concilier. Le connaissez-vous? Ce sont de ces gens qui concilient à coups de canon.

« Il est fort question de la classification des pairs; ils seront divisés par bancs. C'est très bien; je voudrais que tout dans l'Etat fût ainsi fixé; cela remédierait à un des plus grands maux de la France: la confusion; l'incertitude de ce que l'on est, qui ouvre le champ à tant de prétentions. Une ambition précise n'est pas dangereuse, une ambition vague rend mécontent de ce qu'on a sans donner un but. Olivier de Vérac recevait une lettre d'une dame de province pour lui demander de placer son fils. Elle mandait: « Il est en état d'être sous-préfet, préfet, conseiller d'Etat et même ministre. » Eh bien, les têtes en sont là en France.

« Ah! quel bavardage, chère amie! j'en suis honteuse. Il semble que vous soyez là, sur ce canapé vert, et que, m'ayant destiné toute votre soirée, nous

Digitized by Google

puissions prendre sans compter et perdre nos heures en *idle talk*[1]. Mme de Montcalm est toujours bonne pour moi ; c'est vous qui avez désarmé cette malveillance ; cela me fait du bien. Personne ne la craint plus que moi, et je ne sais rien faire pour me concilier ceux qui s'éloignent de moi. Il me faudrait toujours un ange gardien comme vous. J'ai mené Clara au bal hier au soir ; je suis morte de fatigue. Je me demandais si parmi tous ces jeunes gens il y en avait un qui me plût pour gendre. Non, un seul est selon mon cœur et les avantages qu'il faut compter lui manquent. J'ai causé à fond ce matin avec M. de Duras de tout cela, et nous sommes bien d'accord sur les grands points. Enfin il me laisse libre, et puis j'ai un an au moins, un an devant moi et cette année m'est trop précieuse pour y renoncer. Je vous embrasse. J'ai impatience d'avoir de vos nouvelles de la route et de Moscou, et d'avoir le premier mot d'une espérance de retour.

« Albertine[2] est arrivée hier, elle va aller à la Grange, que lui prête M. de la Fayette, qui est absent ; je verrai cette chère petite ce matin ; je l'aime tendrement. »

« Andilly, 8 septembre

« Chère amie, je n'ai point de vos nouvelles depuis votre lettre de Strasbourg, et de celle-là je n'en ai pas été contente. Je voudrais vous montrer mon cœur à jour et vous en seriez satisfaite ; je vous aime plus que je n'aurais jamais cru qu'il

1. Vaine causerie.
2. Albertine de Staël, depuis duchesse de Broglie.

Digitized by Google

me fût possible d'aimer après ce que j'ai éprouvé. Je crois en vous, moi qui suis devenue si défiante, j'ai de la sécurité dans votre amitié et je l'irais chercher au bout de la terre, dans toute les fortunes, et je serais sûre de la trouver la même. Pourquoi donc ne seriez-vous pas contente de moi? Je vous donne tout ce qui peut se donner dans une existence aussi bouleversée que la mienne. Si vous étiez venue plus tôt, vous m'auriez trouvée tout entière, mais ce sont des débris auxquels vous vous êtes attachée; votre imagination a recréé un ensemble, mais il n'y est plus dans la réalité; les chagrins dont on devrait mourir et dont on ne meurt pas; font un déplacement dans le caractère comme dans les intérêts et dans toute l'existence. L'harmonie, l'équilibre sont rompus; on n'est plus rien. Comme la nature cependant a toujours une tendance à reprendre son niveau on est agité dans une mer de dégoûts et d'ennuis et la vie n'est plus qu'un travail douloureux. Telle est la pauvre créature que vous avez voulu aimer et qui vous aime de tout ce qui lui reste de force et de cœur. Je suis toujours ici ; je n'ai jamais pu me décider à aller au Tremblay[1] quand le moment est venu, et je vais faire de même pour Lormoy[2] et pour Mouchy. Et cependant la solitude ne me plaît pas; j'y suis trop avec moi-même, cela me fait mal; mais être chez les autres m'est encore plus insupportable.

« J'ai eu ici des instants M. de Humboldt, M. de la Tour du Pin, et enfin M. de Châteaubriand, qui est venu passer trois jours à Paris. J'y suis allée

1. Terre du marquis de Vérac.
2. Terre du duc de Maillé.

Digitized by Google

un instant. Ses affaires d'argent sont arrangées, cela m'a fait une sensible joie; le voilà indépendant, car, grâce au ciel! il n'y a rien de politique dans les arrangements. Je l'ai trouvé en meilleure disposition, adouci et ayant renoncé à cette terrible expatriation. Ce qui lui a fait tout ce bien, c'est qu'il a continué les mémoires de sa vie. Il a raconté les sept ou huit années de sa jeunesse, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son entrée au service : les premiers essais de son talent, ses rêveries dans les bois de Combourg, et enfin l'histoire dont René est le poème. C'est charmant à lire, mais j'espère qu'il ne se laissera pas aller à les lire à personne autre que moi ; j'en serais fâchée pour bien des raisons. Dans son projet actuel, ces mémoires ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort; peu m'importe le nombre d'années, pourvu que ce ne soit pas de son vivant. Il reviendra dans quinze jours ou trois semaines pour chercher un logement et se préparer pour les Chambres. Il y a beaucoup à dire; le concordat agite tous les esprits. Benjamin Constant a fait une brochure sur les élections ; c'est une chanson dont le refrain est : *Nommez-moi, nommez-moi*. Les ministres y sont persiflés d'un bout à l'autre. S'il y a un courrier, je vous enverrai l'ouvrage.

« L'abbé Nicolle était un peu malade, je n'ai pu le voir. Mme de Montcalm est fâchée contre vous de ce que vous ne lui avez pas écrit. Je suis impatiente d'avoir une lettre de Moscou qui me dise que vous pouvez et que vous voulez revenir. Il le faut, chère amie ; vous savez bien que j'ai le défaut de ne croire qu'aux actions; cela est bien vulgaire.

Digitized by Google

« A propos de subtilités, j'ai fini *Woldemar*[1], et j'en suis indignée. Je ne puis souffrir qu'on me mêle ainsi le vrai et le faux. Il y a dans cet ouvrage une justesse de raisonnement et une fausseté de sentiment qui me révoltent. Passe encore pour l'esprit faux et un cœur droit, mais ces *alambiquages* sont intolérables en fait de sentiment. Cet amour qui n'est pas de l'amitié. Cette amitié qui n'est pas de l'amour! Et! bon Dieu, aimer, c'est aimer! Et quand deux êtres s'aiment assez pour que tout soit commun entre eux, pensées, intérêts, affections, goûts, etc., etc., ils n'ont rien de mieux à faire que de s'épouser pour s'attacher mutuellement à l'être qui a doublé l'existence de l'autre. Toute l'éloquence de Jacobi ne le tirera pas de là, mais il y a parfois des passages admirables; son système est ingénieux et séduisant.

« Adieu. Est-il possible d'envoyer si loin ce que l'on dirait au coin du feu! Ne pensons pas à cela. L'automne est admirable; pourquoi ne voyez-vous pas notre pauvre France dans cette belle saison! C'est autre chose et c'est mieux que tous les printemps. Je vous embrasse, chère amie; demandez-moi pardon de votre lettre de Strasbourg.

« Clara vous aime et vous regrette; elle dit mille choses à Nadine. »

« Ce 20 septembre 1817.

« Je vous ai montré, chère amie, des lettres de ma pauvre amie***; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses senti-

1. Roman de Jacobi traduit par Vanderburg.

Digitized by Google

ments et cette délicatesse, cette fierté blessée, qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle, selon moi, que de valoir mieux que sa conduite : on se juge avec tant de sévérité et pourtant l'abaissement est si pénible ! et quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire ! Et puis, il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris, enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même, et cependant trop haut pour exiger. Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire : sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée, et elle a perdu la raison. Je ne puis vous dire la peine que cela m'a fait. Cette pauvre amie est bien aise de me voir ; sa folie n'est pas violente, mais elle est déchirante. La terreur la saisit, elle croit qu'on va l'assassiner, que tout ce qu'elle prend est empoisonné, que nous allons tous périr tôt ou tard par l'effet d'une conspiration, mais qu'elle est particulièrement dévouée, que tous ses domestiques sont des *demi-soldes* déguisés[1] ; enfin mille folies. Elle s'est confessée ; elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre ; mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'avait laissée, enfin des choses où l'on retrouvait, à travers sa folie, les pensées que je savais trop lui être habi-

[1] Officiers récemment congédiés par une mesure qui avait fait beaucoup de mécontents.

Digitized by Google

tuelles. Cela est déchirant. On voit dans cet état où l'on ne déguise rien, combien son âme était douce et combien elle a dû souffrir. Pardon, vous ne l'avez jamais vue; mais vous la connaissez, et je suis si occupée de cette pauvre amie qu'il fallait que je vous dise d'abord tout cela. Je ne puis croire que cet état si récent ne puisse se guérir. Quelle horreur! Hélas! qu'a-t-elle fait, comme elle le disait hier dans sa folie, pour être traitée ainsi? Et on dira: comment donc était-elle traitée! Elle était libre de faire tout ce qu'elle voulait, etc. Vous entendez cela d'où vous êtes, mais les injustices que le cœur ressent le plus vivement sont impalpables et invisibles; ce sont les épines du cactus qui font de si affreuses blessures, quoi qu'on ne puisse pas les voir. Serait-il possible qu'il n'y ait pas de tribunal devant lequel ces délits impunis ou récompensés sur cette terre seront jugés? Vous sentirez tout cela. Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé; je ne lui ai écrit qu'il y a trois jours, j'espérais que cet horrible état s'améliorerait, mais il n'a fait qu'empirer. Je ne puis penser qu'à cela.

« Vous ai-je dit le mariage de Louis de Saint-Priest? Il épouse la petite de Caraman, une des jeunes personnes les plus distinguées de cette génération et qui fera une femme aimable. C'est la sœur de Victor[1]; elle a vingt ans. La fortune est le seul point qui ne soit pas très bien, car elle n'a aucun patrimoine, et les traitements sont si

1. Victor de Caraman, fils du marquis de Caraman, créé duc au retour de l'ambassade de Vienne, en 1828.

Digitized by Google

incertains ! Mme de Montcalm a reçu votre lettre de Salzbourg. Je la vois assez souvent, mais nous avons de la peine à nous mettre à l'aise, nous avions besoin de vous, vous étiez le lien entre nous, et ce n'est pas seulement là que votre absence se fait sentir.

« Mme de Boigne est revenue d'Angleterre. Ce pays est plus travaillé que jamais par les Jacobins. Londres est leur centre. Ils ont fait plusieurs tentatives pour faire échapper Napoléon; tous les jours, à Sainte-Hélène, on découvre de nouveaux complots d'évasion. Quelle horreur à ces étrangers que ces manœuvres! Si c'étaient des Français, il y aurait de l'imprudence, ce serait un crime, si vous voulez, mais ce ne serait pas une lâcheté. Mais de loin, jeter la mèche qui produira l'incendie, et contempler, à l'abri, les malheurs qu'on a causés!... De tels ennemis méritent tous les châtiments.

« Depuis que M. Molé est dans le ministère, on se donne un air de craindre les Jacobins. Les deux côtés semblent faire des avances aux royalistes, mais je ne crois pas que cela mène à rien; trop d'obstacles existent et trop de défiances surtout.

« J'ai vu Auguste de Staël; il est encore changé et ne se remet point de son malheur. Il me peignait bien le silence affreux qui s'est fait dans leur intérieur depuis la mort de sa mère : elle animait tout, le mouvement de sa conversation en communiquait à tout le reste. C'est la même chose et la vie de moins.

« J'ai reçu à la fois vos deux lettres de Munich et de Salzbourg ; elles m'ont fait plaisir et je me plais à me reposer dans cette espérance que vos

Digitized by Google

affaires permettront votre retour. J'ai parlé à M. de Humboldt de tous les pays que vous avez parcourus ; j'aimerais à m'y transporter et à y être avec vous. »

« 3 octobre.

« On me dit qu'il y a un courier, mais il part aujourd'hui et j'ai à peine le temps d'écrire quelques lignes. Cependant, chère amie, je ne veux pas qu'il parte les mains tout à fait vides ; et toute souffrante je me mets à mon écritoire. Je ne suis pas trop bien, je suis dans mes grands noirs ; ce n'est rien, et je ne veux pas en parler ; ce sera passé quand vous recevrez cette lettre. Mais n'est-ce pas déplorable d'être dans cet état où le bien-être dépend d'un rien, d'un souffle ? Trouvez-moi un remède à ce mal. Je sais bien ce que vous me direz ; c'est vrai, mais ce point d'appui, il faudrait, pour l'embrasser, toute la force qu'il donne, ce que je n'ai pas. Aussi je ne prends que des palliatifs et le fond reste aussi malade que jamais. J'ai reçu votre bonne lettre de Vienne, j'ai fait venir Georges[1] pour le questionner ; il m'a juré que vous étiez bien et pas trop fatiguée ; mais que cette lettre m'a fait de peine ! Comment, vous auriez pu ne pas partir ! Cela est si triste qu'on ne peut s'arrêter à cette pensée. Je vous regrette, je vous regretterai tous les jours de ma vie. Nulle société ne me plaisait, ne me convenait comme la vôtre, et l'affection n'était pas la seule cause de ce bonheur, ou plutôt ce n'était pas vos louanges, mais le sentiment qui les dictait qui me rendait

1. Comte Georges de Caraman, attaché à l'ambassade de Vienne.

Digitized by Google

heureuse. Tout cela n'était pas vrai, mais vous le pensiez, c'était assez : tout le sentiment est là-dedans. On aime faiblement ce qu'on juge avec équité, et il n'y a pas de fausseté à laisser croire à une âme qu'elle est digne de tout ce qu'on lui donne. Et puis n'est-ce pas même un moyen de valoir mieux en réalité ? Je le crois, vous m'avez rendue excellente, mais il ne fallait pas me quitter.

« Revenez, chère amie, c'est ce que je ne cesserai de vous répéter. On vient de me recommander une dame russe, la comtesse Lieven[1]. Je ne l'ai pas vue, j'ai de l'humeur contre elle d'être russe et de n'être point vous ; aussi, malgré les merveilles qu'on m'en dit, je parie que je ne l'aimerai pas. On dit aussi qu'elle est à Londres, ce qu'on appelle être *leader of fashion ;* c'est encore ce que je ne puis souffrir, car pour tenir cette place il faut un travail et une occupation de petites choses que je crois incompatibles avec ce qui est simple et élevé.

« Je n'ai plus de place pour la politique. M. de Chateaubriand n'est pas encore arrivé ; mais à la tournure que prennent les choses je crains plus que jamais qu'il n'y ait pas de réconciliation. Je vous embrasse, chère amie, du fond du cœur. Revenez, revenez, vous me manquez à chaque instant. »

« 22 octobre.

« Chère amie, quoique je vous aie écrit il y a huit jours, je ne veux pas laisser partir l'abbé Nicolle sans lettre. Je n'en ai pas de vous. Je sens bien votre absence lorsque je suis là avec quelqu'une de

1. Depuis princesse Lieven, née Benckendorf.

Digitized by Google

ces personnes qui composaient nos petites soirées. M. de Chateaubriand est revenu; M. de Humboldt part vendredi pour aller passer quinze jours avec son frère en Angleterre.

« Ici tout est de même : on proteste qu'on veut se rapprocher, et la vérité c'est qu'on ne le veut pas. Je crois que cette session se passera comme la dernière, à louvoyer entre les partis. Mon pauvre ami a un an ou deux devant lui pour l'arrangement de ses affaires, *et nous verrons*, c'est le refrain de la chanson. On jette feu et flamme contre le duc de Raguse de sa conduite à Lyon; mais je me figure que ces grands événements, qui nous touchent si fort ici, sont bien petits à la distance où vous êtes aujourd'hui. La grande figure de la Révolution s'est écroulée en un tas de petits débris; c'est le détail ou c'est l'ensemble, mais c'est toujours la Révolution et les révolutionnaires, et ces éléments n'en font peut-être que plus de mal quand ils ne sont pas réunis, et que, sans les voir, et sans pouvoir les saisir, on en est atteint et blessé de toutes parts.

« Dites-moi donc que vous revenez, que vous ne m'oubliez pas. M. de la Garde me faisait peur de vous l'autre jour; il me disait que vous cesseriez de m'écrire un beau jour, mais que pourtant vous seriez toujours la même. Ne comptez pas là-dessus; je n'entends pas du tout cela; on pense à ce qu'on aime. Toutes les subtilités du monde ne me tireront pas de là; vous savez que grossièrement je fais cas des actions mille fois avant les paroles.

« Savez-vous ce qu'a fait M. Greffulhe chez lui l'autre jour? Il faut vous dire qu'il étouffe la nuit et qu'une des choses qui lui fait le plus de bien,

Digitized by Google

c'est de se coucher dans des draps frais et un lit nouveau. Il a des clefs de toutes les chambres de son château[1] et il fait ses promenades toute la nuit. L'autre jour, il arrive tard de Paris et se couche sans parler à personne. Il faisait chaud et au milieu de la nuit voilà ses étouffements qui le prennent. Où se couchera-t-il? Il se rappelle une chambre qu'occupait Mme d'Audemare; Mme d'Audemare est partie, la chambre est libre. M. Greffulhe se lève et, armé d'un passe-partout et d'une lanterne, il traverse un long corridor, il ouvre une porte, entre dans la chambre et se prépare à se coucher. Il approchait du lit, savez-vous ce qu'il voit? Mme de Crillon profondément endormie, qui était arrivée la veille sans qu'il en sût rien. Notre nouveau Scipion se retira dans son appartement et conta à déjeuner cette belle aventure qui surprit beaucoup Mme de Crillon, qui ne s'était point réveillée. Cela tiendra sa place dans les anecdotes du château. Quelle folie de vous écrire ce radotage! Adieu, chère amie, je suis pressée; écrivez-moi et faites mentir M. de la Garde, et surtout, revenez, revenez, revenez. Je le dirais jusqu'à demain que je ne croirais pas le dire moitié autant que je le désire.

« Paris, ce 31 octobre.

« Rien n'est changé dans ma vie; elle est ce qu'elle était quand je vous ai connue; mais j'ai senti que vous seule pouviez me faire du bien, et maintenant j'ai de moins le bonheur et le repos que me donnait votre amitié. Dites-moi avec détails

1. Bois-Boudrant, près Melun.

Digitized by Google

ce qui a rendu nécessaire ce triste sacrifice; c'est quelque chose de subit, d'inattendu, puisque vous veniez malgré le changement de projet de madame votre sœur. Mandez-moi cela; j'ai besoin d'être d'accord avec vous. C'est moi que vous avez sacrifiée, mais ne croyez pas que, si c'est un devoir, je vous blâme, non sans doute, et je ne voudrais devoir votre présence à rien qui inquiétât votre âme. Ecrivez-moi. Votre lettre à la comtesse Stanislas[1] m'a fait de la peine de plus d'une manière; j'en suis jalouse, vous l'aimez beaucoup. Je suis venue trop tard, voilà ce que vous me direz, mais je le conçois, elle vaut mieux à aimer que moi : elle a l'air si calme! Elle me plaît, mais je ne suis pas à l'aise avec elle; cela viendra peut-être en parlant de vous. Je ne conçois pas non plus qu'ayant perdu tant d'enfants, elle ait quitté celui-ci. Vous savez ma doctrine des actions; tout est là : les plus belles paroles ne me font rien. J'ai vu passer l'Empereur[2]. Personne, hors le Roi et les Princes, ne peut se vanter de davantage. La princesse Bagration ne tarissait pas sur sa cruauté de ne pas même nous donner une nuit! Moi je me serais contentée d'un jour. Il a été gracieux; il est toujours beau et je l'ai trouvé engraissé.

« Je suis toute souffrante depuis que je sais que vous ne venez pas; c'est un hasard, mais c'est vrai. Vous me manquez, ma chère amie, à tout moment, et ce sentiment augmente au lieu de diminuer à mesure que je trouve combien est rare ce qui vous ressemble. Mon pauvre cœur que je croyais épuisé, retrouve des forces pour vous aimer et

1. Comtesse Potocka, née Branicka.
2. L'empereur Alexandre, au retour d'un voyage en Angleterre.

Digitized by Google

vous regretter. Qui sait si nous ne nous trouverons pas réunies quelque jour dans un autre pays que celui-ci? Les Jacobins, par suite des mesures qu'on a prises, acquièrent tous les jours une force nouvelle. On pourrait encore les faire rentrer dans l'impuissance d'où ils n'auraient jamais dû sortir, mais on est trop aveugle. Et puis je crois aux décrets d'en haut. Peut-être un jour serons-nous ensemble à admirer les beaux sites de la Suisse ou de l'Italie, dans cette ferme qui sera l'asile de ma famille et de mes amis de France. L'argent destiné à l'acheter est toujours là, et lorsque je me sens trop agitée des tracas du monde et de ses misères, je pense à cet avenir et je m'apaise tout de suite. Adieu, écrivez-moi. Je dois donner ce soir cette lettre à la comtesse Stanislas qui passe la soirée chez moi aux Tuileries[1]. »

« 19 novembre.

« J'étais inquiète de n'avoir pas de vos nouvelles. Enfin en voilà! mais trop abrégées sur ce qui vous intéresse; j'aurais voulu des détails sur la fin de ce pénible voyage. Vous me parlez de moi et ce n'est pas là ce qu'il me faut ni ce qui est raisonnable : à la distance où nous sommes, on ne peut pas se répondre, mais on peut se parler. Dites-moi donc tout ce qui vous occupe, mais ne perdez pas ces bonnes feuilles à répondre à des détails étrangers à nous deux. Ce qui ne l'est pas, ce qui tient de bien près à mon cœur, c'est votre retour. Ne cherchez pas à dissimuler la part que je puis y avoir, ni faire ma part de reconnaissance

1. Le duc de Duras, en qualité de premier gentilhomme de la Chambre, avait un logement aux Tuileries.

Digitized by Google

plus légère : j'accepte tout et je suis égale à tout, puisque je vous aime. Au commencement de notre connaissance je ne voulais point de vos sacrifices, parce que je ne savais pas si je vous aimerais; mais à présent, je les demanderais ces sacrifices, puisque je suis prête à les faire. Je vous verrai donc, chère amie, dans un an moins six jours. Souvenez-vous de cela, ne me donnez pas un terrible mécompte. J'irai au-devant de vous où vous voudrez, nous passerons un peu de temps ensemble. J'y voudrais passer ma vie. Je ne vous ai pas écrit depuis quinze jours, parce que je suis dans l'anxiété et que j'espérais en être tirée et vous dire quelque chose de positif. »

Ici Mme de Duras entre dans le détail intime de ses projets de mariage pour sa fille Clara, puis elle reprend :

« Peut-être ma dernière lettre vous dira-t-elle quelque chose de positif. Je vois que celle que j'ai envoyée à Just de Noailles[1] pour vous ne vous est pas parvenue. La poste vaut mieux de toutes façons. Je ne me soucie pas que Pozzo lise ces détails.

« Nos petites soirées ont eommencé. Vous manquez là à tout le monde; à moi vous manquez partout, et plus en ce moment que jamais. M. de Humboldt est en Angleterre depuis quinze jours; il aura été témoin du deuil affreux où la mort de cette pauvre jeune princesse à plongé l'Angleterre[2]. C'est une belle chose que les institutions

1. Just de Noailles, prince de Poix; il était alors ambassadeur à Pétersbourg.

2. Princesse Charlotte, permière femme du prince Léopold de Saxe-Colourg, depuis roi des Belges.

Digitized by Google

d'un pays où une telle perte est un malheur, mais n'est pas un événement qui influe matériellement sur l'existence politique de ce pays : cela ferait seul l'éloge du gouvernement constitutionnel. Je crois que l'ouvrage de M. de Châteaubriand ne paraîtra pas; il ne veut rien faire en ce moment qui puisse aigrir ou nuire à un rapprochement. J'ai fait connaissance avec M. de Villèle. C'est une excellente tête; il parle un peu trop confidentiellement pour moi : je n'aime les *a parte* que quand ils sont nécessaires. Peut-être n'est-ce pas chez lui une affectation, je ne prononce pas encore, je ne l'ai vu que deux fois et pas tête à tête. Le duc de Richelieu et M. Laisné sont tous mécontents; les autres ministres parlent d'eux légèrement, et si une réconciliation n'a pas lieu, je suis persuadée qu'ils seront chassés comme le duc de Feltre l'a été. Royer-Collard disait hier que le concordat était un crime politique, et que le soutenir était une sottise politique. Voilà comment ces messieurs se traitent entre eux, et vous savez ce qui arrive à toute maison divisée contre elle-même. Je vous parle de ces hommes tout comme si vous les connaissiez, mais vous savez si bien la France qu'on ne peut se persuader qu'aucun de ses intérêts ou de ses individus vous soit étranger. J'ai répandu une joie générale en disant votre retour. Un an moins un jour, souvenez-vous-en, chère amie; cette promesse est mon avenir.

« J'ai reçu une lettre charmante du voyageur [1]; il me parle en détail d'Athènes et de Constantinople. Une seule petite fouille entre Phalère et le

1. Le comte de Forbin, directeur des musées.

Digitized by Google

Pirée a produit deux tombeaux, deux vases, plusieurs statues et des bas-reliefs. Enfin, en quinze jours, il a fait beaucoup d'ouvrage. Je ne crois pas que son absence soit très longue. Il a visité Constantinople malgré la peste, enveloppé dans un grand manteau de taffetas ciré. Il a vu les Bézesteins[1], les rues, les édifices et le Grand Seigneur qui a trente-deux ans et qui est très beau. Il dit que les Turcs l'ont coudoyé, que les Grecs lui ont souri, que les Juifs se sont prosternés devant lui, et que les tourterelles se sont reposées sur son épaule. L'abbé de Janson[2] a des moustaches superbes, il essaie tous les chevaux arabes, et il dit la messe tous les jours. Les cousins se querellent, parce que l'abbé de Janson veut gouverner M. de Forbin et qu'ils sont entêtés comme feu le Marseille[3]. A propos de Mme de Sévigné, je vais avoir son crucifix et un petit instrument de bois de sandal, qui appartient à son écritoire. Je vous destine un des deux.

« J'ai soupé hier chez la duchesse de Luynes. M. de X. était heureux : il y avait un scandale. Mme de J. et M. de la C. dans la même chambre ! assis à côté l'un de l'autre au jeu ! M. de la C. dit à Mme de J. : — Je suis bien aise de vous voir, — et ce pauvre homme s'est attendri. Vous jugez de la joie de ceux qui ne vivent que des ridicules du prochain. Triste nourriture ! Leur esprit n'y profite pas. Mon Dieu, la pitoyable chose que la conversation de ces grandes assemblées ! C'était la pre-

1. Bazar de curiosités à Constantinople.
2. L'abbé de Forbin Janson, depuis évêque de Nancy.
3. Un évêque de Marseille, de la famille de Forbin, qui figure dans les lettres de Mme de Sévigné.

Digitized by Google

mière de l'année : la sottise, la niaiserie, le commérage, la frivolité étaient dans toute leur fraîcheur. On fait bien de se reposer l'été de ce qu'on appelle le grand monde. Goûter tout cela et s'y plaire serait le plus grand malheur qui pût arriver à l'esprit et au cœur. Adieu, chère amie, écrivez-moi souvent, bien souvent, afin qu'au mois de septembre nous n'ayons rien à nous dire. Nous aurons le bonheur de La Bruyère : « Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit. » Ah ! que cela est vrai ! Ce sera le bonheur après la vie comme dans la vie, et c'est la pensée dans laquelle j'aime à me reposer.

« M. Benoist vous présente ses hommages[1] ; son fils est charmant; M. de Richelieu ne fait rien pour lui. »

Mme de Duras reprend dans la lettre suivante les détails du projet de mariage de sa fille, puis elle ajoute :

« 29 janvier 1818.

«... Chère amie, pardon, je me laisse aller à vous parler de ce qui, je vous l'avoue, en ce moment m'occupe uniquement. Je n'ai pas le courage de vous parler politique. Si vous lisez les gazettes, vous en savez autant que moi. J'ai eu des nouvelles de M. de Forbin, de Jérusalem, du 20 novembre. Il doit être à présent en Egypte; je pense que nous le verrons l'été prochain. Et vous, quand reviendrez-vous ? Les Russes qui sont ici ne veulent pas croire à votre retour; cela me blesse tout à fait ; aussi me déplaisent-ils. Je ne

1. Le comte Benoist, directeur général sous la Restauration, père du comte Benoist d'Azy.

Digitized by Google

les vois presque pas, hors les Galitzin, à cause de Catinka[1].

« M. de Châteaubriand s'est cassé un muscle de la jambe; le voilà pour quarante jours sur son canapé. Je vais le voir, mais vous n'avez pas l'idée du vide que fait dans ma vie de ne plus le voir une ou deux heures le matin dans ce cabinet, à penser tout haut avec moi. Je suis triste à mourir. Il n'y a rien de si intérieur que le bonheur, et pourtant que sont les objets extérieurs sans lui? C'est la lumière qui les éclaire; tout est terne et sans vie quand il se retire. Vous m'écrivez bien rarement, vous ne parlez pas de vous ni des personnes qui sont en rapport avec vous; votre correspondance n'est pas ce que je voudrais. Avez-vous vu les bêtises que l'on dit de moi dans les journaux anglais : qu'il s'est fait ici une lecture des opinions de MM. de Fitz-James et de Polignac, que j'ai revues et corrigées? Il n'y a qu'une difficulté, c'est que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne vient chez moi. Le Roi le sait très bien et l'a dit; de sorte que cela me serait assez égal si je n'avais horreur que mon nom fut imprimé nulle part et pour quoi que ce soit. Ce sont de ces malices qui passent deux fois la mer, car je ne croirai jamais qu'on trouve quelque intérêt à Londres dans ces commérages. »

« 2 février 1818.

« ... Cette lettre est une véritable conversation; je voudrais en recevoir de vous qui eussent le même caractère de confiance sur vos intérêts.

« Parlez-moi en détail de votre retour et de

1. Catinka Galitzin, comtesse Edmond de Caumont.

Digitized by Google

tout ce qui le favorise et le traverse. Mme de Montcalm a été malade; elle est mieux, mais la politique la dévore : c'est son vautour.

« M. de Humboldt se porte bien. MM. Benoist d'Harcourt, tous nos amis sont toujours là. Je vois de plus M. de Villèle, qui est aussi spirituel dans la conversation qu'à la tribune; vous savez bien que mon goût est de l'autre côté : en fait d'*ultras*, je n'aime que trois ou quatre hommes distingués, les généraux; mais leurs soldats m'ennuient à mort, et je ne les vois guère. Si M. de Chateaubriand était longtemps malade, je deviendrais ministérielle par l'ennui et la déraison de ce qui entoure sa chaise longue. Adieu, je vous embrasse. »

« 3 mai.

« Je suis toujours sans nouvelles de vous. Just est arrivé ce matin et ne m'a rien apporté; mais du moins je parlerai de vous avec lui et ce sera une joie pour tous deux. Votre silence me fait de la peine et il m'inquiète; vous ne m'écrivez pas parce que vous n'avez pas le courage de me dire que vous ne reviendrez pas, et moi, chère amie, je n'ai pas le courage de l'entendre. Oui, j'ai besoin, j'ai grand besoin de vous! Que de choses à dire qu'on ne peut écrire! Et surtout si loin et avec l'expérience que j'ai des lettres qui se perdent! Et à qui vont-elles? Je ne veux dire qu'à vous les peines et les plaisirs de mon cœur.

« M.*** redoute M. de Duras; les personnes qui ont eu des torts politiques ont une conscience singulièrement timorée. Elles se figurent qu'on leur sait mauvais gré de choses oubliées, de démarches que le temps a effacées cent fois. C'est

Digitized by Google

le cas, mais la gêne qu'ils ont eux-mêmes est bien plus difficile à guérir que celle qu'ils nous supposent. »

« 5 mai.

« Chère amie, je reçois votre bonne lettre du 30 mars. Est-il possible qu'on vous ait mandé le plus sot bruit du monde, qui n'a jamais eu de fondement, qui a duré deux jours et qui est venu de ce que M. de Duras, qui allait voir Mme de Lubersac et passer quinze jours à Ussé[1] pour planter, voyant la saison s'avancer, est parti sans attendre la loi de recrutement ! Mais rien, rien au monde n'a changé dans notre position. Le Roi est toujours le même pour M. de Duras, et, sans être plus en faveur auprès de lui, il n'est pas plus mal que lorsque vous étiez ici. Mais, chère amie, vous me feriez regretter une disgrâce si elle devait vous ramener près de moi. Vous êtes malade, notre climat vous est nécessaire. Revenez, je vous en conjure ; je me désole de ne rien voir de fixe dans vos projets. Mandez-moi donc la nature de vos difficultés, parlez-m'en en détail, revenez de votre personne. Le général Swetchine pourrait, au point où vous avez mis vos affaires, les achever et venir vous rejoindre. Dites-moi donc un mot positif, vous me rejetez dans toutes mes incertitudes. »

« Andilly, 8 juillet.

« Chère amie, j'ai reçu de vous une lettre adorable. Il devrait suffire au bonheur de savoir qu'il

1. Château en Touraine.

Digitized by Google

y a au bout du monde un être qui vous aime sincèrement, et je me trouve injuste envers la Providence quand je lui demande autre chose. Cependant je lui demande votre retour plus que jamais... Vous êtes la seule personne qui sachiez ma position; vous me donnez de bons conseils...

« Je vous écris de ma chaumière où je suis enfin établie depuis quinze jours. J'ai reçu ce matin votre belle bande de tapisserie ; elle fera le devant de mon sopha, je vais l'achever pour cela : j'aimerai à me parer de vos dons. Il n'y a rien de gentil comme ma petite retraite. Pourquoi n'y êtes-vous pas?

« Votre chambre est prête, et celle de Nadine. Venez, venez chère amie; la vie est si courte, pourquoi la perdre ainsi! Votre santé m'inquiète; je crois que notre climat vous vaut mieux que celui de la Russie : toutes les santés faibles sont remises par le temps admirable que nous avons depuis trois mois. Je suis très bien; mon estomac se remet d'une manière étonnante; je dors toute la nuit et on dit même que j'engraisse; mais je garde de mes maux une faiblesse incroyable. Moi qui étais si forte, je ne puis supporter la moindre fatigue sans retomber. Je suis comme un édifice qui a une bonne apparence, mais point de solidité : un souffle me renverse. J'ai aussi ces battements singuliers d'artères près du cœur; je suis persuadée que j'y ai une dilatation; ce qui m'étonne, c'est de vivre encore... Je donnerais tout au monde pour que ma chère Clara fût heureuse. Lorsque je pense que j'ai été agitée pour autre chose, je me fais pitié. Quelle lettre! toute remplie de moi! Comment se fait-il que j'ai cette entière confiance en

Digitized by Google

vous? Je ne croyais pas que ce pût désormais être possible; c'est la plus forte preuve d'amitié que je puisse donner.

« Encore une fois mandez-moi des paroles précises sur votre retour; j'en ai plus besoin que je ne puis vous le dire, et chaque jour qui s'écoule est pris sur cette amitié qui fera la douceur de notre vie. Pensez-y, ne vous laissez pas retenir par de petits obstacles, et j'appelle petits tous ceux qu'on peut lever.

« Andilly, 19 août.

« Je vais à Paris le 23 au soir. Lord Wellington est arrivé, mais je n'espère rien. C'est égal, il faut agir de même, mais tout ce que je ferai sera détruit par ce qu'écrit mon pauvre ami; il est poussé à bout, et jugez ce qui sortira de sa plume lorsqu'il ne ménagera plus rien, et qu'il écrit dans le lieu où l'on a les opinions les plus exagérées. Il ne faut rien espérer; il y a des caractères et surtout des sortes de talents qui sont toujours opprimés ou qui se figurent l'être : il avait fallu forcer la nature pour tirer de là M. de Chateaubriand. Enfin, il restera pair de France, mais s'il pouvait perdre cela, soyez sûre qu'il le perdrait. J'ai commencé une occupation qui m'amuse parce qu'elle ne me fatigue pas : je traduis *Glenarvon* et je vous prie en grâce de le lire. C'est la traduction du monde la plus libre, j'ajoute ou je retranche sans cesse; mais je trouve tant de talent et d'originalité, tant de choses que j'aurais dites, que cela m'amuse tout à fait. Ce n'est qu'un fil que je tiens, mais il me soutient et je chemine. Lisez-le, vous distinguerez bien vite le bon or de l'alliage, et vous verrez si

Digitized by Google

j'ai tort de trouver là un talent original. Personne ne l'a goûté ; mais a-t-on goûté *Adolphe*[1] ?

« 23 novembre.

« Chère amie, vous arrivez! C'est tout ce que je vois dans votre lettre. Quelle joie, quel bonheur de vous revoir, d'être sûre que vous venez! Je vous aime comme si j'étais jeune; c'est ce que je n'aurais jamais cru possible. Hier, la comtesse Stanislas que j'aime beaucoup vint chez moi aux Tuileries. Le premier mot qu'elle me dit, c'est que vous étiez partie de Pétersbourg, mais que vous alliez à Rome. Elle le savait de la comtesse de Nesselrode qui lui mandait en même temps que vous passiez par Vienne, et qu'elle y envoyait mon portrait, car je me suis fait peindre pour vous, chère amie, et c'est Mme de Nesselrode qui s'était chargée de vous envoyer la caisse. Rome me fit de la peine, cependant je n'osais murmurer, puisque c'était Madame votre sœur que vous y alliez chercher. Mais quelle joie me donne votre lettre d'aujourd'hui? Vous arrivez, vous venez ici sans détours, sans ce voyage d'Italie, qui remettait irrévocablement votre arrivée au printemps. Mais ne changez plus, ne me reprenez pas cela, vous me feriez trop de mal; je suis si accoutumée à la peine, que cette sensation de joie me bouleverse. Le 19 octobre est une date si fraîche pour Pétersbourg que je ne crois pas possible que les renseignements de Mme de Nesselrode puissent être les derniers. Mais vous souffrez et vous ne me dites pas de quoi. Ce voyage vous fatiguera peut-être, le

1. Roman de Benjamin Constant.

Digitized by Google

froid sera extrême et l'hiver s'annonce pour être rude, et, lorsque je me réjouis, je devrais peut-être m'affliger. Cependant une fois arrivée, ce climat vous vaut mieux que celui de la Russie ; je vous soignerai, je vous mènerai aux eaux, je m'emparerai de vous et je veux que pas une souffrance d'âme ni de corps ne puisse vous atteindre auprès de moi.

« Cette lettre va à Weimar ; elle vous y manquera peut-être encore ; je la fais partir sur-le-champ. Je vous embrasse un million de fois. »

Mme Swetchine atteignit, non sans peine, le but qu'elle s'était proposé dans son voyage et elle comprit de plus en plus que la bienveillance de l'empereur Alexandre ne suffisait pas pour imposer la justice ou l'impartialité autour de lui. Les préjugés contre le catholicisme allaient croissant, et l'âme de l'Empereur s'attristait sans que sa volonté s'éclairât ou se fortifiât. Le comte de Maistre lui-même avait vu son autorité morale plus contestée au moment même où sa position officielle était rentrée, comme la situation du roi son maître, dans des conditions normales. Il avait désiré quitter Pétersbourg.

La comtesse Edling continuait à résider à la cour de Weimar ; la comtesse de Nesselrode, mêlée, à côté de son mari, à l'agitation des plus hautes sphères politiques, ne pouvait plus consacrer à ses fidèles amitiés que de rares instants dérobés à d'impérieux devoirs. Enfin, pour comble de privation, Mme Swetchine n'avait plus retrouvé sa sœur. Le prince Gagarin, qui avait un jour éveillé les sentiments jaloux d'Alexandre, avait été adjoint à l'ambassade de Rome.

Digitized by Google

Mme Swetchine était donc rappelée en France par une double attraction, et, sans concevoir encore la pensée d'un établissement permanent à Paris, elle nourrissait cependant le projet d'un séjour prolongé au sein d'un pays qui l'avait de prime abord séduite et attachée. Elle mit ordre à ses affaires en vue d'une longue absence, et le général Swetchine s'éloigna volontiers, d'une cour qu'il n'avait jamais hantée en courtisan, et qui lui avait fait subir plusieurs déplaisirs immérités.

L'un et l'autre quittèrent la Russie à la fin de l'automne de 1818, le général pour n'y rentrer jamais, Mme Swetchine pour y faire encore un seul et dernier voyage sous le règne de l'empereur Nicolas.

L'Empereur et l'Impératrice laissèrent Mme Swetchine s'expatrier, comme ils avaient laissé s'éloigner la comtesse Edling, gardant à toutes deux estime et affection, mais accordant leur préférence à des intelligences et à des cœurs d'un ordre inférieur. Plus un souverain est absolu, plus il doit se tenir en garde contre la tentation de donner à l'habitude la place du mérite et des services. Les natures subalternes adulent, et, dans une certaine mesure corrompent leurs maîtres, même lorsqu'elles ne sont pas sciemment adulatrices ou corrompues; sans être exemptes de vanité, ni d'entêtement, elles sont incapables d'élever leur résistance à la hauteur d'une dignité soutenue et d'une ferme persévérance; heureuses d'obéir en ayant l'air de conseiller, elles s'abstiennent de contredire plus encore par stérilité de pensée que par défaut de courage. Sans rien préméditer, sans rien trahir, elles renouvellent et entretiennent, chez les

Digitized by Google

princes, la constante jouissance de leur supériorité; les dispensant de tout effort, elles les éloignent de tout progrès, et laissent s'enivrer, dans une stérile infatuation, de bons instincts qui auraient pu devenir des vertus et des forces.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

RETOUR ET MORT DU COMTE DE MAISTRE. — SECOND SÉJOUR DE MADAME SWETCHINE A PARIS. — L'ABBÉ DESJARDINS. — DÉPART DE MADAME SWETCHINE POUR L'ITALIE. — CORRESPONDANCE AVEC LA MARQUISE DE MONTCALM.

Le comte de Maistre, monté à bord d'un vaisseau russe, le 27 mai 1817, débarqua à Calais le 20 juin, et arriva le 24 à Paris. Il avait voulu voir la France avant de revoir son pays natal; mais il regagna promptement Turin, pour se livrer avec effusion aux douceurs de la vie de famille qui lui étaient presque inconnues. Il mit la dernière main à plusieurs de ses ouvrages, fit paraître le livre *Du Pape* et prépara les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Quatre de ses lettres ont été conservées : la première, datée de la Russie, les trois autres du Piémont.

« Saint-Pétersbourg, 17 (29) août 1816.

« Je suis chargé, Madame, par votre bonne amie, Mme la comtesse Razoumowski, d'une triste commission auprès de vous, celle de vous faire part de la mort de sa bonne maman, la pauvre baronne de Maltzen, que nous avons accompagnée aujourd'hui à la demeure éternelle. Elle est morte lundi, 14, vers cinq heures du matin, entre les bras de sa fille et de la fidèle Carizé. Mme Viollier, qui occupe en ce moment une petite maison de campagne sur la route de Catherinhof, tout près de Peterhof, a, très à propos, enlevé cette pauvre

Digitized by Google

comtesse et l'a emmenée avec elle. Je vais la voir. La princesse Sherebatof fait merveille de son côté ; enfin nous faisons ce que nous pouvons. Mais combien vous nous manquez et combien vous avez été regrettée en cette triste occasion par la malheureuse veuve, car c'est son titre !

« Mme de Maltzen a pris des remèdes qui la brûlaient. En les prenant, elle disait : — Vous me tuez ! Après sa mort, le médecin a décidé qu'elle avait des abcès dans la poitrine et qu'il n'en savait rien. Là-dessus, la pauvre comtesse s'arrache les cheveux et prétend qu'elle est coupable de n'avoir pas empêché l'usage de ces remèdes. Jugez comment elle pouvait se battre avec Stoffsin ! O médecine ! Nous allons voir incessamment un autre de ses chefs-d'œuvre. Le grand-maréchal part aujourd'hui ou demain dans un état déplorable : il ne s'agit pas moins que d'une dissolution d'entrailles. Il part accompagné de sa fille enceinte, de son fils et d'un médecin ; dévoré par une affreuse dysenterie, il doit mourir dans quelque auberge prochaine. Vous êtes peut-être assez simple, Madame, pour dire niaisement : — Et pourquoi part-il ? — Ah ! vous n'y comprenez rien ! Il a reçu cent mille roubles de l'empereur pour son voyage, il doit partir, ce qui est évident.

« Pour en revenir à votre triste amie, elle avait grande envie de revenir en ville incessamment et de se loger près de l'église, mais il n'y a pas moyen. La maison, comme vous savez, Madame, est en l'air, on ne sait à qui elle appartient. L'Empereur n'a rien décidé avant de partir. Les syndics disent qu'ils ne sont plus syndics depuis qu'on leur a signifié l'ukase impérial ; ils refusent d'accepter

Digitized by Google

les loyers qui s'accumulent. On ne voit pas de raison pour que cela finisse. J'espère, avec la grâce de Dieu, que la maison sera détruite avant que l'on sache à qui elle appartient.

« Hier avant de nous séparer, le dernier mot de la pauvre femme fut : — N'est-ce pas que vous lui écrirez? — Vous êtes bien persuadée, Madame, que ma parole ne se fit pas presser. Dès que votre amie aura repris un peu de force et de sang-froid, vous verrez arriver une grande lettre.

« Je n'ai rien du tout à vous apprendre sur moi, Madame, excepté que, suivant toutes les apparences je passerai encore l'hiver chez vous. Le sort qui m'attend sous un autre ciel serait plutôt le sujet d'une conversation que d'une lettre; d'une manière ou d'une autre, j'espère me trouver encore une fois sur votre route, et en vous attendant, je ne cesserai de vous regretter. Vous devriez bien, Madame, demander la place du prince Kaslofsky[1] à Turin. Vous pesez moins que lui, mais vous avez bien autant de poids, et, quoique votre esprit soit *faible et inconséquent*[2], nos esprits s'accommoderont fort bien du vôtre. Croyez-moi, bonne Sophie, mettez-vous en avant.

« Vous ne sauriez croire, Madame, combien j'ai d'obligation à cette bonne princesse qui ne m'a jamais laissé manquer de vos nouvelles; chaque mercredi et chaque samedi, je suis aux enquêtes. Je ne sais si vous êtes déjà brûlée[3] lorsque j'arrive, mais quand elle m'a dit : — Vous êtes nommé,

1. Ministre de Russie près la cour de Sardaigne.
2. Allusion aux termes de l'ukase qui avait proscrit les jésuites.
3. La princesse Gagarin avait l'habitude de brûler très exactement les lettres de sa sœur.

Digitized by Google

Monsieur le comte, — tout est dit; heureusement c'est beaucoup.

« Je baise respectueusement les deux mains de Sophie, en me recommandant à son souvenir; le mien est à elle dans les siècle des siècles. Je finis donc comme nos pères en priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Ah! rien n'est plus vrai, qu'il vous garde, qu'il vous éclaire, qu'il vous bénisse.

« Votre très aimable serviteur et éternel ami,

PHILOMATE DE CIVARON.

« Vous ai-je dit, Madame, que c'était mon nom latin[1]? »

« Turin, 26 octobre 1817.

« J'ai reçu, chère et respectable amie, votre lettre de Vienne du 13 septembre. Ne vous étonnez pas de mon silence, je vous en prie. Toujours en mouvement depuis mon départ de Paris, je n'ai renoué aucune correspondance réglée. J'ai été chez moi d'abord, où j'ai passé six jours dans une espèce d'enchantement continuel, environné de frères, de sœurs, de neveux, de nièces, de cousins, de cousines, caressé, fêté, célébré, gâté d'une manière inconcevable. Ensuite je me suis rendu à Turin où l'on m'a raccommodé suivant l'art. De là, à Gênes, chez ma sœur Mme de Saint-Réal, qui s'est mise à me corrompre de nouveau. Mais me voici enfin au centre des grands remèdes,

1. Philomate, dérivé du grec, signifie ami de la science, et Civarro est le nom latin de Chambéry. Le cardinal Chigi, depuis pape, sous le nom d'Alexandre VII, avait déjà, au XVIIe siècle, adopté le pseudonyme de Φιλοματής.

Digitized by Google

et je ne crois pas que le mal de Chambéry et de Gênes ait des suites.

« Je n'en sais pas plus sur mon sort que le jour où j'ai mis pied à terre dans cette auguste capitale. Ma situation ne peut se définir : je voudrais que vous en fussiez témoin. En attendant la finale que je vous ferai connaître, je ne m'impatiente pas du tout ; j'en ai vu d'autres depuis vingt ans ! Il ne m'arrivera jamais rien dont vous ne soyez instruite ; j'espère que vous me traiterez de même ; il ne peut y avoir divorce, ni même séparation d'âmes entre nous...

« Ah ! que ces idées raisonnablement bouffonnes de géographie et de chronologie me reviennent souvent à l'esprit en pensant à vous ! Aimable vigne battue par la tempête, à quel ormeau vous *gripperez-vous?* Quand votre cœur sera gonflé, bouffi d'amertume et de contradiction, qu'en ferez-vous? L'écraserez-vous entre deux pierres ! Ne faites pas cela, au nom de Dieu, et quand vous en aurez envie, écrivez-moi. Jamais je ne m'accoutumerai à ne plus vous voir, à ne pouvoir plus vous demander compte de vos idées, de vos jouissances et de vos chagrins. Quand une fois vous serez placée, envoyez-moi le plan de votre cabinet, que je voie votre table, votre fauteuil et la place de vos livres. Je fais ce que je puis pour en ajouter deux à votre pacotille, mais je suis prodigieusement contrarié par ceci ou par cela. Si je réussis, ce sera un beau tapage. La duchesse de Duras avait tranquillement oublié l'œuvre sur son bureau sans y penser une seule fois, pas plus qu'à son auteur ; lorsque M. de Chateaubriand m'en a fait part dernièrement avec toutes les excuses de la courtoisie,

Digitized by Google

je me suis mis à rire de la meilleure foi du monde. La duchesse de Duras a fort bien fait de m'oublier; moi-même je n'ai jamais pensé à elle que pour me rappeler à quel point j'avais mal réussi dans cet hôtel. Je m'y trouvais gauche, embarrassé, ridicule, ne sachant à qui parler, et ne comprenant personne. C'est une des plus singulières expériences que j'aie faites de ma vie; il me semble que je vous l'ait dit à Paris.

« Je ne puis encore répondre à tout ce que votre amitié voudrait savoir sur mon compte. Sans doute on a dit tout ce que vous dites et bien d'autres choses encore, mais rien n'est décidé, ni même probable. Ce qui m'amuse, c'est votre idée sur Rome[1]. Un jour je vous amuserai en vous nommant le personnage qui a conçu la même idée. En effet, si on ne considère que la personnalité, rien ne me conviendrait davantage, mais pour peu que vous regardiez autour de moi, vous verrez s'élever des obstacles presque insurmontables. Cette séparation de mon fils pour toujours est une espèce de damnation; je ne puis y penser sans frémir.

« Vous dites une chose bien plaisante et bien vraie sur ou contre la raison; la pauvre femme! Rien n'est plus vrai, c'est toujours elle qui est chargée de nous contrarier sur tout.

« Adieu, bonne, excellente, respectable amie. N'oubliez jamais que je ne puis me passer de votre estime, ni de votre attachement. Toujours ma pensée ira vous chercher, toujours mon cœur sentira le prix du vôtre. Reposez votre tête dolente sur

1. Mme Swetchine s'étonnait qu'on ne nommât pas M. de Maistre ambassadeur près du Souverain Pontife.

Digitized by Google

quelque bon coussin, dormez tranquille entre l'esprit et la vertu qui vous garderont de tout mauvais songe. Je baise avec le plus tendre respect vos deux mains et celles de votre aimable compagne avec sa permission. Acheminez sûrement, je vous en prie, ma prose incluse ; elle peut aller par la poste à défaut d'occasion. Ce que vous me dites sur une certaine possibilité dans l'arrangement de vos affaires m'a tout à fait ravi. Faites vite passer cette opération du cercle des possibles dans celui des réalités. Mes hommages, s'il vous plaît, à Monsieur votre époux. »

« Turin, 2 mai 1818.

« Il me semble, aimable et respectable amie, que vous pourriez bien avoir quelques torts avec moi. Il y a cinq ou six siècles, plus ou moins, que vous m'écrivîtes une bonne petite gronderie sur mon silence ; mais, au moment où je la reçus, une grande lettre de ma part courait vous dire que vous me faisiez tort. Bientôt une seconde lettre, plus longue encore que la première, prit aussi son chemin pour vous défendre les pensées contre la foi. La première était adresée à Vienne sous l'adresse que vous m'aviez laissée ; la seconde était directement adressée à Moscou, puisque vous datiez de cette ville sans aucune explication. Je devais suivre la règle connue, mais ni d'une manière ni d'une autre, je n'ai rien obtenu de vous, Madame, ce qui me met d'une humeur étrange et m'engage à vous dire que vous avez tort. Si cependant il vous plaisait de me prouver que j'en ai menti, je disputerai peu avec vous sur les preuves ; car j'ai une extrême envie d'être démenti. M. le comte de

Digitized by Google

Noailles, dans une lettre datée de Moscou, il y a cinq ou six mois, me dit bien qu'il vous a vue et qu'il n'est pas sans espoir de vous revoir à Babylone[1]; mais il s'en tient là, et ce n'est pas assez pour moi, à beaucoup près. Dieu me garde de perdre mon temps à quereller, mais de grâce, Madame, prenez la plume et satisfaites une amitié qui ne vous perd jamais de vue. Comment vous portez-vous d'abord? C'est le premier point; ensuite comment êtes-vous contente des hommes et des choses? Vos affaires me persécutent aussi l'imagination. Vous permettront-elles en effet de vous rapprocher de moi? Quand une fois vous serez à Paris et qu'en huit jours une de mes lettres pourra vous parvenir, je ne me croirai guère plus éloigné de vous que lorsque vous étiez à la campagne à Strelna, et moi dans la capitale. En me parlant de vous, chère amie, avec les détails attendus par un cœur qui vous appartient depuis longtemps par tous les liens de l'attachement et de l'estime, dites-moi un mot, je vous en prie, de tant d'autres amis dont je n'entends plus parler. Que fait l'excellente princesse de la rue Morskoï? et l'autre princesse qui s'appelait comme vous avant de s'appeler comme elle s'appelle, est-elle toujours romaine[2]? Il est plaisant qu'à la place où je suis j'en demande des nouvelles à vous, et il sera bien plus plaisant que vous lui fassiez mes compliments. On m'a dit qu'Hélène de L... s'était mariée, avec un homme sans doute, mais c'est tout ce que j'en sais. Avant de partir de Saint-Pétersbourg j'adressais une lettre d'adieu

1. Paris.
2. La princesse Gagarin, qui était en ce moment à Rome.

Digitized by Google

à notre ancienne amie Roxandre, et je lui demandais formellement une réponse, car j'avais toujours beaucoup aimé son amitié, comme dit la dame de Sévigné, mais elle n'a point voulu répondre à ma révérence de départ. Je crois que le fiel du petit Alecco[1] a touché la sœur. Quels que puissent être cependant ses petits torts à mon égard, je ne cesserai de lui rendre, à la sœur, toute la justice qu'elle mérite et de lui souhaiter tout le bonheur dont elle est digne. Persiste-t-elle toujours à n'avoir pas d'enfants ? C'est bien mal à elle. Mandez-moi, je vous prie, si les Russes ont eu la bonté de lire cinq ou six jours de suite le livre de son frère? De ce côté, je ne vois pas qu'on y fasse la moindre attention. C'est un chef-d'œuvre d'ignorance, de mauvaise foi, et même de mauvais ton. Un critique de bonne humeur s'en amuserait fort, je puis vous l'assurer, et la partie de l'illuminisme surtout prêterait à des plaisanteries perçantes sans préjudice des arguments. Tout en m'avançant comme vous savez[2], j'ai rencontré ce livre sur mon chemin. Un moment j'ai été tenté, cependant j'ai passé à côté en silence. J'ai cru devoir cette réserve à d'anciennes liaisons et à d'autres considérations. Je voudrais bien, Madame, pouvoir vous tenir d'autres propos de littérature sérieuse, et si vous pouviez me dépêcher un de ces pigeons si célèbres dans l'Orient, je le chargerais d'une bonne dépêche. Malheureusement, nous n'avons jamais pu naturaliser parmi nous cette élégante messagerie.

« Vous me gronderiez sûrement, Madame, si je

1. Alexandre Stourdza.
2. Le comte de Maistre fait allusion à son livre *Du Pape*, qu'il écrivait alors et qu'il allait bientôt publier.

Digitized by Google

m'avisais de terminer ma lettre sans vous parler de moi. Je me porte bien, je suis parfaitement libre, je travaille beaucoup, je ne cesse de m'occuper de vous et de faire des vœux pour votre bien-être dans toute l'étendue du mot. Ces nouvelles sont authentiques. Tout le reste attend les pigeons.

« Vous voyez que l'horizon politique est encore bien chargé de nuages. Je suis sur tout cela d'une philosophie admirable. Je n'ai plus assez de temps à passer sur ce globe pour m'échauffer sur ce qui s'y fait. Je n'ai pu lire cependant avec froideur un certain discours prononcé, dans une occasion assez solennelle, par un orateur distingué et dans ma langue. Quelle pièce, Madame! C'est le portrait en pied le plus beau et le plus ressemblant que j'aie vu de ma vie. Je le sais par cœur. Ne trouvez-vous pas qu'il pourrait suffire à une jolie petite conversation de six mois?

« Souvenez-vous de moi, Madame, et souvenez-vous de mon souvenir. Je me rappelle avec un charme toujours nouveau les heures charmantes que j'ai dues à votre esprit si sensible, à votre cœur si raisonnable. Agréez, je vous en prie, un attachement à toute épreuve et qui ne saurait finir qu'avec moi. Je n'ai aucun moyen de vous exprimer à mon gré à quel point j'ai besoin non pas de savoir, Dieu merci, mais d'être assuré que votre pensée prend quelquefois la peine de venir chercher la mienne.

« Votre très humble serviteur et véritable ami,

« M. »

Digitized by Google

« Turin, 22 juillet 1818.

« Bonne Sophie,

« Au sein de la plus amère douleur, je trouve cependant assez de force pour vous demander compte de votre silence. Le 21 décembre dernier je vous écrivis à Moscou, d'où vous m'aviez écrit vous-même ; point de réplique. Le 2 mai, je vous écrit de nouveau à Vienne, chez M. Artaud, point de réponse.

« J'ai perdu mon frère, l'évêque d'Aoste ; il vient de mourir dans mes bras. Un banquet fraternel était indiqué pour le 19 ; presque toute ma famille se réunissait de divers points de l'Etat, pour jouir chez moi de l'une des scènes ineffables dont nous avons été privés si longtemps. Le 18, au matin, celui qui en était le principal objet meurt après une maladie de quatre ou cinq jours, qu'on avait prise pour une incommodité. Nous sommes désolés, attérés, plus morts que lui. Fameux apôtre, théologien, homme du monde, admiré à Genève autant que parmi nous, excellent frère, ami d'enfance, voilà ce que j'ai perdu. Ah! Madame, quel effroyable coup ! C'est avec peine que je vous trace ces lignes que je ne puis multiplier, mais je n'ai pas voulu négliger une occasion sûre. Plaignez-moi, et si vous ne m'avez pas oublié, dites-le-moi.

« N'est-ce pas que si vous étiez ici vous seriez dans la chambre d'où je vous écris! Je baise ou je mouille vos deux mains. »

M. de Maistre survécut peu à l'évêque d'Aoste ; le 26 février 1821, il mourut âgé de soixante-sept ans, dans la plénitude de ses facultés, accablé de pressentiments sombres sur l'avenir de l'Italie

Digitized by Google

et sur celui de la France. Son portrait, constamment placé sous les yeux de Mme Swetchine, était suspendu entre le portrait de la comtesse de Nesselrode et celui de la duchesse de Duras. Son souvenir continuait pour ainsi dire, à planer sur la vie de Mme Swetchine. On verra plus tard quelle émotion son nom ne cessait d'éveiller en elle, et combien cette grande âme demeurait inébranlablement attachée à cette grande mémoire.

Entre tous les attraits qui contribuaient à fixer Mme Swetchine en France, il est permis d'affirmer que le premier et le plus puissant fut la liberté, la dignité et la charité de l'Eglise catholique. Pour la première fois, son cœur contemplait à l'aise la religion, dans la majesté de ses œuvres, de ses institutions sociales, et rencontrait des intelligences pénétrées de sa sève. Mme Swetchine ne chercha cependant pour la direction de son âme, ni l'éclat de la situation, ni les prestiges de l'éloquence. Un ecclésiastique vénérable, l'abbé Desjardins, vivait à l'ombre des tours de Notre-Dame, dans une modeste retraite laborieusement occupée et pieusement trahie par les incessants travaux de l'apostolat. Mme Swetchine lui donna sa confiance, et les lettres suivantes ne nous présenteront pas seulement le reflet des premières années catholiques de Mme Swetchine ; elles nous révéleront aussi, dans l'humble prêtre, l'un des types exquis du vieux clergé français; elles rappelleront à une époque quelquefois disposée à les mettre en oubli, de rares qualités de mansuétude, d'urbanité et de désintéressement.

La première des lettres de l'abbé Desjardins est antérieure au voyage de Mme Swetchine en Russie ;

Digitized by Google

moins d'un an de rapports avec elle avait suffi pour lui inspirer le langage qu'on va lire :

Ma très chère et bonne fille,

C'est par habitude que je vous donne cette seconde épithète et parce que vous l'avez jusqu'ici méritée au delà de tout ce qui se peut dire. Mais si vous pouviez l'avoir perdue, ce serait aujourd'hui. Ce n'est pas certes un bon ange qui vous a inspiré de me faire un présent magnifique. Vous eût-il suggéré de faire graver sur le vermeil ce que votre cœur avait à dire au mien? Si vous saviez comme ces dépenses me blessent! Une bagatelle à votre usage m'eût bien autrement flatté. Toutefois, la crainte de vous blesser me fait garder votre présent. Après tout, c'est un mémorial de votre attachement; chaque jour je relirai votre inscription pour la corriger.

Je veux vous donner un exemple de mes principes. Je ne vous offrirai rien de magnifique; mais ce ne sera pas sans prix pour vous : un reliquaire de la vraie croix, que j'ai porté dans un petit portefeuille, qui me sert depuis dix ans et qui m'a suivi dans mes prisons[1]. J'y joins un livre de mon humble bibliothèque, et voilà les présents que je vais vous porter avec mes tendres adieux. J'y joins, pour la bonne Nadine, un livre de méditations. Tout cela simple comme mon âme.

Vous partez, vous reverrai-je sur cette terre de peines et de soucis? Nous ne le savons, ni vous ni moi. Travaillons l'un et l'autre à nous revoir dans un lieu meilleur. Aimons à l'envi celui qui acheta si cher le droit d'être aimé de nous.

Je ne vous laisserai point aller, sans vous faire part des événements qui sont sur le point de changer ma situation. Vous seule au monde saurez que l'évêché de Blois m'a été offert et que j'ai dû le refuser, bien que j'aie procuré à mon meilleur ami[2] celui d'Orléans, qui le touche. D'après cela, l'on m'offre ou la cure de Saint-Thomas-d'Aquin ou une place à l'archevêché avec 10.100 francs d'appointements et un titre honorable. Je n'ai fait aucun choix; il paraît que l'une ou l'autre place me sera donnée, ce que je laisse à la

1. Sous l'Empire, durant la persécution de Pie VII.
2. M. de Varicourt.

Digitized by Google

volonté de mes supérieurs, tout en les conjurant de me laisser à mon repos. Voilà ce que je n'ai pas dû laisser ignorer à ma fille, à ma respectable et digne amie, la conjurant de ne jamais penser à moi sans prier pour mon salut éternel.

Adieu, ma promesse est stable et je ne monterai pas un seul jour à l'autel redoutable sans vous présenter à l'Agneau qui s'immolera par mes mains. Veuillez bien remettre à Mlle Nadine mon magnifique présent, l'assurant que je ne veux point la séparer de vous. Agréez, vous, que je ne vous sépare jamais de moi.

Ce 16 août 1817. DESJARDINS.

P.-S. — Je joins les bénédictions de mes pauvres à ma reconnaissance de vos tendres soins pour eux. N'oubliez point à Saint-Pétersbourg la rue des Brodeurs, où vous n'avez passé que pour faire du bien.

Ni les amis, ni les supérieurs de l'abbé Desjardins, ne purent vaincre sa modestie, et il persista à refusa la dignité épiscopale. On ne voulut pas cependant que ses lumières demeurassent entièrement cachées, et lorsque Mme Swetchine rentra en France, elle le trouva grand-vicaire de l'archevêché de Paris, près de M. de Quélen, qui professait et garda toujours pour lui la plus tendre vénération. M. de Quélen venait d'être nommé lui-même coadjuteur du cardinal de Périgord, qui s'éteignit dans un âge fort avancé, au mois de mars 1821.

La plupart des billets suivants de l'abbé Desjardins ne portent point de date ; on n'a donc point cherché à les classer méthodiquement. C'est la grâce et l'accent qui leur donnent leur prix.

J'offre à Dieu le premier instant de cette année, et à vous l'instant qui le suit, admirable et indulgente amie et fille. C'est en terminant mon oraison, et sur mon prie-Dieu, que je vous offre mes vœux à deux genoux ; ou plutôt, c'est à

Digitized by Google

notre maître commun que j'adresse mes supplications pour qu'il ouvre bien grandement les mains et le trésor de ses miséricordes sur vous.

J'apprends du petit L... des choses qui doivent faire beaucoup de peine à toute votre maison, et qui placent le prince et la princesse dans la nécessité de porter leurs vues ailleurs pour l'éducation de leurs chers enfants. Je mande L... et lui réserve une semonce de père et de vieillard. C'est un petit homme qu'a renversé la première surprise. Il n'a pas sucé la moelle des ours.

PH. D.

Vous voilà donc, très bonne et digne amie. Ah! que j'aurais de joie de vous revoir, et de réparer par un peu de causerie le vide d'une longue absence! J'irai vous voir; mais en tout cas vous êtes assurée de me trouver à l'archevêché demain et mercredi jusqu'à midi; jeudi aux Missions, depuis le petit matin jusqu'à une heure et demie.

Je suis harcelé et vous quitte brusquement pour des ennuyeux qui ne croient pas l'être.

Recevez mon respect.

Quel événement que celui d'hier à Sainte-Geneviève[1]! Une princesse, qui n'avait jamais paru en plus brillante santé, se trouve mal, est soudain emportée morte! Je suis encore si ému du coup, que je ne me sens la force de rien, sinon de crier merci. Que celui donc qui est debout sache qu'il peut tomber et tomber raide mort, sans autre préparation qu'une santé florissante.

Je vous attends demain, s'il est permis maintenant d'ajourner quelque chose au lendemain.

PH. D.

J'ai bien reçu la lettre de ma digne et chère fille et amie, mais je n'ai pas vu le jeune Gravel, il faudrait que je le visse pour, ensuite, en parler avec vous, ô la meilleure des créatures sensibles et généreuses!

J'irai vous offrir mes hommages sitôt qu'il n'y aura plus de 24 heures au jour, car il y en a bien quelques-unes de manque à mon nécessaire à chaque tour de roue. J'ai

1. La mort de la duchesse de Bourbon.

Digitized by Google

cependant un grand besoin de vous revoir. Agréez mon respectueux attachement.

PH. D.

Excellente fille et amie, vous me rendez un vrai service de m'envoyer de vos nouvelles. Je me doutais bien que vous n'étiez pas sans souffrances. Dieu ne les épargne qu'à ceux dont il ne veut rien faire, comme l'architecte ne taille point les pierres inutiles à l'édifice. C'est un langage de Dédicace; aussi la célébrons-nous demain. Renouvelons la consécration du temple : le vrai temple digne de Dieu, c'est une âme pure, un cœur de feu pour lui seul.

Adieu, recevez mes hommages, et rendez-les à la princesse.

Très chère amie,

Je suis désolé de vos courses inutiles. Voulez-vous venir lundi à une heure? J'y serai pour vous seule. Venez même à midi. Nous aurons un peu de loisir pour parler de ce qui touche nos cœurs, qui s'entendent et s'entendront toujours si bien. Je voudrais que vous n'eussiez que des consolations, mais Dieu ne le veut pas et il faut bien que ce soit le plus à désirer pour vous, car il est bon et il entend si bien nos affaires! Nous ne nous lasserons jamais de les lui confier, jamais de l'aimer, et cela nous dédommagera de l'isolement auquel nous condamne la pauvreté des grandes choses d'ici-bas. Le Roi est venu hier à la procession. Il a eu l'extrême bonté de s'arrêter pour me demander de mes nouvelles avec cette grâce que vous lui connaissez. M. le Dauphin en a fait autant, et même Mme la Dauphine. C'est un comble de faveur qui ôte la respiration, quand on considère sa petitesse et une telle distinction. Grâce à Dieu, cependant, il me semble que je n'en suis pas plus insolent.

A lundi vers midi.

Je prie toujours pour mon exellente fille et amie.

Très chère fille et digne amie,

J'ai été tourmenté de remords d'être parti presque sans vous en avoir prévenue, sans vous avoir dit adieu. Enfin je suis parti, j'ai quitté Paris. Conflans, la Seine et le monde

Digitized by Google

pour venir respirer à Courteille[1]. On a bien l'air d'avoir dit adieu à l'univers quand on est dans cette belle retraite : c'est tout une autre terre, d'autres créatures, rien ne ressemble ici à ce qu'on a quitté, si ce n'est par le cœur et la faculté d'aimer, car on trouve en ce lieu des cœurs tout à fait sensibles et d'une bienveillance qui ressemble merveilleusement à de l'amitié.

Et puis on y respire sous les plus beaux ombrages, on marche sans monter ni descendre, par une foule de chemins qui conduisent à d'autres et ne vous ramènent à la maison qu'après vous avoir égaré. Vous me direz que c'est un petit mérite pour un jardin de n'avoir ni montagnes ni précipices au moins apparents ; mais, chère amie, vous n'avez pas soixante-seize ans, et je suis chez des propriétaires qui en ont plus de quatre-vingts ; d'ailleurs, je retrouverai assez de hauts et de bas à mon retour ; souffrez que je me plaise dans l'uni et dans le plain-pied.

Je lis une espèce de pamphlet qui m'amuse, mais que j'aurais besoin de lire à côté de vous. C'est Rulhières, sur la révolution de Russie qui éleva Catherine. J'avoue que tout ce que j'y lis me fait horreur, et je me demande si c'est vrai. Pour les résultats, sans doute, ils le sont ; mais les détails m'ont l'air imaginés par un roué pour le plaisir de faire haïr et mépriser les puissances.

Très chère fille et incomparable amie,

Je l'ai reçue, lue, collée sur mes lèvres, cette petite lettre de Vichy du 19 courant. J'y réponds sans délai, quoique impotent. Heureusement je le suis moins des mains que des jambes qui sont aujourd'hui plus grosses qu'une taille de demoiselle. D'où vient cela ? me direz-vous. Ah ! d'où vient cela ? D'où vient le vent ? C'est le vent qui a causé tout le fracas, et qui a failli me faire faire en peu de jours un tout autre voyage que celui du Mont-Dore. Enfin, c'est une forte répercussion dans un moment de transpiration et par un froid de glace. De là un fort accès de fièvre, et des redoublements, saignées, vomitifs, purgations, conva-

1. Habitation de Mme la comtesse de Courteille, qui y vivait avec sa fille, la marquise de Rochechouart, et sa petite-fille, la duchesse de Richelieu.

Digitized by Google

lescence et enflure des jambes par laquelle on espère que finira la comédie. Mgr l'Archevêque m'a conduit à Conflans où je prends du repos, et d'où je réponds à toutes vos injures.

Il n'est pas dit que le voyage du Mont-Dore ait lieu; la faculté délibère, attendons qu'elle rende son oracle. J'attends avec résignation et me trouve aussi bien ici qu'aux eaux. Ne pensez pas, chère fille, malgré toute notre insensibilité prétendue, que je passe près de Vichy sans y faire halte quelques heures, pour m'assurer du bien que vous font les eaux. Je voudrais que mes docteurs m'envoyassent à Paris; j'y serais guéri par le plaisir d'être avec vous. J'espère que tout notre temps ne serait pas perdu et que nous nous exhorterions l'un l'autre à mettre à profit les misères de la vie pour notre éternité. Ah! chère fille! que la vue de ce terme sans limites agrandit l'âme et lui fait impatiemment désirer le brisement de ses fers! Que l'exil me semble long et dur! Quand viendra le moment de s'envoler vers sa patrie?

PH. D.

Oui, oui, oui, chère fille et incomparable amie, allez à notre Dieu, à notre défenseur, à notre tout, et rendez-lui grâce des bienfaits de tout genre qui découlent de lui depuis qu'on est au monde. J'étais à le remercier pour vous et pour moi, quand on est venu me tirer d'auprès de lui ; mais on le retrouve en tout lieu. Dans ces jours de frimas et de glace, il nous reçoit auprès du feu, et même du nôtre ; il s'y rend avec bonté.

Recevez mes vœux pour l'année qui s'en va éclore. Je dois penser que ce sera ma dernière : avis à qui a des oreilles. Priez, chère amie, pour que ma fin soit bonne et continuez encore quelques années à grossir votre trésor : on n'a jamais assez. Adieu, pardonnez à ma main paresseuse et à ma tête usée : le cœur me reste et il est encore bon. Vous y tenez la grande place d'honneur après le maître. Adieu. »

Au moment où la grande naturalisation de l'intelligence et du cœur transformait le salon de la voyageuse russe en l'un des foyers les plus recher-

Digitized by Google

chés de la meilleure compagnie française, un incident de la vie intime fit prendre soudainement à Mme Swetchine la résolution d'un voyage qu'elle considéra comme une seconde expatriation.

La jeune Nadine Staëline ne quittait pas sa mère adoptive; elle était devenue une personne accomplie. La comtesse Octave de Ségur avait trois fils. Le plus jeune des trois, Raymond de Ségur d'Aguesseau, causa une vive surprise à sa mère en manifestant l'intention arrêtée d'épouser Mlle Staëline, quoique étrangère et d'une santé débile. Mme Swetchine, qui était la personne du monde la plus incapable d'user d'une affection pour servir un intérêt, fut à peine informée des sentiments du jeune de Ségur, qu'elle se reprocha de ne pas les avoir prévus et découragés. Elle ne se borna pas aux remontrances et aux résistances de la raison, elle prit le parti de se sacrifier elle-même, de quitter la France et de n'y rentrer qu'après avoir obtenu de l'absence et de l'oubli leur office ordinaire. Ayant à choisir le lieu de cet exil volontaire, Mme Swetchine tourna les yeux vers l'Italie, où l'appelaient sa ferveur religieuse, son goût toujours passionné pour l'étude, et la présence de sa sœur. Ce voyage et la situation qui le faisait entreprendre durèrent deux ans.

Quelques fragments de la correspondance de Mme Swetchine durant ce voyage nous ont été conservés; c'est à eux de parler au public.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTCALM

« Turin, 24 septembre 1823.

« Combien j'ai été heureuse de trouver ici une lettre de vous et que je vous remercie de me faire

Digitized by Google

entendre une voix amie au milieu de cette solitude toute peuplée d'inconnus !... Il y a quelque chose dans l'absence qui sert merveilleusement à faire reprendre aux objets leur véritable place. Si j'avais entrepris le voyage que je fais dans un but de plaisir ou même de curiosité, je puis certifier que cent fois pour une je serais déjà retournée sur mes pas. Cette nécessité de défendre à chaque instant son temps et son argent est insupportable, et la prose du voyage entreprend trop sur la partie poétique, pour que les meilleurs moments ne paraissent pas trop achetés. Dans les villes vous n'imaginez pas toutes les petites vexations qu'il faut subir; partout une surveillance ombrageuse et incommode rappelle les temps les plus difficiles: chacun en fait plus qu'il ne doit pour s'assurer apparemment qu'il en fait assez. Quelle pitoyable chose que de tels moyens, et qu'il y a en effet de sujets de crainte quand, en fait de peur, on ne dédaigne rien!

« La Savoie, malgré la sévérité de ses aspects, m'a paru charmante. Ses montagnes déjà si élevées préparent insensiblement à la majestueuse grandeur des Alpes. En descendant du côté du Piémont la transition est brusque. Trois heures après avoir quitté les religieux du mont Cenis, je me trouvais dans la riante petite ville de Suse au milieu de la place publique qu'animait encore une foire qui avait eu lieu la veille, et à deux pas de ma fenêtre était dresée une corde sur laquelle un saltimbanque exerçait ses talents.

« Tout rappelle la France sur la route que j'ai suivie: la Savoie est toute française, le Piémont l'est encore à demi; le Savoyard parle le français

Digitized by Google

mieux que ne le parle souvent le paysan français lui-même, et le Piémontais le mêle à son mauvais italien. Mais que cette illusion est incomplète et de combien de manières ne m'aperçois-je pas que je suis hors de cette chère France qu'aucun étranger n'a jamais aimée comme moi!

« Je vous écrirai de Florence, peut-être plus tôt, et en attendant je vous demande de vous rappeler souvent que les moindres preuves de votre souvenir me sont infiniment chères. C'est aujourd'hui que les troupes autrichiennes évacuent complètement le territoire sarde. »

« Florence, 31 octobre 1823.

« Si j'en excepte cinq ou six jours fort agréablement passés à Gênes, mon voyage depuis Turin a été pénible et même périlleux dans sa dernière partie. Je vous en ferais la description, s'il n'entrait dans mon système de vous épargner les montagnes, la mer et les torrents, tous ces grands effets qui plaisent surtout à ces natures passionnées dont vous ne voulez plus entendre parler. Plus je pénètre dans ce pays, plus je regrette ne l'avoir pas vu dix ans plus tôt; je ne l'aurais pas observé mieux, mais à coup sûr j'en aurais joui davantage. L'Italie a tout l'éclat, toute la naïveté, toute l'inspiration de la jeunesse, et je sens qu'on ne saurait apprendre à la connaître en la jugeant froidement. Il ne suffit pas d'être instantanément ravi par la contemplation de ses trésors, il faudrait que son ciel pût faire tout oublier, et que cette double magie de la nature et de l'art rencontrât en nous cette force de prestige qui nous absorbe dans ce qui nous plaît, et laisse si parfaitement inaperçu ce

Digitized by Google

qui nous blesse. J'en suis très loin, car sans cesse je passe de l'enthousiasme qu'excitent en moi certains objets à l'extrême sévérité que développent en moi certaines choses.

« C'est avec un cœur tout français que j'ai remercié Dieu de l'heureuse issue de la grande entreprise[1]. Voilà le roi de France remonté pour la troisième fois sur son trône, et j'espère que cette fois-ci c'est tout de bon. Ce succès doit donner tant de force au gouvernement que, s'il le veut, il est sûr d'avoir réduit également amis et ennemis, et de pouvoir les faire marcher dans cette voie de modération et de sagesse qui jusqu'ici n'a paru convenir ni aux uns ni aux autres... Ce n'est pas une raison de désespérer de leur cause, car je vois tant de gens qui gâtent leurs propres affaires, que je trouve immense, comme avantage, de n'être pas à soi-même son plus grand ennemi. Qui de nous peut en dire autant? Hélas! ce n'est pas moi, ni même vous! »

« Rome, le 2 décembre 1823.

« Mon regret d'être restée longtemps sans vous écrire mériterait bien de vous toucher, si vous n'en aviez fait la chose la plus intéressée qui soit au monde, en me persuadant qu'il n'est pas une chance pour moi que j'aie un mot de vous quand je ne l'ai pas provoqué. En vérité, en fait d'affection et de témoignage, vous êtes encore sous le régime de la loi ancienne, et toute ma reconnaissance de la petite lettre que je viens de recevoir ôte peu à mon mécontentement du silence qui l'a précédée,

1. La délivrance du roi d'Espagne.

Digitized by Google

et de celui qui suivra probablement. J'ai mis près de huit jours à venir ici, et immédiatement après mon arrivée, j'ai été si souffrante que pendant dix ou douze jours j'ai été incapable de toute occupation, de rien autre que de goûter le plaisir de me retrouver tout à fait en famille, de me réchauffer au brillant soleil de Rome, de me reposer enfin dans le sein de ce *dolce farniente* qui a bien son prix, même sous d'assez mauvais auspices... J'ai trouvé l'établissement des miens charmant[1]. Ils ont arrangé avec beaucoup de simplicité et de goût un de ces palais[2] de Rome au prix desquels on a un fort médiocre appartement à Paris; ce qui leur fait réunir dans leur logement les avantages des deux pays, le confortable et le beau. La salle où nous dînons est couverte de fresques de l'Albane, et, au fond de la cour, nous avons une fontaine qui embellirait ailleurs une place publique. On ne peut se faire une idée de la magnificence des constructions et des matériaux qui y sont employés. Ici les colonnes de marbre font concevoir le goût des portiques. Assurément je n'ai pas été insensible à tout ce que j'ai vu en Italie; mais il y a loin de là à l'impression vive, profonde, ineffaçable que m'a faite Rome. C'est la reine des villes, c'est un monde à part de celui que nous connaissons, où tout est différent de ce qui nous a frappé ailleurs, dont les beautés et les contrastes sont d'un ordre si élevé que rien n'y prépare, que rien ne saurait en faire ni deviner, ni même pressentir l'effet. Tout ce qui manque à Rome ajoute à l'impression

1. Du prince et de la princesse Gagarin.
2. Palazzo Verospi, Corso.

Digitized by Google

qu'elle produit. On ne voudrait pas voir cultiver ses campagnes, voir repeupler ses faubourgs presque déserts ou la ville habitée s'étendre; il faut que Rome, empreinte de vétusté, soit un peu triste pour répondre à tant de puissance détruite, à tant de grandeur abaissée. Les idées s'agrandissent ici, les sentiments y deviennent plus religieux, le cœur s'apaise. On ose à peine souffrir à l'aspect des lieux qui rappellent tant de souffrances, ni manquer de force où l'on en a tant montré.

« J'ai retrouvé avec un grand plaisir le duc de Laval[1], qui est fort aimable pour nous. Nous le voyons souvent; sa société est douce et il met beaucoup dans la conversation, quand ce ne serait que par le goût qu'il témoigne pour elle. Le duc de Rohan[2] est venu me voir aussi; il est moins sauvage à Rome et m'a bien promis de ne pas l'être pour nous. Rien assurément ne pouvait le mettre plus en valeur que l'état qu'il a embrassé, il sied à son esprit, et c'est avec beaucoup d'avantages pour lui qu'il y a plié toutes ses manières. Nous avons beaucoup parlé de vous, lui avec infiniment d'intérêt, et moi? vous savez si j'y mets mieux que tout cela. »

« Rome, le 17 décembre 1823.

« Comment vous peindre la vivacité de toutes les impressions qui se sont succédé à ma première excursion dans Rome; cette charmante variété d'aspects, cet intérêt croissant à chaque pas? Je me croyais dans un monde nouveau, et j'avais

1. Ambassadeur de France près le Saint-Siège.
2. Depuis cardinal et archevêque de Besançon.

Digitized by Google

raison, car Rome comprend dans sa vaste enceinte tout ce qu'il faut ailleurs aller chercher au loin, et la ville et la campagne, tout le bruit de la foule et les plus silencieuses solitudes. Et cependant aucune transition n'est brusque ici; vous n'apercevez nulle part ce fatigant mélange d'objets discordants entre eux : on dirait que tout y est ménagé pour donner plus d'unité au tableau, pour en rendre l'étude plus facile. Saint-Pierre, le Vatican et toutes ses appartenances forment un tout complet. Au retour du mont Palatin, séjour des Césars, s'étendent ces cirques, ces hippodromes, ces thermes qui accompagnaient leurs palais, et toute la République vit encore dans ce Forum, dans ce Colysée qui y touche. Non seulement les objets sont grands et intéressants par eux-mêmes, mais leur ordonnance est poétique et belle. Toutes les époques de l'histoire sont là en présence, séparées et distinctes : il semblerait que chacune d'elles a voulu imprimer son caractère aux monuments qui en restent, avoir un horizon qui lui soit propre, et, pour ainsi dire, une atmosphère particulière. On sent ici un besoin de vivre dans le passé qui combat étrangement ce penchant naturel à l'homme de s'élancer dans l'avenir; il est aux prises avec ses deux éternités, et le présent, auquel pourtant il n'échappe pas, plus que jamais lui paraît fugitif et misérable. Je vous demande pardon de ce petit bout de sermon ou d'épopée : il faut se taire sur Rome ou rendre les mouvements qu'elle renouvelle sans cesse. »

« Rome, 9 janvier 1824.

« ... Je suis toujours plus contente de Rome,

Digitized by Google

du genre de vie que j'y mène, et qui est un peu celui d'un écolier qui vient vivre sur les lieux, avec les gens qu'il a rencontrés dans ses livres. Tous mes goûts, qui ont sommeillé longtemps sans s'éteindre, ont repris une activité nouvelle ; j'ai trouvé ici, en tout genre, de grandes ressources, et je recueille, en calme et en bien-être, l'effet naturel d'un véritable accord entre nos sentiments et nos pensées avec les objets extérieurs. Cette dernière épreuve est décisive pour moi ; je vois clairement aujourd'hui ce que la défiance de moi-même ne me laissait qu'entrevoir, c'est que la vie la plus retirée et la plus sérieuse est la seule qui me convienne parfaitement. Cette découverte me suivra à Paris, le lieu du monde qui m'attire davantage et dont le souvenir gâte toujours mes jouissances. En vérité, on ne saurait lui offrir un plus magnifique holocauste que toutes les séductions sacrées et profanes de la Ville éternelle. Quand il n'y aurait que le charme du climat, le sacrifice serait déjà de quelque valeur. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de gelée, à peine quelques jours où nous n'ayons pas joui d'un soleil qui brille dans toute sa gloire. L'hiver ici n'empêche pas plus le beau temps que les peines dans la jeunesse ne sont un obstacle au bonheur. Je fais sans cesse des promenades délicieuses dans ces belles villas qui sont aux portes de Rome, et qui ne ressemblent pas plus aux maisons de campagne de France ou d'Allemagne que Rome même ne ressemble aux autres capitales. Tous les jardins ici sont calculés sur la saison où partout ailleurs on renonce aux beautés de la nature ; tout y est planté d'arbres verts : les chênes, les cyprès, le pin d'Italie, le plus

Digitized by Google

pittoresque des arbres, y abondent. Tous les murs sont tapissés d'orangers, de citronniers qui, sans rien perdre de leur riche feuillage, sont couverts de leurs fruits, et on y foule un gazon digne du printemps. Des eaux toujours jaillissantes, cette profusion de marbres, ces belles lignes d'architecture, cet horizon de montagnes que l'on croirait transparentes, sont comme des beautés qu'il faut venir chercher à Rome et dont rien ne saurait donner l'idée. Si l'on pouvait se rendre indépendant de ces impressions que l'on ne transplante pas, et qui nous attachent au lieu qui les a fait naître, c'est sûrement ici que l'on dresserait ses tabernacles, et je ne suis point étonnée que Rome ait été, dans tous les âges, la patrie de ceux qui n'en avaient plus, les vrais Champs-Elysées de toutes les ombres du pouvoir et de l'existence sociale.

« Je ne vous ai parlé dans ma lettre que des délices; j'aurais pu tout aussi bien vous parler d'une peine que chaque courrier accroît. »

« Rome, 1er février 1824.

« ... Hors les choses, je vis peut-être davantage à Paris qu'à Rome. Lorsque je reviendrai, rien donc n'en aura été interrompu. Dieu veuille que hors de moi rien ne soit changé! Jamais je n'ai ressenti davantage le besoin de soigner les affections et de reprendre les habitudes qui doivent être celles de ma vie. Malheureusement, le besoin de la fixité n'est qu'en moi, et le germe de toutes les incertitudes est dans les circonstances qui m'enveloppent de toutes parts...

« Les considérations les plus impérieuses pèsent

Digitized by Google

sur moi; vous vous les expliquerez facilement, et la seule chose que je crains que vous n'entendiez pas, c'est tout ce qu'il m'en coûte. »

« Rome, 13 février 1824.

« ... Quand on s'est quitté soi-même de bonne foi et qu'on est fort décidé à ne pas se reprendre, je ne sais quelle onction douce et suave se mêle à toutes nos peines et nous rend cette élasticité qui nous relève sous les coups qui auraient dû nous briser. Il m'est si commode de m'être faite si exclusivement française par le cœur, que je n'omets rien pour devenir tout à fait italienne par l'esprit. J'aborde Rome par tous les bouts : je mène de front toutes ses ressources, je m'enfonce dans sa littérature, je m'initie aux mystères et aux prodiges de ses monuments et de ses arts, j'étudie son histoire sous cet admirable ciel qui semble ressusciter tout ce qu'il éclaire. A chaque pas ici, il faudrait s'arrêter pour connaître et pour méditer. Je vous ai déjà dit que, ainsi que l'ancien peuple romain, toutes les fêtes que je me donne sont en plein air, et que, quant à la société, ma réclusion est complète. Le soir je ne bouge pas plus de mon fauteil que vous de votre canapé, et c'est sans envie que j'écoute le récit de tous les plaisirs qui se succèdent, et que le carnaval va faire dégénérer en vrai délire. On vient de donner une fête charmante chez l'ambassadrice d'Autriche[1] deux comédies françaises entre autres, et sur huit ou dix hommes qui y jouaient, il n'y en avait pas

1. La comtesse Appony, née Nogarola, plus tard ambassadrice en France, et qui a laissé à Paris un durable souvenir.

Digitized by Google

deux qui fussent de la même nation et pas un seul qui fut Français, ce qui tendrait tout au plus, comme vous voyez, à vous convaincre toujours davantage de l'universalité de votre langue. Une fois la semaine il y a comédie anglaise, jouée par la meilleure compagnie de Londres. Elle réussit assez, sauf un essai de musique anglaise bien propre à révolter les oreilles italiennes. Il y a tous les soirs opéra, bal ou une réunion très nombreuse qui commence toujours par les cardinaux, que l'on ne peut se dispenser d'inviter à toutes les fêtes que l'on donne. Ils dégrossissent le bloc, et puis s'en vont, si le genre de la fête ne leur convient pas. Le duc de Laval est de tout; Mme Récamier n'est de rien et paraît préférer sincèrement la vie retirée. Je ne crois pas qu'elle ait visé à l'effet, et c'est heureux, sa beauté et sa célébrité étant sur leur déclin : les débris ne font guère de sensation dans un pays de ruines. Il semble que pour être attiré à elle il faut la connaître davantage, et après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs. Peut-être, cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, que si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué. La passion, exclusive de sa nature, atteint bien plus encore la vanité de ceux qui espèrent que leur sensibilité... »

« Rome, le 16 mai 1824.

« ... Paris ne doit rien valoir à un jeune homme qui a fini ses études et qui n'est pas encore à l'âge où l'on songe à les recommencer; c'est dans

Digitized by Google

cet intervalle cependant que se forment les goûts, les habitudes, et il est important de l'occuper d'une manière qui ne soit pas tout à fait inutile. A moins de voyager comme M. de Humboldt, j'ai toujours pensé que les voyages étaient la partie frivole de la vie des gens sérieux, mais aussi c'est la partie sérieuse de la vie des gens du monde; quoiqu'on fasse, on y apprend toujours quelque chose, quand ce ne serait pour un Français que la substance de ce vers:

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

« Le séjour de Rome a encore beaucoup ajouté à ma tendresse pour mes neveux qui sont vraiment charmants. Les deux aînés m'attachent particulièrement, et quant à leur caractère, leur excellente direction, ce sont presque des hommes faits, je dirais des hommes estimables, si ce mot pouvait aller avec leurs faces de chérubins.

« ... Nous comptons partir dans quelques jours pour éviter dans le Nord de l'Italie l'extrême chaleur. Nous commencerons par Bologne et Venise pour finir par Milan et les lacs. De tous les points de l'Italie, je suis sûre que Rome attirera toujours mes vœux; on y vit encore moins au milieu de ses frères qu'au milieu de ses ancêtres, ce qui mêle quelque chose de filial à toutes les impressions.

« Vous demandez si j'ai été contente de la semaine sainte. J'en ai admiré la pompe, rendue cependant fort incomplète par l'absence du pape[1]. Mais l'imagination devine ou dépasse si aisément

1. Léon XII, successeur de Pie VII.

Digitized by Google

tout ce qui est de la magnificence, que la surprise n'a rien ajouté à mon admiration, si j'en excepte la musique dont le caractère solennel et religieux et l'étonnante exécution sont au-dessus de tout éloge. Cette musique fait rêver avec Pythagore à l'harmonie des corps célestes et à toutes les merveilles qu'on lui attribue dans les premiers âges du monde : c'est vraiment le sublime et le sublime du langage des anges ; passez-moi des expressions qui vous paraîtront hyperboliques, en faveur du ravissement que vous auriez, j'en réponds, partagé avec moi; il ne s'est pas étendu à tout le reste, et c'est au moins une preuve de ma sincérité. J'avoue que si j'étais consultée, j'exigerais plus de calme, plus d'ordre dans les solennités religieuses que n'en peut comporter une foule bruyante qui se précipite brusquement d'une chapelle à l'autre et qui fait céder toutes les convenances aux besoins d'une avide curiosité. Je voudrais aussi que le culte ne réunît que des intelligences soumises, si ce n'est des cœurs vraiment unis, et je vous avoue que cette foule d'étrangers dédaigneux et moqueurs m'a fait regretter plus d'une fois qu'un appât quelconque les attirât parmi nous, dans un temps surtout où l'on aimerait tant pouvoir oublier l'esprit de contradiction, d'erreur et d'orgueil.

« Rome se dépeuple journellement, d'étrangers s'entend, car les Romains ne lui préfèrent jamais les eaux, ni les voyages, ni la campagne. »

Digitized by Google

CHAPITRE X

EXCURSION A CARLSBAD. — RETOUR A ROME. — MADAME RÉCAMIER. — EXTRAITS DU JOURNAL DE VOYAGE.

La saison des grandes chaleurs était proche. La maladie de foie dont Mme Swetchine ne guérit jamais la faisait déjà cruellement souffrir, et les médecins lui prescrivirent de gagner, par le nord de l'Italie, les eaux de Carlsbad, en Bohême. Elle partit au commencement de juin, s'arrêta deux jours à Bologne et continua sa route à travers le Tyrol. « Le Tyrol après l'Italie, écrivait-elle à Mlle de Virieu, c'est comme si l'on passait de l'Enéide aux Eglogues. » A Carlsbad elle retrouva la comtesse de Nesselrode et fit connaissance avec le comte de La Ferronnays. Elle reprit ensuite la route de l'Italie par Ischel et Salzbourg, traversa Milan au mois d'octobre, puis Ancône, Lorette et Terni.

Une lettre à la comtesse de Saint-Aulaire nous rend compte des premières impressions de son retour à Rome.

« Rome, 7 décembre 1824.

« J'ai reçu votre lettre et il m'est bien doux de m'assurer ainsi, au moins de temps en temps, de votre souvenir. J'y réponds par tout le mien, mais vous seule y avez quelque mérite : hors de Paris les absents se perdent dans l'ombre, tandis que pour ces mêmes absents, Paris est le seul point éclairé du tableau.

Digitized by Google

« Combien je regrette que vous ne vous soyez pas mise à la tête de la caravane de compatriotes qui vient d'arriver : M. et Mme de Montmorency, Mme d'Hautefort, etc., etc.; je ne les ai pas vus encore, mais le duc de Laval doit nous réunir demain. On passe le mont Cenis en tout temps; armez-vous d'un peu de courage et venez nous surprendre. A l'exception d'un mois ou six semaines que je compte donner à Naples, je passerais à Rome tout l'hiver, pour reprendre la route de Paris au commencement d'avril.

« On vit ici dans une indépendance parfaite, beaucoup plus grande, à mon avis, que cette liberté de Paris tant vantée, par cela même que, la société offrant moins de séduction, on échappe plus aisément à son goût pour elle et à l'attention générale. D'ailleurs si on était tenu à quelque chose, ce serait envers des étrangers, car les gens du pays ne font rien pour accueillir et on ne les rencontre guère que dans les foules qui sont ici toute la société. Je ne doute pas que vous ne trouviez ici même, dans les personnes beaucoup de ressources. Cette vie commune dont vous êtes inquiète reprend bientôt ses droits. On s'accoutume si aisément à tout ce que la grandeur peut avoir de plus solennel ! On finit si sûrement par dîner et dormir à Rome, qu'il y a une foule de gens qui ne font que cela. Je n'ai point connu lord Byron et je l'ai pleuré : c'est probablement l'histoire du plus grand nombre. La remarque que vous me faites me paraît bien juste : une vertu sévère est seule digne de s'associer à des succès héroïques, comme il faut des voix pures pour chanter les malheurs de Sion. L'adoption de sa fille par les Grecs ne vous a-t-elle pas rappelé

Digitized by Google

un peu la fille de la nation? L'ordre surnaturel est seul interverti, on a commencé par la parodie. L'abandon des Grecs sera toujours une tache ineffaçable; jamais la prudence du siècle n'a mérité autant d'être flétrie. Les gouvernements reculent devant une entreprise hasardeuse peut-être, mais impérieusement commandée, comme nous reculons devant des sacrifices nécessaires. Eh bien! qu'arrive-t-il? C'est que Dieu nous arrache ce que nous ne donnons pas. Je ne serais nullement étonnée que la guerre suivît une si honteuse inaction; j'en serais bien aise, parce qu'il faut désirer que tout le monde fasse bien; d'une autre part, je désirerais que les Grecs, faisant bien et toujours mieux, se passassent de tout le monde.

« J'ai bien joui de cette espèce de trêve consentie spontanément par tous les partis en France. Les actes du nouveau règne[1] ont dû étonner et satisfaire à la fois; mais ce n'est pas par des faits, quelque honorables qu'ils soient pour le pouvoir, que l'on peut expliquer un si vif et si général enthousiasme, le charme de la nouveauté y a bien sa part. N'avez-vous pas été bien contente de l'article de M. de Salvandy sur Saint-Denis? Il m'a paru admirable. Dans le moment où il écrivait, la fusion était toute faite dans son esprit.

« Ma sœur me charge de mille souvenirs pour vous. Elle est mère de famille plus que jamais; ses enfants sont charmants, je les aime à la folie, et si jamais je suis pape, je sens que j'aurai beaucoup de peine à échapper au *népotisme*.

« Adieu, écrivez-moi pour me dire que vous

1. Avènement du roi Charles X.

Digitized by Google

venez ; si vous ne venez pas, écrivez-moi encore pour me consoler de ce triste ajournement. »

Vers la même date, Mme Swetchine écrivait à Mlle de Virieu[1] :

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu le sacrement de la Confirmation, qui n'est pas valide reçu dans l'Eglise grecque. J'y ai pris le nom de Jeanne à l'intention de saint Jean l'évangéliste, pour qui je me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé un peu entre ce nom et celui de Marie ; mais je comprends encore mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la mère, et le premier l'a emporté. »

« Durant le séjour à Carlsbad, Mme de Nesselrode avait promis à Mme Swetchine de venir la rejoindre et elle fut fidèle au rendez-vous. Mme Récamier était accompagnée de son ami, M. Ballanche, et de M. Charles Lenormant, qui allait devenir son neveu. Le duc de Laval eut hâte de les mettre en rapport avec Mme Swetchine.

Le premier jugement de celle-ci fut promptement modifié, et céda aussitôt à l'attrait des sérieuses et rares qualités de Mme Récamier. Dès les premiers jours de décembre 1824, on lit dans un billet de Mme Swetchine adressé au duc de Laval :

« Je ne veux pas attendre que vous veniez pour vous remercier de la visite que j'ai reçue et que mon intention était de prévenir. J'ai trouvé votre amie telle que vous me l'aviez dépeinte ; vos portraits sont plus que ressemblants, ils ont toute la

1. Fille du comte de Virieu, député de la noblesse du Dauphiné en 1789.

Digitized by Google

physionomie et toute la grâce du modèle. L'amitié est heureuse, quand elle fait deviner aux autres tout ce qu'elle sait elle-même. »

Après les fêtes de Noël, la comtesse de Nesselrode et Mme Swetchine partirent pour Naples, et c'est de là que Mme Swetchine adressait à Mme Récamier la lettre suivante :

« Naples, samedi.

« Je me suis sentie liée avant de songer à m'en défendre ; j'ai cédé à ce charme pénétrant, indéfinissable, qui vous assujettit même ceux dont vous ne vous souciez pas. Vous me manquez comme si nous avions passé beaucoup de temps ensemble, comme si nous avions beaucoup de souvenirs communs ; comment s'appauvrit-on à ce point de ce qu'on ne possédait pas hier ? Ce serait inexplicable s'il n'y avait pas un peu d'éternité dans certains moments ; on dirait que les âmes en se touchant se dérobent à toutes les conditions de notre pauvre existence, et que, plus libres et plus heureuses, elles obéissent déjà aux lois d'un monde meilleur.

« Nous sommes arrivées hier à la nuit tombante, bientôt après la lune s'est levée sur cet admirable golfe ; aujourd'hui j'ai vu le lever du soleil, et c'est seulement pour vous écrire que je quitte ce ravissant tableau. Ce qui satisfait pleinement en nous le sentiment du beau réveille aussi, avec plus de force, le besoin de bonheur qui ne s'éteint jamais qu'avec la foi au bonheur même ; on a beau se demander par quel mystère d'ingratitude l'admiration ne nous suffit pas ; s'il faut posséder tout pour jouir de quelque chose, la souffrance seule répond. Peut-être n'avez-vous pas senti cela comme

Digitized by Google

je le sens ; quelquefois les cœurs les plus semblables résonnent différemment aux mêmes influences. Vous avez été bien bonne pour moi, bien bonne d'accent et de paroles ; mais ce qui a pénétré le plus avant, ce sont les éclairs d'une confiance que vous ne vouliez pas encore me donner. Quand vous me connaîtrez davantage, ce ne sera plus alors qu'un acte de justice ; aujourd'hui c'est une grâce et je suis comme bien des gens, j'aime mieux les recevoir que les mériter. Je donnerais déjà et de tout ce que j'ai et de tout ce qui me manque pour vous savoir heureuse ; soyez-le sans moi, à la bonne heure, mais pour vos peines, j'en réclame hautement le partage. Cette lettre, comme vous voyez, est simplement destinée à continuer notre dernière conversation qui m'a laissé une impression si douce et si triste à la fois. »

Mme Swetchine revint à Rome pour le carême qui coïncidait avec le Jubilé de 1825. On trouve dans ses notes la page suivante :

LE MERCREDI SAINT. — « Rome est la grande paroisse du monde catholique, les églises des nations y sont comme des autels dans l'édifice qui les réunit tous.

« La chapelle Sixtine, dans laquelle Michel-Ange a déployé son génie créateur, formidable jusque dans le choix de son sujet, présente un contraste frappant avec la mansuétude du mystère particulièrement célébré aujourd'hui, au milieu de cette pompe de la religion, dans le centre même de sa grandeur, de sa puissance. Des douces et lugubres lamentations de Jérémie, peignant d'une manière si sensible les maux de l'Eglise, de cette mère éplorée qui demande en

Digitized by Google

vain à ses enfants un bonheur qu'elle ne saurait obtenir que d'eux, et qui se retourne ensuite vers son céleste époux, toujours assurée de voir agréer ses gémissements, son deuil et ses larmes; ces lamentations ont ici une autorité toute particulière, je ne sais quoi de pénétrant et de sensible qui jaillit, pour ainsi dire, de chaque verset. Ah! ces lamentations chantées dans les catacombes au milieu des persécutions, à la veille du martyre, auraient un caractère moins incisif, moins douloureux qu'au milieu de cet orgueil qui nous entoure, de cette légèreté qui nous froisse, de tous ces scandales amenés, par la curiosité ou l'incrédulité qui éclatent en dédains et en sarcasmes. Cette voix lugubre et solitaire qui chante des douleurs telles qu'il n'en fut jamais, est celle de chaque vrai fidèle. C'est devant le Dieu qui pardonne et qui console, que nous exhalons nos gémissements sur nous-mêmes, sur les frères que la piété nous donne, sur leurs frères que ni leurs fautes, ni leur impiété ne sauraient nous ôter. Mon Dieu, c'est encore au milieu de vos persécuteurs et de vos bourreaux que vous poursuivez votre marche adorable! Après les psaumes chantés ou psalmodiés et les cierges successivement éteints, toute lumière disparaît, tous les objets, dont la pompe religieuse ou mondaine a été illuminée, rentrent dans l'ombre; il se fait un silence profond qui produit sur les uns l'attente, sur les autres le recueillement; puis après un certain intervalle, commence le chant du *Miserere*, dont aucune parole humaine ne peut rendre ni la beauté, ni la majesté; c'est le chœur des anges, l'harmonie des sphères célestes. »

Digitized by Google

Mme Swetchine ne se bornait pas à envisager l'Italie au point de vue religieux : son goût pour le travail était plutôt stimulé que distrait par la diversité des spectacles. Un *memento* spécial fut consacré par elle aux galeries, aux études topographiques et archéologiques. Plusieurs pages de ce gros volume ne sont que l'analyse exacte d'un cours assidûment suivi à Rome près du célèbre professeur Visconti ; d'autres pages sont consacrées à l'ensemble de son voyage, nous allons leur emprunter quelques extraits.

GENES. — « Au lieu d'entrer dans la rue du faubourg Saint-Pierre-d'Arena, nous prîmes celle qui longe le rivage, et je n'exprimerai jamais l'émotion dont je fus saisie en apercevant à ma gauche la mer qui se déployait dans toute son admirable beauté. Le soleil s'inclinait déjà vers elle, ses rayons frappaient obliquement les vagues transparentes qui scintillaient de mille feux ; les eaux renfermées entre les deux môles étaient d'un vert chrysolite; et puis, à l'horizon, se coloraient du bleu le plus pur ; une légère brise variait sans cesse leurs mouvements jamais semblables et toujours les mêmes. Après avoir passé la porte de la Lanterne, on embrasse d'un seul regard Gênes la superbe, on suit le cintre qui sert de base à l'amphithéâtre formé par ses édifices, et à chaque pas la surprise se mêle à l'admiration. Ici tous les rêves, tous les prestiges sont dépassés; ici la parole qui a soumis à l'homme la majesté de la nature reçoit son entier accomplissement, comme aussi il est rappelé sans cesse, par la vue de l'infini au sentiment de sa dépendance. Qu'il doit être grand à ses propres yeux, quand il les jette sur

Digitized by Google

ces vastes bassins, où il retient pour ainsi dire la mer captive ; sur ces vaisseaux, monument d'une science progressive, d'un indomptable courage; sur ces palais recélés que la terre a si longtemps dans ses entrailles ! Et, d'une autre part, devant l'infini de la mer et du ciel, devant les abîmes de son propre cœur, combien il peut se juger faible et impuissant !

« Gênes rend paresseux. De sa fenêtre on y jouit trop pour qu'il n'en coûte pas d'aller chercher au loin ses curiosités. Le voyageur assez heureux pour plonger sur cette vaste mer, sur ce port magnifique qui en est comme le vestibule, sur cette forêt de mâts que les flots balancent sous ses yeux, ne peut s'en arracher. Le mouvement et la vie qui se jouent et se déploient sous mille formes diverses, ces légers bateaux qui se glissent entre les vaisseaux immobiles, ces voix confuses qui se mêlent au bruit sourd des vagues, les cris des matelots adoucis par l'espace, leurs costumes si pittoresques, leurs physionomies si expressives, cette mer si bleue, ce ciel si pur, cette vive lumière, ces brises si fraîches et pourtant si douces, ce cintre qui resserre le tableau afin de n'en faire perdre aucun détail, et tout cela un seul coup d'œil l'embrasse ! Ici vraiment tout ce qui respire jouit, tout ce qui regarde est heureux ! Il est sans doute un grand nombre de ports de mer qui offrent une vue étendue et variée ; mais, en outre d'une magnificence que l'on chercherait vainement ailleurs, les différents plans sur lesquels la ville de Gênes est bâtie semblent comme autant de gradins disposés pour faire jouir les habitants de l'éternelle *naumachie* qui se déploie à leurs regards.

Digitized by Google

« Quand c'est un souverain dont le bon plaisir bâtit une ville pour en faire le faubourg de son palais, bientôt elle est abandonnée, comme Postdam ou Versailles; quand, au contraire le commerce, l'intérêt des communications, la beauté d'un lieu et la richesse de son sol, déterminent l'emplacement, tout, après s'y être fait d'un mouvement libre et spontané, s'y perpétue et s'y conserve dans l'intérêt de tous; les révolutions, les diminutions des fortunes, le passage d'un maître à l'autre, toutes les vicissitudes enfin que subissent les Etats, laissent les choses à peu près ce qu'elles étaient. Gênes n'est plus Gênes la superbe, et non seulement sa population, son commerce, son industrie sont encore prospères, mais ces admirables palais, ces plus étonnants faubourgs retentissent encore des mêmes noms qui, malgré l'excessive réduction de leur patrimoine, se sont soumis à tous les sacrifices pour conserver ces monuments du luxe et de la richesse de leurs ancêtres.

« ... Le confortable des Anglais est juste l'antipode du luxe tel que les Italiens le conçoivent. Les vestibules, les escaliers et les galeries absorbent les palais; leurs églises sont plus vastes que les promenades ou les places publiques; l'héritier d'un nom illustre, dans le palais de ses ancêtres, n'est guère mieux logé que l'avocat qu'il paie ou l'artisan qu'il occupe; la privation de toutes les aises, de toutes les élégances, de toutes les recherches de la vie, nivelle les conditions les plus séparées, et sous ce rapport il y a peut-être en Italie moins de distance entre le riche et le pauvre que partout ailleurs. Tous peuvent jouir en commun de cet admirable

Digitized by Google

horizon, de ce ciel doux et pur sur lequel les nuages ne sont qu'un accident, de ces riches façades, de ces églises, fidèles images de ce ciel qui est le patrimoine de tous. »

FLORENCE.— « Près du Dôme se trouve la chapelle de la Confrérie de la Miséricorde. Cette société se forma en 1244, vers le temps où Florence voyait souvent réunis les deux fléaux de la peste et des guerres civiles. Une cloche de l'église avertit les frères qui habitent la ville : dès qu'on en a entendu le son, on quitte toute affaire, toute occupation, pour se rendre à ce point de ralliement. Là on est instruit de ce qu'on doit faire, et, soit qu'une personne se soit blessée dans les rues, qu'un ouvrier ait fait une chute, ou qu'un individu ait besoin d'être transporté à l'hôpital, les brancards-lits sont toujours préparés. Chaque frère endosse l'habit de pénitent noir, se couvre le visage et va faire son devoir. Presque tous les jours j'ai l'occasion de voir ce pieux spectacle lorsque je vais m'asseoir sur un grand banc qui règne le long d'un mur parallèle à la cathédrale. Ces frères de la Miséricorde sont pour la plupart des jeunes gens de bonne maison de Florence. J'ai appris hier seulement que le Dante venait s'asseoir pour prendre le frais sur le banc que j'affectionne.

« Je passe sous silence les richesses dont l'acquisition ne demande que du temps et de l'argent, pour arriver aux tableaux dont les descriptions ne lassent jamais ceux qui les ont vus *con amore*. Chaque tableau est une idée de plus, l'impression qu'il excite reste dans la mémoire comme un souvenir précieux qui se mêle aux mouvements de notre vie intérieure et nous les retrace tous.

Digitized by Google

Raphael. — « La galerie du grand-duc de Toscane contient un nombre considérable de Raphaëls, et l'on peut étudier ici ce grand maître dans la diversité de ses manières et de ses sujets. Un prix immense s'attache aux chefs-d'œuvre pris en particulier, mais la variété ajoute à la valeur d'une collection, et si le génie est plus étonnant encore dans les hauteurs qu'il atteint que dans l'étendue qu'il embrasse, il est difficile de ne pas demeurer confondu en voyant un même homme aborder tous les sujets, toutes les manières, et y créer des modèles.

« Quel plus beau portrait que la Fornarina mais ce n'est qu'un portrait, et Raphaël tout entier dans sa puissance d'imitation et non dans sa puissance de création. Il copiait avec une rigoureuse exactitude l'objet qui était sous ses yeux, et même sans l'idéaliser, tant la nature du sentiment qui l'animait le tenait enchaîné dans le cercle de la beauté purement humaine. La Fornarina, quelque belle qu'elle soit, ne franchit pas le seuil des sens, son œil n'a que de l'éclat, c'est la femme !

« On a remarqué qu'il y avait de la Fornarina dans l'air de tête de la Madona della Seggiola, mais quoique à talent égal, quelle distance infinie entre les deux tableaux ! Ce n'est rien moins qu'un monde qui les sépare. C'est ainsi que le peintre, comme le philosophe, procède du connu à l'inconnu, que du point culminant de la beauté terrestre il s'élève à travers des espaces infinis jusqu'à la beauté divine. Les deux beautés ici sont comprises par les deux amours. Il y a une grâce dans cette Madona della Seggiola, une

Digitized by Google

délicatesse de traits, une divinité d'expression, une harmonie de couleurs qui défiera éternellement les copistes les plus habiles. Rien n'égale la suavité de la tête de la Vierge, la majesté de l'Enfant Jésus, l'onction, l'ardente dévotion dans celle de saint Jean. Tout est prophétique dans ces deux enfants : l'un déroule dans sa pensée toutes les destinées du monde, l'autre y voue déjà toute la sienne.

« Un peu plus loin, ce même saint Jean n'est plus que l'enfant du désert et de la pénitence. On le voit debout, au milieu d'une nature sauvage ; ses membres jeunes et gracieux sont pourtant déjà endurcis à la fatigue ; son coloris est plein de vigueur ; les intempéries qu'il brave ont chassé de son visage les teintes délicates de l'adolescence ; sa bouche s'entr'ouvre pour annoncer le salut du monde, et le mouvement de ses sourcils exprime sa tristesse de parler trop en vain. Tous les temps se rencontrent dans son regard, son expression est à la fois naïve et sérieuse : c'est un enfant et c'est un homme ; c'est un homme par le dévouement, c'est un enfant par l'âge, et on sent toute la sagesse humaine confondue par une seule des pensées qui se lisent sur son front. D'une main il tient un rouleau qui contient peut-être la bonne nouvelle, et de l'autre il montre la croix, la croix qui n'est encore qu'un roseau lumineux qui se détache sur un fond obscur.

« Les portraits de Léon X, de Jules II, du cardinal Bibienna, du cardinal Ingherami, tous sortis du pinceau de Raphaël, se trouvent au palais Pitti. L'imitation ne s'est jamais élevée plus haut ; ces figures se détachent et semblent prendre place dans la vie réelle.

Digitized by Google

« Mais ce qui est bien autre chose que la nature, c'est un petit tableau qui se trouve près de là, l'étonnante vision d'Ezéchiel, un des plus admirables poèmes que le génie de la peinture ait jamais conçus. C'est là vraiment une vision ! Des torrents de lumière jettent le contemplateur dans l'éblouissement ; il se sent saisi par le bras de feu qui soulevait le prophète ; et ce n'est pas seulement la couleur qui étonne : le dessin de ce petit tableau est d'une énergie, d'une hardiesse, d'une richesse incomparable. C'est bien Jéhovah, c'est bien le vrai Dieu de l'Ancien Testament qui s'est révélé à Raphaël, plus poète encore ici que peintre ; c'est toute la sublimité de l'ode, une strophe répétée des divins concerts ; ailleurs Raphaël à pu faire aussi bien, jamais il ne s'est élevé plus haut. »

ANDRÉ DEL SARTO. — « Le chef-d'œuvre d'André del Sarto, c'est le tableau nommé *la Dispute des quatre Docteurs*. La beauté de chacune des figures, la pureté du dessin, l'effet d'une couleur vivante portent l'admiration jusqu'au ravissement. Ici, André del Sarto est bien supérieur à lui-même ; sa manière s'élève tant qu'elle se perd dans les hauteurs où l'individualité s'efface. Partout ne faut-il pas cesser quelquefois d'être soi pour devenir plus grand que soi-même ? Les profondeurs de l'art ne sont-elles pas explorées aux mêmes conditions que les profondeurs de la morale ? Un même dévouement, l'éloignement de toute vanité, de toute préoccupation frivole, le recueillement en lui-même ne sont-ils pas demandés à l'artiste ? Ne faut-il pas aussi qu'il se quitte pour vivre de son culte et de son amour ? Qui n'a pas senti en approchant du sanctuaire des arts une sorte de respect,

Digitized by Google

de calme religieux, qui n'en manifeste pas moins la pureté de son principe, lors même que les objets offerts à la contemplation tendraient à la faire descendre ou à la profaner? Alors, c'est comme la force qui avait été destinée à la vertu et dont les passions s'emparent. La beauté dans un seul sens n'est-elle pas éternelle comme la vérité, et dès lors quelle étroite alliance entre la religion et l'art! Et ces réformateurs orgueilleux dont l'incomplète loi en a proclamé la séparation, qu'ils ont été mal inspirés!

« Que l'on voie, en étudiant l'essence de l'art, si les facultés par lesquelles il agit sur nous ne sont pas précisément celles que la religion saisit et domine avec le plus de puissance; que d'une autre part l'on examine si ce n'est point sur les chefs-d'œuvre religieux que l'art a appuyé presque toutes ses théories. Que ne doit pas la peinture à la religion, et à la religion chrétienne? Que serait-elle sans elle? Elle compterait des David, des Téniers, des Wouwermans, peut-être un Titien, mais aurait-elle eu un Raphaël, un Michel-Ange, un Dominiquin, un Guide, un Guerchin? Que l'on ôte aux peintres les sujets religieux, que leur restera-t-il? La froide histoire, la plus froide allégorie, des combats, la nature morte, des figures sans expression, ou la triste ressource de ces passions violentes si incompatibles avec la beauté et la dignité humaines. »

ROME. — « Qu'ils soient fondés ou non, les doutes que nourrissent beaucoup d'esprits sur la régularité des couvents d'hommes en Italie, ces préventions défavorables ont été complétement épargnées aux maisons religieuses composées de femmes, et la calomnie même n'y a jamais été

Digitized by Google

jusqu'à faire soupçonner un délit grave. L'urbanité, l'affabilité, la prévenance sans empressement m'avaient déjà frappée dans les moines italiens; je les retrouvai à un degré bien supérieur encore dans les couvents de femmes. Leur bienveillance est si affectueuse qu'elle gagne les cœurs, et si sincère qu'il serait impossible d'apercevoir la moindre trace de contrainte ou d'efforts. L'œil le plus exercé et le plus attentif ne surprendrait pas un seul mouvement qui ne fût cette charité dont le secret est d'être générale sans apparence de banalité.

« Leur horizon est resserré quant à la science humaine; mais en revanche leurs idées, en petit nombre, passent et repassent toujours dans la voie frayée à l'amour par la révélation divine, et on n'a rien à regretter avec ce que la piété enseigne. Elles montent, descendent et remontent incessamment ces merveilleux degrés qui ravissaient le sommeil du patriarche; elles viennent s'asseoir au puits de la Samaritaine, gravissent le Calvaire, se reposent sur le Thabor, inondent de parfums et de larmes, avec Madeleine, les pieds du Sauveur, ou adorent sa croix. Les retours qu'elles font sur elles-mêmes sont constants; nul souci pour le lendemain, nulle crainte pour le terrible lendemain qui se lève dans l'éternité. Les mêmes heures ramènent les mêmes travaux, sous l'impression d'une même pensée; elles savent qu'elles n'ont voulu qu'une chose, la chose nécessaire, et cette perle précieuse, elles la possèdent. Aucun doute, aucune inquiétude ne les travaille, le symbole de leur foi est aussi simple que le symbole des vertus qu'elles exercent; humbles plantes,

Digitized by Google

comme dit saint François de Sales, qui ont crû à l'ombre de la croix.

« Et l'avenir! il ne saurait troubler leur joie et leur inaltérable paix, car elles n'ont point de passé et par conséquent point de souvenirs ou d'objets de comparaison. La lumière du monde ne pénètre chez elles que comme le faible crépuscule, et tout ce qui s'écarte de leurs idées leur paraît à la fois malheur et danger. Que les gradations sont pour la religieuse d'admission difficile! La vérité incomplète est mensonge pour elle comme l'erreur grossière, et hors l'alternative d'être dans le monde ou de n'y être pas, elles n'apprécient presque rien. Sans doute, ce positif, ces couleurs tranchées ne tournent pas au profit de l'étendue, de la flexibilité de l'intelligence; mais d'une autre part, n'est-ce pas ce qui garde la vérité dans toute son intégrité, et n'y a-t-il pas toujours un peu de danger à si bien comprendre ce qu'on doit combattre? L'Italienne, élevée et mûrie à l'ombre du cloître, peut bien avoir une moindre part dans la noble liberté humaine, mais cette part lui est rendue en sécurité; sa place est entre la vertu militante et le bonheur que les anges ne peuvent plus perdre.

« Une des preuves de la vérité du catholicisme, c'est de répondre si bien à la nature exclusive de notre cœur. Les autres Eglises croient simplifier la religion, la rendre plus accessible, plus acceptable, en étendant à toutes les communions les promesses faites par son divin Auteur, et c'est bien étrangement méconnaître nos véritables besoins. Plus une règle est positive, exclusive, austère, exigeante, et plus elle a pour nous d'attrait, par cet instinct vague qui nous a fait sentir com-

Digitized by Google

bien notre mobilité a besoin d'être fixée, notre mollesse d'être guérie, notre pensée ramenée et assujettie. On ne s'attachera jamais passionnément à une religion qui trouvera que les autres la valent, et le Dieux jaloux le savait bien. Du moment où une chose n'est pas, je ne dis pas seulement la meilleure, mais la seule complètement bonne, pourquoi choisir, préférer, concentrer et ne pas laisser fractionner son hommage et son amour ?»

REGINA CŒLI, COUVENT DE CARMÉLITES DANS LA LUNGARA. — « J'ai été bien aise de commencer par les Carmélites, juste et libre hommage que je rendais à sainte Thérèse, leur fondatrice. On est tellement saisi à Rome par l'impression du néant de toute grandeur humaine, qu'on est plus préparé qu'ailleurs aux sacrifices du dévouement chrétien. On s'y familiarise avec les voies extraordinaires, comme on dit, voies si simples et si nécessaires aux yeux de tout ce qui croit! Les saints qui ailleurs ne sont presque que des types, des êtres fantastiques dont les vertus idéalisées se perdent dans une perfection qu'on ne peut ni suivre ni imiter, à Rome redeviennent ce qu'ils sont, ce qu'ils ont toujours été, les vrais ancêtres des fidèles, leurs précurseurs, parfaitement semblables à eux, et seulement leurs protecteurs et leurs modèles. Quand vous sortez des catacombes, vous sentez mieux l'impérieux besoin qui poussait les âmes d'élite à cacher leur dévouement dans la vie, comme les martyrs ont caché le leur dans la mort, et vous passez alors d'un sacrifice à un autre, en reconnaissant que celui qui consume lentement l'holocauste n'est pas le moins méritoire.

« Avant d'entrer dans ce couvent de la Lungara,

Digitized by Google

mon esprit n'était préoccupé que de la sainte autorité de la régle, de cette rigueur qui s'étend jusqu'aux moindres détails et qui semble calculée pour subsituer partout la grâce à la nature. Je croyais bien que je les trouverais heureuses, quel est le cœur touché de Dieu qui ne conçoive la félicité pieuse jusque dans la souffrance? mais je me les représentais attristées comme on l'est par les graves pensées, les émotions fortes qui font ployer notre pauvre cœur. Quelle fut ma surprise en me voyant entourée de visages radieux, et sur lesquels venait se peindre, dans une sorte d'immobilité, cette sécurité qui est la joie de la vertu! A peine les premières politesses faites et rendues, l'aisance et la cordialité vinrent remplacer le léger embarras qui accompagne toujours les contacts nouveaux; bientôt une joie franche, enfantine et folâtre s'exprima dans toutes ces saintes filles et se communiqua à celles qui ne portaient, hélas! au milieu d'elles, ni des âmes aussi pures, ni des cœurs aussi contents. Nous restâmes près de trois heures ensemble, et j'emportai de Regina Cœli la conviction qu'après le mérite de vouloir cela seul qu'on ne peut acheter trop cher, rien ne valait l'avantage de bien savoir ce qu'on veut.

« L'aspect de ces retraites religieuses conduit à un rapprochement singulier entre les dispositions de leurs parties matérielles et les idées des anciens. Quoique l'on puisse être assez étonné d'avoir à rappeler les anciens Romains à l'occasion de pauvres religieuses, il est certain que leurs habitations sont calculées sur le plan des constructions antiques. Ainsi, chez les anciens, l'individu complètement absorbé était sacrifié à la société.

Digitized by Google

Tout ce qui servait à l'usage des particuliers était exigu, resserré, pauvre, mesquin; tandis que la magnificence et le luxe se montraient dans tous les monuments publics. C'est ainsi que la maison du citoyen, même le plus opulent, était en disproportion complète avec les édifices environnants, et que, dans cette maison déjà si resserrée il n'occupait, la plupart du temps, qu'un recoin privé d'espace, d'air et de lumière, afin de donner à l'*atrium*, au *triclinium*, etc., plus d'étendue. L'instinct social l'emportait chez eux sur le bien-être personnel, tout était fait pour tous, rien pour un seul : le temple des Dieux, la basilique, le portique, l'arc de triomphe flattaient la gloire nationale, et on ne songeait qu'à elle. Il y avait quelque chose de grand en cela, et le christianisme est venu le réclamer, le consacrer comme il l'a fait pour tout ce qu'il a pu trouver de vérité et de vertu sur la terre, en le reproduisant sur une échelle plus haute et plus complète. Ainsi, dans la vie monastique, qui est la saillie de la perfection chrétienne, toutes les réductions de la pauvreté évangélique pour la religieuse, et tout le luxe pour la communauté. Pour la religieuse l'habit de bure, la maigre pitance, la couche dure, une cellule qui dépasse à peine la place que prendra son tombeau ; pour la communauté les vastes et salubres proportions des réfectoires, des cloîtres, des jardins, des infirmeries et par-dessus tout, les magnificences du temple du Seigneur. »

Ici Mme Swetchine énumère tous les monuments qui se déploient sous ses yeux du haut de la terrasse de la villa Spada, et « dans le lointain du paysage, dit-elle, la coupole de Saint-Pierre, qui

Digitized by Google

s'élève sur toutes ces magnifiques réalisations de la pensée humaine, comme un grand roi qui règne sur un grand peuple ».

UNE VUE DE CASTEL-GANDOLFO, DE CLAUDE LORRAIN. — « Ce petit tableau est enchanteur; c'est l'eau du lac, le ciel qui s'y reflète, les arbres qui l'ombragent, la douce vapeur de l'air, la vibration de la lumière, enfin c'est Claude et la nature. »

LA CENCI. — « Délicieuse tête peinte par le Guide. Cette fille infortunée n'oppose à son crime que l'excès de son malheur; il n'y a rien de dévorant ni même d'actif, dans la douleur qu'expriment ses traits; sa profonde tristesse semble dire que, après tout, la veille pour elle n'avait guère mieux valu que le lendemain, et que la destinée ne lui avait été favorable que dans l'échafaud qu'on lui prépare. Cette Cenci est enchanteresse de beauté, de jeunesse, de mélancolie : ces beaux yeux ont tant pleuré, ce front a dû tant rougir! »

UNE MADELEINE, D'AUGUSTIN CARRACHE, — « qu'on dit être une très belle chose, et que je n'aime guère davantage que la Madeleine du Tintoret, au Capitole, que je déteste ».

UNE SAINTE VIERGE AVEC L'ENFANT JÉSUS, DU TITIEN. — « Je ne sais comment le Titien a osé peindre la mère du Christ : tout son génie s'y refusait. Je veux lire la vie du Titien, elle me confirmera probablement que nul ne reste plus étranger aux inspirations et aux lumières du christianisme que celui qui, né dans son sein, en a rejeté l'amour et l'esprit. »

UNE DESCENTE DE CROIX, DE RAPHAEL. — « Ce tableau est de la seconde manière de cet homme immortel, et pour ma part, j'y verrais l'apogée de

Digitized by Google

sa gloire. Ce tableau a été peint à Perugia, et c'est sur ce tableau, qui porta si haut la renommée de Raphaël, qu'il fut appelé à Rome. Cette admirable composition est tout un poème. Nicodème soutient la tête et les bras inanimés du Sauveur, et un jeune homme soulève ses pieds. Saint Jean, la tête inclinée et dans toute l'absorption de la douleur, fixe ses yeux sur son Maître adorable. Une femme tient une de ses mains dans les siennes : c'est à la fois l'affliction la plus poignante et l'amour le plus saint. La mère, transpercée par le glaive divin, est évanouie entre les bras de quelques jeunes femmes. Il n'est pas de parole pour rendre la beauté, la pureté, la richesse, la naïveté de cet étonnant tableau. La variété en est aussi au-dessus de tout éloge; pas deux têtes qui se ressemblent et dont l'expression d'un même sentiment ne diffère. C'est à la fois toutes les afflictions, toutes les beautés de l'âme et du corps, et un éclat et une prudence d'imagination qui réunit dans un même point la magnifique profusion de la jeunesse et la sobriété réfléchie de l'âge mûr. Non, Raphaël ne pouvait faire mieux, ni s'élever davantage! Ses chefs-d'œuvre les plus éclatants de majesté et de génie ne valent pas à mes yeux le parfum de spiritualité qui, dans cette Descente de croix, s'exhalait peut-être pour la dernière fois. »

DEUX PAYSAGES DE CLAUDE LORRAIN, DE SA PREMIÈRE MANIÈRE. — « Aucune partie de ces deux tableaux ne répond à la gloire sans rivale de Claude Lorrain, et pourtant ce sont des essais de son adolescence qu'il ne désavouera pas dans toute la magie et la puissance de son talent. Ces eaux, ce ciel, ces arbres ne sont pas encore l'inimitable Claude, mais Gala-

Digitized by Google

thée n'était pas elle-même un moment avant de recevoir le souffle divin. »

L'ECCE HOMO, DU GUERCHIN. — « L'Homme-Dieu, dans ce tableau, a comme devancé sa gloire ; mais il règne déjà par la sublimité de son expressive et majestueuse beauté. L'excès d'une sainte douleur a pénétré toutes ses chairs ; elle est comme une flamme intérieure qui, en les dévorant, colore ses joues transparentes. Ses yeux sont levés au ciel, et dans ce regard quelle force de prière, de volonté, de désirs et de miséricorde ! Toutes les plaies, tous les péchés des hommes sont présents dans cette incompréhensible unité à la pensée du Sauveur ; il en est déchiré, mais on sent qu'il n'a pas un gémissement pour lui-même. Ah ! Celui que la terre n'a vu qu'un moment pour l'adorer et le pleurer toujours est là, devant elle, dans cette majestueuse et pourtant évidente union des deux natures, dont l'invisible est encore celle qui parle le plus puissamment à notre intelligence et à notre cœur ! »

ADMIRABLE PORTRAIT DE PHILIPPE II, PAR LE TITIEN. — « Sa pose est raide, plus hautaine que fière, il y a quelque chose de contracté et de boudeur dans ce visage, qui voudrait pourtant sourire. »

SAINTE FAMILLE, DE CARLO MARATTI. — « Le peintre a trop pris plaisir à nourrir l'Enfant divin de cette ambroisie que l'Olympe prodiguait à ses dieux enfants. Ces formes épanouies et luxuriantes ne vont pas au Christ, pour qui l'absinthe s'est trouvée mêlée au lait même du sein maternel, et le pain de la douleur à des aliments toujours sobres et sévères. La sainte Vierge aussi a, dans sa beauté, quelque chose de plus attrayant que de chaste et

Digitized by Google

de régulier. On sent que la négligence du dessin dans les tableaux de ce maître touche en même temps à l'altération des idées ; lorsqu'elles ont perdu de leur sévérité et de leur pureté primitives, quelque chose d'efféminé, qu'on pourrait prendre pour l'excès de la suavité, vient ôter à la dignité du sujet et même à celle de l'art. Plaire, dans ces cas-là, est le plus haut degré auquel s'élèvent les vœux de l'artiste, et, peu à peu, il descend avec son public descendu avant lui. »

VENISE. — « La gloire n'appartient plus à ce sol, qui en porte l'empreinte ; rien n'y rattache plus le présent au passé, et la cathédrale fait, au milieu de Venise, quelque chose de l'effet à Rome des obélisques égyptiens ; c'est un monument qui retrace les annales d'un autre peuple et raconte une histoire que la génération actuelle ne sait plus ou sait trop. »

RIMINI. — « Et qui donc oublierait, dans les souvenirs de Rimini, le plus poétique de tous ! De tous les héritages que Rimini a recueillis, le plus précieux est encore celui que lui a légué le Dante. »

BRESCIA. — « Tous les grands noms de l'architecture se pressent à Brescia ; au milieu de ses nombreux palais, on en distingue un bâti par Palladio, et dont la façade est noble et simple, et aussi une maison du même Palladio, maison à trois croisées, délicieuse comme la romance à trois notes de Rousseau. »

Digitized by Google

CHAPITRE XI

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE MADAME SWETCHINE A PARIS. — MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE ET AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR NICOLAS. — SALON DE MADAME SWETCHINE. — SÉJOUR PRÈS D'ELLE DE MADEMOISELLE DE NESSELRODE. — MORT DE LA DUCHESSE DE DURAS.

La persévérance du comte de Ségur d'Aguesseau ayant triomphé de toutes les résistances, son mariage avec Mlle Nadine Staëline permit à Mme Swetchine et au général de rentrer en France au printemps de 1825. De retour à Paris, ils y firent un établissement définitif. Un long bail assura à Mme Swetchine, dans la rue Saint-Dominique, n° 71, un appartement qui la faisait jouir, au sein d'un des plus brillants quartiers de Paris, du calme et du soleil de la campagne. Le jardin de l'hôtel n'était pas vaste, mais il était contigu à d'autres jardins, et du premier étage qu'occupait Mme Swetchine, la vue embrassait une longne étendue de pelouses, de fleurs et de beaux arbres. Elle fit venir de Russie quelques-uns des tableaux, des bronzes et des porcelaines qui avaient été recueillis par les soins de son père, et qui avaient intéressé ses regards dès son enfance ; elle en orna sans profusion un premier salon et une seconde pièce qu'elle avait transformée en bibliothèque. Son lit n'était qu'une petite couchette en fer, reléguée dans un arrière-cabinet ; on l'apportait chaque soir, pour les courts instants de son

Digitized by Google

sommeil, dans la bibliothèque ou dans le salon. Les pièces occupées par le général Swetchine étaient spacieuses, et tout y avait été disposé au gré de ses habitudes.

Le retour de Mme Swetchine fut attristé par la mort de l'empereur Alexandre, dont la mémoire lui demeura toujours chère. Il expira le 19 novembre (1er décembre) 1825, à Taganrog, obscure petite ville à l'extrémité de la Russie, environné de complots mystérieux, le regard fixé sur les périls qui attendaient son successeur, périls qui éclatèrent en effet à l'avènement de l'empereur Nicolas, et qu'une héroïque fermeté parvint seule à maîtriser.

Au milieu de tant d'émotions de toute nature, Mme Swetchine ne pouvait oublier son amie, la comtesse Edling. Celle-ci avait accompli un grand changement d'existence. Les pensées de vie méditative que nous avons déjà vues percer à travers la correspondance de Mme Swetchine s'étaient développées et avaient mûri; le comte Edling n'y répugnait pas; tous les deux prirent donc en 1823, la résolution d'habiter leurs terres de la Russie Blanche et d'adopter pour séjour d'hiver la florissante ville d'Odessa. L'Empereur et l'Impératrice, qui avaient tant de fois entendu la jeune Roxandre Stourdza manifester ses pensées de charité et de civilisation chrétienne, voulurent du moins qu'elle emportât dans sa retraite la consolation et la faculté de se livrer à son inclination. Dix mille déciatines de terre lui furent gratuitement concédées par la couronne, au-delà du Dniester, dans les vallées naguère parcourues sans être fécondées par la race nomade des Tartares du Boudjac. Le

Digitized by Google

comte et la comtesse Edling défrichèrent un sol inculte, plantèrent des sapins et des vignes, élevèrent des villages, créèrent ensuite pour eux-mêmes une vaste habitation nommée Mansir, et au milieu des travaux qu'ils ne cessaient de diriger, entourés des heureux qu'ils multipliaient, y fixèrent leur résidence.

Le 23 avril 1826, Mme Swetchine écrivait à la comtesse Elding : « Vous dire ce que l'état de de notre pauvre pays m'a fait souffrir depuis ces cruels événements, serait au-dessus de l'expression ; j'y ai plus vécu depuis quatre mois que dans les trente-trois années que j'y ai passées ; ses malheurs, ses dangers ont été pour moi une pensée unique et absorbante. Quelle terrible manière de voir réveiller en soi toute la force du patriotisme ! Cette trame si noire, ces crimes projetés dans l'ombre, et comme de sang-froid, me remplissent encore d'une terreur horrible. Quels novices dans cette effroyable carrière ! Ils commençaient par où les plus scélérats finissent. Notre jeune souverain et son admirable conduite sont la seule consolation donnée à tant de maux. Les traits touchants qu'on cite de lui prennent une valeur nouvelle au souvenir de son courage calme jusqu'à l'impassibilité. Mais qu'il aura à faire, et quelle nécessité c'est pour lui de reprendre le travail en sous-œuvre ! Pour diriger les générations venues, il faut les comprimer, fâcheux et insuffisant moyen : c'est par l'éducation qu'il faut s'emparer des générations naissantes, et n'attendre de fruits solides que d'une sage et lente culture. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que les éléments nationaux manquent. La plupart des hommes plus

Digitized by Google

éclairés que les autres ont bu à des sources empoisonnées. Plus je vis et plus je crois que la force est bien plus dans les doctrines que dans les hommes. » Puis Mme Swetchine adressait au nom de la France ce touchant appel à son amie: Rien de plus pratique assurément que vos vignes et vos moutons, rien de plus raisonnable et de plus commode que l'argent qu'ils vous donneront; mais de grâce, ne donnez trop ni à l'idylle ni à la bourse. Songez que votre amie est avide de vous, que nos jours sont courts après avoir été mauvais. Pressez-vous, chère bonne amie; tout ne se hâte-t-il pas en nous et autour de nous? Je vous promets ici tout ce que pouvez désirer, nous passerons notre vie ensemble; nous nous plaisons aux mêmes choses, tous mes amis sont déjà vos amis: ils trouvent que vous tardez trop. »

Le salon qui attendait la comtesse Elding n'était ni un étroit cénacle, ni une coterie littéraire, ni une école. Mme Swetchine avait autant d'éloignement pour dominer que pour servir. C'est uniquement dans l'incomparable supériorité et dans l'inaltérable douceur de son commerce que se formait le lien qui rattachait tant d'esprits autour d'elle et finissait par établir entre eux une sorte de communauté dont elle était l'âme, non le docteur. Sans autre mobile que son goût pour toute élévation morale, aussi exempte d'envie que d'ambition, elle excellait à s'accommoder des caractères les plus divers, des intelligences les plus dissemblables, à constater le bon côté des uns, à excuser le côté faible des autres. Les âmes qui ne se seraient jamais rencontrées ailleurs, se groupaient instinctivement à l'abri de cette bienveil-

Digitized by Google

lance inépuisable où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une force. Ce qui distinguait éminemment la nature de Mme Swetchine, c'est que toutes les qualités, toutes les vertus et toutes les puissances y étaient réparties dans un parfait équilibre. Elle était au même degré enthousiaste et sensée, elle avait autant de raison que d'imagination, et aucun des dons de la femme ne manquait à cet esprit viril. Son abnégation personnelle n'était ni feinte ni étudiée ; elle vivait d'abord dans les autres, ensuite dans les événements publics, et ne songeait à elle-même qu'après s'être occupée de tout le monde ; elle dégoûtait de l'égoïsme sans avoir besoin de le réprouver. Son âme rapportait tout à Dieu, sans se séparer jamais d'aucun des intérêts de l'humanité. Son intelligence ne cessait de tendre vers un nouveau développement du savoir ; mais elle aimait la science pour la science, sans prétention pour son propre compte, sans rechercher autre chose que la jouissance de la découverte et des contemplations qui la ravissaient.

Elle n'avait de préjugé ni dans ses convictions religieuses ni dans ses convictions politiques. Elle n'en avait pas davantage dans les arts ou en littérature. Son goût était classique, mais du classique le plus large, non de ce rigorisme froid qui commence à Boileau et à Pope pour finir à la littérature officielle de l'Empire, et qui n'a rien de commun avec les grands traits d'Homère ou de Virgile, de Sophocle ou de Corneille. Elle était sensible aux mâles et sauvages beautés du Dante et de Shakespeare comme à la perfection exquise des écrivains du XVIIe siècle ; elle appréciait Gœthe

Digitized by Google

et Schiller comme poètes et comme révélateurs des souffrances morales de leur pays et de leur temps. Ainsi que toute personne d'un jugement éclairé et sûr, elle tenait à la composition et à la forme; le vague l'effrayait, elle s'en inquiétait comme d'une indécision de caractère ou d'esprit; elle craignait d'y découvrir l'absence de la rectitude morale qui lui était chère avant tout. Elle laissait volontiers courir devant elle le torrent de l'engouement et de la mode; ses applaudissements comme ses blâmes restaient discrets vis-à-vis des renommées contemporaines; elle ne se faisait jamais *ultrà* ni en admiration ni en critique. Elle considérait les ornements de la vie et les amusements intellectuels comme un charme licite, comme un délassement qui, goûté avec mesure, détend et retrempe l'esprit. L'art et la poésie n'étaient point pour elle les vrais pontifes du cœur, de la pensée, de la parole, mais les serviteurs, quand ils s'en montrent dignes, de Dieu et de ses desseins sur le monde.

Elle intervenait et se prononçait plus vivement en philosophie, en histoire et en politique, quoiqu'elle évitât généralement d'aborder ces matières sous leur forme abstraite ou scolastique. Il n'est pas un ouvrage important publié dans les principales langues de l'Europe, dont elle n'ait pris une connaissance approfondie; cependant il lui arrivait très rarement de mêler à la conversation des termes empruntés à un idiome étranger ou à un pédantisme technique. Chrétienne, elle avait de plein droit une philosophie qu'elle résumait dans le christianisme et ramenait toujours à lui. C'était une philosophie pratique, fil conducteur de l'his-

Digitized by Google

toire, morale en action, code de devoirs pour les chefs de nation, traité permanent d'éducation pour les différentes conditions sociales. Elle pensait, comme Leibnitz, en cela d'accord avec l'Eglise, qu'il importait de faire entrer largement dans la sphère chrétienne les résultats acquis d'âge en âge, compatibles avec elle. Elle estimait tous les efforts du génie humain, sans croire pour cela qu'il pût se passer du dogme chrétien ; jamais une découverte, un perfectionnement ou un progrès ne la trouvait indifférente et encore moins hostile.

En politique, elle était fermement et profondément monarchique, mais très en garde contre le pouvoir absolu. Elle voyait dans la monarchie un système appuyé sur les principes les plus favorables au développement d'un peuple, puisqu'ils sont les plus conformes à l'ordre établi par Dieu même dans la constitution de la famille et dans la hiérarchie de l'Eglise. Elle ne croyait pas au droit divin dans le sens mystique du mot ; mais elle adhérait d'une conviction inébranlable aux bases principales de l'autorité. Elle lui reconnaissait deux conditions essentielles : une identification complète de la dynastie et de la nation, de leurs communes destinées, le peuple donnant à sa propre obéissance la dignité d'une haute raison, saluant dans son prince un chef incontesté et non un maître. Hors de ces limites, en deçà ou au delà desquelles rien ne l'entraînait, Mme Swetchine avait en aversion tout ce qui est arbitraire, violent ou hypocrite ; elle le tenait pour une offense à la conscience humaine, à la vie morale et à la prospérité durable des nations.

Appuyée sur ces principes, elle contemplait

Digitized by Google

avec sérénité les événements et les hommes, elle ne se tournait pas légèrement du côté des vainqueurs, mais elle refusait de s'exalter à froid au gré de chacun des vaincus; elle ne prenait aucun plaisir dans les anathèmes ou dans les adhésions de parti pris. Il lui était impossible d'adopter une thèse ou une cause, en la personnifiant dans un intérêt de convention ou d'amour-propre. Elle vit et aima des émigrés de tous nos régimes successifs, de l'aristocratie, de la bourgeoisie, et même de la démocratie. Mais quel que fût par ailleurs leur esprit, leur talent ou leur probité, les uns et les autres lui demeuraient toujours un peu suspects, dès qu'il s'agissait d'apprécier l'état social né ou développé sans eux. Dans les moindres choses, elle voulait examiner, peser, contrôler; elle s'appliquait, elle excellait à démêler les intentions à travers les actes; une opinion, pour elle, avait toujours besoin du sceau de la conscience, et elle redoutait avant tout que sa pensée n'allât s'engloutir dans le tourbillon du moment. C'était dans l'esprit général, dans les vrais mouvements et les vrais tendances de son temps, qu'elle essayait de pénétrer, et, lors même qu'elle avait un avis arrêté, elle recherchait encore l'entretien de ceux qui défendaient l'avis contraire. — A quoi servirait de vivre, disait-elle, si l'on entendait que le son de sa propre voix?

Plus d'une fois ses amis murmurèrent contre cette habitude d'impartialité, et voulurent exiger d'elle des décisions ou des colères plus conformes aux leurs; elle s'arrêtait alors souriant ou s'attristant, selon l'importance du conflit, sans se laisser jamais entraîner. Quelquefois même elle avait à

Digitized by Google

subir d'assez vifs reproches ou d'assez longues bouderies de ceux qui ne savaient s'associer ni à cette clarté dans les vues ni à cette charité dans les jugements. Mais les petits ressentiments s'émoussant devant son calme, et surtout devant son affection toujours la même, ses amis finissaient par se laisser imposer, sans trop s'en apercevoir, une tolérance relative et momentanée. Son salon devenait peu à peu territoire neutre au milieu de Paris. Un seul reproche pouvait l'atteindre et la blessait quelquefois, c'est lorsqu'on lui disait : — Vous ne pouvez pas sentir ceci ou cela comme nous; vous êtes étrangère. — Alors elle répétait ce mot ingrat dans son intimité, sans se plaindre, sans nommer personne, mais avec des larmes dans les yeux.

Ce n'était pas l'élan qu'on allait chercher chez Mme Swetchine, quoiqu'elle en fût si riche; l'élan, Dieu le donne, et, à qui ne le porte pas en soi, personne ne peut le communiquer; mais elle excellait à suggérer la réflexion, la justice, la patience, et tout cela empreint d'une incomparable onction du cœur. Elle donnait rarement un conseil absolu, une solution tranchante; son humilité la portait à se récuser devant les responsabilités directes. Elle ne prenait jamais une initiative, elle évitait plutôt qu'elle ne provoquait les confidences. — Dieu ne fait de grâces qu'aux réponses, disait-elle souvent. Mais, lorsqu'on s'ouvrait à elle, elle vous tendait la main et ne vous la retirait plus. Elle ne haranguait pas, elle ne se posait pas en modèle, ni en régulateur; elle ne disait pas : Marchez ainsi; mais elle disait doucement : Marchons ensemble; et de la sorte, sans y pré-

Digitized by Google

tendre, elle guidait souvent ceux mêmes qu'elle avait l'air de suivre.

Sous l'empire de cette volonté douce, dont la droiture et la charité faisaient la toute-puissance, on ne pouvait dévier longtemps : il fallait ou s'éloigner d'elle, ou subir son ascendant, qui s'exerçait sans polémique, sans contradiction flagrante, sans collision et sans véhémence de langage. Si chacun pouvait descendre en soi pour y apprécier l'influence d'un autre sur la formation de sa pensée, sur l'origine de ses déterminations, combien de nos contemporains retrouveraient en eux-mêmes, dans leur caractère, dans les actes principaux de leur vie, la trace de leurs rapports avec Mme Swetchine !

Et lorsqu'on veut scruter quels étaient les moyens à l'aide desquels s'exerça et s'étendit dans les sphères les plus diverses cette influence toujours croissante durant trente années et à l'époque la plus portée à secouer toute autorité, on est confondu en découvrant que ces moyens d'action consistaient surtout à n'en poursuivre et à n'en combiner aucun. La conversation de Mme de Swetchine ne visait jamais à l'effet; la timidité en elle ne fut jamais vaincue ; sa phrase commençait d'ordinaire par être incertaine et presque obscure ; il fallait que l'émotion de l'entretien, l'intérêt du sujet l'entraînassent. Nulle nouveauté de diction, nulle tentation de paradoxe, nulle préoccupation d'éloquence, mais la vérité en toute chose, la vérité dans le style comme dans la pensée. L'absence même de toute prétention constituait sa première originalité. A part les rares moments où la nature surabonde, où les plus humbles ont besoin d'épancher leur

Digitized by Google

âme, moments d'abandon qu'elle savait toujours contenir et limiter, elle ne brillait pas, elle n'étonnait pas : on l'aimait, on l'admirait d'instinct, avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui charmait et subjuguait en elle.

Sa maison était tenue avec beaucoup de soin, quoique sans raffinements d'aucune sorte. Cette distinction extérieure était destinée au monde; Mme Swetchine voulait qu'il y retrouvât les délicatesses qui entrent dans ses habitudes et qui plaisent à ses penchants. Mais on s'apercevait promptement que l'intérieur appartenait à Dieu, et que celle qui possédait ces superfluités n'en était point possédée.

Il en était de même du premier aspect de la conversation. D'abord rien d'austère ni de composé, l'entretien était au contraire, comme partout, banal ou languissant au début. Mais bientôt un courant supérieur venait renouveler ou vivifier l'atmosphère; une bonne parole dite à propos, un éclair d'intelligence, un mouvement d'affection changeait et relevait la scène, enfin l'on arrivait à quelque chose de sérieux qui n'avait été prévu ou préparé par personne. C'est ainsi que nombre de gens du monde, de convictions légères ou chancelantes, qui se seraient mis en garde contre la préméditation et raidis contre l'attaque, se laissaient gagner au charme réel de la sincérité et de l'inattendu. Plus d'un visiteur qui ne s'était fait présenter à Mme Swetchine que par curiosité ou par amour-propre, trouvait près d'elle ce qu'il n'était pas venu chercher, et sortait tout autre qu'il n'était entré.

De tout temps Paris, capitale de la société euro-

Digitized by Google

péenne, a compté des salons politiques, des salons littéraires, des salons artistiques. Le salon de Mme Swetchine ne dédaignait et n'affectait aucun de ces caractères, mais c'était surtout, sans ostentation et sans calcul, un foyer chrétien. L'esprit catholique ne cherchait pas à s'y imposer, mais il y rayonnait naturellement. Mme Swetchine ne s'était point donné une mission, elle savait trop bien que les missions ne s'improvisent pas et ne viennent que d'en haut; mais elle apportait assurément dans son inépuisable affabilité le sentiment d'un devoir. Elle pensait que c'était la rançon obligée de la naissance, de la fortune et de l'intelligence. Les moindres avantages terrestres étaient à ses yeux des instruments de la Providence, dont tout le monde, sans exception, devait rendre un compte exact. Elle n'avait point eu l'ambition préconçue d'un salon influent, mais ce salon s'étant formé tout seul, par cette vertu attractive, latente, involontaire, qui existait en elle comme dans l'aimant, sa modestie même ne put lui faire illusion sur sa responsabilité. Sans avoir la mesure de tout le bien qu'elle faisait, elle avait trop de sagacité, trop d'expérience du cœur humain pour ne pas entrevoir l'autorité que lui déféraient tant de cœurs et tant d'esprits divers, pour ne pas comprendre qu'elle devait, autant que cela pouvait dépendre de son action et de son contact, rapprocher de Dieu tout ce qui se rapprocherait d'elle. Dès lors, ni ses souffrances qui allaient jusqu'à la torture, ni ses goûts qui la faisaient soupirer après l'étude et la retraite, n'arrêtèrent plus son dévouement; elle finit par se considérer comme une sentinelle qui a reçu sa consigne et qui doit la garder jusqu'à la mort.

Digitized by Google

Ce sentiment seul explique son inépuisable patience. Jamais on ne pouvait surprendre en elle un mouvement d'humeur ou d'ennui. Tantôt elle était placée en face de vanités présomptueuses qui lui faisaient la leçon sur les questions où elle eût pu en remontrer à tous ; tantôt elle avait affaire à des illustrations de la science ou de la polémique qui s'emparaient de sa soirée et se la consacraient à eux-mêmes. D'autres fois, au moment où l'entretient était le plus conforme à son goût, la porte s'ouvrait pour laisser entrer un désœuvré ou quelques visiteurs modestes, étrangers au monde et à tous les sujets de conversation générale. Jamais ni ces tyrannies, ni ces interruptions inopportunes ne lui arrachaient le moindre signe de contrariété ; jamais l'humble n'était sacrifié au superbe, le fastidieux à l'agréable, le pauvre au riche. Une femme d'un grand nom désola pendant quinze ans son salon et ses amis. Elle éclatait comme une tempête sur tout et à propos de tout, multipliait les questions sans écouter une réponse, et donnait le signal de la dispersion dès qu'on l'annonçait. Jamais elle ne reçut un accueil inégal ou moins affectueux. Mme Swetchine décourageait imperturbablement toutes les tentatives faites contre Mme de X., en répondant avec douceur : — Que voulez-vous, tout le monde s'en gare ; elle n'est pas heureuse et elle n'a que moi. — Mme de X. mourut de vieillesse. Durant ses derniers jours, ce fut Mme Swetchine qui alla passer les plus longues heures près de son lit de mort.

Il se rencontrait quelquefois aussi dans son salon des antagonismes invincibles qui la réduisaient à un désespoir muet, mais profond. Il y avait, par

Digitized by Google

exemple, conflit entre deux savants orientalistes, le chevalier Z. et M. Y. Lorsque le chevalier Z. avait eu la bonne fortune d'arriver le premier, de s'emparer de la cheminée, et qu'il se livrait au triomphe d'une dissertation sans contradicteur, si M. Y. venait à apparaître, M. Z. rentrait aussitôt dans le silence, se glissait derrière les fauteuils et gagnait furtivement la porte. Mme Swetchine seule le suivait du regard et adoucissait sa fuite par un gracieux : — Au revoir !

Les femmes, ordinairement peu accessibles à l'influence d'une autre femme, étaient pleines de confiance et de docilité envers Mme Swetchine ; elle n'éveillait jamais un sentiment de rivalité, parce qu'on ne pouvait jamais surprendre en elle la tentation de se faire valoir aux dépens des autres ; son désintéressement obtenait grâce pour sa supériorité.

Cette femme qui, dès qu'elle pouvait jouir d'une heure de solitude, se livrait aux études les plus graves, et de son aveu même, se plongeait dans la métaphysique comme dans un bain, n'était plus que grâce et enjouement dès qu'une jeune femme était entrée dans son salon. La beauté, l'élégance, la fraîcheur de l'âge avaient pour Mme Swetchine un charme qui n'était ni complaisant ni affecté. Tous ceux qui débutaient dans la vie lui semblaient particulièrement dignes d'intérêt en appelant le support. Son goût en matière de toilette était, comme en toutes choses, fin et sûr ; elle, dont la mise très simple ne variait jamais, ne condamnait pas la toilette chez les autres, quand cette toilette était en harmonie avec la situation. Le soir, les jeunes femmes aimaient à passer sous ses yeux tout

Digitized by Google

éclatantes de leurs parures pour le bal. Mme Swetchine se plaisait sincèrement à les admirer, à les louer dans un langage qui n'avait rien de banal et indiquait doucement ce qui lui paraissait excessif. Aussi arriva-t-il souvent qu'après l'apparition rapide du soir, la jeune femme revenait le matin à l'heure du tête-à-tête, sous l'empire de plus graves pensées, sollicitant des conseils d'une autre nature que ceux de la veille. C'est alors que les cœurs se montraient à Mme Swetchine dans toute leur sincérité; c'est alors aussi qu'elle y versait doucement et goutte à goutte la lumière, la vérité, la vie. Dieu seul connaît ce qui se passait dans ces entrevues, ce qui se fit obscurément pour son service et pour sa gloire, dans le secret de ces confidences qui achevaient bien souvent dans les larmes ce que la causerie frivole du salon avait commencé. C'est ainsi que tant de jeunes âmes arrivèrent à la chérir comme leur mère spirituelle et lui vouèrent une sorte de culte dont l'ardeur discrète et contenue par le mystère même de son origine, n'éclata en toute liberté qu'après qu'elle leur eut été enlevée.

Mme Swetchine, à son tour, puisait dans ces contacts intimes, venant ainsi constamment en aide à son exquise pénétration, une connaissance du cœur humain qui tenait presque de la divination. Une parole, un silence, un geste, un regard, inaperçus pour tout le monde, devenaient pour elle une révélation, et quand, plus tard, on allait l'aborder, croyant lui tout apprendre, on s'apercevait que, vertus ou défauts, elle avait tout pressenti. Elle savait déjà ce qu'on ne lui avait jamais dit, quelquefois ce qu'on s'efforçait de lui cacher,

Digitized by Google

quelquefois ce qu'on aurait voulu se cacher à soi-même. Elle avait la science des âmes, comme les savants ont la science des corps. Le commun des hommes n'aperçoit dans une plante que son coloris ou son dessin ; les botanistes reconnaissent tout d'abord son origine et sa famille : ils disent à première vue si telle fleur vient de la montagne ou de la plaine, des contrées du midi ou de la région des neiges. Tel était le coup d'œil de Mme Swetchine ; un trait, un linéament lui suffisait pour reconnaître et reconstituer toute une nature morale.

Parmi les témoignages rendus à Mme Swetchine après sa mort, on doit en citer un, aussi éloquent que fidèle, et particulièrement autorisé, car il fut tracé au courant de la plume par la main d'une étrangère qui n'approcha Mme Swetchine qu'à d'assez longs intervalles :

« Tout en elle était si harmonieux que sa perfection même n'étonnait pas. Elle s'était établie sur ces hauteurs dont Pascal dit que l'âme y touche, mais ne s'y tient pas. Elle était la vivante personnification de l'accord possible de la raison et de la foi ; elle représentait si complètement le but atteint où tous nous tendons ! Quand les misères de ce temps et de ce pays me serraient de quelque côté, je m'échappais vers Mme Swetchine qui, aussitôt, m'attirait dans d'autres sphères ; entrée triste et découragée, je sortais pleine d'indifférence à l'endroit de ce qui m'avait trop émue d'abord. Elle m'en avait transportée si loin ! Et c'est là précisément où sa perte sera irréparable pour tous. On s'entretient facilement dans le mépris de ce qui est lâche ou injuste, mais qui maintenant

Digitized by Google

nous enseignera à être doux envers ce qui nous indigne ? qui, maintenant, nous donnera l'habitude de ces régions d'où ce que nous faisons et ce que nous sommes paraît si peu de chose ? qui nous forcera à demeurer au plus haut de nous-mêmes ? qui nous montrera que la rectitude et l'élévation absolues peuvent être exemptes d'orgueil ; qui nous rendra joyeux de reconnaître que nous ne sommes rien ? Elle avait le don de la sérénité, elle était l'antidote de tous les maux de notre temps, et elle était indulgente à l'erreur, au mal même, par ce qu'elle n'y touchait par aucun côté. Elle n'était pas de notre espèce, elle avait une influence divine, je ne reprends pas le mot. Le P. Lacordaire a fort bien dit qu'elle avait des paroles divines pour les pauvres ; mais ce qu'il n'a point dit assez, c'est que tous nous étions ses pauvres. »

Les journées de Mme Swetchine étaient divisées en trois parties ; elle se réservait exclusivement le matin, mais le matin commençait pour elle avant le jour. A huit heures elle avait entendu la messe et visité les pauvres ; elle rentrait et fermait sa porte jusqu'à trois heures ; de trois à six, son salon était ouvert ; il se refermait de six à neuf ; la soirée commencée à neuf heures, se terminait rarement avant minuit. Les habitués de l'après-midi et ceux du soir étaient généralement distincts : telle personne qui passait toutes ses soirées chez Mme Swetchine n'avait jamais connu ni rencontré telle autre personne qui avait adopté les autres heures. La marquise de Pastoret, par exemple, qui venait tous les jours chez Mme Swetchine n'y venait jamais que vers quatre heures, au retour de ses visites dans les hôpitaux et après l'accomplissement

Digitized by Google

de ses innombrables œuvres de charité. Le soir, avec une grâce comparable à celle de Mme Swetchine, Mme de Pastoret faisait les honneurs de la maison de son mari. Un soir, cependant, elle voulut courir chez une amie qui logeait au loin et lui causait une soudaine inquiétude. Son cocher résiste et demande à lui parler : Je suis aux ordres de Mme la marquise, dit-il respectueusement, mais je dois l'avertir que je ne réponds de rien, mes chevaux n'ayant jamais vu de lanternes allumées.

On a vu, par les soins donnés à la jeune Nadine, quelle place cette adoption avait occupée dans la vie intérieure de Mme Swetchine. Lorsque Mlle Staëline fut devenue la comtesse de Ségur-d'Aguesseau, Mme Swetchine éprouva un vide qu'elle ne songea à combler que par un nouveau dévouement.

Mme de Nesselrode était inquiète de la santé d'une de ses filles encore enfant et qu'elle ne pouvait songer à conduire elle-même hors des atteintes du climat de la Russie. La jeune Hélène de Nesselrode vint prendre sa part dans la sollicitude maternelle de Mme Swetchine, au commencement de l'année 1829; elle avait quatorze ans, c'est-à-dire l'âge difficile où le cœur a tous ses instincts, sans que la raison ait encore toutes ses lumières. Dès les premiers moments du séjour de Mlle de Nesselrode auprès d'elle, Mme Swetchine s'attacha à gagner sa tendresse, assurée que ce serait la meilleure voie pour arriver à sa confiance. Ce sont bien moins les paroles qui importent que les effets produits; il ne suffit pas de dire ce qu'il y a de mieux, il faut le faire goûter, et c'est à cela que s'attachait Mme Swetchine avec un zèle infatigable. Tout naturellement, elle appliquait à l'édu-

Digitized by Google

cation les principes sur lesquels elle s'appliquait pour diriger à travers les écueils de la vie les âmes qui lui demandaient d'éclairer leur route. Fidèle aux grandes lois dont il n'est jamais permis de se départir, elle gardait le même respect envers la personnalité et l'originalité individuelles, se tenant soigneusement en garde contre la prétention de tout réduire ou de tout ramener à un type de perfection idéale, n'oubliant jamais que l'éducation est le moyen, non le but, et qu'il s'agit moins de ce que l'on obtient par influence immédiate que de ce que l'on fonde et de ce que l'on assure pour le temps où l'influence aura cessé. « Peu à peu, disait Mme Swetchine en écrivant à la mère de sa pupille, je l'accoutume à penser qu'il y a plusieurs choses que je n'approuve pas, mais que je ne blâme pas assez pour commencer par elles. Pour la disposer à m'ouvrir son cœur, j'ouvre le mien à tous ses intérêts. Je ne me lasse pas de la faire parler de ceux qui lui sont chers. Je la mets de moitié dans les choses qui m'intéressent. M'apporte-t-elle une lettre qu'elle vient de recevoir, je lui en fait lire une qui est pour moi. Quand je lui parle, je ne descends jamais jusqu'à elle, je tends à l'élever jusqu'à moi, et, au moyen de ces habitudes, j'obtiens insensiblement ce que l'insistance et un empire d'autorité ne m'auraient jamais donné. Sa confiance en moi croît chaque jour et déjà je puis constater que des fautes dans lesquelles elle tombait il y a deux mois, ne lui seraient plus possibles aujourd'hui, parce qu'elle les a jugées. »

Si la principale préoccupation de Mme Swetchine s'attachait à former le cœur et le jugement de sa

Digitized by Google

jeune amie, elle ne lui faisait pas négliger, on le pense bien, la direction de son esprit. « Nous lisons maintenant les tragiques grecs, dit-elle à Mme de Nesselrode; à chaque sujet traité par les anciens je fais succéder les imitations des modernes dans les langues qu'elle sait; cela fait une espèce de tout qui captive son attention et aiguillonne sa curiosité. Vous ignorez peut-être encore, que je lui ai donné un maître de plus, M. Saigey, qui m'a été vivement recommandé par M. Cuvier, et qui fait honneur même à cette recommandation-là. C'est pour un cours de géographie générale que je l'ai demandé, et il entre admirablement bien dans mon intention. Sa science est la plus claire, la plus intéressante, et elle est communiquée si spirituellement que l'ennui ne saurait s'en mêler. Si Hélène y prend goût, on rattachera à la géographie politique, qu'il n'est permis à personne d'ignorer, toutes les différentes notions qui appartiennent à notre globe, sous les différents rapports de sa structure, de ses éléments, et des phénomènes principaux qu'il présente; ce ne serait pas moins que l'histoire de la terre, des cieux et de l'Océan; mais, en se bornant aux faits les plus généraux, on ne cherchera qu'à lui donner connaissance de ce qui journellement passe dans la conversation même des salons. Je tente cet essai sans être bien sûre qu'il réussisse, nous étendrons ou nous resserrerons le cercle que nous voulons parcourir, selon les chances que son goût ou sa docilité nous offriront. »

S'agissait-il d'un mouvement du cœur, d'un élan de charité, Mme Swetchine y apportait la même délicate réserve et s'attachait à laisser aux senti-

Digitized by Google

ments de la jeune fille toute leur spontanéité. Assurément elle la voulait charitable et compatissante mais simplement, en tout abandon et sincérité ; elle évitait toute incitation à cet égard, et se fût fait un scrupule de profiter des velléités de générosité qui se manifestaient sous des formes vagues et fugitives. Mais, quand elle avait pris toutes les garanties nécessaires, quand elle s'était assurée de la solidité du mouvement généreux, alors elle n'hésitait plus à l'autoriser, à l'encourager et même à s'y associer. Les lettres de Mme Swetchine à Mme de Nesselrode, telles qu'on peut les lire dans l'ensemble de la correspondance, pourraient former un véritable traité d'éducation. « Jamais, jamais, écrivait-elle un jour, je n'aurais cru que cette chère petite Hélène eût pénétré si avant dans mon âme; elle me remue au fond des entrailles ; j'y sens ces tressaillements maternels si redoutables et pourtant si doux. »

Mlle de Nesselrode ne quitta Mme Swetchine qu'à la veille de son mariage avec le comte Michel Chreptowitch. Mme Swetchine la remit elle-même entre les mains de sa mère qui accompagnait aux bains de mer de Brighton la grande-duchesse Hélène. Ce voyage fut pour Mme Swetchine l'occasion d'une rapide excursion à Londres et en Angleterre.

Cette année fut en outre attristée par les inquiétudes que causait sans cesse la santé de la duchesse de Duras, et enfin par sa mort prématurée.

Le 30 octobre 1829, Mme Swetchine écrivait à Mme de Nesselrode :

« Je vous disais dans ma dernière lettre que

Digitized by Google

j'espérais prolonger jusqu'en novembre ma paisible solitude; mais la nouvelle que j'ai reçue du terrible accident de Mme de Duras m'a bientôt fait changer de projet. Dans une nuit qui suivit un jour où elle n'avait pas été plus mal qu'à l'ordinaire, Mme de Duras voit disparaître tout à coup la lumière d'une lampe placée près d'elle; elle se retourne et l'aperçoit de nouveau : l'œil et la joue tournés du côté de la lampe avaient été paralysés ; la cécité de l'œil était complète. Vous pouvez juger de l'anxiété et de l'épouvante d'un tel moment. Les secours les plus prompts et les plus efficaces lui furent administrés; l'œil parut reprendre ses fonctions, mais si imparfaitement qu'aujourd'hui encore il peut à peine distinguer le contour des objets. Comme s'il n'y avait pas assez de périls dans une si terrible menace, notre inquiétude est condamnée encore à se porter sur d'autres points. Les médecins pensent que cet accident n'est que sympathique avec l'état intérieur, et c'est surtout une lésion organique qu'ils paraissent redouter. L'autre jour, pour quelques cuillerées de purée de chicorée, elle a été comme sur la roue pendant six ou sept heures. Ajoutez à cela des nerfs dans un état d'irritabilité continuelle, un abattement complet et des faiblesses qui sont comme des crises, au milieu d'un état qui paraîtrait incapable de les supporter. Son changement seul motiverait toutes les craintes : on peut l'appeler une destruction. Eh bien! au milieu de cela, dès que notre si chère amie se sent un peu mieux, elle marche, fait le tour de son jardin, et je l'ai vue prolonger sans inconvénient sa promenade pen- un quart d'heure.

Digitized by Google

« Au moral, c'est de même : son silence, sa profonde préoccupation, font place à l'expression la plus tendre et la plus expansive, elle cause un peu alors, et reprend ce sourire si spirituel, si bienveillant, qui donne tant de charme à sa physionomie. Je suis profondément frappée de la manière touchante et religieuse dont elle accueille ses maux et le danger qui la menace. Les premières paroles qu'elle m'ait dites sont qu'elle regarde l'état où elle est comme inguérissable, comme une sorte de transition de la vie à la mort; qu'elle y voit également un avertissement de Dieu, et que ce qu'elle désire est de le mettre à profit ; enfin il est impossible d'aborder les idées les plus graves et les plus solennelles avec plus de courage et de véritable force de tête. Quelle immense consolation la bonté de Dieu nous donne ; mais aussi combien l'attendrissement est plus douloureux quand, faisant un retour sur soi-même, on a toute la mesure du bien qu'on est menacé de perdre ! Ceux qui ne connaissent que superficiellement Mme de Duras peuvent n'avoir pas attendu d'elle les preuves qu'elle donne aujourd'hui de la véritable supériorité de son âme. Pour moi, ma bien chère amie, il n'entre pas une idée de surprise dans ma triste joie. Le monde et la vie pouvaient faire trop de bruit autour d'elle, mais la rectitude de son intelligence devait l'emporter sur tout, et Dieu produire en elle tous les bienfaits de sa grâce, en s'emparant de ce dévouement passionné qui fait l'essence de son caractère. J'ai vu encore dans le monde, qui ignore en partie ces détails, des gens persuadés que Mme de Duras était en proie à toutes les angoisses d'une pleine révolte contre la mort,

Digitized by Google

et qu'elle en éloigne l'idée. On se la représente dans les emportements d'une imagination qui ne sait pas se soumettre; et moi, avec bien d'autres, pouvons certifier qu'il est impossible d'être plus dans la vérité, d'oser l'envisager avec plus de fermeté et de douceur. Cette lutte même si naturelle entre l'instinct de l'existence et la crainte du terrible passage, paraît avoir cessé; la résignation a tout surmonté en ôtant à la tristesse tout ce qu'elle en dévore et détruit. Mon inquiétude est bien grande, chère amie, mais elle a ses vicissitudes d'espoir; quelquefois je suis abattue, quelquefois aussi je me dis que j'exagère le danger et que maint exemple devrait me rassurer. Il est impossible d'être plus soigneuse, plus attentive, plus charmante que Clara pour sa mère ; je me suis attachée à elle doublement pendant cet intervalle et mon séjour à Saint-Germain. C'est une des meilleures et des plus intelligentes mères que je connaisse, la femme la plus tendre, et aujourd'hui on dirait qu'elle est fille seulement, tant elle se consacre exclusivement à sa mère. Mme de la Rochejaquelein a été retenue par une maladie qu'a faite sa belle-mère dans une de ses terres de la Vendée. »

L'accident dépeint ici par Mme Swetchine avec une si anxieuse fidélité ne coûta pas la vie à Mme de Duras, mais il ébranla fortement sa santé. Une maladie de foie ne tarda pas à se déclarer dans des conditions incurables; un climat plus doux fut vainement cherché à Nice. Au mois de janvier 1830, l'élite de la société et des lettres françaises eut à pleurer une irréparable perte. La duchesse de Duras entrait à peine dans sa cinquantième année.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

RÉVOLUTION DE 1830. — NOUVELLE SITUATION RELIGIEUSE. — LE COMTE DE MONTALEMBERT. — LE P. LACORDAIRE. — LE P. DE RAVIGNAN.

La Révolution de Juillet affligea et effraya Mme Swetchine. Des princes vénérés par elle, des amis qui lui étaient chers depuis longtemps, se trouvaient bannis ou frappés. Des institutions libérales dont elle avait souhaité la durée se trouvaient subitement lancées dans une voie nouvelle et soumises à d'incalculables épreuves. Mme Swetchine ne s'était point fait illusion sur les fautes commises par quelques-uns des amis de la monarchie ; elle fut non moins clairvoyante et non moins inquiète sur les fautes des amis de la liberté. Enumérant les symptômes effrayants qui surgissaient de toutes parts, elle écrivait le 23 décembre 1830 à la comtesse de Nesselrode :

« Vous avez su, avec détail, comment les choses se sont passées ici ces derniers jours ; l'issue du grand drame de la Chambre des Pairs [1], et toute l'agitation, tous les ressentiments dont il a été le prétexte ou l'occasion. Avant-hier, encore hier, Paris ressemblait à une ville dont l'ennemi est aux portes ; aujourd'hui le calme, l'allégresse même sont partout, à ce qu'on dit ; les cris de

1. Le procès du prince de Polignac et de trois des ministres du roi Charles X.

Digitized by Google

mort sont remplacés par des vivats qui, d'après toute apparence, ne sont de nature à prolonger la vie de personne. Hier, on aurait cru que tous les droits étaient violés, parce que quatre victimes avaient échappé au fer assassin ; aujourd'hui, cet odieux délire ne porte plus que le caractère d'une fantaisie. Je puis dire que, si je ne suis jamais inquiète au milieu des craintes générales, je ne me rassure pas non plus par une sécurité improvisée. Les hommes restent les mêmes, le danger à peu près semblable. Il faut être ici depuis longtemps pour comprendre, pour saisir quelque chose de cette complication de mouvements, de volontés, de projets, et toujours d'intérêts qui sont au fond de tout. Ces masses si menaçantes, si nombreuses, si animées, n'avaient aucune direction apparente ; s'il y avait eu plus de chances de succès, ceux qui les excitaient auraient bientôt désigné un but, mais, alors, au lieu d'un but, il en aurait paru trois ou quatre, et, au premier succès, eût éclaté la division. Comment en serait-il autrement chez un peuple de souverains qui ne reconnaît d'autre volonté que la sienne, et encore en lui-même que celle du moment ?

« Les classes inférieures ne visent à rien moins qu'à un nivellement complet, et, pour y parvenir, elles renouvelleront sans cesse la lutte. Leur puissance, maintenant, leur a été révélée : elles poursuivront leur plan ; elles comptent encore sur les moyens que leur laisse la légalité ; mais, si ces moyens n'assurent pas leur succès, c'est bien à main armée qu'elles entreprendront de l'emporter. »

A travers les longues agitations qui suivirent la révolution de Juillet, la chance d'un retour immé-

Digitized by Google

diat de M. le duc de Bordeaux, se présentait à beaucoup d'esprits, et ces espérances ne pouvaient manquer d'avoir des échos près de Mme Swetchine. Elle ne les omet pas dans sa correspondance.

« Les grands retours à la vérité, écrivait-elle à Mme de Nesselrode, venus par ceux qui en ont été les ennemis, non seulement aplaniraient les voies à une véritable Restauration, mais seuls encore pourraient en assurer la durée. Sans eux, et dans l'état actuel des esprits et des choses, pouvez-vous imaginer ce que serait le retour de M. le duc de Bordeaux ? La légitimité est un principe admirable, mais enfin il n'est qu'une partie de l'ordre et ne saurait tenir s'il est isolé. Je demande à ceux qui n'écoutent que leurs passions s'il s'agit du futile triomphe de ramener l'enfant royal, des joies de l'orgueil de l'avoir emporté, ou bien d'un règne qui puisse établir, protéger la société, donner des racines à toutes les vérités utiles aux Etats et conservatrices de leur vraie prospérité? Personne plus que moi ne conçoit les regrets qui suivent dans leur exil des princes malheureux ; j'éprouve une tendre vénération pour la pieuse vertu du Roi, le respect le plus tendre et le plus dévoué pour Mme la Dauphine, et cependant tout en m'étonnant de l'oubli où le plus exalté royalisme les laisse souvent, je ne crois pas que tant d'infortunes puissent être rachetées par l'enfantillage d'un succès éphémère. Je crois qu'il faut savoir attendre, laisser à Dieu l'initiative, le choix du moment que sa volonté indique souvent aux hommes par des signes non équivoques, et ce moment, certes, ne paraît pas venu.

« Mais venons-en, ma chère amie, à une pauvre

Digitized by Google

destinée qui, après bien des fluctuations, des torts et des revers, semble aujourd'hui aux derniers confins de la détresse ; il s'agit de M. de Chateaubriand. Il est bien de ceux qui, comme le disait Mme de Staël, jettent leurs amis à la mer pour avoir le plaisir de les repêcher à la ligne. Mais grâce pour le génie et les natures orageuses, parce qu'elles sont faibles et qu'elles se trouvent toujours entraînées au-delà de leur volonté ! M. de Chateaubriand a toujours respecté certaines limites : sa conduite dans cette circonstance, sa position complètement dénuée, en font foi, et dans le siècle où nous vivons on peut respecter les hommes qui respectent encore deux ou trois choses. M. de Chateaubriand pourrait, devrait avoir aujourd'hui de l'aisance ; on peut même lui reprocher d'en manquer ; mais prenons le fait tel qu'il est, cruel, bien cruel. Pour ne pas prêter son serment, il a renoncé à la pairie, et avec la pairie à la pension de douze mille francs qu'elle lui donnait. Savez-vous ce qu'il lui reste ? Un capital de seize à vingt mille f ancs que lui doit encore son libraire. Cette somme sera dévorée par quelques dettes, son voyage en Suisse ; on pourvoira peut-être à quelques mois d'existence. Et après ? C'est cet après, problème insoluble, que je vous adresse, bonne chère amie, et qui sûrement excitera en vous quelque sollicitude, et peut-être quelque chose de plus, une vue, un conseil, un espoir inattendu. Voici dans le chagrin que me cause une si affreuse perplexité, la pensée qui m'est venue : l'Empereur, informé de l'état vrai, incontestable d'un homme qui est chevalier de ses ordres, que l'empereur Alexandre avait fort distingué, dont les idées au fond sont

Digitized by Google

monarchiques, et dont la conscience est restée fidèle à des maîtres malheureux, l'Empereur arrêtant ses regards sur un tel homme, n'aurait-il pas la pensée de venir à son secours? Cette pensée ne pourrait-elle pas lui être suggérée? Je commence par vous dire que cette pensée est venue à moi seule, que personne n'en est instruit. M. de Chateaubriand y reste à tel point étranger que, dans le casoù vous croiriez pouvoir agir, je vous demanderais de surseoir, afin de me donner le temps de le sonder et de savoir si une grâce venue d'un prince étranger peut lui paraître acceptable. »

Cette noble pensée parvint à l'empereur Nicolas. Sa réponse fut que, s'il devait témoigner de l'intérêt aux légitimistes français, il accorderait la préférence au comte de la Ferronnays, dernier ambassadeur du roi Charles X près de lui. L'ouverture n'eut de suite ni pour l'un ni pour l'autre.

Au moment où les crises de la rue paraissaient domptées, le nouveau gouvernement se trouva en face des difficultés morales. Le ministère de MM. Dupont (de l'Eure) et Laffitte avait fait place, le 11 mars 1831, à une combinaison qui donnait la présidence du Conseil et le portefeuille de l'Intérieur à M. Casimir Périer, les Affaires étrangères au comte Sébastiani, les Finances au baron Louis, et l'Instruction publique au comte de Montalivet, qui avait déployé durant le procès des ministres une intrépide fermeté.

Mme Swetchine écrivait le 15 mars 1831 :

« La création du nouveau ministère me rassure un peu contre la guerre et me fait croire au moins à un répit, si ce n'est au vrai rétablissement de la sécurité. La fatigue de tant d'agitation, la peur

Digitized by Google

pour tant d'intérêts, le choix d'hommes honorables et forts, tout établit des chances pour l'ordre qui commence. S'il ne s'établit pas, c'est qu'il y a impossibilité manifeste, dans un siècle où tout le monde raisonne, qu'un gouvernement se soutienne par des moyens opposés à la nature de son origine. Si cette combinaison ne réussit pas, c'est que le mal est au fond même de la situation. J'ai toujours pensé que tout le monde ici faisant bien, ou faisant le mieux possible, et pourtant la chose publique ne pouvant aller, la moralité de l'apologue ressortirait d'une manière beaucoup plus frappante : il resterait démontré que c'est par les bases que pèche l'édifice, et que rien ne saurait y suppléer. »

La situation politique de la France étant radicalement changée, les rapports de l'Eglise avec le pouvoir nouveau ne pouvaient plus rester ce qu'ils avaient été avec le pouvoir ancien.

Ce qui ressortait naturellement, invinciblement de ces brusques révolutions, c'était la nécessité pour le clergé de prendre son point d'appui sur un terrain plus solide que la faveur ou la disgrâce momentanée des puissances politiques. L'expérience semblait décisive. Le siècle ne comptait que trente ans, et deux fois déjà l'Eglise avait vu compromettre tout ce qu'il appartient au monde de lui prêter ou de lui ravir. Lorsque le premier consul s'était posé en pacificateur et en restaurateur de la société, l'un de ses premiers soins avait été d'y rappeler Dieu et de lui rendre ses temples. Mais bientôt, comme tous les hommes qui, au fond de leur cœur, visent moins à servir la religion qu'à se servir d'elle, le Consul devenu empereur

Digitized by Google

mit l'exigence à la place du respect, et les pompes du sacre furent suivies presque sans transition de la captivité de Fontainebleau. Quand la Restauration, succédant à l'Empire, restitua au Souverain Pontife la plénitude de son autorité, cette ère de réparation fut saluée d'un enthousiasme chaleureux et spontané. Mais lorsque les disssidences politiques se ranimèrent, lorsque les partis songèrent à faire arme de tout, l'Eglise se vit en butte aux mêmes attaques que le pouvoir royal.

Quand enfin la Restauration succomba, le clergé fut considéré comme un vaincu et traité comme tel. Dès lors une même inquiétude rapprocha quelques membres éminents du clergé et quelques laïques profondément dévoués à l'Eglise. Ils se demandèrent en commun si l'heure n'était pas venue d'adopter pour des temps nouveaux une attitude nouvelle. Promptement d'accord sur ce point de départ, ils voulurent adresser un appel à l'opinion, et un journal fut fondé, qui prit pour titre : *l'Avenir*.

L'Avenir se donnait pour mission de délivrer l'Eglise des solidarités qui deux fois avaient failli devenir si funestes ; d'affranchir le clergé de la tentation ou de la crainte de tomber entre les bras de la fortune et du pouvoir ; enfin de réclamer sa pleine et entière liberté d'action, non plus à titre de privilège, mais en vertu du droit commun.

Cette œuvre, qui ne dura qu'un moment, fut et demeurera l'une des plus fécondes de notre siècle. La nature des questions soulevées, la grandeur des talents, la noblesse des caractères lui conquirent une rapide influence, et son souvenir est encore un champ de bataille, celui où se décide l'un des

Digitized by Google

problèmes les plus importants de nos destinées, la délimitation des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Dans les derniers jours de la Restauration, M. de Quélen, résidant encore près des tours de Notre-Dame, dans le palais vénérable qu'avaient habité le cardinal de Noailles, Christophe de Beaumont et Christian de Juigné, vit apparaître un matin dans son cabinet un jeune avocat qui avait à peine marqué sa place au barreau, et n'avait été distingué que par les yeux exercés et bienveillants de de quelques-uns des fondateurs de la *Société des bonnes études*, entre autres de MM. Bailly et Berryer. M. de Quélen s'avançant au-devant du jeune homme qui s'inclinait, lui tendit affectueusement la main et lui dit : « Vous défendiez au barreau des causes d'un intérêt périssable, vous allez en défendre une dont la justice est éternelle. Vous la verrez bien diversement jugée parmi les hommes, mais il y a là-haut un tribunal de cassation où nous la gagnerons définitivement. » Ce jeune homme était M. Lacordaire venant demander la bénédiction de son archevêque avant d'aller s'enfermer dans une cellule de Saint-Sulpice [1].

Il en était sorti prêtre austère et dévoué, et il offrait à l'Eglise les prémices de son apostolat, lorsque M. de la Mennais lui adressa à son tour, mais dans un autre langage, le même appel que M. de Quélen.

Un jeune rejeton de l'aristocratie française, héritier avant l'âge des prérogatives de la pairie, le comte de Montalembert, l'avait suivi près M. de la Mennais, et tous deux d'origine diverse, mais d'ardeur et de

1. *Testament du P. Lacordaire*, publié par le comte de Montalembert, p. 44.

Digitized by Google

dévouement pareils, s'unirent sous les auspices d'une étroite et indissoluble amitié. M. de Montalembert, admirateur du comte de Maistre, n'avait point ignoré l'existence de Mme Swetchine à Paris; il lui avait été présenté. Ce fut lui qui à son tour introduisit près d'elle son ami l'abbé Lacordaire.

On peut pressentir quels furent dans de telles circonstances, l'intérêt et la chaleur de leurs entretiens. Il s'agissait de questions vitales pour le christianisme, de la plus sûre manière de sauvegarder son indépendance, de reconquérir ou d'étendre son empire désintéressé sur les nations qui n'ont jamais tant besoin de lui que lorsqu'elles prétendent s'en passer. Près de Mme Swetchine la jeunesse pouvait en toute sûreté consulter l'expérience. Le P. Lacordaire a raconté lui-même quelle influence elle exerça sur sa vie tout entière. « Mme Swetchine, dit-il, m'accueillit avec une bienveillance qui n'était pas celle du monde, et je m'habituai vite à lui faire part de mes peines, de mes inquiétudes et de mes projets. Elle y entrait comme si j'eusse été son fils, et sa porte me fut ouverte même aux heures où elle ne recevait ses plus intimes amis que par exception. Par quels sentiments fut-elle poussée à me donner ainsi son temps et ses conseils? Sans doute quelque sympathie l'y porta; mais, si je ne me trompe, elle y fut soutenue par la pensée d'une mission qu'elle avait à remplir près de mon âme. Elle me voyait entouré d'écueils, conduit jusque-là par des inspirations solitaires, sans expérience du monde, sans autre boussole que la pureté de mes vues, et elle crut qu'en se faisant ma providence elle répondait à une volonté de Dieu. Depuis ce jour, en effet, je ne pris aucune

Digitized by Google

résolution sans la débattre avec elle, et je lui dois sans doute d'avoir touché à bien des abîmes sans m'y briser[1]. »

Bientôt, en effet, la sollicitude, l'anxiété furent grandes dans le cœur et dans l'esprit de Mme Swetchine. Tout tendait alors vers un libéralisme présomptueux et déréglé. M. de la Mennais qui aurait dû être le modérateur de ses amis, donnait fréquemment, au contraire, l'exemple de l'exagération, et livrait prise sur son œuvre.

En outre, *l'Avenir* n'éveillait pas seulement des susceptibilités religieuses, il suscitait au même degré les ombrages du pouvoir politique, et le plus jeune de ses rédacteurs, comparaissant avec son ami Lacordaire devant la Chambre des Pairs, pour atteinte au monopole de l'Université, répondait au chancelier Pasquier qui lui demandait, selon l'usage, son nom et sa profession, par cette simple et fière parole : « Charles, comte de Montalembert, maître d'école, pair de France. »

Les inquiétudes conçues à Paris s'étendirent promptement à Rome, quoique avec un caractère plus tempéré. Alors MM. de la Mennais, Lacordaire et de Montalembert résolurent de suspendre la publication de *l'Avenir* et de se rendre près du souverain pontife Grégoire XVI, pour obtenir de lui une décision. Ils arrivèrent à Rome le 28 décembre 1831.

Leur arrivée causa une évidente contrariété. Grégoire XVI, par clairvoyance comme Souverain Pontife, par penchant naturel, par fidélité aux anciennes traditions de la cour romaine, voulait

1. *Testament du P. Lacordaire*, p. 74.

Digitized by Google

sauver l'abbé de la Mennais. Il chercha à éluder ce que les interrogations et les instances qui lui étaient adressées avaient d'impérieux, et lui fit adresser, par le cardinal Pacca, une lettre ayant pour but, tout en précisant quelques points de doctrine, d'éviter un acte plus solennel et une désapprobation publique. L'abbé Lacordaire supplia M. de la Mennais de s'arrêter et de se retirer. Sourd à cette voix fidèle, M. de la Mennais laissa partir sans lui l'abbé Lacordaire et persista à rester en exigeant une réponse officielle. N'ayant pu l'obtenir, il quitta Rome enfin, mais avec l'intention formelle de reprendre sur-le-champ la publication de son journal. Cette opinâtreté mit fin aux hésitations de Grégoire XVI, il dut rechercher ce qui était excessif dans les opinions de M. de la Mennais, et il le signala dans l'Encyclique du 15 août 1832. Il le fit à regret et dans une telle mesure que peu d'années plus tard, sous son propre pontificat, durant les longs combats de l'épiscopat français, de M. de Montalembert, du P. Lacordaire, pour la liberté de l'enseignement, beaucoup d'évêques reprirent les principes généraux de *l'Avenir*, tempérés par l'expérience et par une intelligence plus nette des questions. Si M. de la Mennais se fût montré simplement, en 1832, humble et soumis, il se fût trouvé sans rival à la tête du mouvement catholique de 1840, plus grand, plus fort et plus vénéré que jamais.

On sait quelle voie différente il suivit et avec quelle rapidité cette voie le conduisit à l'abîme. Nous allons entrevoir maintenant l'angoisse du cœur et la fermeté de foi de ses deux illustres compagnons.

Digitized by Google

L'Avenir avait cessé d'exister. Ses rédacteurs s'étaient dispersés ; l'abbé Lacordaire se recueillait; M. de Montalembert allait quitter la France pour l'Allemagne, où l'attendaient à Marbourg les émotions pieuses qui devaient donner naissance à l'*Histoire de sainte Elisabeth*.

Mme Swetchine n'abandonna point M. de Montalembert dans son épreuve. Sa correspondance sera certainement considérée comme l'un des modèles les plus touchants de l'amitié chrétienne, et l'on ne sait qui admirer davantage de celle qui ne cesse jamais d'avoir raison avec tant de pénétration et de douceur, ou de celui qui provoque les conseils avec tant d'abandon, et à ce mérite déjà si rare ajouta le mérite plus rare encore d'en permettre la publicité .

« 19 mars 1833.

« Votre souvenir ne me suffit pas, mon cher enfant, il faut que j'en profite, et voilà pourquoi nous ne nous entendons pas toujours sur la durée de nos lacunes. Je sais si peu comment elles se remplissent pour vous, et ce que votre courage a pu faire de vos tristesses! Dans une telle incertitude on voudrait s'assurer de chaque moment. Si vous ne voulez pas venir ce soir, je vous propose demain soir ou demain matin, selon que votre disposition intérieure en décidera ; et c'est parce que je voudrais la combattre que je ne veux pas la contrarier. »

« 26 août 1833.

« Le découragement de ne pouvoir dire tout ce qu'on voudrait, comme on voudrait, me fait très bien comprendre cet homme qui, pressé par la

Digitized by Google

nécessité de répondre, finissait toujours par envoyer chercher des chevaux de poste pour aller causer avec l'ami qui attendait sa lettre. N'est pas maître qui veut, malheureusement, de prendre ce moyen, et celui qui le prendrait avec vous, à quelles courses vagabondes ne s'engagerait-il pas? Si vous saviez rester là où vous vous plaisez, on serait presque sûr de s'en arranger, mais votre inquiétude intérieure vous pousse en avant, vous crie : *Dahin! Dahin*[1]! Lorsque vous croyez obéir à des motifs déterminants, je crains bien que vous ne cédiez à un instinct vague de changement. Eh ! mon Dieu ! c'est là peut-être ce qu'il faudra laisser user, pas assez pourtant pour vous laisser entamer vous-même. Toute espèce d'holocauste demande un être vivant et on le cherche vainement dans ces imaginations éteintes ou flétries, dans ces intelligences sans force et sans essor qui prennent souvent l'insouciance et l'inertie pour la supériorité de la raison et le dernier terme de la philosophie. Certes, c'est une autre tendance que Dieu a imprimée à votre âme qui semblerait avoir été formée sous l'inspiration de cette belle parole de Platon : *Le beau pour arriver au vrai*. Voilà ce qui eût enchanté votre existence si vous ne vous étiez pas lancé si jeune, si faible et si inexpérimenté, dans une lutte de passions et d'intérêts auxquels votre nature même vous rendait étranger. Vous ne saisissiez dans ces questions que leur face désintéressée et, pour ainsi dire, poétique; mais vous n'en étiez pas moins dans la mêlée, portant ou recevant les coups, et vos intentions restées droites

1. Là-bas! là-bas! Ce sont les premiers mots du refrain de la ballade de Mignon, dans le *Wilhelm Meister*, de Gœthe.

Digitized by Google

et pures n'ont pu empêcher que vous ne ressentissiez intérieurement les fâcheux effets d'une route fausse et téméraire. Aussi avec l'âme la plus haute, la plus honnête, un cristal qui est presque un diamant, avec des mœurs irréprochables, de la foi, une piété sincère et tout ce qu'elle entraîne de sentiments élevés, vous n'avez ni la douce joie du cœur ni sa douce paix; vous êtes abattu, troublé, mécontent de vous-même. Mon cher Charles, si vous étiez vraiment resté dans l'ordre, votre cœur, même souffrant, même désolé, n'eût point connu de tels ravages. Ce qui le met si mal à l'aise, c'est la conscience qui de si près touche au cœur que leurs troubles et leurs voix se confondent. Vous vous sentez arrêté dans votre course, mais vous ne voulez pas vous dire qu'il faut revenir sur vos pas. »

A cette date les journaux avaient publié une lettre du pape Grégoire XVI à M. de Lesquen, évêque de Rennes, lettre dans laquelle était indiquée, entre autres symptômes de la révolte imminente de M. de la Mennais, la publication du livre du *Pèlerin polonais* de Mickiewitch, livre qui avait été traduit par M. de Montalembert.

« 17 novembre 1833.

« Mon cher Charles, c'est bien des chagrins que je vous sais à la fois et vous pouvez penser combien ma préoccupation de vous est triste et continuelle, quand j'ai tout lieu de vous croire profondément atteint. Sans partager les espérances au même degré, j'ai suivi avec anxiété vos alternatives si tranchées et si vives, de crainte, de confiance, d'attente et de douloureuse surprise.

Digitized by Google

« Ce qui me rassure sur vous, mon cher Charles, ce qui me donne vraie confiance dans votre destinée, ce sont les épreuves qui ont toujours suivi vos torts, vos imprudences et vos déviations. Vous n'êtes pas châtié, car rien n'est irrévocable dans vos peines et votre situation; vous n'êtes pas abandonné non plus, car la foi et toutes les vraies consolations vous restent; mais vous êtes sans cesse averti, redressé, rappelé dans une voie plus droite et plus sûre. Si vous résistiez encore à ces solennelles admonitions, vous rendriez toujours plus coupable la lutte dans laquelle vous vous êtes volontairement engagé. Si votre foi n'y périt pas, sous quels auspices, en tardant encore, rentreriez-vous dans la vérité? Que lui apporteriez-vous comme hommage et comme sacrifice? La jeunesse a cela de bon : on est indulgent pour elle quand elle faiblit, et on lui sait gré du retour. Mais il ne faut pas l'oublier, votre jeunesse a commencé de si bonne heure par une activité intempestive, qu'elle a beaucoup moins d'années à courir que les jeunesses communes.

« Je repousse loin de moi toute crainte, mais j'arrête aussi l'essor de mes espérances, qui, pour être pleinement justifiées, demanderaient un abandon si généreux, si pur, si catholique à la voix paternelle, et manifesteraient si intelligiblement une soumission tendre, profonde et sans réserve!

« ... Il me semble voir dans ces utopies cette hérésie des millénaires qui tentaient de naturaliser sur la terre une félicité qui attend d'autres lieux. C'est le déplacement d'une idée vraie, de ce pressentiment d'une immortalité heureuse, quand le péché détruit aura laissé le champ libre à la

Digitized by Google

clémence, à la paix et à la justice. Quittez ces vains songes, mon cher enfant; quittez la source de ces brusques et violentes excitations qui sont funestes même au talent. Le vôtre a souffert de ces excès auxquels votre intelligence s'est laissé entraîner; il a souffert de la division qui s'est mise dans votre conscience et dans votre esprit. Ces deux causes réunies font de l'époque actuelle pour votre talent littéraire une vraie époque de transition: votre intelligence mue. Faites ce qui vous paraîtra le plus difficile; dans votre disposition actuelle, ce sera le meilleur, et puis laissez pousser et se fortifier vos nouvelles plumes avant de reprendre un plus noble et plus éclatant essor.

« Mon cher Charles, ne me rendrez-vous pas en vous tout ce que mes vœux, mes prières y ont mis? Vous savez si vous pouvez et me réjouir et m'affliger, et dans ces émotions maternelles que vous m'avez fait connaître, je ne veux pas croire que ce soit aux seules douleurs de Rachel que vous me condamniez. »

« 11 décembre 1833.

« Vous aviez bien raison de penser, mon cher Charles, que votre lettre m'affligerait, et pourtant elle ne m'ôte pas encore toute espérance! Il me semble toujours que la rectitude, la pureté de votre âme feront justice des sophismes de votre esprit, et que la chimérique conciliation d'une téméraire résistance avec la soumission d'un cœur pieux et croyant se montrera enfin à vous comme impossible.

« ... Rien n'est si simple, dans notre état de faiblesse et d'imperfection, que de nous laisser aller à l'exagération et même à l'erreur; on pourrait

Digitized by Google

dire que rien n'est si catholique que de se tromper, car rien n'est si universel. Mais c'est à l'opiniâtreté que commencent nos torts, à cet attachement si orgueilleux et si absurde à notre propre sens. Mon cher enfant, cela serait-il possible? Serait-ce à cette idole que vous sacrifieriez? Non, vous n'avez pas idée du fardeau dont vous chargez vos épaules, des tourments que vous vous préparez, des douces joies que vous contristez en vous et que vous empêchez peut-être pour longtemps! Tant que l'abandon, le regret pieux, tendre et parlé, n'auront pas dilaté votre cœur, il ne connaîtra ni la vraie paix ni la vraie consolation.

« Sans doute, mon cher Charles, c'était porter haut vos regards que de prendre M. de la Mennais pour modèle; mais le chrétien peut les élever encore bien davantage, et la voie la plus humble est pour lui non seulement la plus sûre, mais la plus sublime. Et savez-vous l'ascendant qu'exercerait sur M. de la Mennais un mouvement franc, rapide, vraiment généreux qui partirait du plus profond de votre cœur? Je sais que vos vœux et vos conseils ont été depuis longtemps conformes à tout ce qu'espèrent et attendent les amis de sa gloire; je vous rends à cet égard pleine justice; mais combien vous auriez eu plus de puissance sur lui si vous-même aviez été ce que vous deviez être! Je le crois, le grand homme eût fléchi devant un enfant tendre et pieux, car il me semble que c'est à la seule tendresse que peut céder M. de la Mennais, et comme Clorinde, si son bras est fort, son cœur est faible. Et que de maux incalculables vous lui auriez épargnés à lui-même! Car il ne faut pas se le dissimuler, l'improbation, l'animad-

Digitized by Google

version, sont générales contre lui. Les rares exceptions, sont données par des gens pieux qui auraient désiré dans leur amour de la paix, que moins de publicité, et surtout moins de précipitation, eussent marqué les commencements de cette déplorable lutte. Ce sont les gens du monde qui sont ici les plus sévères, d'abord parce qu'ils ne veulent que d'une rigoureuse logique, et qu'ils ne sont d'ailleurs liés à M. de la Mennais par aucune reconnaissance des services qu'il a rendus. Ne vous étonnez pas davantage, mon cher Charles, de rencontrer plus de sévérité pour vous-même que si vous aviez été licencieux ou impie. Cette sévérité est un hommage que l'on rend à l'estime que l'on faisait de vous, aux espérances que vous faisiez concevoir ; elle est aussi la conséquence des engagements que vous paraissiez prendre. On est jugé dans le monde sur la place que l'on prend, sur la responsabilité que l'on assume ; c'est sur un éloge qu'il vous a donné que le monde calcule souvent ses exigences, et plus une tendance est pure et haute, plus elle porte de charges avec elle. Votre conduite, vos sentiments, vos talents faisaient de vous point de mire, et c'est là ce qui fait, mon pauvre cher Sébastien, qu'aujourd'hui vous êtes en butte à tous les traits ! Les hommes vous redemandent à présent ce qu'ils craignent de vous voir donner trop légèrement ou trop tôt, mais ce n'était point devant eux seulement que s'annonçait, que se développait une vocation belle et sainte ! Ce concours de circonstances pénibles, d'épreuves de toutes sortes; ce concours qui me fait nommer le malheur du nom de ce démon multiple de l'Evangile, *Légion*, n'est-il pas un

Digitized by Google

langage aussi et ne vous dit-il pas que Dieu n'est pas non plus satisfait! Mon cher enfant, acceptez, acceptons ces tribulations, mais cessons de les mériter.

« Si je prie pour vous! non, vous ne me le demandez pas! Ma prière prend successivement toutes les formes de l'affliction, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénûment. Je ne puis rien pour vous si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables les liens qui vous attachent à Dieu et à son Eglise. J'ai le courage de vous voir souffrir; je sens que je n'aurai jamais celui de supporter, je ne dis pas votre défection, mais seulement cette indifférence dont vous nous menacez. Quelles dispositions de l'âme laissent pressentir de telles pensées! Et c'est en partant de cette base que vous vous promettiez de redoubler de régularité et de ferveur! Ah! mon cher Charles, si la religion se trouvait écartée de vos pensées, elle aurait bientôt perdu sur vous toute autre puissance, et votre foi, point assez éprouvée, point assez instruite pour être solide, périrait bientôt dans le monde nouveau que ferait vivre votre intelligence. M. Lacordaire, fidèle à ses premiers devoirs, n'a voulu être que prêtre. Pourquoi, pourquoi vous, dont les premières inspirations devaient faire aussi la destinée, voudriez-vous être autre chose que chrétien et catholique?

« Adieu, mon cher Charles; Dieu veuille verser sur vous et ses précieuses consolations et sa sainte lumière! »

L'histoire contemporaine a déjà constaté quelle fut la réponse de M. de Montalembert à ces admirables exhortations; mais, l'ignorât-on, il suffirait

Digitized by Google

de les lire pour en affirmer l'effet. L'homme qui sait inspirer un pareil langage est déjà digne de l'entendre et bien près de s'élever à sa hauteur.

L'abbé Lacordaire n'avait pas cédé à un seul mouvement d'hésitation; les difficultés existaient non en lui, mais devant lui. L'éclat de son éloquence, le merveilleux effet de sa première apparition dans la chapelle du collège Stanislas, ne pouvaient laisser complètement endormis les sentiments complexes qui s'attachent à tout succès. Parmi les hommes mêmes que le talent intéresse et doit servir, il faut toujours compter à côté de ceux qui ne songent qu'à s'en féliciter, ceux qui s'en inquiètent ou s'en irritent. En outre de ces conditions communes à tout le monde, il fallait compter aussi la méfiance qu'avaient fait naître et que laissaient subsister les premiers rapports de l'abbé Lacordaire avec M. de la Mennais. Ces nuances diverses de l'opinion religieuse étaient représentées dans le conseil de l'archevêque de Paris, et M. de Quélen lui-même était aux antipodes de l'abbé Lacordaire. Son éducation s'était faite dans un milieu que le jeune orateur n'avait pas même effleuré. M. de Quélen n'avait que des regrets là où M. Lacordaire n'avait que des espérances; un seul point leur était commun, la droiture et la vraie noblesse du cœur. Si M. de Quélen était naturellement porté aux préventions contre le plus brillant rédacteur de *l'Avenir*, il était incapable de nourrir une antipathie personnelle, de résister à un gage de sincérité, et de méconnaître ou de dédaigner une force qui pouvait profiter à l'Eglise. Enfin, ce qui eût pu échapper à son

Digitized by Google

propre coup d'œil ou à ses loyales intentions, il pouvait le trouver dans son estime profonde et pleine de confiance pour Mme Swetchine.

Mme Swetchine elle-même le sentit bien, et son affection, envers M. de Quélen, comme envers M. Lacordaire, s'appliqua uniquement à les tenir toujours rapprochés l'un de l'autre. C'est donc se renfermer dans les plus strictes limites de la vérité, que de compter les Conférences de Notre-Dame au premier rang des services que notre pays et notre temps auront dus à cette humble et vraie servante de Dieu.

On sait aujourd'hui, de la bouche même du P. Lacordaire, comment il fut invité à monter les marches redoutables de la chaire de Notre-Dame. « Après avoir prié Dieu et consulté Mme Swetchine, dit-il, je répondis affirmativement. » Puis il ajoute, avec cette franchise qui ne blesse point la modestie, parce qu'elle rapporte tout à Dieu : « Le jour venu, Notre-Dame se remplit d'une multitude qu'elle n'avait point encore vue. La jeunesse libérale et la jeunesse royaliste, les amis et les ennemis, et cette foule curieuse qu'une grande capitale tient toujours prête pour tout ce qui est nouveau, s'étaient rendus à flots pressés dans la nouvelle basilique.

« Je montai en chaire, non sans émotion, mais avec fermeté, et je commençai mon discours l'œil fixé sur l'archevêque, qui était pour moi, après Dieu, mais avant le public, le premier personnage de cette scène. Il m'écoutait, la tête un peu baissée, dans un état d'impassibilité absolue, comme un homme qui n'était pas simplement spectateur ni même juge, mais qui courait des

Digitized by Google

risques personnels dans cette solennelle aventure. Quand j'eus pris pied dans mon sujet et mon auditoire, que ma poitrine sa fut dilatée sous la nécessité de saisir une si vaste assemblée d'hommes, et que l'inspiration eut fait place au calme d'un début, il m'échappa un de ces cris dont l'accent, lorsqu'il est sincère et profond, ne manque jamais d'émouvoir. L'archevêque tressaillit visiblement; une pâleur qui vint jusqu'à mes yeux couvrit son visage, il releva la tête et jeta sur moi un regard étonné. Je compris que la bataille était gagnée dans son esprit; elle l'était aussi dans l'auditoire. Rentré chez lui, il annonça qu'il allait me nommer chanoine honoraire de sa métropole; on eut beaucoup de peine à le retenir et à le faire attendre jusqu'à la fin de la station.

« Depuis ce jour, M. de Quélen s'honora de moi, et tout le passé de ma vie depuis dix ans lui apparut comme une préparation de la Providence à l'œuvre qu'il venait de me confier. Il était heureux de voir son affection justifiée et d'avoir tant hasardé sans s'être trompé. Tout proche encore des jours où il avait vu tomber son palais, caché encore dans les murs étroits d'une cellule de couvent, il reparaissait à Notre-Dame avec la majesté d'un évêque entouré de son peuple et lui faisant entendre sous une forme populaire, par une bouche acceptée, les enseignements d'une religion vaincue la veille avec une monarchie de dix siècles et incapable, croyait-on, de ressaisir jamais l'empire des esprits. C'était une noble réponse au sac de l'archevêché. M. de Quélen venait après M. de la Mennais pour étonner et désarmer

Digitized by Google

l'opinion publique et, disciple de l'un après avoir été disciple de l'autre, j'ajoutais par cette singularité même à l'éloquence du triomphe.

« M. de Quélen sentait cela vivement; il en était heureux et fier; il me prit un jour dans sa voiture au sortir d'une conférence pour me conduire chez Mme Swetchine, et il lui dit en entrant dans son salon : « Je vous amène notre géant[1]. »

Les Conférences de Notre-Dame assurèrent du premier coup la renommée du P. Lacordaire, et ravivèrent les hostilités. Sa fierté s'en émut, son humilité s'en alarma. Après les deux stations de 1835 et de 1836, qui avaient porté au plus haut point l'enthousiasme public, il renonça spontanément au plus magnifique auditoire dont notre génération pût garder le souvenir. Il prit le parti d'aller rechercher encore les grands enseignements et les austères solitudes de la ville éternelle. Après sept années d'une studieuse retraite, il reparut sous l'habit de Saint-Dominique, fidèle à la pensée qui remplissait son âme, et qui ne cessa jamais d'inspirer sa parole ou sa plume : la conciliation chrétienne de l'autorité et de la liberté. Il retrouvait M. de Montalembert en pleine possession de la tribune politique et la faisant retentir avec la même indépendance des accents de la même foi. Tous deux ne cessèrent point d'être fortifiés, soutenus ou modérés par la constante sollicitude de Mme Swetchine.

Lorsque le P. Lacordaire publia de Rome sa *Lettre sur le Saint-Siège*, ce fut Mme Swetchine

1. *Testament du P. Lacordaire*, p. 82.

Digitized by Google

qu'il chargea de la correction des épreuves à Paris. Plus tard, voulant conserver le souvenir des conseils qu'elle lui donna pour la *Vie de saint Dominique*, il lui fit don du manuscrit, en plaçant en tête, comme une sorte de dédicace, la lettre suivante :

« A MADAME SWETCHINE

« Je vous renvoie, chère amie, le manuscrit de la *Vie de saint Dominique*. Je n'ai point fait disparaître les corrections tracées de votre main, afin qu'elles vous rappellent, et à quiconque les verra, ce que vous fûtes pour moi par l'amitié et le bon conseil. Ce sera comme un hiéroglyphe dont je dépose ici le sens. J'ignore si Dieu me permettra jamais d'écrire un ouvrage de plus longue haleine. J'ai bien des choses dans le cœur ; il me semble que ma pensée se dilate et s'affermit chaque jour ; mais que d'arbres qui meurent en pleine sève, n'ayant donné que peu de fruits à la main qui les planta ! Si la parole m'ôte le temps d'écrire: ou que la mort me retire la plume des doigts, la *Vie de saint Dominique* restera comme un obélisque solitaire à qui son isolement même donne du prix et de la grâce. Si, au contraire, je dois fournir toute une course d'homme, et laisser derrière moi un plus complet monument, les pages suivantes auront pour vous qui m'aimez le charme d'une jeunesse qu'on a connue et protégée.

« Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux, en les retrouvant dans votre héritage, sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami, comme de Paule et de Marcelle, et à

Digitized by Google

qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était.

« Paris, le 22 février 1841.

« Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE.

« Des Frères-Prêcheurs. »

Pour compléter ce tableau des pensées et des mœurs vraiment chrétiennes, nous devons y voir apparaître le P. de Ravignan. Ce fut lui, en effet, qui avec un succès semblable, quoique avec un caractère différent, partagea durant plusieurs années avec le P. Lacordaire « le fraternel empire de la parole de Dieu ». Cet ardent et saint apôtre avait eu à son tour besoin de rapprocher son âme de celle de Mme Swetchine, et il s'était fait recommander à elle par leur ami commun, le P. Rozaven. Mme Swetchine se hâta de l'accueillir. L'affection qu'elle portait au P. Lacordaire eût été un motif de plus dans son empressement, lors même qu'elle n'y eût pas été portée par tous les mouvements de la sympathie et de la vénération. De son côté, le P. de Ravignan attachait le plus grand prix à un auditeur tel que Mme Swetchine. Il lui écrivait :

« Samedi, 11.

« Madame, voici une petite carte avec votre nom et le mien ; vous aurez la bonté de la prendre avec vous, et de la montrer en arrivant aux places réservées sous le nom de ma famille, à droite du banc d'œuvre, en regardant la chaire.

« Le bon Eleuthère[1] me dit que vous êtes en grande timidité avec moi. Est-ce vrai et possible?

1. L'abbé de Girardin, petit-fils du marquis de Girardin d'Ermenonville.

Digitized by Google

Je serais si heureux que vous fussiez mon maître et mon tuteur pour me reprendre et me gronder, pour prier aussi !

« X. DE RAVIGNAN. »

On trouve le nom du P. Lacordaire affectueusement et respectueusement prononcé par le P. de Ravignan dans plusieurs des billets conservés par Mme Swetchine. On lit dans l'un d'eux :

« Le P. Lacordaire m'a répondu une lettre tout amicale. Vous savez que je tiens sincèrement à son amitié et à sa confiance ; je voudrais les mériter. »

En même temps Mme Swetchine consignait dans un de ses cahiers de notes les trois lignes suivantes, qui d'un seul trait font revivre le visage si imposant et si doux de l'illustre religieux :

« M. Laisné, c'était l'orateur des yeux ; il aurait ému « et convaincu même par son silence ». Ces paroles de M. de Lamartine sur M. Laisné s'appliquent tout aussi bien au P. de Ravignan. »

Mme Swetchine ne manquait pas d'entretenir le P. Lacordaire lui-même des succès de son pieux émule, et on lit dans une lettre à la date du 18 avril 1837 :

« J'ai été entendre M. de Ravignan, la dernière fois qu'il a parlé, et je l'ai fort admiré. Son discours m'a paru d'une belle et régulière ordonnance, sa langue riche et nouvelle par l'ascendant même des idées qu'il passe en revue ; ses mouvements sont libres et vrais ; il se place à une grande hauteur, à celle d'où descend l'autorité. Un peu d'imitation d'une manière qui ne serait pas naturellement la sienne se fait sentir, et l'on cesse d'être maître là où l'on imite ; mais c'est encore là un hommage

Digitized by Google

qu'il vous rend, et un bien touchant témoignage, selon moi, de son amour et de son zèle pour la la vérité, qui lui fait prendre, pour lui assurer ce succès qui importe tant à ceux qui aiment, tous les moyens qu'il croit efficaces, dussent-ils contraindre sa nature et moins flatter son amour-propre. C'est une vraie grâce de Dieu que l'apparition d'un orateur chrétien; mais en se faisant une si belle place, le P. de Ravignan l'ôte-t-il à quelqu'un? N'y a-t-il pas espace pour deux, et malgré les suffrages qu'il obtient n'y a-t-il pas une foule de besoins qui ne sont pas satisfaits, une foule d'attentes encore trompées? Une des plus désolantes choses de ce monde est l'étroitesse des blâmes et des admirations absolus; *l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour* s'applique à tout, et M. Sainte-Beuve se trouvait parler vrai, même pour les prédicateurs. »

Enfin, lorsqu'une mort prématurée eut enlevé le P. de Ravignan au respect universel, le P. Lacordaire tint à honneur de se faire l'interprète de la douleur publique. « Les âmes allaient à lui par une pente naturelle, écrivit-il, il les aimait et elles l'aimaient. Il fut capitaine et soldat. Après avoir épuisé son faible corps aux triomphes si coûteux de la parole, il rentra solitaire à la cellule du cénobite. Aucune charge ne vint visiter sa vieillesse, aucun honneur ne tomba sur son front dépouillé. Il ne garda de sa gloire que l'oubli de lui-même et pour emploi de ses forces usées que ce culte des âmes qui survit à tout dans le cœur du prêtre et lui fait rendre dans la charité son dernier souffle[1]. »

1. *Correspondant* du 25 mars 1858.

Digitized by Google

Ce milieu de XIXe siècle demeurera probablement son apogée, et dans cette phase splendide de notre histoire, le P. Lacordaire et M. de Montalembert garderont à jamais une place égale. La récompense de leurs efforts fut la conquête de trois libertés sans lesquelles les autres ne sont que des chimères ou des périls : la liberté de la vie religieuse, la liberté de l'éducation chrétienne, la liberté de la charité. La christianisme, selon l'expression du P. Lacordaire, « embrassait l'arbre des temps nouveaux sans lui rien sacrifier de son antiquité propre ». Les héritiers de nos plus grands noms et les élèves de nos écoles se rencontraient et s'associaient, ici pour la distribution de l'aumône, là pour le développement intellectuel et moral de l'ouvrier, renouvelant pour ainsi dire, par la multiplication des œuvres, le miracle de la multiplication des pains. Tous semblaient se réconcilier dans la fraternité véritablement évangélique ; aussi, lorsque éclata la révolution de 1848, le mouvement ascendant du catholicisme fut plutôt accéléré qu'interrompu, tant il se trouvait naturellement et de plain-pied l'allié de toutes les forces conservatrices, sans être l'adversaire d'aucune aspiration sincèrement libérale.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

COMMENTAIRES DE MADAME SWETCHINE SUR SES LECTURES

La lecture n'était pas pour Mme Swetchine, on le sait déjà, l'occupation frivole d'un loisir fugitif, mais une investigation sérieuse à la poursuite d'un but élevé indépendant des caprices de la mode. Ce travail favori prit à Paris un nouveau développement. Mme Swetchine ne se contente plus comme dans les années de sa jeunesse d'analyser ou d'annoter, elle discute avec l'auteur, elle le rectifie ou le complète, et ses volumes d'extraits deviennent plus que jamais le fidèle miroir de sa pensée. On voit sans cesse avec quel plaisir généreux elle loue les qualités quand elle a critiqué les défauts, et avec quelle indépendance d'esprit elle juge ceux qu'elle aime ou qu'elle admire. Nous ne pouvons présenter ici que des échantillons, mais on reconnaîtra du moins à la variété comme à la nature des sujets, de quelle mine inépuisable ils sont sortis.

DES COMPENSATIONS, PAR M. AZAÏS. — « Pour embrasser un sujet si vaste, il fallait le voir de haut; malheureusement M. Azaïs, resté à sa place, n'arrête ses regards que sur la partie du tableau qui est à son niveau. Il particularise tout dans son *Amédée*, dont il fait le type général de la nature humaine. C'est par abstractions qu'il aurait dû procéder à l'examen du balancement universel des biens et des maux, balancement visible aux yeux

Digitized by Google

de ceux qui observent les destinées humaines sans amertume personnelle et sans préjugés. Il ne tire pas de ses meilleures pensées ce qu'elles pourraient lui donner, il sarcle là où il faudrait creuser, il isole ce qu'il faudrait enchaîner.

« Quel chapitre eût pu lui fournir le rapprochement et la comparaison des siècles ! Quelles considérations n'eût-il pas atteintes, s'il se fut attaché à peser les avantages et les inconvénients inhérents à chaque condition ; s'il eût opposé d'abord les situations aux situations, pour montrer que chacune d'elles offre plusieurs faces, plusieurs rapports favorables ou désavantageux ; si, passant ensuite aux principaux traits dont se composent les différents caractères dans ce qu'ils ont d'absolu, c'est-à-dire de particulièrement inspiré par la nature, il eût démontré que tous participent dans une même mesure aux avantages et aux inconvénients, aux faiblesses comme aux forces de la vie ! Ce nivellement se manifeste avec une grande évidence aux regards de l'irritation de l'orgueil ou l'excès de la sensibilité ne rend pas incapable de percer une surface.

« Non seulement la justice divine se manifeste dans la répartition égale des lots, mais elle permet à chacun d'améliorer le sien. Pour devenir plus heureux, il faut que l'homme travaille à se rendre plus sage ; pour devenir plus sage, il faut que l'homme procède autant par voie de retranchement que par voie d'acquisition, qu'à mesure qu'il détruit en lui le mal, il y substitue le bien, ce qui est encore selon les lois de l'équilibre. Toutes les marques de bonté et d'amour dont la Providence divine nous environne attestent la sollicitude dont nous sommes

Digitized by Google

l'objet. Ainsi que chaque point de la surface est le point central de l'univers, de même chacun est le centre de l'attention et des soins protecteurs de l'Etre suprême. Mais Dieu n'a pu vouloir répandre cette rosée fécondante sur des intérêts passagers ou sur un bonheur fugitif. Il a réservé l'abondance de sa grâce pour nous aider à nous élever aux grandes destinées qu'il nous réserve. Un bonheur constant eût endurci, rétréci, corrompu l'homme : des peines sans mélange l'eussent abattu ou irrité, rendu stupide ou jeté dans le désespoir ; un état mélangé ou successif de mal et de bien était donc celui qui convenait le mieux à l'homme dont l'âme se forme et se fortifie dans les mouvements intérieurs, comme les membres s'aguerrissent ou se développent par l'exercice du corps. L'effort et la souffrance sont toute la base de nos mérites. Ce qui est vraiment désirable n'est pas concédé à l'homme en pur don, Dieu veut que ce qu'il lui donne soit aussi une conquête ; rien n'est accordé qu'au prix des larmes, *l'homme ne mange son pain qu'à la sueur de son front!* Toute vie humaine est le commentaire de cet arrêt. Ah ! que la vocation de l'homme est belle, puisque c'est à sa volonté que son bonheur a été confié. »

HISTOIRE DE BOSSUET, PAR M. DE BAUSSET. — « M. de Bausset, dans son *Histoire de Bossuet*, montre très clairement à quel point Louis XIV se rendit peu compte des obstacles que devait rencontrer la révocation de l'édit de Nantes. Il en sera ainsi toutes les fois qu'un souverain absolu laissera pénétrer le dessein qui préoccupe vivement sa pensée ; ses conseillers, attentifs à le flatter, montreront toujours l'œuvre favorite comme étant facile à couron-

Digitized by Google

ner et rangeront les obstacles qu'ils ne peuvent dissimuler parmi ceux dont on a facilement raison.

« Les grandes émigrations forment toujours une époque désastreuse dans l'histoire d'une nation et laissent de longs et douloureux souvenirs. De tous les peuples, le français est peut-être celui qui éprouve le besoin le plus vif de vivre et de mourir sous le ciel qui l'a vu naître.

« On a souvent prétendu que Louis XIV avait prononcé le bannissement de tous les protestants de son royaume ; il est positif au contraire qu'il employa toute son autorité à les retenir. C'est le bannissement des pasteurs qui devint, en même temps que les offres avantageuses des puissances ennemies ou jalouses de la France, l'une des principales causes de l'émigration protestante.

« En adoptant cette mesure rigoureuse, Louis XIV ne faisait que se conformer à l'exemple de presque tous les gouvernements protestants qui avaient déployé beaucoup plus de rigueur encore contre les prêtres catholiques. Telle était donc l'absurdité dans laquelle tombaient tous les gouvernements à cette époque : recéler dans leur sein des sociétés entières d'athées ou d'hommes sans culte, mentant à leur conscience ou n'en ayant pas, malheureux de l'absence de tout secours religieux ou vivant dans une dangereuse indifférence. Cela leur paraissait meilleur que de reconnaître des garanties sociales et la protection des lois à ce que l'homme a de plus sacré et de plus cher ; ils demandaient l'obéissance, la fidélité, l'amour à des victimes auxquelles ils fermaient le ciel en échange de ce qu'ils leur faisaient souffrir sur la terre. Ah ! que je me félicite d'appartenir tout entière au XIXe siècle !

Digitized by Google

« Après avoir gémi sur l'intolérance de cette époque, il faut convenir aussi que c'était un beau siècle, celui où l'on ne peut suivre un grand homme dans le cours de sa longue carrière sans le retrouver en présence d'un autre grand homme. Telle fut particulièrement la destinée de Bossuet. La conversion de Turenne fut son ouvrage ; Condé meurt, c'est Bossuet qui élève la louange à la hauteur des services et des vertus de ce grand prince ; Fénelon prête imprudemment à des illusions dangereuses l'autorité de son caractère, l'éclat de son imagination, Bossuet signale aussitôt l'écueil, et chaque chose reprend sa véritable valeur. Un philosophe étonnait l'Allemagne par l'étendue et la variété de ses connaissances ; Leibnitz, théologien, géomètre, métaphysicien, jurisconsulte, historien, politique, voulut aussi avoir la gloire de lutter avec Bossuet ; l'Europe tout entière demeura attentive à la rencontre de ces deux grandes renommées. »

Mme Swetchine se plaît à constater l'unanimité des hommages rendus à cet impérissable génie.

« L'éloge de Bossuet fut prononcé à Paris par le « P. de la Rue, de la Compagnie de Jésus. L'oraison « funèbre de Bossuet fut prononcée à Rome devant « la Congrégation de la Propagande et les car- « dinaux qui en étaient membres. C'était, en effet, « devant une assemblée chargée de propager la « foi du christianisme dans toutes les contrées de « la terre qu'il convenait de parler dignement d'un « évêque qui avait si bien défendu la religion et « l'Eglise, et dont le nom avait été porté avec ses « ouvrages dans les contrées les plus éloignées.

« C'est un Père de l'Eglise par la parole et l'ins-

Digitized by Google

« truction, c'est le modèle et le vengeur de la « morale chétienne par la sainte austérité de ses « mœurs. Né dans une condition ordinaire, il se « place sans effort et sans orgueil à côté de tous « les grands de la terre ; appelé à la cour des rois, « il obtient l'estime et le respect de celui qui était « le plus roi entre les rois ; il n'a ni la faveur, ni « le crédit, et il est tout-puissant par le génie et « la vertu. »

C'est après avoir écrit et, probablement pour avoir écrit la vie de Bossuet, que M. de Bausset fut promu au cardinalat.

ESSAIS DE PALINGÉNÉSIE SOCIALE, PAR BALLANCHE. — « M. Ballanche reconnaît jusqu'à un certain point la divinité de la religion du Christ, à peu près comme nous reconnaissons dans les religions fausses les éléments de vérité sans lesquels le mensonge ne peut rien édifier. Selon lui, tout dans la vie de l'humanité a procédé par des initiations graduées.

« Les assertions se multiplient au gré des hypothèses de l'auteur, les faits sur lesquels il les appuie sont douteux, les noms dont il réclame l'autorité se rattachent à des existences fabuleuses : tel personnage est une tradition, un autre n'est qu'un symbole. Dans le plan de M. Ballanche, Orphée est le type de toutes les traditions primitives, le peuple romain sert de formule à tous les peuples. Rien n'est plus faible que ce système, si ce n'est l'application qu'il en fait aux temps modernes.

« Etablir une révélation nouvelle dont le genre humain serait lui-même l'organe, telle est la thèse de M. Ballanche. Sur quelle base d'ailleurs établi-

Digitized by Google

rait-il l'espoir d'une révélation nouvelle, où cette révélation a-t-elle été promise, quel symbole réunira les nouveaux croyants, à quels signes divins reconnaîtra-t-on l'obligation de se soumettre aux dogmes proclamés? Quelle voix puissante, en dehors du cercle des sciences naturelles, rallierait les opinions? Le plus grand génie de nos jours n'a pas trente adhérents qui se rangent exactement sous sa bannière. Pour tout ce qui n'est pas catholique, l'anarchie dans les intelligences est à son comble.

« Cette aurore qui frappe les yeux de M. Ballanche ne serait-elle pas simplement boréale? Cette régénération du genre humain tout entier, sur quelle base s'accomplira-t-elle? Nous connaissons une première et une seconde naissance : « L'homme naît selon la chair; l'homme naît encore, non plus de la chair, ni des désirs, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Quel titre d'avenir cette seconde naissance ne lui assure-t-elle pas? Quel degré supérieur peut être ajouté à de telles destinées? Que peut désormais faire de plus Dieu pour l'homme, après lui avoir rendu la vérité accessible, lui avoir ouvert le ciel, avoir soutenu ses pas par une loi positive, généreuse, libérale, qui appuie, qui dirige sa volonté sans rien ôter à sa liberté, après s'être donné lui-même et lorsqu'il se donne encore chaque jour?

« Au-delà de ces hautes et sublimes régions que l'âme humaine peut habiter dès cette terre, j'aperçois bien d'autres hauteurs, de plus vives clartés; mais ce n'est plus la terre, ce sont les cieux avec leur ordre éternel, immuable, avec leurs vérités complètes, leurs félicités sans limites! Non plus

Digitized by Google

ce qui purifie, mais ce qui est pur ; non plus ce qui prépare, mais ce qui achève et accomplit !

« Qu'y a-t-il au fond de si nouveau dans l'état du monde? Les mêmes passions, les mêmes intérêts luttent entre eux. Loin que les intelligences s'élèvent dans des régions plus élevées, loin qu'elles s'adonnent à des considérations moins immatérielles, je les vois s'enfoncer dans le positif. L'homme de notre temps est-il plus avide des choses de Dieu? Est-ce vers le ciel qu'il gravite? Tout perfectionnement ne devrait-il pas tendre à nous en rapprocher, à nous le faire mieux connaître? Enfin, qu'est-ce donc que notre siècle a découvert en morale, en philosophie, pour que les richesses transmises par les temps écoulés, ne soient plus que misère à ses yeux? Où sont donc les trésors qu'ils a amassés, et qui lui permettent de dissiper, de rejeter ainsi son antique patrimoine ?

« Lorsque la loi de grâce vint succéder à la loi de Moïse, cette loi de grâce eut ses préceptes, ses dogmes, et surtout ses miracles, pour assurer l'authenticité des dogmes et des préceptes. Sur quoi s'appuierait une troisième révélation?

« M. Ballanche admire le génie de M. de Maistre, on sent qu'une secrète affinité, contre laquelle l'agresseur se débat, agit dans le fond de son âme. Moins il accorde à la vérité des doctrines, plus il donne à la puissance du talent. C'est là qu'il cherche la raison d'un ascendant subi malgré lui. Mais qu'on y regarde ; qu'est-ce qui fait la force de M. de Maistre? Est-ce donc son seul génie? Alors M. de Maistre ne serait pas si fort, car on le trouve vulnérable presque toutes les fois qu'il s'abandonne à des idées trop exclusives toutes les fois qu'il se

Digitized by Google

livre à des déductions qui, tout en étant en analogie avec les vérités qu'il révère, n'en sont pas cependant les conséquences nécessaires. Je ne doute pas que M. de Maistre n'eût apprécié M. Ballanche, et que cet ardent adversaire ne fût devenu son ami. On peut se toucher par l'âme lors même que l'on se divise par l'esprit.

« L'avenir terrestre peut m'intéresser beaucoup dans ses développements, mais c'est pour le coup qu'on ferait maigre chère, si on ne vivait que de cette espérance. Je serais alors tentée de répondre comme cet homme que l'on pressait de sacrifier à la postérité : « La postérité, la postérité! Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour moi, que je fasse tant pour elle? »

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, PAR M. AUGUSTIN THIERRY. — « La forme épistolaire a un caractère d'abandon qui rapproche de soi le lecteur et lui permet de se croire admis à des entretiens pleins d'instruction et de charme. M. Thierry n'est pas seulement un homme de beaucoup d'esprit, c'est l'esprit le plus fin sans subtilité, le plus réfléchi sans pédantisme, le plus piquant sans recherche aucune. Il dit mieux qu'un autre en disant comme tout le monde, et la précision de son style est la seule séduction qu'il ajoute à sa pensée.

« Toutefois, on est étonné qu'une intelligence si vaste se soit donné un cercle si étroit, et que dans l'examen des temps, des institutions et des mœurs, les considérations locales et temporaires l'emportent si souvent dans son attention, sur les instincts profonds et inaltérables de la nature humaine. M. Thierry aime passionnément la liberté, mais aussi il n'aime qu'elle, et il semble que pour lui

Digitized by Google

elle suffit à tout. Comment un tel homme, dans ses préférences les plus prononcées pour le présent, n'aperçoit-il que les abus du passé et jamais ses bienfaits? Comment, dans ses recherches si infatigables et si profondes, n'est-il pas frappé de la lumière qui a lui pour tous les siècles et qu'il suffit de dégager des éléments impurs qui l'obscurcissent pour la faire briller comme la plus pure des flammes? Hors le sentiment et le besoin de la liberté dont M. Thierry reconnaît l'existence à toutes les époques, on croirait d'après lui que le passé tout entier n'a été qu'une longue aberration. Hélas! si pendant tant de siècles les hommes ont pu méconnaître à un tel point la sagesse, c'est donc qu'il ne serait pas dans leur nature de la reconnaître jamais!

« M. Thierry voit surtout dans la tâche de l'historien l'obligation de s'occuper particulièrement des peuples, de pénétrer dans les éléments intérieurs et constitutifs de leur individualité, de séparer soigneusement les races différentes confondues dans une appellation commune, de rechercher les institutions, les idées, les aptitudes et les antipathies propres à chacune d'elles.

« Cette manière de considérer l'histoire me paraît bien plus convenable pour l'étudier que pour l'écrire. Cette investigation savante dans les détails, minutieuse dans les particularités locales, est utile sans doute pour donner des notions exactes sur l'objet dont on s'occupe. Mais n'est-ce pas dans les sources mêmes de l'histoire que doit être reléguée toute cette érudition? Il est plusieurs connaissances qui sont indispensables et qui en même temps ne doivent jamais paraître. Un pro-

Digitized by Google

verbe allemand dit : « Les arbres empêchent de voir la forêt. » Cette immensité de détails sans point de ralliement visible, ce manque absolu d'unité, n'est peut-être pas plus favorable aux grandes vues qu'à l'impression qui doit être produite par les événements. Il ne s'agit pas seulement pour l'histoire d'un peuple d'énumérer, de préciser ce qui était vague, de rechercher ce qui était moins connu; mais aussi de classer, de résumer, de disposer en groupes animés et pittoresques les hommes et les événements dans leur enchaînement réel, de fondre les accessoires avec les figures principales, et, sans tout dire explicitement, de ne rien omettre. Pour cela, il faut s'élever au-dessus de son sujet et l'observer à une certaine distance. On peut apprendre beaucoup de choses en restant mêlé dans une foule, mais si l'on veut juger du nombre qui la compose, de l'espace qu'elle couvre, de sa densité, de ses mouvements, de sa direction, il est urgent de s'en séparer. Aujourd'hui, tous les labeurs de l'historien passent dans son ouvrage, tout s'y entasse sur un premier plan sans perspective et sans lointain. De rigoureuses nomenclatures, rappelant les ennuyeux dénombrements des anciens poètes, s'entendent avec mille autres formes de l'érudition pour affaiblir les impressions durables.

« Les grandes questions qui nous remuent n'ont-elles pas agité le genre humain dans tous les siècles à des degrés différents d'intensité? Ne voyons-nous pas dans le passé une même lutte entre des intérêts toujours les mêmes? Tout ce qui vient immédiatement de notre nature ne doit-il pas nécessairement se reproduire ? Si M. Thierry

Digitized by Google

prétend parler des modifications que l'esprit peut subir, ce qu'il appelle changement n'est au contraire que la continuité et la persévérance de sa marche. L'existence prolongée d'un germe quelconque ne saurait dire autre chose que son développement; ce développement porte avec lui des conditions nouvelles qui, tout en le revêtant de formes différentes, ne détruit en rien l'identité de son principe. Un même individu, très peu semblable à lui-même, reste cependant lui dans toute la durée de son existence. En ne s'attachant qu'à la volonté ou au caprice des hommes, au mouvement des causes extérieures, à l'imprévu des chances fortuites, on se distrait trop souvent de la puissance de ces forces invisibles et cachées qui répondent aux véritables besoins de la nature humaine et doivent toujours peser sur ses destinées. Ne faut-il pas les admettre pour expliquer comment l'intérêt matériel de la presque totalité du genre humain a toujours été impuissant à secouer des jougs que sa faible raison lui faisait paraître incommodes? Le problème n'est pas résolu par M. Thierry, il semble même exciter sa surprise.

« Le *desideratum* de M. Thierry serait « que le parti toujours le meilleur », c'est-à-dire le parti populaire, ne tombât plus sous la main de personne. Mais alors, quel est donc le mode d'institution qui pourrait épargner à la société cette hiérarchie, ces places qui se créent comme d'elles-mêmes partout où un ordre social s'organise? En admettant le nivellement le plus complet, ces masses qui n'auront pas de chefs seront encore remuées par de sourdes influences, par de secrets conseils.

Digitized by Google

Toujours vous arriverez à des individus; seulement moins vous les élèverez par le rang et plus il vous faudra les multiplier par le nombre. On croit généralement que la haine des révolutionnaires contre toute hiérarchie est une haine fomentée par l'envie qui s'attache aux honneurs et aux distinctions sociales. Je pense qu'elle s'élève plus haut, que cette haine est spirituelle, que c'est au pouvoir qu'ils en veulent, non pas seulement à ce pouvoir qui s'appelle, selon le temps et les lieux, roi, empereur, consul, mais à l'idée même abstraite de toute autorité, de toute suprématie, de tout ce qui impose aux hommes soumission et obéissance; c'est là ce qu'ils poursuivent à travers toutes les formes et tous les siècles. Vain espoir! Ils s'attaquent à ce qu'ils ne vaincront jamais : le pouvoir est aussi un élément constitutif de l'ordre moral, dont on ne saurait rien retrancher sans détruire l'ordre moral lui-même. C'est ainsi qu'aucun élément constitutif de l'ordre matériel et visible ne saurait être ébranlé sans entraîner avec lui la création tout entière.

« M. Thierry dépouille le mot *rex* de presque toutes les attributions que nous y attachons aujourd'hui. Il ne veut pas reconnaître une vraie royauté dans les deux premières dynasties et n'accorde à la monarchie qu'une existence de quelques siècles. Mais qui donc ignore l'origine du titre d'*imperator*, et les fonctions qu'il désignait? L'idée de puissance que comporte le titre plus moderne de *roi* en est-il affaibli en quelque chose?

« En rajeunissant ainsi le pouvoir royal en France au moyen d'une critique presque grammaticale, je ne vois pas trop ce qu'on y gagne même dans

Digitized by Google

le système de M. Thierry. Neuf siècles d'expérience en valent douze. Non content d'ôter à Charles-Martel la gloire si peu disputée jusqu'à présent d'avoir repoussé les Sarrasins, il se complait à ignobiliser son nom, qu'il traduit par Karl-*Marteau;* comme du surnom de *Simple* donné à Charles IV il fait Karl le *Sot*, tout cela dans le but sans doute de détruire quelque grand et dangereux prestige.

« Pour apprendre avec M. Thierry, il faut surtout oublier tout ce que l'on sait, car il contredit souvent, d'une manière à la vérité plus hypothétique que positive, les notions qui nous avaient été jusqu'ici transmises. Ainsi M. Thierry, au lieu de guerres de dynasties, d'ambitions personnelles, d'héritages et de droits individuels, de chefs et de rois, ne voit partout que des guerres de peuples et de races. Ce n'est pas là ce que nous dit l'histoire, ni les inductions que nous tirons de nos expériences contemporaines. Comment ces mouvements purement nationaux par lesquels M. Thierry explique tout, n'ont-ils pas fait place à une paix profonde, une fois la fusion accomplie ? »

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, PAR LE COMTE DE LAS-CASES. — « Le sort n'a pas seulement en réserve des grâces et des revers, il a aussi de mordantes malices : c'est M. Villemain qu'il ménage à la futile renommée du comte de Narbonne, et M. de Las-Cases qu'il garde à la grande ombre de l'empereur Napoléon.

« Le *Mémorial* est un livre qu'on peut ne pas relire, mais qu'il faut avoir lu. Je ne sais rien de plus indigeste. Les bons vouloirs du panégyriste sont mis à néant par le manque de jugement. Il est évident que l'Empereur dans les entretiens de Sainte-Hélène,

Digitized by Google

posait devant un public dont la pensée éveillait encore en lui bien des chimères. Sans cela on ne comprendrait pas, dans un homme qui avait tant et si grandement agi, la déclamation, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus oiseux dans la parole. Dans ses conversations, « la liberté, couronnement de l'édifice, » revient sous bien des formes, il tient à montrer que, sans les coalitions et les embûches de l'étranger, son dernier mot eût été : « Des institutions libérales ! » il s'efforce de le persuader, en riant sous cape, pendant que M. de Las-Cases se hâte de le répéter.

« Le premier devoir du prince est, dit-il, de « faire ce que veut le peuple ; mais la volonté du « peuple, ses besoins, doivent se trouver moins « dans sa bouche, que dans le cœur du prince. »

« Ces mystifiantes paroles qui équivalent à dire que, pour faire la volonté du peuple, le prince n'a qu'à faire la sienne, sont béatement recueillies. Il n'en faut pas davantage à M. de Las-Cases pour exciter son admiration et lui arracher ce cri : « Napoléon a vraiment été et doit demeurer avec « le temps le type, l'étendard et le principe des « idées libérales. »

« Aucun genre de conception n'a manqué au génie de Napoléon. Mais l'esprit n'a pas le monopole des grandeurs, il en est qui n'appartiennent qu'à l'âme. Les qualités morales, celles qui tiennent à l'élévation du caractère, qui se nourrissent d'abnégation et de générosité, lui étaient à peu près étrangères. « L'honnête homme et le niais, disait-il lui-même, sont synonymes. » La grandeur qui peut servir à ce monde, il la comprend ; les intérêts de l'éternité, le dévouement, le sacrifice,

Digitized by Google

l'abnégation, matière première de l'immortalité, lui échappent. Rien ne l'avait jamais mis sur la voie de ces impérieux mouvements de l'âme humaine, qui la montrent plus grande que le monde visible par le mépris qu'elle en fait. « On ne doit pas, « disait-il. contraindre les travers mêmes, quand « ils ne sont pas nuisibles. Un empire comme la « France peut et doit avoir quelques hospices de « fous, appelés Trappistes. » Napoléon après tout était de ces hommes pour qui la *folie de la croix* est une folie comme une autre. Il pouvait aimer sincèrement la gloire : la gloire, c'était lui ; mais la liberté était déjà pour lui trop impersonnelle, et l'héroïsme de la vertu cachée une énigme. »

MANUSCRIT DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINT-JULIEN A BRIOUDE, PAR UN AMATEUR D'ANTIQUITÉS FRANÇAISES. — « L'auteur moins hardi que M. Sismondi, n'en laisse pas moins percer l'intention de représenter les prêtres sous les traits de la stupidité ou d'une impudente hypocrisie. Est-elle bien philosophique la tendance qui nous représente à certaines époques le genre humain composé de fripons et de dupes? En admettant que les lumières leur manquassent, la raison, l'esprit naturel ne suffiraient-ils pas pour former ce bon sens qui déjoue la mauvaise foi? La conscience avait-elle perdu ses droits? La piété véritable, la vertu, n'existaient-elles donc plus sur la terre? C'est vraiment se moquer des gens d'esprit de son temps que de faire si bêtes les hommes du passé. La vraie justice, même dans la sévère appréciation des siècles différents du nôtre, constaterait sans doute plus d'équilibre entre le bien et le mal. »

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE PAR M. DE CHATEAUBRIAND. —

Digitized by Google

« Ce qui reste de cette lecture c'est que notre vie si brève n'est faite absolument que pour l'autre vie immortelle, et que tout fuit devant nous jusqu'au rivage immobile.

« Il peint d'après nature, voilà pourquoi il choque tant. Il ne se lie pas par les idées émises, mais dit le bien après avoir dit le mal et se montre *successif* comme la pauvre nature humaine.

« Chrétien réconcilié, dit-il quelque part, ne « m'oublie pas dans tes prières quand je serai parti ». Oh ! non! J'aurais aimé cet homme-là comme on aime un enfant ou une idole, sans en rien attendre.

« Mme de Chateaubriand occupe peu de place dans les mémoires de son mari, et pourtant de toutes les personnes dont il parle, c'est sa part, faite par quelques mots, que j'aurais préférée à toute autre. Il n'a été indiscret que par son silence, l'exclusion qu'il a donnée à certains noms les révèle trop.

« Du pour et du contre; oui, dans les choses de la politique humaine, jamais contre les vérités imprescriptibles, contre les hauts sentiments du cœur humain. « Mon zèle, dit-il, sur l'émigration surpassait ma foi, » et puis sur cette même émigration viennent deux pages admirables.

« Combien son mouvement religieux est vrai! Jamais il ne le blesse, ni par inadvertance ni par désir de bien dire.

« Pour juger quelqu'un de supérieur, il ne suffit pas de lui appliquer les notions toutes faites de la morale générale. Avec cette méthode, vous arriverez à le condamner, mais non pas à le connaître. Votre conscience pourra être tranquille comme

Digitized by Google

celle du magistrat en appliquant *grosso modo* la loi telle quelle. Mais, ici, ce n'est pas le magistrat qui est appelé, c'est le juré, le juré qui, avant de prononcer un arrêt, pénètre dans les détails, remonte aux mobiles, saisit l'état vrai, apprécie ce qu'elles sont en réalité ces fautes exceptionnelles qui échappent aux natures les plus riches et les mieux douées. Pour fil dans le labyrinthe de l'âme humaine, il faut avoir cette bonne volonté que Dieu, dans son Evangile, demandait aux hommes. Pour connaître, il faut aimer. C'est en plongeant avec compatissance dans les entrailles de la pauvre nature humaine, qu'on se rend compte souvent de ses contradictions, de ses anomalies les plus étranges.

« Quelle est donc la beauté morale dont M. de Chateaubriand n'ait pas eu le sentiment, qu'il n'ait pas respectée, qu'il n'ait pas glorifiée de tout l'éclat de son pinceau? Quel est donc le devoir dont il n'ait pas eu l'instinct et souvent le courage? On veut bien qu'il ait été quelquefois sublime d'égoïsme; avec plus de justice on pourrait le montrer dans bien des circonstances capable d'élan, de sacrifice et de dévouement, non pas à un homme peut-être, mais à une idée, à un sentiment incessamment vénéré. Certes M. de Chateaubriand n'est pas un homme en qui la vérité règle, pondère, perfectionne tout. Le sacrifice aurait plu à son imagination, mais l'abnégation, le détachement de lui-même, aurait trop coûté à sa volonté. De là, des côtés faibles, une insuffisance de la raison, qui a nui à la dignité de son caractère, à son attitude dans le monde, mais n'a jamais rien coûté à l'honneur. Excepté la publi-

Digitized by Google

cation de ses mémoires, sa mauvaise fortune n'a rien coûté non plus à son talent, il n'a jamais spéculé sur son génie et aucune trace de précipitation et de hâte ne se fait sentir dans ses œuvres. Il avait plutôt contre lui tout le temps qui lui permettait de retoucher.

« Toujours regretter ce qu'il a perdu, toujours « s'égarer dans les souvenirs, toujours marcher « vers la tombe en pleurant et en s'isolant : voilà « l'homme ! » Voilà surtout M. de Chateaubriand.

HISTOIRE D'HENRI VIII, DE LUTHER ET DE CALVIN, PAR M. AUDIN. — « Il manquait aux contemporains de la réforme un élément fort important pour la bien juger : c'est la réforme elle-même, telle qu'elle s'est montrée plus tard dans ses conséquences et ses effets. « L'œil ne voit pas ce qui le touche. » Rien n'eût plus étonné les protestants d'alors que les protestants d'aujourd'hui, car les plus fougueux étaient, en grand nombre, sincères et croyaient assurer une permanence continue à leurs arbitraires mutilations de la loi.

« Un des spectacles les plus affligeants, c'est la faiblesse de la résistance des défenseurs de la cause attaquée, dans presque toutes les grandes crises de l'humanité. Cela s'observe dans les luttes religieuses, celles mêmes où l'on est le mieux armé, si ce n'est pour triompher, au moins pour combattre et mourir. Le courage, l'ardeur, ne se rencontrent guère que dans l'attaque; l'immobilité, l'arme au bras, suffit à l'énergie de ceux qui se défendent. A l'époque de la réforme, au XVIe siècle, en écartant les défections honteuses, que d'hommes incapables ou mal préparés à l'admirable rôle de champion de la foi ! Au XVIIIe siècle,

Digitized by Google

la guerre faite par l'impiété à l'Eglise, a presque renouvelé le XVIe siècle, elle l'a dépassé en faiblesse, en torpeur.

« Nos malheurs viennent de nos prévarications et de nos fautes. Sans elles, qui jamais aurait eu action sur l'Eglise pour la diviser, l'amoindrir durant plusieurs siècles? Si les bons étaient meilleurs, il n'y aurait pas de méchants. Il faut le confesser, la réforme, sans excuse pour elle-même, sortait des maux profonds qui dévoraient la société catholique. Si la chute d'un seul prêtre creuse un abîme, comment s'étonner que le nombre et la durée des désordres au sein de l'Eglise aient couvé durant de longues années cette maladie mortelle qui s'est nommée la Réforme? La justice divine pèse ici sur les deux, car si l'Evangile prédit malheur à celui qui se scandalise, c'est malheur aussi dont il menace celui par qui le scandale arrive. »

Lettres adressées au peuple anglais, par William Cobbett. — « Ce petit ouvrage offre une foule de faits irrécusables, de raisonnements dont la dialectique est vive et serrée, présentés dans un style qui serait original, piquant, plein de physionomie et de verve, si l'auteur avait voulu se contenir davantage. Il semble que M. William Cobbett s'était suffisamment donné le soin d'étudier Henry VIII et Luther pour échapper à leur royal et réformé langage. On souffre, dans l'intérêt de la vérité elle-même, de la voir défendue de la manière dont elle a été attaquée. Si l'on en impose quelquefois à l'ennemi par de si virulentes démonstrations, il faut compter aussi le grand nombre d'indifférents, le plus grand nombre encore

Digitized by Google

d'hommes à molles et incertaines convictions qu'on achève d'attiédir ou de dégoûter.

« Les plus célèbres controversistes catholiques se font distinguer par la modération et l'urbanité de leur langage. Il faut une longue pratique de la vérité pour triompher des habitudes de violence et d'orgueil. On sait d'ailleurs que les troupes étrangères qui s'incorporent dans les armées nationales, les débordent toujours en violences et en excès. N'oublions jamais que la haine contre l'erreur devrait être encore de la charité, et sachons que l'indignation, dans des cœurs vraiment chrétiens, est également éloignée de la lâcheté qui absout le crime et de la lâcheté qui l'insulte.

« Il ne me paraît guère juste d'admettre, avec M. Cobbett, que, en conservant la vraie foi, l'Angleterre eût échappé aux mouvements politiques, aux désastres, aux dangers qu'ils entraînent, et que le cours de ses prospérités eût été continu. Les colonies américaines auraient tout aussi bien pu s'émanciper sous un roi catholique que sous un roi protestant. Dans les romans chinois et dans l'éducation pratique du premier âge, les récompenses et les châtiments suivent immédiatement les bonnes et les mauvaises actions. L'économie de la Providence dessine un plan plus vaste, ses châtiments et ses récompenses ne sont pas toujours temporels, elle protège et soutient par des moyens invisibles ceux qui lui sont restés fidèles, elle laisse aux qualités humaines porter leurs fruits naturels, elle permet ainsi que la prévoyance dispose au travail, que l'industrie mène à la richesse, que la foi qui domine l'esprit sans le féconder reste pauvre, si elle est inhabile.

Digitized by Google

« Lorsque la vérité est comprise tout entière, elle embrasse les intérêts des deux mondes, le ciel et la terre ; ceux qui la suivent sont récompensés dans tout ce qu'ils lui donnent, mais elle n'est pas obligée apparemment de récompenser aussi les mutilations dont elle est l'objet, les fausses conséquences que l'on tire de ses préceptes les plus positifs, les interprétations arbitraires enfin que créent sans cesse l'imprévoyance, la paresse et la passion. On s'étonne après cela de voir des hommes enrôlé ssous le drapeau de la vérité, frustrés dans leur attente, trompés dans leurs espérances ! Ils invoquent hautement le nom du vrai Dieu et ils sont vaincus. Le monde triomphe de cette scission entre la vérité et la victoire, il ne voit pas que la Providence, dans ces défaites, n'abandonne à leur cours naturel que les déviations, et que la justice ne s'abstient de défendre que ce qu'elle doit punir. »

LETTRES DE BOLINGBROKE SUR L'HISTOIRE. — « La religion chrétienne a été prêchée par des ignorants et crue par des savants comme le dit très bien le comte de Maistre, et quand les savants se sont mis à étudier les bases du christianisme prêché par les ignorants ils ont trouvé que cette étude renfermait leur foi. Aurait-il pu en être ainsi d'une religion qui n'eût pas été révélée ? Que serait-il arrivé à des Indiens, à des Egyptiens, s'ils avaient fait passer au creuset européen les fables et les généalogies de leurs dieux ?

« Les chrétiens qui repoussent la liberté à cause des excès commis en son nom ne voient-ils pas que par une triste analogie, ils agissent comme ceux qui rendent la religion responsable des violences dont elle a été le prétexte ?

Digitized by Google

« La liberté doit toujours se faire jour; car il y a un moment où un seul homme a raison contre tous; il n'y pas une seule de ces vérités qui ont fécondé la terre qui d'abord n'ait été opprimée ou persécutée. »

M. DUPIN. — « Les vieilles majorités s'en vont, dit M. Dupin. — Qu'importe, si les vieux dogmes restent! Est-ce que les traditions de famille ne sont qu'un vain mot? L'esprit de l'homme a-t-il tellement changé de nature que l'expérience des pères soit perdue pour les enfants? Dieu, qui perpétue les sociétés comme il conserve les races, n'a pas voulu que la chaîne des habitants se rompît à chaque génération, il n'a pas rendu les aïeux contemporains de leurs petits-fils, pour que rien de la sagesse des uns ne passât dans les premières pensées des autres. La religion, les lois, le gouvernement sont des trésors tenus en réserve pour constituer la personnalité des nations. Il n'est pas au pouvoir d'une génération qui passe d'épuiser ces trésors. »

M. DE GÉRANDO. — « Pour conduire l'homme à sa véritable fin, il ne suffit pas, quoique ce soit nécessaire, de lui apprendre à bien user de son esprit, il faut lui apprendre aussi à régler ses passions et à former sa volonté, il faut embrasser également toutes ses facultés dans les préceptes de bien qu'on lui donne. En négliger quelqu'une, c'est négliger une partie de sa nature, c'est le laisser incomplet. Il n'a pas trop de tous ses moyens pour arriver au but qu'il doit atteindre. Puisqu'il est à la fois pensée, passion et volonté, il importe que la morale qu'on lui trace ait pour objet de cultiver en lui, avec un soin égal, l'esprit,

Digitized by Google

le cœur et le caractère. C'est là qu'en doit venir toute philosophie qui veut être utile et vraie. »

Mme DE GENLIS. — « Ceux qui ont eu le malheur de quitter le sein de l'Eglise, en donnant pour principale raison les désordres de quelques prêtres, et l'ambition d'un petit nombre de papes, ont perdu de vue que Jésus-Christ, en fondant son Eglise, n'a pas promis que tous les membres en seraient irréprochables; il a dit seulement que la véritable doctrine serait là, et c'est uniquement là qu'elle s'est maintenue invariable. Le flambeau de la foi n'est point semblable à ces feux terrestres qui s'affaiblissent et s'éteignent dans les lieux privés d'un air pur, et la lumière évangélique a conservé tout son éclat au milieu même de la corruption, dans les mains des plus indignes pontifes comme dans celles des plus vertueux. »

LE COMTE DE MAISTRE. — « Ce qui fait particulièrement plaisir en lui, c'est de voir au milieu d'idées surannées, combien resplendit jeune celle qui ne peut vieillir. Ce n'est pas toujours son intelligence qui y voit clair, mais c'est toujours la justice de son âme, et ce sont les vues de l'âme, non celles de l'esprit, qui font les prophètes. Comme c'est rapide! il ne touche pas terre; il ne s'enlève pas, il est soulevé. Quelle dignité! Comme on sent le gentilhomme! Quel admirable mélange d'indépendance et de soumission! C'est l'inféodation ennoblie. En lisant le comte de Maistre, l'impression de l'entendre est portée au suprême degré : rien n'est plus lui. Avec la plus ferme foi, il a des habitudes d'esprit classique, non par le style seulement, mais par l'appréciation des choses. C'est dogmatique sans être pieux. Avec lui, quoiqu'il reste

Digitized by Google

toujours sacerdotal, la part faite à la nature est immense et libre d'allure. Quelle distance il y a toujours entre la faconde du rhéteur et la parole du génie ! »

LES MOINES D'OCCIDENT

M. de Montalembert n'avait point primitivement conçu sa magistrale *Histoire des Moines d'Occident* telle qu'elle a été publiée. Il avait écrit seulement une introduction contenant le tableau des institutions monastiques en Europe, et qui devait précéder une vie de saint Bernard. Cette introduction formait un volume et le volume était imprimé lorsque M. l'évêque d'Orléans conseilla à l'auteur d'agrandir son plan et de lui donner les admirables proportions qu'on lui voit aujourd'hui. C'est le premier jet, si courageusement sacrifié par M. de Montalembert, que juge ici Mme Swetchine.

« Je l'ai lu avec un intérêt qui ne s'est pas ralenti un instant. Ce n'est peut-être pas régulier dans son ordonnance, il y a des allées et des venues ; mais c'est si frappant, si animé !

« L'unité du sujet y est parfaitement respectée, jamais l'auteur ne s'en écarte. C'est pris à vol d'oiseau ; on ne peut peindre avec détail tout ce qu'on énumère, mais jamais l'érudition n'a uni au talent plus d'éclat, de majestueuse beauté et de grandiose, sans nul mélange de recherche. C'est riche, abondant et sobre, d'un esprit qui prend au sérieux ce qui l'occupe et qui s'élève sans effort au-dessus de toute espèce de vanité. M. de Montalembert y est à la fois un vrai bénédictin de labeur, d'érudition et de patience, sans que cela nuise à

Digitized by Google

l'écrivain et au penseur si neuf en points de vue ingénieux. C'est neuf parce que c'est sincère.

« Ce volume le grandit beaucoup, il est impossible de s'établir d'une manière plus noble champion des grandes et belles choses ; il vous transporte dans une atmosphère où l'on respire à l'aise. Le caractère des motifs qui conduisaient dans la solitude est admirablement peint, c'est la vraie couleur locale des sentiments et de l'état de la société d'alors. A mes yeux, jamais la physionomie du moyen âge n'a été mieux saisie, ni plus heureusement transportée ; je puis dire que j'ai eu l'illusion d'y avoir vécu moi-même un moment. On trouve bien dans la première moitié du volume un peu trop du panégyrique, une louange trop excessive, la façade de l'institution trop mise en lumière aux dépens de ce que laisse dans l'ombre la pire de toutes les ignorances, celle qui ne veut pas savoir ce qu'elle sait. Les reproches à faire sont trop attribués aux menses et aux commendes ; il ne fait pas assez ressortir de quelle façon les abus et les scandales des situations élevées se font hideux par l'élévation même, et enfin que l'institution monastique, par-dessus tout, ne peut vivre que par la plus sévère, la plus exacte discipline et par la complète immolation de tout égoïsme humain.

« La seconde moitié du livre apporte le correctif nécessaire au panégyrique excessif de la première partie, et c'est avec joie que je l'y ai trouvé en plusieurs endroits.

« Avec cette impression j'étais bien peu sur la voie du jugement porté par M. Dupanloup. Il aura vu ce que je n'apercevais pas. Je le comprends :

Digitized by Google

un esprit supérieur a toujours son livre propre fait sur le sujet qui l'occupe. Cependant il est évident que chacun de nous ne doit faire que le sien. De plus, j'oserai m'élever contre un remaniement intégral, une reprise en sous-œuvre. Je craindrais que la fatigue d'un si grand, si long et si pénible travail, ne laissât trace; je craindrais que la force, la physionomie, l'accent, le parfum, qui n'appartiennent guère qu'au premier jet, n'en souffrissent; que l'ouvrage amendé, régularisé, ne perdît de son allure libre et rapide, danger toujours subsistant et auquel il est si difficile d'échapper quand on n'a pas senti surgir spontanément du fond de soi-même la raison de ce remaniement intégral. Les autres, lors même qu'ils sont les meilleurs conseillers, ne nous servent guère qu'à retrancher. En supposant qu'il y ait dans ce livre des défauts, ce qui arrivera, c'est que le travail renouvelé en aura d'autres que je ne suis pas sûre d'aimer autant.

« Aujourd'hui, le volume me fait l'effet d'être à la fois un portrait et un tableau, de constater également l'identité du sujet et du peintre, de donner l'inspiration qui se sent si bien libre et sans contrôle. D'ailleurs, si une objection est fondée, elle porte sur le fond même des idées, sur celles que l'auteur n'abjurera pas, qu'il ne modifiera pas, qu'il n'affaiblira jamais assez pour qu'on lui pardonne ce qu'il n'en sacrifiera point. »

QUESTIONS DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Un extrait des mémoires inédits de M. le duc de Broglie a récemment paru dans la *Revue des Deux Mondes*. On y lit, à propos d'un voyage en

Digitized by Google

Suisse, qui remonte à l'année 1817, et à la suite d'un curieux tableau de la société génevoise à cette époque : « Je suis certain de ne pas me tromper en faisant dater de là, non ma propre conversion, qui fut lente, laborieuse et progressive, mais le commencement de ces études opiniâtres que j'ai poursuivies à travers les distractions de la vie publique, et dont j'ai réuni les fruits dans un grand ouvrage auquel je n'ai mis la dernière main qu'en 1852. » Ce précieux travail, qui porte le titre de *Questions de philosophie religieuse*, fut communiqué à Mme Swetchine; la vive impression qu'elle exprime ici fait désirer qu'il ne reste pas longtemps inconnu au public chrétien.

« Le genre humain vit sur quatre ou cinq vérités dont l'antagonisme engendre les nombreuses erreurs qui circulent dans le monde. La grande loi, c'est celle du combat; mais, à chaque époque, l'attaque et la défense varient et le combat se poursuit sur un autre terrain et avec des armes différentes, sinon nouvelles. Chaque époque a sa forme d'interprétation, et, par conséquent, de controverse chrétienne. Le livre de M. de Broglie est la véritable expression des besoins de ce temps-ci; il ouvre la voie où l'on marchera après lui, mais rarement d'un pas aussi ferme. Avant tout, c'est neuf; c'est la conscience de la force en elle-même qui s'écoute dans le recueillement d'une profonde sincérité. C'est simple comme l'âme; on y touche la réalité, on croit y entendre respirer les perplexités et les joies de l'intelligence. Dans cette polémique, on croit voir les cercles qui enferment l'objection se serrer, se rétrécir successivement, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus, non seulement

Digitized by Google

à la vaincre, mais même à la faire disparaître complètement.

« Après s'être nourri longtemps du duc de Broglie, ce qui frappe, dans toute lecture qui vient après lui, c'est que l'oreille, montée au diapason de la vérité, contracte une susceptibilité, une délicatesse d'ouïe bien facile à blesser. Cela fait vivre mon esprit d'une manière nouvelle, cette manière droite, généreuse, élevée à force d'être vraie, qui laisse scrupuleusement à l'objection sa forme intrinsèque et n'impose jamais la vérité arbitrairement. C'est tout ce qui va le mieux à ma nature, me plaît davantage et me pénétre jusqu'au fond des entrailles.

« Je vais vivre de sa lumière jusqu'à mon dernier moment ; elle m'a permis de ranger dans ma tête tout ce qui s'y heurtait dans l'ombre, d'y classer avec ordre ce que je savais confusément. Quel intérêt dans cette universalité de connaissances, répandant tant de lumière et d'enseignements variés à travers l'enchaînement des pensées ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

DERNIER VOYAGE DE MADAME SWETCHINE EN RUSSIE

Depuis la révolution de 1830, Mme Swetchine avait recherché de plus en plus une obscurité relative, dans l'espoir de se faire oublier de son gouvernement. Sans cesse elle avait à se tenir en garde contre les exigences d'une politique ombrageuse qui pouvait, d'un moment à l'autre, ordonner son départ, comme elle avait toléré son séjour. Bientôt, en effet, soit par suite des haines opiniâtres qui n'avaient pu se satisfaire encore à l'égard du général Swetchine, soit par dépit de la faveur qui avait permis à lui et à sa femme de demeurer à Paris, lorsque l'empereur Nicolas interdisait la France à tous ses sujets, on parvint à rouvrir dans le cœur de Mme Swetchine une blessure qu'elle avait crue à jamais fermée. Dans la soirée du 23 décembre 1833, elle se vit brusquement surprise, non seulement par le rappel de son mari, mais par un exil rigoureux, confinant le général dans tout lieu de la Russie qu'il voudrait choisir, loin de Moscou et de Pétersbourg. Cet ordre avait revêtu la forme d'une sentence, et se fondait sur d'insaisissables griefs, toujours datés du règne de l'empereur Paul.

Mme Swetchine ne songea pas un instant à éluder cet arrêt. De tout temps elle avait résisté aux conseils amis qui l'exhortaient à réaliser sa fortune

Digitized by Google

et la transporter en France, à l'abri de toute mesure arbitraire. « Je n'y consentirai jamais, avait-elle toujours répondu. Je veux laisser mon héritage intact à ma sœur et à ses enfants ; mais pas un d'eux ne restât-il en ce monde, je ne voudrais pas davantage rompre mon dernier lien avec ma patrie, délaisser les paysans que la Providence m'a confiés, et fortifier dans l'esprit de l'Empereur le préjugé funeste qui lui fait supposer qu'en devenant catholique on ne peut demeurer bon Russe. » Ce sentiment fut mis à la plus cruelle épreuve. « C'est à vous, écrivait-elle à la princesse Galitzin, à vous ma plus ancienne amie, à vous qui avez commencé mon salut, que je dois les prémices des résolutions que Dieu met dans mon cœur. Elles sont toutes de suivre sa sainte volonté, de m'y unir, d'aimer cette volonté comme je l'aime lui-même. Ah! ce n'est pas vainement qu'il fait la grâce de le connaître, de s'approcher de lui ou de ses saints ! Sans doute mourir m'eût paru peu de chose et facile auprès des déchirements que j'éprouve ; cependant, il ne me serait pas venu en idée de balancer un instant, ou même de retarder le cruel sacrifice... Si je n'avais que mes seules douleurs ! Mais je frisonne à l'attente de celle qu'éprouvera mon mari. Je ne vous ai jamais dit, je n'ai jamais dit à personne ce que sa position, depuis la tragique mort de l'empereur Paul, m'a fait souffrir. Cet épiderme d'orgueil et d'honneur était fort irritable en moi. Bien avant d'être catholique, dès les années 1803 et 1804, dans mes rêveries solitaires, je songeais à mon expatriation ; je n'avais pas encore une autre idée, dans la retraite de cette petite terre où vous m'avez vue. Le croiriez-vous ? pendant longtemps j'ai ignoré

Digitized by Google

que mon mari était l'objet d'une persécution opiniâtre; plus tard, je comptais sur un répit, et vous pouvez vous rappeler, en 1818, ma surprise et ma douleur, lorsque mon mari fut de nouveau l'objet de procédés injustes. Grâces en soient rendues! je n'ai point vécu en vain ces douze où quatorze années, car rien de ce que j'éprouvais alors ne s'est reproduit dans ce dernier chagrin, bien autrement cruel, et pourtant, ce n'est pas la douleur qui m'a manqué, ce n'est pas que je sois moins vivace et moins impressionnable! Je ne crois pas que la plus légère altération dans mon humeur puisse être remarquée, et il n'en est pas moins vrai que lorsque je songe à la violente séparation qui m'attend de ces chères consolations qui me font vivre, lorsque je pense à ma pauvre chapelle, j'éprouve le plus singulier effet physique : il me semble qu'on me soutire le cœur et qu'on m'arrache les entrailles. »

La comtesse de Nesselrode ne pouvait à aucun titre être oubliée; Mme Swetchine lui écrivait le 12 janvier 1834 :

« Comme je sens, ma bonne chère amie, que vous avez besoin d'être consolée de notre malheur! Rassurez-vous, je ne puis plus être malheureuse dans l'acception que le monde donne à ce mot, avec tout ce cortège de tourments, d'irritations intérieures, de regrets dévorants que la révolte du cœur traîne à sa suite. Si je pouvais en dire autant de mon pauvre mari, je serais toujours affligée, mais tranquille et consolée. Mais sa douceur contenue, que la plus sombre et la plus déchirante expression trahit si souvent, ses larmes convulsives que la surprise, les difficultés, les menaces d'un long et pénible pèlerinage vers un but inconnu lui arrachent

Digitized by Google

quelquefois, me mettent moi-même vraiment aux abois. J'ai eu quelque peine à me faire comprendre, lorsque je lui annonçai cette funeste nouvelle ; il croyait toujours que c'était un malentendu. C'est seulement lorsque je l'assurai que son arrêt était prononcé depuis deux mois, et que votre amitié nous l'avait dissimulé, parce qu'elle se berçait d'espoir, c'est alors seulement que la vérité le saisit tout entier. Le premier jour, il y eut particulièrement une heure, une heure de son absence où je fus prise de telles terreurs, qu'aucun supplice de ce monde ne peut en donner l'idée. Dans l'habitude, son bon, doux et aimable caractère l'emporte ; il est plein de patience, seulement il est distrait, absorbé ; on voit que sa pensée est fixe comme sa souffrance. Il a voulu un instant combattre mon inébranlable résolution de le suivre partout, et puis il l'a acceptée comme, j'ose le dire, il le doit à mon caractère et à mon dévoument pour lui qui ne s'est jamais démenti. Je sais qu'il peut y aller de notre vie à tous deux, qu'il est plus que probable du moins que c'est abréger ce qui nous en reste ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas obéir complètement, et peut-être n'en est-ce pas une assez bonne pour insister, ni pour renouveler de plus vives instances. Dans le siècle où nous vivons, il faut surtout que les principes tracent la ligne que l'on suit, qu'elle soit ferme, sûre, invariable. C'est en jouissant profondément de tant de grâces que le bon Dieu m'avait accordées ici, que j'ai appris à les quitter. Je m'y sens préparée. Je n'ai ni doute ni inquiétude sur les moyens de la Providence pour suppléer aux biens dont elle me prive, pour me rendre ce qui m'est nécessaire dans ce qu'elle

Digitized by Google

m'ôte. Partout on est sous ses yeux; il n'y a pas d'exil pour ceux qui s'y confient et qui l'aiment.

« Jusqu'ici, rien n'a été ébruité, et je désire fort que cela le soit le plus tard possible. Je ne veux pas, je ne souffrirai jamais que l'intérêt qui pourra m'être exprimé prenne la forme de ces complaintes où la surprise d'une si grande sévérité et le blâme indirect jouent presque un aussi grand rôle que la compassion. Dans mon malheur, je n'oublirai pas que je suis Russe au milieu de Français. Dieu sait si je l'ai jamais oublié, et si jamais un murmure, une plainte, seulement une critique m'est échappée contre mes souverains! Voilà ce que je puis dire du fond de la conscience et la tête haute. Dans lac irconstance actuelle, plus que jamais, je veux qu'aucune de mes actions, qu'aucune de mes paroles ne désavoue mes sentiments intérieurs. Dans l'esprit de ma religion, je trouve un double motif d'obéir. Ma soumission n'a rien de servile : elle est libre comme tout ce qui vient de la conscience; ce n'est pas même le joug de la nécessité, et cela, chère amie, sans présomption, sans jactance et sans humeur. Je ne voudrais négliger aucun des moyens qui peuvent être employés pour obtenir de la bonté de l'Empereur la grâce de rester ici. Mais quoi qu'il ordonne, il trouvera en nous des sujets soumis, fidèles et profondément respectueux pour une volonté où ils liront celle du ciel. La lettre que mon mari a écrite à l'Empereur n'ose implorer qu'un délai jusqu'au printemps. Si nous ne l'obtenions pas, nous partirions immédiatement. L'éloquence de sa lettre est dans le mot *rien* quand il s'agit de la fortune de mon mari, dans le chiffre de soixante-seize quand il s'agit d'âge, dans la

Digitized by Google

rigoureuse vérité de ma santé profondément atteinte et délabrée, et dans notre inébranlable résolution de tout sacrifier pour obéir.

« Dans l'arrêt qui interdit les deux capitales à mon mari, il naît un singulier contraste de l'identité d'un même châtiment infligé également, je crois, à des fauteurs de l'odieuse conspiration de 1825, et à mon mari, animé de sentiments bien différents et apparemment bien connus pour tels, puisque le fameux comte***, dans un moment d'ouverture, alla jusqu'à lui dire qu'il n'avait pas nui à sa disgrâce auprès de Paul Ier, par l'unique raison que la présence de mon mari les gênait pour la belle fin qu'ils poursuivaient. Voilà de ces aveux qui remettent du baume dans le sang d'un honnête homme, et dont le souvenir peut ennoblir jusqu'à l'humiliation. L'accent de la lettre de mon mari sera bien reconnu par vous pour l'accent de la vérité, pourvu que dans la forme il n'y ait pas de ces nuances négligées qui échappent à des gens depuis si longtemps éloignés de leur cour.

« Notre mobilier, mes tableaux, mes livres, rien de tout cela n'est transportable pour des gens qui vont à huit cents lieues, et qui marchent, pour ainsi dire, à l'aventure, se sentant trop vieux, trop affligés, trop découragés, pour songer à un établissement. Il ne nous sera plus permis, l'arrêt subi, que de vivre au jour le jour, et de dresser une tente en attendant qu'on la ploie pour en faire un linceul. J'en suis bien sûre, nous pourrons être fort dépourvus, mais rien ne nous manquera; quand on est bien malheureux, on a si peu de besoins! Adieu, ma bien chère amie. Si votre sollicitude ne se lasse point, ma prière pour vous,

Digitized by Google

tant que je vivrai, sera aussi infatigable. Chacun paie ses dettes comme il peut. »

Le fragment suivant, jeté, comme tant d'autres, sans date, sans indication quelconque, sur un cahier de notes, doit évidemment se rapporter à la notification de l'arrêt qui motiva le départ pour la Russie :

« Le terrible jour, avant l'heure de la visite inattendue, retirée dans ma chapelle, en récitant, parmi mes prières, mon petit office du Crucifix, je priai avec une ardeur toute particulière et une impression tout à part, si bien qu'en sortant, près de la porte, je m'arrêtai, et me retournant vers le tabernacle avec un indicible mouvement d'amour, je me dis : Mon Dieu! je ne vous ai jamais prié ainsi! Une heure après, j'étais dans un abîme d'angoisses, et à travers le chaos de mes déchirements, ma pensée se reporta rapidement vers la prière qui m'avait ravie, et je me dis : C'était le viatique de la douleur! »

Les amis de Mme Swetchine agissaient à Pétersbourg pour éclairer le jugement de l'empereur Nicolas, et retarder l'exécution de l'ukase rendu contre le général. Armés de son admirable résignation et de son impassible obéissance, ils obtinrent un sursis que l'on considéra d'abord comme le gage d'une entière révocation de l'arrêt porté. Mme Swetchine pensa même un moment que Dieu, qui n'avait jamais fait, dit-elle, que l'éprouver par des douleurs passagères, s'arrêterait encore là.

Le printemps venu, elle se rendit à Vichy, comme elle le faisait chaque année; mais au bout de quelques jours, Mme de Pastoret recevait cette douloureuse confidence : « Nous nous étions livrés,

Digitized by Google

sur la perpétuité de mon séjour en France, à l'espoir d'une sécurité parfaite, et, pendant ce temps, l'orage se faisait plus menaçant et plus inévitable à Saint-Pétersbourg. C'est samedi, avant hier, que j'ai été saisie par ce nouveau chagrin. Mon premier mouvement avait été de partir immédiatemment pour retourner à Paris. La seule pensée que, autrefois, j'aurais obéi, sans l'ombre de réflexion, à ce premier mouvement, a suffi pour me l'interdire : je demeurai. Il me semblait que lorsque toutes les angoisses s'emparaient de mon âme, il était presque généreux à moi de soigner mon pauvre corps. »

Durant le courant de juillet, la comtesse de Nesselrode s'étant rendue à Baden, y appela Mme Swetchine ; le prince et la princesse Gagarin s'y rendirent de Munich, et là, Mme Swetchine fut initiée à toute la profondeur du mal. Elle résolut de gagner immédiatement Pétersbourg et d'y plaider elle-même la cause de son mari : « Heureuse, écrivait-elle à dom Guéranger, de pouvoir user un reste de force à travailler à son repos et au mien, heureuse à travers tous les serrements de cœur et tous les sanglots... Assurément, j'ai beaucoup souffert depuis six mois : cette cruelle épreuve a été comme une trombe accompagnée de troubles et de ravages ; cependant ma foi et mon amour s'en sont fortifiés. Il y a un an, je mêlais Dieu à tout ; aujourd'hui je ne vois plus que lui. Je ne vois pas un homme dans ce monde, pas une volonté d'homme, et ma liberté est aussi grande que si j'obéissais à la voix même de Dieu. »

On avait laissé entendre à Mme Swetchine que sa foi n'était pas étrangère à la sévérité qui pesait sur

Digitized by Google

elle. « La vérité me nuit dans l'esprit des hommes! grâces en soient rendues à Dieu, continuait-elle. Je sens que si l'on m'interpelle, je suis prête à souffrir pour la justice et qu'on ne m'arrachera jamais une parole de mensonge ou de duplicité. »

Le bruit s'était répandu parmi ses amis à Paris, qu'elle avait donné congé de son appartement. Mme Swetchine eut considéré cela comme un consentement anticipé à son exil ; elle protestait en ces termes : « Pas une chaise de l'appartement n'a bougé ; j'ai placé quelques-uns de mes gens, vendu mes chevaux et ma voiture, d'abord parce que ce déplacement violent est une ruine, ensuite parce que j'y vois l'injonction de plus de simplicité et d'économie à l'avenir. Il n'y a que ma chère petite chapelle, si Dieu me la rend, qui ne participera pas à ces réformes, et, du moins, j'aurai pour excuse de parer ce que j'aime. »

Avant de fermer cette lettre datée de Francfort, Mme Swetchine, arrêtée sur l'autre côté de la rive, jette un long regard sur cette chère France, songe encore aux grandeurs, aux progrès de cette Eglise catholique qui lui est si chère, et, au moment de s'en éloigner davantage, elle veut rapprocher deux hommes qui peut-être ne se prêtaient pas, autant qu'elle l'eût souhaité, un mutuel secours, et dont les forces lui semblaient destinées à s'accroître en se touchant. « Je ne crois pas, dit-elle à dom Guéranger, que vous connaissiez assez M. Lacordaire. Eh bien, moi qui l'aime tendrement je viens vous demander, au nom de votre affection, au nom de celle que je vous ai vouée, au nom de ma profonde douleur et de cette cruelle séparation, de rendre bienveillantes vos dispositions pour lui. Etre à la

Digitized by Google

fois les amis d'une même amie, c'est presque se trouver frères. Vous vous ressemblez peu ou point vous avez dû facilement vous choquer ou vous déplaire; mais croyez-m'en, c'est parce que vous ne vous connaissez pas, et l'effort que vous aurez fait pour moi, plus tard tous deux vous en recueillerez personnellement le fruit. »

Mme Swetchine se rendit rapidement de Francfort en Russie, et vers le milieu du mois de septembre, elle était installée sous le toit de la comtesse Chreptowitch. La jeune femme rendait à Pétersbourg la tendre hospitalité que la jeune fille avait reçue à Paris.

Le 19 septembre, Mme Swetchine écrivait à Mme de Pastoret : « L'Empereur est absent, cela ajourne beaucoup mes démarches : peut-être n'y a-t-il pas d'inconvénient à avoir le temps des reconnaître, sur tout quand ces délais peuvent être utilement remplis par la connaissance prise de ses propres affaires, et d'intérêts que l'on retrouve toujours dans son propre pays. J'ose à peine me livrer à l'espoir, » ajoute-t-elle, mais particulièrement vers la fin de mon voyage, une impression de paix et de sécurité ne m'a plus quittée. Je sens que je remplis un grand devoir, et, en abandonnant le succès à celui en qui seul j'ai mis ma confiance, je puis souffrir beaucoup, mais, du moins, le trouble et le regret me seront épargnés. »

Quelques jours plus tard, le 6 octobre, Mme Swetchine, s'adressant au marquis de la Bourdonnaye, lui rend compte de l'accueil bienveillant et affectueux qu'elle a trouvé en rentrant dans son pays : « Tout cela, ajoute-t-elle, ne me rend pas infidèle à la France, au milieu de laquelle je n'ai cessé de

Digitized by Google

vivre ni un jour ni un instant. Il est singulier à quel point l'âme a la faculté d'agir en sens inverse du mouvement qui assujettit le corps, et combien elle se plaît à le contrecarrer, vraiment de là à l'ubiquité, il ne doit y avoir qu'un pas. »

Le 30 octobre, elle écrivait à Mme de Pastoret :

« Je suis absorbée tout entière dans l'alternative qui peut entraîner tout ce qui me reste à sauver sur cette terre. A mesure que j'avance, tout se réduit en fumée. Les confiances humaines ont beau jeu dans l'éloignement, mais plus on s'approche de l'arrêt, plus s'agitent confusément et douloureusement, au fond de l'âme, des craintes toujours justes, lorsqu'il y va du tout. Encore douze ou quinze jours, ma bien chère amie; jusque-là, je ne me sentirai pas vivre! Je détourne, je distrais, j'émousse en moi tout ce qui peut ressembler à l'émotion. Mon amie, si Dieu bénit mes efforts, si je puis vous revoir, vous serrer sur mon cœur, alors rien n'aura été trop acheté. L'épreuve, la cruelle épreuve passée, ne servira plus qu'à la sécurité de l'avenir. »

« A nos âges, écrivait-elle à la duchesse de la Rochefoucauld, les heures recueillies sont de vrais trésors, et j'éprouve encore, au milieu de la foule d'objets et d'impressions qui se succèdent, que la solitude est mon grand moyen de force et de renouvellement. La part que j'y fais à mes souvenirs n'est peut-être pas son moindre charme. Ah! chère amie, me plaignez-vous assez! Ce n'est pas d'un cœur ingrat que je me sens malheureuse, car, profondément sensible à mes consolations, aucune d'elles ne s'effacera de ma mémoire ; mais ce mouvement qui m'élance dans l'avenir me fait

Digitized by Google

l'effet de deux courants qui se croisent, deux courants qui ne sont pas, heureusement, d'égale force, et dont l'un n'oppose, je l'espère, qu'une passagère résistance à l'autre. »

L'Empereur était enfin revenu à Pétersbourg; Mme Swetchine avait pu plaider devant lui la cause de son mari; elle avait pu montrer à quel point était immérité le traitement rigoureux dont on voulait le rendre victime, et, le 12 décembre, elle pouvait enfin écrire au marquis de la Bourdonnaye : « Vous savez que toute liberté m'est rendue... Je ne m'étais pas montrée à vous dans toute la faiblesse de mon chagrin et de mon inquiétude, mais la joie a moins de décorum, elle se laisse voir dans sa vivacité, son abandon, et même son enfantillage. Ah! oui, je suis heureuse, heureuse comme un enfant, puisque cela se dit encore, et cela ne m'empêche pas d'être heureuse comme une vieille femme à qui l'on rend la douceur et la consolation des dernières années de sa vie. »

Quoique libre de retourner en France, Mme Swetchine ne se mit pas en route immédiatement; elle voulut, ainsi qu'elle le dit elle-même, marquer par un sacrifice volontaire la reconnaissance qu'on lui faisait contracter.

« Mon retour en France, écrivait-elle à la duchesse de la Rochefoucauld, cet heureux retour près de vous, me paraît, à la fois, la plus grande grâce dans l'ordre des consolations sensibles, la plus grave et la plus solennelle dans la ligne des choses spirituelles. Il me semble que c'est un dernier appel de la Providence, une dernière ère de ses miséricordes, et que, dans cette existence qui aurait dû lui appartenir exclusivement, elle isole de tout le

Digitized by Google

reste ce commencement de la fin, afin que, de mon côté aussi, je lui imprime un caractère de dévouement et de sacrifice plus profondément sincère. »

L'hiver était d'une rigueur extrême ; la neige et le dégel rendaient alternativement les chemins impraticables. « Je pense cependant n'être pas retenue au delà du 15 de ce mois de janvier, écrit-elle, j'emporte des patins et des roues. Quoi qu'il en soit, comme on arrive toujours, je pense que nous nous reverrons dans les premiers jours de mars. »

Mme Swetchine reprit le chemin de la France vers le milieu du mois de février, dirigeant sa route par Kœnigsberg et Berlin. Mais de pareilles angoisses, quelle que soit la force que l'âme leur oppose, ne pèsent point impunément sur la pauvre organisation humaine ; dès le quatrième jour de son voyage, Mme Swetchine ressentit les premiers symptômes d'une maladie aiguë qui, heureusement, ne se déclara complètement qu'au terme de sa route. « Plus ma souffrance augmentait dans ce rude voyage, et plus je le précipitais, écrivait-elle à la comtesse Edling, ne craignant qu'une chose, être privée des seuls secours auxquels je pensasse. Cette célérité me fit arriver le vingt-unième jour de mon départ. » Puis, exprimant à son amie l'amer regret d'avoir quitté la Russie sans avoir pu la revoir, Mme Swetchine ajoutait : « Gardons notre courage pour viser sérieusement à une réunion plus heureuse et plus longue. »

Rentrée à Paris à 6 heures du matin, le 4 mars, premier jour du carême de 1835, elle faisait arrêter sa petite calèche devant la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, rue Montholon, y épanchait ses actions

Digitized by Google

de grâce envers Dieu, recevait les cendres et rentrait enfin dans son asile chéri de la rue Saint-Dominique, non pour y trouver le repos, mais pour y demeurer d'abord trois mois suspendue entre la vie et la mort, puis pour y reprendre, avec une nouvelle énergie, son existence laborieuse, active, et surtout charitable.

Après son retour comme avant son départ, Mme Swetchine ne laissa apercevoir à ceux qui l'approchaient ni trouble dans sa sérénité, ni altération dans son humeur, dans son esprit. Pour tout le monde, elle semblait avoir accompli un voyage presque inutile, et se laissait paisiblement accuser d'avoir été solliciter, par fantaisie, une faveur que le moindre mot eût suffi à lui obtenir.

L'année 1836 fut marquée à son tour, pour Mme Swetchine, par deux profondes afflictions qui vinrent la frapper presque coup sur coup : la mort de sa fille adoptive, la comtesse de Ségur-d'Aguesseau, et la mort de son beau-frère, le prince Gagarin.

Menacée dès sa jeunesse, Mme de Ségur avait lutté, à force de courage et à l'aide des plus tendres soins, contre une maladie cruelle, qui la ravit à la fleur de son âge, mère de deux jeunes enfants. C'est dans une petite ville du midi, à Cahors, que le général Swetchine, qui croyait avoir le temps de rejoindre la comtesse de Ségur aux eaux des Pyrénées, fut atteint par la nouvelle d'un malheur irréparable. Mme Swetchine quitta précipitamment Vichy, sans y achever la cure annuelle qui était devenue, pour ainsi dire, une condition nécessaire de son existence. Elle se consacra, suivant sa coutume, à toutes les afflictions qui l'entou-

Digitized by Google

raient sans songer à ses propres souffrances. « Il arrive, dans les longues maladies, écrivait-elle à la comtesse Edling, ce qui est si douloureux dans les fins subites, c'est qu'on est pris au dépourvu : on compte sur le temps, par cela même qu'il s'en est écoulé beaucoup, et l'habitude d'un état équivaut presque à son ignorance. Je vais achever l'automne à Tours avec mon mari, ma pensée de chaque instant étant d'adoucir les chagrins de sa vieillesse, si douloureusement éprouvée. Je vois qu'il aime toujours davantage mes soins, et que sa bonté et sa parfaite douceur sont une partie de son bien méritant courage. »

Le prince Gagarin avait passé, en 1834, de l'ambassade de Rome à celle de Munich ; mais bientôt, le changement de climat ébranla sa santé, et il mourut dans le courant de l'hiver 1837.

« Ma sœur, écrivait Mme Swetchine à la comtesse Edling, que je ne retenais pas près de moi, par un pressentiment secret, et que je laissai partir au milieu du bouleversement des routes, n'arriva que pour rester mortellement frappée des ravages déjà faits par la maladie ; tout espoir lui fut ôté dans le moment même et six semaines après, ce pauvre Grégoire, si animé encore d'esprit et de volonté, n'existait plus ! Ce malheur ouvre devant ma sœur un vrai gouffre de perplexités et de douleur ; une immense responsabilité vient à peser sur elle seule ; son existence extérieure est détruite comme l'autre. L'Empereur a été bien bon pour elle. Son retour en Russie, où elle doit ramener ses enfants, est tout indiqué et se réalisera prochainement. On lui proposait des résidences éloignées, Karkof, Moscou, et même Odessa ; ce dernier parti l'eût rappro-

Digitized by Google

chée de vous, et c'en était le bon côté ; mais j'y élève pour ma part des objections. Il s'agit de nationaliser les jeunes enfants nés hors du pays, et, pour cela, je ne trouve pas Odessa assez russe. Moscou lui rend au moins, comme pays et comme famille, cet abri protecteur qui lui est ôté dans son mari. »

La résidence de Moscou fut en effet choisie par la princesse Gagarin, et il faut compter désormais parmi les tristesses de Mme Swetchine cette séparation, aggravée par une telle distance et de tels devoirs.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE MADAME SWETCHINE. — SA PIÉTÉ. — SA CHARITÉ.

« Après la grâce, ce qui donne le plus d'efficacité aux paroles pieuses, c'est la sainteté de celui qui les profère. »

Cette pensée de Mme Swetchine doit lui être appliquée, comme tant d'autres, où assurément elle ne songeait pas à se peindre, et c'est ce qu'il importe de constater, pour perpétuer le double bienfait de son enseignement et de son exemple. Menant de front, avec autant de simplicité que d'énergie, la vie spirituelle la plus parfaite et la vie mondaine la mieux remplie, Mme Swetchine doit apprendre aux gens du monde combien les devoirs de leur existence sont plus conciliables qu'ils ne le supposent avec ceux de la piété fervente, et démontrer aux gens naturellement enclins à considérer la vie de la foi comme une stérile contemplation, combien on peut la rendre compatible avec tous les dévouements de la famille, toutes les sollicitudes de l'amitié et toutes les activités de l'intelligence.

Elle avait obtenu de M. l'archevêque de Paris l'autorisation d'élever une chapelle dans son appartement, et une lettre de la princesse Gagarin nous montre le pape Grégoire XVI lui-même s'intéressant à l'érection de ce petit sanctuaire au milieu

Digitized by Google

de Paris : « Je sais, ma bonne sœur, que l'abbé Martin de Noirlieu s'est hâté de vous annoncer l'empressement que le Saint-Père a mis à vous servir. Il a accordé à votre pierre consacrée l'indulgence plénière une fois la semaine; l'abbé Martin s'était borné à la demander, dans la petite note qui lui a été présentée, une fois le mois ; le Pape l'a effacé de sa main, et y a mis une fois la semaine. L'indulgence pour l'article de la mort, ne pouvant être attachée, comme je vous l'ai déjà dit, qu'à un crucifix ou à un chapelet, le Saint-Père vous en envoie un qui est entre mes mains depuis hier. C'est à ce chapelet, le plus magnifique que j'aie jamais vu, qu'il a attaché l'indulgence que vous désiriez tant avoir. Vous verrez aussi, par le rescrit de l'indulgence plénière, s'il vous connaît et s'il sait apprécier tous vos mérites. Mon mari, qui est le seul négociateur de cette affaire, a été très sensible à l'attention du Pape, en songeant au plaisir que cela vous ferait. »

Au retour du cruel voyage de Russie, Mme Swetchine voulut donner à ce petit sanctuaire une décoration qui répondît encore mieux à son sentiment d'actions de grâces, et y consacra tout ce qu'elle avait conservé de pierreries ; le chiffre en diamants qu'elle avait porté comme demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie, orna le socle d'une statue en argent de la sainte Vierge.

Ces travaux nécessitèrent une seconde consécration. M. de Quélen qui, déjà une première fois, le 20 mai 1833, avait béni la chapelle, et y avait déposé lui-même le Saint-Sacrement, voulut également bénir, pour la seconde fois, ces murailles et ce tabernacle, objet d'un culte si pieux ; il y dit

Digitized by Google

la première messe, le mardi 13 décembre 1835. Cette messe fut répondue par l'abbé Lacordaire.

Malgré ce privilège et ses souffrances, Mme Swetchine demeurait une paroissienne exemplaire de Saint-Thomas-d'Aquin. Il était rare qu'elle n'allât pas entendre une messe très matinale; elle s'accordait par surcroît la messe dans sa chapelle, aux jours et aux heures qui convenaient aux amis avec qui elle célébrait leurs douloureux ou leurs heureux anniversaires. Assez souvent aussi, elle y réunissait tout ce que l'étroite enceinte pouvait contenir, pour y entendre quelques paroles promotrices d'une œuvre ou d'une fondation nouvelle. A l'époque de la renaissance de Solesme et du rétablissement des Bénédictins, pour qui Mme Swetchine avait déployé autant de sollicitude que de générosité, dom Guéranger s'y fit entendre plusieurs fois, comme le P. Lacordaire et le P. de Ravignan. L'abbé Dupanloup, l'abbé Bautain, le P. Gratry, tinrent à honneur d'y célébrer le saint sacrifice, et d'y porter la parole; des hommes qui avaient reçu près d'elle les premières inspirations de la grâce et de la vérité, tels que le P. Schouvalof et le P. Gagarin, lui témoignaient leur reconnaissance par leur prédilection pour sa chapelle. Des jeunes filles qui avaient grandi sous ses yeux voulaient placer sous ses auspices la bénédiction de leur mariage; enfin des abjurations, des retours au catholicisme, qui craignaient encore l'éclat du grand jour, venaient demander à cette petite chapelle, qui avait à la fois toutes les somptuosités de l'art moderne et presque le mystère des catacombes, la consécration et le secret.

Aucune de ces afflictions ou de ces allégresses

Digitized by Google

chrétiennes n'avait son écho dans le salon de Mme Swetchine, qni redoutait par-dessus tout l'apparence d'une vanité ou d'une ostentation mêlée à ses pratiques pieuses. Quelquefois, au milieu d'une conversation animée, une interlocutrice se levait en silence, échangeait un imperceptible signe avec Mme Swetchine, qui tirait de sa poche une clef et la remettait sans s'interrompre. C'était la clef de sa chapelle, où allait prier et se recueillir, soit une amie ancienne, soit une connaissance récente, mais révélée à elle par une grande douleur ou un grand sacrifice.

Dès que Mme Swetchine, elle-même, avait un instant de repos ou de liberté, c'était là son refuge, et l'on trouve encore, parmi ses souvenirs, la trace des délices qu'elle y goûtait.

LE RECUEILLEMENT

« Le recueillement de la pensée au fond de nous-mêmes, cet autre tabernacle de Dieu, est l'établissement de toutes les influences du dehors, si ce n'en est pas l'entier affranchissement.

« Le recueillement est le grand moyen et tout le bonheur de la fidélité, il en renouvelle sans cesse l'impression; La fidélité veille sur le recueillement pour le préserver et le maintenir; c'est par lui qu'elle prend possession de son trésor. Le recueillement est la concentration de toutes les pensées, de toutes les forces sur un point; il rend à la fois présentes toutes les vérités et sensibles toutes leurs conséquences. « Pensez à la mort, dit un Père, et vous ne pécherez pas ; recueille-toi, dit le Maître au chrétien disciple, le mal te paraîtra plus impossible, le bien plus facile.

Digitized by Google

« Les sécheresses, quand elles ne sont pas la plus terrible épreuve des saints, viennent, presque toujours, de cette sorte de distraction et d'alourdissement auquel nous laissons aller notre esprit et notre âme. La volonté qui s'étend en surface sans profondeur n'a rien pour s'en défendre, et c'est le recueillement qui réunit tout ce que la légèreté disperse. Le microscope donne un monde, un univers dans une seule goutte de rosée! Il y a un monde aussi dans un instant de simple, profond et entier recueillement. »

Il n'existe point de progrès dans la vie chrétienne sans un incessant examen de soi-même. Assurément quelques âmes faibles et mal dirigées s'y énervent ou s'y égarent; mais il n'est pas d'âme simple et droite qui par là ne s'épure et ne se fortifie. Dans Mme Swetchine, la délicatesse du scrupule allait aussi loin que l'énergie de la foi. Ses recherches de conscience occupent autant de place que ses élans d'oraison. Elle redoutait tant de voir ce travail continuel devenir fugitif ou demeurer sans fruit, qu'elle le fixait par l'écriture, comme elle le faisait pour tout objet de ses préoccupations sérieuses; on en saisit encore des lambeaux, échappés à la destruction. En voici quelques-uns :

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

« Oh! quel regard de plus en plus attristé je reporte sur moi-même, avec quelle force je suis avertie de la nécessité de me connaître et de m'approfondir toujours davantage! A mesure que les eaux de mes torts habituels s'écoulent, que j'arrive à surmonter mes défauts naturels, que je

Digitized by Google

domine ceux qui faisaient le plus de bruit et me préoccupaient davantage par la chute ou le combat, je vois plus distinctement les imperfections que l'ombre projetée des fautes plus intenses rendait moins apercevables, je vois des portions de terrain arides ou incultes, submergées, négligées. Ce que je retranche de mes fautes laissent plus frappantes mes lacunes, mes négligences, mes omissions.

« En écrivant, avoir dit, de lettres dont je citais quelques lignes : Une lettre que je reçois à l'instant, en parlant d'une lettre que j'ai depuis deux ou trois jours. Faire ployer la vérité à ses caprices ou à ses besoins est une faute, quelle que soit l'exiguité du rayon où la faute se passe.

« Deux incidents pénibles et, en apparence, fortuits, m'ont menée à de nouvelles découvertes et réflexions sur moi-même. La lampe de ma chapelle devant le Saint-Sacrement s'est éteinte dans la nuit du samedi au dimanche des Rameaux, et ce même dimanche des Rameaux, j'ai oublié d'échanger mon paroissien contre *la Quinzaine de Pâques*, de sorte que, arrivée à l'église, je n'ai pu suivre l'office. D'abord pour la lampe : Si mon ardeur et ma vigilance brûlent pour quelque chose dans ce monde, c'est assurément pour le Saint-Sacrement. Ce que j'ai souffert d'appréhensions, de malaises, de craintes d'offenser la majesté de ce Dieu de charité, mon hôte bien-aimé, est incalculable. Que de fois mon cœur malade a cru se briser par ces innombrables élans de frayeur et d'amour! Mais là, comme toujours, l'imprévoyance l'emporte; je sens encore comme un cœur qui aime et j'agis comme un esprit qui ne pense pas. Ainsi cent fois ma lampe, moins vacillante et moins épuisée,

Digitized by Google

s'est trouvée renouvelée par moi, et ce jour-là, l'idée qu'elle pouvait s'éteindre traverse mon esprit; mais j'étais dans la veine qui dispose à s'accuser d'exagération. Je me dis ce qu'on m'aurait dit, que la lampe irait bien au delà de la nuit, et le lendemain, quand je la trouvai éteinte, mon cœur se serra avec une douleur non libre de trouble. La faute de tout cela est le vague et quelquefois la lenteur des opérations de mon âme. Il y a plus ici que l'incident même; j'ai trop indulgé une sorte de bercement de la pensée, de la volonté qui ne court pas au fini de l'action, à son accomplissement en temps utile. Je suis comme cela pour ce que j'aime le mieux; les entraves et les souffrances y ont beaucoup contribué. Mais, plus que jamais il est nécessaire de rendre à l'âme son empire sur mon être, et, puisqu'il n'y a plus de combats intérieurs, il faut que toutes les puissances s'exercent à l'obéissance rapide. L'incident du livre oublié est aussi un petit châtiment et une épreuve. Si j'avais dit, le samedi soir, l'office de la veille du dimanche des Rameaux, le livre n'aurait pas manqué de se trouver là; si, dès le matin mon intention avait été fixée sur la spécialité du jour, j'aurais été avertie de mon oubli. Ah! qu'il en est peu d'innocents! Si j'étudiais davantage les choses que je regarde comme importantes, pour leur faire porter toutes leurs conséquences, je recueillerais de meilleurs fruits.

Trop peu d'attention à mes paroles, comme si je parlais en rêve; je leur fais perdre, par mon irréflexion, ce qu'elles pourraient avoir encore d'autorité. — Avoir dit des choses inutiles, indiscrètes, non pas en elles-mêmes, mais par l'adjonc-

Digitized by Google

tion de noms propres. — Une sorte d'animation fébrile, trop de paroles; je laisse trop facilement et trop souvent mon âme monter à la surface, et je l'expose ainsi à d'inutiles blessures. Je livre ainsi aux influences malfaisantes cette âme, qui devrait être retirée au fond de son palais et n'en sortir qu'à bon escient. — Je néglige trop cette langue de convention à l'usage de tous, qui est à peu près comme une déclaration de neutralité, neutralité bienfaisante, toute les fois que la pensée intime ne peut se faire jour. Hors la vérité suprême, que m'importe-t-il de convaincre, de persaduer, d'avoir raison ? Suis-je chargée des autres, de redresser leur jugement? Glisser à côté de la discussion quand elle est utile, passer à côté de l'impression lorsqu'elle est pénible, garder le silence ou laisser voir l'humeur qui est toujours au fond des réponses brèves et sèches, tandis que rompre les chiens, me transporter sur un autre terrain, fuir à tire-d'aile et lever le camp au lieu de le défendre, ne demanderait qu'un peu d'habileté.

« Le miracle inespéré de ces derniers jours, c'est d'avoir vu changer, presque instantanément mon aigre mécontentement de rester clouée à Paris en acquiescement libre et doux. Je suis loin encore de bien porter ce qui m'afflige, mais je suis plus entière et plus franche dans mon renoncement à toutes choses. La solitude n'aurait pas de plus heureux effets; Dieu me récompense d'avoir voulu ce que je n'aurais pas choisi.

La pensée de Dieu, presque toujours présente ne prévient pas ce qu'elle devrait empêcher. Le cœur est bien à lui, mais l'esprit n'est pas présent: vague et distrait, il erre à l'aventure, comme un

Digitized by Google

somnambule, averti seulement par sa chute ou par les coups qu'il reçoit.

« Bonne journée! Dieu n'habite plus seulement en mon cœur : il y est maître sans cesser d'être ami. Je ne veux plus rien demander ni redemander à personne, afin que mon recours soit meilleur sur Dieu. Je ne sens plus aucun désir, aucune volonté, à l'exception de faire celle de Dieu, ardente et souveraine.

« Je découvre en moi une foule d'imperfections qui m'étaient restées inaparçues. Ce qu'il y a d'écailles tombées de mes yeux, depuis cet hiver est vraiment prodigieux! — Ces pauvres yeux souffrent étrangement de cette vive lumière ; mais, dans cette douleur même causée par la vue de tant de difformités, j'ai néannmoins, le bon sens de voir la plus signalée des grâces. C'est à présent que je sens, que je vois que Dieu m'appelle à lui ; sa sévérité, plus qu'aucun autre bien, me donne la mesure de son amour, et c'est la miséricorde que j'aperçois sous l'accumulation des châtiments ou plutôt des épreuves. A aucune époque de ma vie, je n'ai fait tant d'efforts sur mon caractère, tant d'actes non suspects de détachement, d'abnégation, de véritable mort, et jamais, jamais non plus, je n'ai été poursuivie, accablée comme je le suis, sans aucun mélange de consolation ni de joie. On dirait le passage à une région où toutes les conditions sont nouvelles, comme but à atteindre et comme moyen d'arriver. De plus ma prudence devenant craintive, évite toutes les initiatives ; mais depuis que je ne les provoque plus, les dangers viennent me chercher, et après avoir fait le sacrifice des impressions douces, je sens que la

Digitized by Google

paix sensible du dedans serait troublée, si Dieu n'avait tari, au fond de mon cœur, la source des impressions amères. »

« Je m'aperçois à présent, et, hélas ! bien tardivement, que, devant connus et inconnus, amis et ennemis, je dévoilais inconsidérément toute ma pensée sur les sujets les plus graves et, quelquefois, les plus intimes. Tous mes jugements étaient parlés, et comme, au fond, ils n'étaient pas mûris. le blâme et la critique n'étaient pas bannis de mes paroles, j'en dégoisais avec une étonnante irréflexion ; au fond de moi-même, j'étais rassurée par la vérité et la bienveillance dont je pouvais me rendre témoignage; par là je me croyais suffisamment autorisée à étudier tout haut les choses et les personnes, en esprit et en vérité. De là il résulte que, la plupart du temps, on peut croire que je fais bon marché de mes amis, en avouant ou même en faisant remarquer quelquefois les taches et les lacunes qui se rencontrent, soit dans leurs personnes, soit dans leurs ouvrages. Ce sont précisement ceux que j'aime et dont je suis contente que je traite ainsi, car, pour les autres, ma réserve est parfaite et ne se dément jamais. Ces procédés, quoiqu'ils viennent du désir de paraître indépendante de jugement et d'être crue quand je loue, sont pourtant à réformer. En vue de la lumière qu'on n'est déjà pas si sûr de jeter sur les bons côtés, il ne faut pas appeler le regard sur les ombres ; il faut laisser ce soin-là aux indifférents, à moins qu'on ne s'en réserve le droit pour l'intimité, terme moyen qui peut bien avoir son utilité.

« Ne rien dire que ce qu'on pense, ce devoir-là je le remplis en plein ; mais sur les gens que j'es-

Digitized by Google

time et qui m'intéressent, j'ai trop souvent le tort de dire tout ce que je pense. Forte de mon affection, je n'entre en compromis avec aucune vanité, aucune susceptibilité, et cela n'est conforme ni à la raison, qui doit tenir compte des faiblesses humaines, ni à la délicatesse du cœur, qui a si bonne grâce d'être chatouilleuse pour les autres et vulnérable dans tout ce qui peut les blesser.

« Comment jamais aurais-je été heureuse? Au même degré mon esprit a besoin de justice et mon âme a besoin de passion : d'une part, le besoin de l'impartialité, de l'autre, celui de l'exclusion; en même temps, la soif de la liberté et celle d'une adorée servitude.

« Les contrastes, dans la partie superficielle de notre être, sont la source d'effets piquants; mais quand des effets virtuellement opposés sont au plus profond de notre être, le choix entre eux peut être douteux, le malheur qui en résulte ne l'est pas!

« Eviter en tout de paraître; ne jamais dire ou rappeler indirectement sous aucun prétexte rien qui puisse être à mon avantage; ne jamais me complaire à ce que je dis, ni pousser ma pointe; briser sur ce que j'aurais bien dit.

« Ne pas parler de soi, cela ne suffit point; il faut encore considérer ses idées, ses impressions, ses jugements, comme faisant partie de soi-même et ne pas les mettre en avant. La prolixité est toujours un tort; mais, quand on parle de soi, elle prend un nom plus fâcheux. »

LA DISCRÉTION

« Ne point tenir assez secrètes les choses intimes : la discrétion doit respecter non pas seulement les

Digitized by Google

confidences, mais la qualité « intérieure » que peuvent avoir les impressions et les pensées.

« La discrétion comprend la modération et toute sorte de mesure.

« La discrétion de nous aux autres : c'est l'honneur, quand le secret a été promis ou demandé ; c'est la délicatesse, quand il a été surpris. Elle peut encore être le respect pour soi-même, alors que le secret est divulgué de toutes parts. En ce qui affecte les autres, on peut taire même les choses qu'on ne peut nier. Garder ce qui ne s'est pas gardé soi-même, tâche rude et haute, mais toujours pleine de douceur.

« Avec le prochain, toujours de la réserve ; non pas une réserve soupçonneuse, ni même défiante, mais, entre lui et nous, mettre un témoin, prendre Dieu pour tiers.

« La discrétion vis-à-vis de soi-même : il y a des choses qu'on ne peut s'empêcher de savoir, mais qu'on ne doit jamais s'avouer. — La mesure, la modération, la simplicité ; ne point se mettre en cause ; laisser passer le mal, en l'amendant, s'il est possible, au passage ; laisser tomber le bien (qu'on peut dire de nous), Dieu saura bien le ramasser.

« Toute piété solide est discrète ; l'âme chrétienne est vraiment « cette déférente personne » que signale le style ecclésiastique.

« Discrétion de l'âme dans ses rapports avec Dieu : Dieu refuse ses faveurs à qui les produit au grand jour ; le mystère préside à l'intimité dans laquelle il veut vivre avec nous. La vanité, la légèreté parlent des grâces reçues ; le cœur touché les recueille, les savoure, et les garde dans d'inaccessibles profondeurs. »

Digitized by Google

LE DÉTACHEMENT

« Détachement volontaire : Se détacher des choses, non pas parce qu'elles vous quittent, mais parce qu'on retire son cœur de tout ce qui est humain, pour le donner plus entièrement à Dieu; c'est choisir, au lieu de subir, c'est commander à la nécessité, au lieu de lui obéir; aussi le détachement chrétien, quoique sévère et grave, n'a rien de chagrin. Un grand acte d'empire sur soi allège tous les poids; la liberté dans l'âme, c'est la sérénité au visage, et si c'est au nom du sacrifice que s'est exercée cette liberté, peut-être est-ce la terre de moins, avec ses délices, mais aussi c'est le ciel de plus.

« Nous pouvons conclure, de ce que Dieu nous ôte, tout ce que son amour veut nous donner : il nous ôte tout appui, donc il sera notre appui; il nous dépouille, donc se prépare déjà pour nous la robe nuptiale; l'abîme sous nos pieds, donc sa main est déjà levée pour nous sauver; il nous fait mourir goutte à goutte, donc il nous ressuscitera. Il n'est pas d'épreuve qui ne soit un gage de sa tendresse, et tout ce qui semble contre nous ici-bas est la mesure de ce qu'il fera pour nous là-haut.

« Plus on voit ce qu'est le monde et plus on pressent ce que doit être Dieu. »

« Noël, 1839.

« C'est Noël qui ouvre notre année. Le jour où, pour la première fois, l'Eglise chante solennellement : *In principio erat Verbum,* elle nous ouvre la carrière et consacre pour nous le renouvellement de toutes choses. Le Verbe était au commen-

Digitized by Google

cement, et nous, nous ne voulons commencer et finir qu'avec Lui.

« Je voue, plus irrévocablement, plus exclusivement encore que les précédentes, cette année qui commence, à la reconnaissance de tant de grâces reçues, de tant d'incitations à mieux faire, de désirs ardents d'avancer dans la vertu et dans l'amour de Dieu.

« Je forme également le propos de m'appliquer à l'exercice d'une vertu spéciale, et je mets cette année qui s'ouvre sous l'invocation de la *douceur*, jusqu'ici si imparfaitement pratiquée par moi : avec mes inférieurs, douceur protégée par la fermeté et le silence ; avec mes égaux, douceur conservée par l'humilité et la défiance de moi-même ; et avec mes supérieurs, douceur maintenue par l'obéissance à une autorité qui, de loin ou de près, émane de Dieu.

« Dieu voit mes besoins, et il en est le juge miséricordieux ! qu'il fasse selon sa volonté sainte ! Sa créature le bénit, dans ce qu'il lui refuse comme dans ce qu'il lui accorde. Il ne tombe que des biens de sa main paternelle, et, dans nos dénûments, c'est lui, c'est le Dieu grand qui se met à la place de tout ce qui nous manque. »

Une telle piété ne pouvait manquer d'engendrer la charité ; Mme Swetchine considérait l'une et l'autre comme inséparables, et nous allons l'entendre s'en expliquer avec le vicomte de Melun, alors au début de sa vocation charitable.

« Paris, 15 juillet 1836.

« ... On parle beaucoup de la spécialité dans notre siècle qui l'estime et la croit préférablement

Digitized by Google

utile. Je doute que Dieu s'en contentât pour les siens et que la vertu formée par lui n'ait pas pour premier caractère de se composer de toutes. Ainsi dans cette histoire de Saint-Vincent-de-Paul qui vous frappe tant, le monde n'a vu que les actes extérieurs, au besoin il nierait le feu qui les alimentait ; c'est même ce qui leur a fait trouver grâce devant tant de gens qui ne reconnaissent dans la charité que la partie utilitaire. Certes, la charité doit être la plus naturelle manifestation de la foi ; mais enfin l'effet n'est pas plus que la cause, et surtout ne saurait s'en passer... Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est rendre un culte à Dieu ; soulager les pauvres, c'est le servir lui-même ; l'aimer comme il veut être aimé, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contrepoids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que sans la piété qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. »

Il est strictement juste de placer la vie tout entière de Mme Swetchine sous l'inspiration des sentiments qu'elle vient d'exprimer ici. La charité n'était point pour elle un simple devoir de conscience ; elle lui consacra tout ce que ses facultés avaient de plus actif et de plus ingénieux. Un servi-

Digitized by Google

teur de confiance, qui ne l'a pas quittée durant ses trente dernières années, et dont les fidèles services demeurent intimement liés à la mémoire de sa maîtresse, traçait après sa mort les lignes naïves que l'on va lire, et dont la naïveté même augmente le charme et l'autorité.

« J'aurais bien voulu, Monsieur, si mon état de santé n'avait pas été si mauvais, vous donner quelques notes sur les dernières années que j'ai eu l'honneur de la servir; en effet, plus je pense, plus je suis convaincu que cette chère dame a abrégé ses jours en voulant rendre service à ses semblables de toutes les classes de la société, et en se rendant l'esclave de tous. En voici une preuve :

« Le matin, en revenant de la messe, quand je lui servais son déjeuner, elle me disait : — Je suis très pressée, j'ai beaucoup à écrire et beaucoup de choses en retard à faire; je défends ma porte pour tout le monde sans exception. Je vous en prie, répétait-elle, ne laissez entrer personne. — Puis, en se levant de table, elle me disait en souriant : — Vous savez cependant, les personnes qui ont absolument besoin de me parler, et surtout les pauvres gens qui viennent de loin et qui n'ont pas le temps de revenir, vous me les annoncerez. — Un moment après s'être retirée au salon, elle revenait me dire : — J'avais oublié que Madame une telle m'a demandé à venir seule. — Une demi-heure après, arrivait une ou deux lettres demandant un rendez-vous pour la voir seule; enfin une personne arrivant de la campagne ou en passant demandait à ne la voir qu'une minute, ce qui se prolongeait jusqu'à l'arrivée d'une autre. Puis à

Digitized by Google

trois ou quatre heures, sa porte était ouverte à tout le monde, et enfin on arrivait en foule pour rester jusqu'à sept heures. Je l'ai vue se mettre à table accablée des fatigues de la journée, et déjà des personnes arrivaient pour lui parler avant que la soirée commençât. Souvent alors elle se levait de table sans avoir fini de dîner. Cela durait ainsi depuis six heures du matin jusqu'à une heure et quelquefois deux heures après minuit. Elle vivait cependant au milieu d'amis qui l'aimaient et la chérissaient ; mais ils ne s'apercevaient pas qu'ils usaient ses forces, surtout dans les cinq ou six dernières années. Ah! Monsieur, tout le monde était si heureux de la voir et de l'entendre, car je ne crains pas d'être démenti en disant qu'elle avait une conversation qui charmait. Elle avait le talent qui n'appartient qu'à bien peu de monde, le langage pour chaque classe qu'elle voyait. Elle savait si bien consoler les pauvres dans leur misère, et les riches dans leurs chagrins domestiques, remonter le moral des gens affligés, soutenir les mères de famille qui venaient demander des conseils pour leurs enfants; ceux qui étaient venus chercher des consolations, je les voyais tous sortir de chez elle avec le contentement sur la figure.

« Si ces quelques lignes pouvaient vous être de quelque utilité, Monsieur, que je me trouverais heureux d'avoir témoigné toute ma reconnaissance pour ma bienfaitrice, bien regrettée par moi et par tous les miens!

« Cloppet. »

Cette bienfaisance pour les pauvres gens dont parle ici le témoin irrécusable des moindres actions

Digitized by Google

de Mme Swetchine, ne se bornait pas à les attendre et à les accueillir ; sa plus grande fête était de les aller chercher. Elle aimait à faire plaisir à ceux à qui elle faisait du bien; son cœur ajoutait toujours quelque chose à l'aumône de ses mains. Il n'y a personne pour qui un peu de superflu ne soit aussi du nécessaire. Pour ceux-ci elle achetait quelques pots de fleurs, pour ceux-là elle faisait encadrer des gravures qui leur rappelaient un sujet favori, des batailles, par exemple, s'il y avait un vieux soldat dans le ménage. Pour les uns elle choisissait des livres, pour les autres un meuble commode, pour les infirmes un bon et large fauteuil. Un premier jour de l'an, se dérobant sans rien dire à tous les empressements qui l'entouraient, elle alla passer plusieurs heures chez de pauvres parents qui venaient de perdre deux fils coup sur coup.

Elle avait adopté pour centre principal de ses charités le quartier du Gros-Caillou, sans avoir jamais expliqué à personne pourquoi elle lui avait donné la préférence. Interrogé à ce sujet, le vénérable curé de Saint-Thomas-d'Aquin, l'abbé Serres, répondait : — Je l'ignore, mais tout ce que j'ai su d'elle me porte à croire que c'était uniquement parce que là elle avait plus de chances de rester inconnue.

Quand une joie vive venait éveiller au fond de son cœur un nouveau sentiment de gratitude envers Dieu, Mme Swetchine courait chez les sœurs du Gros-Caillou, leur demandait un pauvre de plus, le recevait de leurs mains, sans choix personnel, et quelquefois lui donnait un nom qui lui rappelait à elle-même l'origine de cette adoption. Un jour qu'a-

Digitized by Google

près une longue inquiétude elle avait reçu une lettre de la princesse Gagarin, elle envoya Cloppet chez les sœurs du Gros-Caillou, et lorsqu'à son retour il lui expliquait le résultat de sa mission charitable, Mme Swetchine s'écria : Mon cher Cloppet, celui-là nous l'appellerons *Ma sœur*. Elle fit faire le même message le jour où la guerre cessa sur les ruines de Sébastopol entre la France et la Russie, et au pauvre ménage qui lui échut elle donna le nom de *la Paix*[1]. La pauvre vieille ainsi nommée survécut à sa bienfaitrice et fut alors adoptée par les Petites sœurs des Pauvres de l'avenue de Breteuil, qui acquittaient ainsi, sans le savoir, une dette de reconnaissance envers une de leurs premières protectrices. Se trouvant à Tours en 1847, au moment où les Petites sœurs des Pauvres venaient s'y installer, Mme Swetchine, déjà initiée au secret de leur fondation, voulut les voir à l'œuvre. Elle se rendit dans leur asile sans y être attendue, et, vivement émue à la vue de tant de misères si tendrement soulagées, elle alla s'asseoir, en entrant, au milieu d'une vingtaine de pauvres vieilles femmes. Le calme, la sérénité brillaient dans tous les yeux, tandis qu'elle-même, dominée par l'émotion, ne pouvait exprimer les mouvements de son cœur que par l'abondance de ses larmes; elle ne se retira, raconte un témoin oculaire, M. Dupont, un des hommes les plus vénérables de Tours, qu'après avoir vidé sa bourse entre les mains des Petites sœurs, articulant à grand'peine quelques paroles entrecoupées. Le lendemain elle disait à M. Dupont :

1. Tous ces faits n'ont été divulgués qu'après la mort de Mme Swetchine par les gens qui la servaient.

Digitized by Google

« Je n'ai jamais ressenti rien d'aussi doux que durant cette visite ; je voyais la réalition d'un rêve de ma jeunesse, et cela, dans le moment où je comprends si bien, par expérience, combien nous avons besoin de la charité quand nous vieillissons. »

Ce que la charité de Mme Swetchine pouvait faire à elle seule ne suffisait pas, et de tout temps elle eut besoin d'associer son dévouement à la puissance des œuvres collectives. Le couvent de la Madeleine, fondé par l'abbé Desjardins pour l'assistance des jeunes filles pauvres, avait obéré les dernières années du saint prêtre ; Mme Swetchine vint à son secours et contribua persévéramment après la mort de M. Desjardins à l'achèvement de cette fondation.

Mme Swetchine s'attacha d'une affection toute spéciale au soulagement des sourds-muets. Son âme expansive sentait mieux que tout autre la tristesse et même le danger de l'isolement, suite inévitable de cette cruelle infirmité. En 1827, le conseil d'administration auquel était alors confiée la direction générale de l'institution des Sourds-Muets fonda, sur la proposition de M. de Gérando, deux comités de patronage : l'un d'hommes pour les jeunes garçons, l'autre de femmes pour les jeunes filles. Mme Swetchine fut la première présidente du comité des dames.

Le miracle de la guérison du sourd-muet, incessamment renouvelé et perpétué, grâce à la charité d'un prêtre de Jésus-Christ, touchait un cœur si profondément sympathique à toute douleur, si heureux de toute consolation pour autrui ! Mlle Méchin, qui sut mériter le titre de mères de ces pauvres

Digitized by Google

enfants, leur fut donnée par Mme Swetchine qui se plaisait à en reporter l'honneur au baron Hyde de Neuville, également dévoué à l'œuvre.

La directrice avait cru convenable de réserver une des belles pièces de la maison d'asile pour la salle de réunion des comités. Mme Swetchine, comme présidente, proposa qu'on fît de cette pièce une infirmerie, et transporta les réunions du comité dans la petite chambre de la directrice.

Attentive à la récréation de ces pauvres enfants, désireuse d'épanouir durant quelques instants leur imagination doublement recluse, elle s'avisa un jour de les conduire au Diorama. Le spectacle de leur profond étonnement, de leur candide et joyeuse admiration, fit pour elle-même de cette journée une des plus douces fêtes qu'elle se fût jamais accordées.

En 1829 elle avait recommandé à Mme de Montcalm une jeune sourde-muette qui soutenait, uniquement par son travail, sa mère veuve. Les secours de la noble sœur du duc de Richelieu furent abondants; mais lorsqu'en 1832, le choléra en eut fait une de ses premières victimes, Mme Swetchine réclama ce qu'elle appelait le legs de Mme de Montcalm. La mère infirme fut placée et ce fut dans sa propre maison que Mme Swetchine recueillit la jeune fille nommée Parisse. Mme Swetchine prit l'habitude de se faire accompagner par sa jeune muette dans les sorties du matin; il n'était pas nécessaire de lui parler, et elle ne se sentait point humiliée de se taire. — Avec Parisse, je puis me croire seule, disait Mme Swetchine, lorsqu'on s'étonnait de la singulière compagne qu'elle venait de se donner, et au besoin cependant j'ai un bras pour me

Digitized by Google

soutenir et une aide affectueuse qui n'empiète pas sur ma liberté. — C'est ainsi qu'elle cherchait toujours à se poser en obligée plutôt qu'en bienfaitrice.

On connaît les conflits qui ne manquent jamais de naître dans toute domesticité nombreuse. Ces conflits trouvaient encore plus d'occasions de se produire dans les malentendus résultant de la difficulté de se comprendre. Mme Swetchine était souvent obligée d'intervenir pour imposer autour d'elle l'indulgence, dont il ne suffisait pas qu'elle donnât l'exemple. Je vous aime tous, disait-elle à ses gens, mais sachez bien que tout le monde partirait avant Parisse ; elle est la plus malheureuse, et l'on doit lui beaucoup passer.

C'est encore ici que Mme Swetchine présente un modèle précieux à étudier. Rarement on sait garder la mesure entre la froide indifférence ou la bonté dégénérant en faiblesse. Avec Mme Swetchine il n'était pas jusqu'à la compassion qui ne revêtît cette hauteur de bon sens et d'équité dont il semblait impossible à sa nature de se départir. Parisse avait de solides qualités qui la faisaient estimer et chérir de ses compagnons d'existence ; mais sa vertu même était, comme sa démarche et sa beauté, un peu hautaine. Quand elle avait rendu la sévérité nécessaire, quand elle avait pris ce que Mme Swetchine appelait en riant « ses grands airs de reine outragée », sa patiente maîtresse s'adressait à l'une des protectrices de Parisse, à Mlle Ferment, professeur à l'institution des Sourds-Muets, et qui possédait le secret de se faire aimer, aussi bien que l'art de se faire entendre. Cette communauté de sollicitude pour une obscure infortune amena

Digitized by Google

une correspondance dont on va lire quelques fragments, correspondance insignifiante, mais qui cesse de l'être quand on en pénètre la valeur morale, et quand on songe que ces billets étaient tracés à la dérobée entre tous les intérêts et toutes les pensées qui se disputaient une telle vie.

« Chère demoiselle Ferment, il m'a été impossible de vous envoyer Parisse à l'heure qui avait été convenue ; je ne suis rentrée qu'à onze heures et demie et nous mourons de froid. Je vous en prie, dites à Parisse qu'elle s'en rapporte à moi ; sa nouvelle chambre sera au moins aussi jolie que l'autre, qu'elle me laisse seulement le temps de l'arranger. Tout ce que je lui demande, c'est encore plus de ne pas s'en attrister que de ne pas laisser voir sa tristesse. Je vous assure que la seule idée de lui faire de la peine m'en fait beaucoup et me met mal à l'aise.

« L'ennui que je vous donne ne me console pas du mien, comme vous pouvez croire, et j'aimerais un autre échange. »

« Ma bien chère, vous êtes mon seul secours ; votre bonté le veut bien, et je suis condamnée à lui en faire porter la peine. Je viens donc vous demander de tancer sérieusement Parisse, qui commence à s'oublier tout à fait. A la suite de scènes renouvelées avec ma femme de chambre et probablement sur l'idée, fausse en elle-même, que j'ai pris fait et cause contre elle, comme s'il y avait à choisir entre deux colères, depuis trois jours c'est jusqu'à la grossièreté qu'elle a exprimé avec moi son humeur mal contenue. J'avais d'abord gardé le plus complet silence ; mais à l'occasion d'une autre méprise de sa part, elle

Digitized by Google

s'est mise avec moi dans un emportement tel que vraiment elle eût mérité que je la renvoyasse. Soyez assez bonne pour lui dire mon mécontentement très prononcé, jamais elle ne me l'a fait éprouver à ce degré, il est juste qu'elle ne l'ignore pas. »

« Mardi.

« C'est Parisse qui vous portera ces lignes; si j'osais, je vous demanderais de lui faire entendre raison sur son émoi du jour. Sa cheminée fume, à ce qu'elle me dit, et cela la met aux champs. Mais vraiment je n'y puis rien. Cette cheminée est excellente, en bon état; elle est faite à la manière suédoise, la seule que la pièce comporte. C'est mon mari qui, dans le temps, l'avait commandée pour lui-même, et, si elle fume quelquefois, ce qui arrive à toutes les cheminées de ce monde, cela ne peut tenir qu'à une certaine direction du vent ou au long intervalle resté sans l'allumer. Du reste, je vais la faire ramoner et examiner encore. C'est un soin que je trouve très raisonnable de prendre; ce qui ne le serait pas, ce serait de changer une cheminée qui a toutes les conditions pour bien aller. Mille pardons, ma bien chère, de joindre mes ennuis à vos souffrances; si c'était des paroles et non des signes que j'eusse à vous demander, je ferais passer avant tout mon besoin de repos pour votre chère pauvre poitrine. »

« Jeudi, 6 heures.

« Hélas! ma bien chère, cette pauvre Parisse fait comme tout le monde, elle gâte son bonheur! Elle laisse ses défauts entreprendre sur mille

Digitized by Google

bonnes qualités... Pardonnez-moi tous ces ennuis... Si ce n'était moi, un autre vous les donnerait, car la vie s'y passe! »

« Encore une bourrasque! Il n'y a plus ni intervalle ni exception à ses colères. Elle vient de m'arriver avec des morceaux de pain dans sa main; je n'ai pu y rien comprendre, sinon qu'elle ne peut vivre avec personne. Mlle Gladie est l'objet de ses fureurs au moins autant que M. Henry; les deux sexes y passent. Il n'y a plus qu'à tenter l'épreuve qu'elle fera de sa liberté. Soyez assez bonne pour lui dire que je lui fais une pension de cinq cents francs, ce qu'elle aura après moi et que, puisqu'elle se trouve si malheureuse, elle n'a plus qu'à abréger son martyre. Si vous connaissez une sourde-muette avec qui elle pût se mettre, ou une maison qui voulût la recevoir, combien vous seriez bonne d'en parler! Ce ne sera peut-être qu'un essai, même en trouvant bien; mais peut-être aussi la leçon de l'expérience profitera-t-elle. »

« Très chère, voici le petit mot que, dans ma retraite, j'ai reçu hier de Cloppet :

« Madame, je ne vous envoie pas Parisse aujourd'hui, Mlle Ferment la demande pour demain. Elle ne mange presque pas, elle est très triste, je lui ai beaucoup parlé. Elle paraît comprendre sa position; elle est bien disposée à vous faire sa soumission et à se réconcilier avec tout le monde; elle est aussi disposée à tendre la main à qui voudra bien. Je crois que si l'on persiste, elle tombera malade.

« Votre tout dévoué serviteur, CLOPPET. »

« Je me laisse toucher, comme vous pensez bien, d'autant mieux que j'étais punie comme elle. »

Cette épreuve fut définitive, et la bonne Parisse

Digitized by Google

finit par conquérir assez de force pour ne plus se mettre en contradiction ouverte ni avec les autres ni avec elle-même et par mériter de voir un jour sa propre image gravée par un impérissable burin, derrière l'image de sa bienfaitrice : « J'ai vu, pendant que nous assistions au coucher douloureux de cette belle lumière, sa chère muette la suivre des yeux d'une chambre voisine, sentinelle vigilante d'une vie qui avait tant donné d'elle-même, et qui s'éteignait entre l'amitié demeurée fidèle et la pauvreté demeurée reconnaissante[1]. »

Durant les séjours que Mme Swetchine faisait l'été soit aux eaux soit aux environs de Paris, l'une des premières satisfactions qu'elle se donnait était de faire connaissance avec les sœurs de charité du lieu et de prendre soin de quelque famille pauvre.

A Vichy, où Mme Swetchine se rendit neuf ou dix années de suite, elle s'était créé toute une vie de charité, comme à Paris même, et sa mémoire y est restée en vénération.

Dès qu'elle arrivait à Vichy, les pauvres s'avertissaient réciproquement et accouraient autour d'elle. Parmi eux, elle distingua un jeune enfant boiteux, infirme d'un bras, épileptique, et d'un aspect vraiment repoussant. Ce fut à celui-là qu'elle s'attacha. L'intelligence du pauvre enfant était très faible, ses parents habitaient une commune à quelque distance de Vichy, et le laissaient mendier seul et sans direction durant toute la saison des eaux. Mme Swetchine s'émut de ce triste état de vagabondage. Elle le conduisit elle-même à l'hospice de Vichy, y paya une pension et prit

1. *Oraison funèbre de Mme Swetchine*, par le P. Lacordaire. *Correspondant* du 25 octobre 1857.

Digitized by Google

toutes les mesures nécessaires pour s'assurer qu'il y serait désormais affectueusement recueilli et chrétiennement élevé. Le cœur de Gilbert fut plus profondément touché qu'on eût pu l'espérer de son état en apparence voisin de l'idiotisme. Sa reconnaissance pour Mme Swetchine devint promptement un véritable culte ; on obtenait tout de lui en prononçant son nom ou en lui rappelant ses paroles. Elle lui avait écrit un règlement de vie approprié à ses souffrances et à ses misères de toutes sortes. Gilbert s'y montrait quelquefois infidèle ; mais dès qu'il voyait approcher la saison des eaux, il reprenait son petit livre et se remettait à en suivre de point en point toutes les injonctions. Rien n'égalait sa joie à l'arrivée de sa bienfaitrice. Prévenu d'avance par Mme Chaloin, propriétaire de la maison où descendait Mme Swetchine, Gilbert se trouvait à sa descente de voiture. Mme Swetchine le caressait en lui frappant sur l'épaule, et elle disait souvent à Mme Chaloin, qui a donné tous ces détails : S'il pouvait se guérir, je l'emmènerais avec moi à Paris. — Elle lui donnait quelques-uns des vêtements de son mari, que l'on ajustait à sa taille et qui le rendaient si fier, qu'un jour il dit aux sœurs de l'hospice : — Mes bonnes sœurs, je veux demander en mariage la plus belle et la plus riche fille de Vichy ; personne ne me refusera quand on saura que je suis le protégé de Mme Swetchine. — Le jour du départ, Gilbert restait le dernier de tous pour prendre congé d'elle, puis demeurait plusieurs heures immobiles sur le trottoir, en face de l'hôtel Chaloin, les yeux pleins de larmes et fixés sur les persiennes fermées. De Paris, Mme Swetchine continuait à s'occuper de lui, en correspon-

Digitized by Google

dant avec les sœurs de l'hospice. Au lieu de se fortifier, la santé de Gilbert devenait de plus en plus déplorable. Mme Swetchine, qui n'a jamais émis une pensée généreuse sans l'avoir en même temps traduite en acte, se rappela les sentiments que lui avait fait éprouver l'inhumation pieuse des pauvres en Italie. Elle écrivit à la supérieure de l'hospice :

« Paris, 16 octobre 1849.

« Ma chère sœur, Mme Chaloin vous a déjà porté la parole en mon nom, et je viens confirmer et compléter la demande qu'elle vous a faite pour moi au sujet de Gilbert, pour cette éventualité que mon âme ne devrait pas prévoir, si tous les jours on n'était devancé par ceux qui devraient nous suivre. Ce triste cas échéant, voilà, ma chère sœur, ce que je voudrais qui fût observé pour l'inhumation de ce pauvre Gilbert : Je demande pour lui le saint sacrifice offert en présence du corps, et sa dépouille portée au cimetière par quatre porteurs, et accompagnée par un ecclésiastique. Je demande en outre que douze messes soient dites à son intention, qu'une pierre très simple soit mise sur sa fosse, de manière que je puisse la retrouver si, par impossible, je vivais plus longtemps que lui. Dans le cas de ma mort prévenant la sienne, sur la somme que je lui léguerai, on se conformerait aux mêmes intentions. »

Malgré les soins du médecin en chef des eaux de Vichy, M. Prunelle[1], qui reportait sur le pauvre jeune homme une partie de l'attachement qu'il

1. Ancien député de Lyon.

Digitized by Google

avait voué à Mme Swetchine, Gilbert mourut à l'âge de vingt-cinq ans, au mois d'octobre 1851. La supérieure se hâta de l'annoncer à Mme Swetchine, qui lui répondit aussitôt par la lettre suivante :

« Chantilly, 28 octobre.

« Ma chère bonne sœur, je ne puis vous rendre toute la peine que je ressens. J'aimais véritablement ce pauvre enfant, dont le cœur si droit, si bon, devait dans sa simplicité, être si agréable au Seigneur. Ma consolation est de le voir délivré de ses cruelles souffrances ; elle est surtout dans son redoublement de piété, qui déjà cet été m'avait frappée. Ma chère et bonne sœur, votre indulgence, votre commisération, ainsi que celle de vos compagnes, et surtout vos exemples, ont été le secours puissant que la miséricorde divine ménageait à son salut. Soyez toutes remerciées encore de la bonté dont vous avez usé pour ce pauvre cher garçon, dans l'intercession de qui je mets grande confiance. Nous avons changé de rôle : j'étais, il y a quelques jours encore, un de ses appuis ; il est un des miens aujourd'hui ! »

Le petit hôtel de Beaujolais, à Vichy, était tenu par Mme Jarry, qui remplissait en même temps l'office de baigneuse. Le cœur de cette humble femme avait deviné le cœur de Mme Swetchine, tant il se rendait accessible à tous. Elle éclata en sanglots en apprenant sa mort : « Ah ! s'écria-t-elle, Mme Swetchine était une vraie sainte, comme on n'en voit pas ; plus on était malheureux, plus elle vous aimait. Elle considérait un pauvre plus qu'un prince. Elle n'aurait pas fait de mal à une

Digitized by Google

mouche; quand il en tombait une dans sa baignoire, elle la faisait monter délicatement sur son doigt, elle me disait : — Ma chère amie, remettez-la au soleil, c'est une petite créature de Dieu. — J'avais bien vu qu'elle souffrait beaucoup au bain, quoiqu'elle ne se plaignît jamais; mais je la servais sans la presser, et je disais à ces Messieurs de l'établissement : — Ce n'est pas une dame comme une autre; il faut la faire vivre et lui laisser le temps qu'elle veut. Est-ce que les autres la valent? — A l'établissement ils n'ont pas senti cela; lorsque j'ai été partie, les autres baigneuses l'ont pressée, et alors elle n'est plus revenue. Les instants que j'ai passés près d'elle étaient les plus heureux de ma vie. »

La vie charitable de Mme Swetchine ne s'arrêtait pas à la France; son activité s'exerçait simultanément et pour ainsi dire en double, entre sa patrie adoptive et la Russie. Ses paysans demeuraient pour elle l'objet d'une incessante vigilance et d'une correspondance infatigable. Ses amis de l'intérieur de la Russie lui rendaient compte de tout ce qui s'opérait sur ses terres, de la fidélité ou de l'infraction à ses ordres, et l'on juge clairement par leurs réponses que celle qui les interrogeait se préoccupait beaucoup plus de ce qui pouvait nuire au bien-être ou à la dignité morale des familles, que de ce qui devait accroître son revenu. On la voit provoquer ou faciliter sans relâche les affranchissements, interdire ou réparer le transport désastreux des serfs d'une terre sur une autre, et communiquer, pour arriver aux améliorations de toute nature, la persévérance et l'énergie qui l'animaient elle-même. Voici un court fragment

Digitized by Google

des innombrables lettres qui lui étaient adressées à ce sujet :

« ... Je suis parvenue à recevoir une visite confidentielle d'un des fugitifs de votre terre de Nijni ; je lui ai donné audience sur mon balcon, à l'ombre d'une nuit obscure, en l'absence de la lune, pour n'être pas entendu des gens qui veillaient dans l'antichambre. »

Un autre passage emprunté au même correspondant explique ce qui pouvait inspirer ces précautions :

« Pour vous donner un échantillon de la pensée et du cœur de ces paysans, que l'on se plaît encore à croire enfoncés dans la matière, je vous citerai quelques paroles de l'un des vôtres, de Saratow, lorsqu'ils se présentèrent en foule chez moi à mon arrivée ici. Après la première effusion de leur joie en me voyant, ils me contèrent leurs douleurs, les injustices, les exactions, les corvées pour l'intendant, les mariages forcés ; leurs yeux se remplissaient de larmes. Je leur demandai s'ils avaient parlé de ces abus à M. H. — Non, M. H. ne nous interroge pas, et nous n'osons prendre la parole, — fut la réponse générale. Un jeune homme d'une taille élévée et d'une expression remarquable, et qui m'avait déjà frappé par l'émotion si vive qu'exprimait son visage, sort du groupe et s'avançant vers moi les yeux pleins de larmes, me dit : — Mais qui d'entre nous oserait dire la vérité ? Je suis fils d'Ivan, qui a passé toute sa vie à souffrir. Il a été vingt-cinq ans en Sibérie, séparé de sa famille, de ses fils, parce que, voulant le bien, il a révélé des choses vraies sur le compte de l'intendant. Il nous en arrivera autant si nous disons la

Digitized by Google

vérité. — Le malheureux jeune homme avait raison, car moi-même j'ai travaillé pendant trois ans et demi à retirer le pauvre Ivan du fond de la Sibérie. Il est revenu depuis quatre ans, il n'est plus que l'ombre de lui-même. »

La préocupation du sort des paysans russes perce même à travers les lectures de Mme Swetchine. On lit sur un de ses cahiers de notes:

« M. de Maistre, venu en Russie environ deux cents ans après Margerett, en recueillait la même impression, lorsqu'il appelait la Russie *la terre du silence*. Aussi pas un mot sur le criant scandale d'un tiers du pays sous le joug de l'esclavage. »

A côté de ces tristesses, la Russie envoyait aussi des consolations à Mme Swetchine. Presque chaque année d'anciens amis de Moscou et de Saint-Pétersbourg venaient passer un hiver à Paris, et leur assiduité dans les salons de la rue Saint-Dominique attestait assez le charme qui les y avait attirés et qui les y captivait. On y vit le vieux comte Romanzof, l'un des courtisans les plus distingués de l'impératrice Catherine, et qui avait entrepris ce voyage déjà entré dans sa quatre-vingt-sixième année; le comte Xavier de Maistre, le comte et la comtesse Strogonof, fils et belle-fille du baron Strogonof; la princesse Wittgenstein, fille du prince Bariatinsky, le prince Nicolas Troubetskoy, et le prince Michel Galitzin. De temps à autre la la princesse Gagarin venait près de sa sœur pour la faire jouir des progrès de ses fils. La comtesse de Nesselrode ne laissait jamais s'écouler plusieurs années sans avoir revu Mme Swetchine, au moins durant quelques jours. Lorsque l'état des relations entre la cour des Tuileries et celle de Pétersbourg

Digitized by Google

laissait craindre que sa présence à Paris n'entraînât des inconvénients, Mme de Nesselrode donnait rendez-vous à Mme Swetchine à Metz ou à Nancy, y passait quelques semaines en possession de son amie, ou bien l'appelait sur la frontière de France, à Baden ou à Francfort. Enfin la comtesse Edling consentit à suspendre un jour ses agrestes et vastes entreprises, elle vint passer à Paris l'hiver de 1840, et lorsque sa nièce Marie Stourdza eût atteint sa dix-huitième année, elle lui assura sa fortune, et fit connaître à Mme Swetchine qu'elle désirait un de ses neveux pour fils adoptif. Le mariage du prince Eugène Gagarin et de Mlle Stourdza mit le dernier sceau à l'affection des deux amies, et aujourd'hui Mansir garde et honore ces deux chères mémoires, confondues dans un même culte de reconnnaissant et filial amour.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

RÉVOLUTION DE 1848. — MONSIEUR DE RADOWITZ. — DONOSO CORTÈS. — BERRYER. — MORT DU GÉNÉRAL SWETCHINE. — GUERRE DE CRIMÉE. — MORT DE L'EMPEREUR NICOLAS.

Les affections et les sentiments de Mme Swetchine étaient si français, qu'il est naturel de marquer les périodes de sa vie par les vicissitudes de notre histoire. Aucun esprit ne les pressentit et ne les jugea avec plus de clairvoyance ; nul cœur n'en fut plus sincèrement ému. Toutes les divisions, toutes les luttes qui précédèrent la révolution de Février eurent de vivants représentants dans son salon. Ceux qui se laissaient aller à trop de sécurité, et ceux qui trouvaient dans les prédictions plus sombres la justification de leur conduite, s'y mesuraient à forces égales. Mme Swetchine flottait un peu indécise parce qu'elle avait moins d'illusions que les uns et moins d'impatience que les autres. Lorsque la catastrophe du 24 février 1848 éclata, Mme Swetchine, qui, à l'exemple des auteurs mêmes de cette révolution, ne l'avait prévue ni dans sa forme ni dans sa date, n'en fut cependant pas très étonnée. Sa première et sa plus vive consolation, en présence de l'inquiétude universelle, fut d'applaudir aux efforts, aux ressources, au laborieux courage d'un grand peuple trop aisé à se laisser surprendre, mais du moins prompt à réagir contre sa propre imprudence.

Digitized by Google

Le 18 mars, elle écrivait à la comtesse de Nesselrode :

« On a dit avec assez de justesse que la république était entrée par une porte qu'on avait oublié de fermer ; mais c'est que personne n'avait eu l'idée de son intrusion. Rien ne saurait être plus oiseux que la distinction des républicains de la veille et des républicains du lendemain, parce qu'au fond, la veille, il y avait des radicaux, des communistes, une foule de gens de désordre, mais pas de républicains comme forme et système de gouvernement. Ils reconnaissent bien que la république, comme constitution et système politique, n'existait pas dans les intelligences. Elle n'est donc pas mûre, et nous nous en apercevons, car les mesures prises pour mûrir hâtivement ce beau fruit sont passablement acerbes. »

Mme Swetchine énumère ici les diverses causes d'affaiblissement du parti monarchique, et ajoute :

« ... Il faut compter aussi la poignée d'hommes, qui pourrait grossir, et qui vit des souvenirs de l'Empire, personnifiés dans le prince Louis, et même dans un prince Murat qui traverse, dit-on, l'Atlantique à la hâte, si ce n'est à la nage. Si donc la guerre civile est possible dans ce pays, et les meilleurs esprits doutent qu'on y échappe, elle ne l'est que dans le sein même de la république, entre les éléments de 89 et ceux de 93 ; entre le gouvernement de l'ignoble violence et celui de la raison publique ; entre la loi agraire et le respect de la propriété, etc., etc. Depuis quelque temps déjà les symptômes de cette grande division s'annoncent. Hier, lundi 17, nous avons eu un moment d'explosion; on s'agite encore aujourd'hui. La mobile,

Digitized by Google

la garde nationale, la banlieue, composée de gens qui presque tous ont à perdre, se mettent enfin en devoir de résister. Il est bien à craindre que de sanglantes collisions devront s'en suivre et qu'on ne pourra plus dire avec M. de Chateaubriand : « C'est étonnant, le feu est partout et rien ne brûle ! »

« Toute lutte violente amène des malheurs; mais même en ne les évitant pas, j'ai peine à croire qu'il y ait danger de massacres, ou même d'assassinats juridiques, comme dans la première révolution. Ce n'est pas seulement l'abolition de la peine de mort qui me rassure, c'est que le vent ne souffle pas de ce côté. Si l'on tue, on ne tuera que les bourses déjà bien malades avant qu'on y ait touché.

« Ce qui nous protège jusqu'ici est un instinct d'honnêteté et de délicatesse indéfinissable, car pour la masse, cet instinct n'a pas le devoir pour racine, ni aucune morale positive pour sanction. C'est un bon sens qui résiste jusqu'à présent aux doctrines les plus désorganisatrices; mais qui sait s'il sera toujours le plus fort ? Il n'y a que les principes consentis généralement qui puissent combattre les justes craintes de l'esprit, et ces principes manquent. Il faut dire aussi que le mérite de ne pas attenter jusqu'ici aux droits d'autrui est fort diminué par l'absence presque complète de résistance. Tout le monde est nourri, et tout le monde fait ce qu'il veut ; la méchanceté n'a pas lieu de naître entre ces deux termes. Une chose particulière encore à ce temps-ci, c'est qu'il n'y a pas trace parmi le peuple de cette grossièreté si rebutante dans les souvenirs laissés par la république

Digitized by Google

de 93. Armés comme des brigands, dans toute la précipitation de leur effervescence, ils se rangent pour vous laisser passer, ils quittent le trottoir pour vous faire place, et, s'ils vous parlent, c'est avec une politesse toute bienveillante. Tout cela résume de grandes qualités nationales ; mais les qualités, c'est encore la nature qui ne préserve pas suffisamment, tandis que la vertu possède seule cette marche tracée et régulière sur laquelle le calcul peut s'appuyer. »

Après les terribles journées de juin, Mme Swetchine écrit :

« 13 juillet 1848.

« ... Quelle secousse et quelle palpitation interne laisse un si profond ébranlement ! Cela n'a plus rien du caractère de l'émeute : c'est le tragique de la guerre civile, et on n'avait point encore vu les barricades coûter la vie à six généraux. Le mal, ma bien chère amie, je le crains, est aussi profond que frappant et en saillie. Ce n'est plus seulement la guerre entre les partis, mais l'impossibilité peut-être de quelque durée pour une supériorité acquise quelconque. Le respect était déjà fort affaibli, c'est l'estime aujourd'hui contre laquelle on s'acharne impitoyablement, dès qu'un homme semble y avoir des droits. Ainsi, le général Cavaignac qui s'est montré vraiment admirable dans ces dernières luttes, et dont les actes, les paroles et le caractère se sont élevés si haut, rencontre déjà de sourdes inimitiés, et la malveillance, qui se cachait jadis dans le cœur des rivaux, est aujourd'hui dans la tendance générale. Par un privilège unique, et qui me fait espérer encore, la religion, le clergé

Digitized by Google

et tout ce qui s'y rapporte échappent complètement à cette disposition du très grand nombre. La mort de notre archevêque méritait assurément toutes les exceptions; mais aussi depuis que j'existe, jamais je n'ai vu un effet aussi grand, aussi unanime, confondant davantage dans un même culte de vénération les hommes les plus divers. Ce qui est reconnu par les esprits même fort peu chrétiens, c'est qu'au milieu d'un désordre qui menace la société de sa dissolution, l'Eglise en France est seule vivante et ordonnée; les théories qu'on oppose à son action ne sont pas toutes vaincues, bien des préjugés subsistent, mais ses représentants ont reconquis la faveur; la haine contre eux n'a plus pour elle le nombre, et les plus indifférents ne repoussent plus le prêtre. On le voit mêlé à toutes les classes de la population, mais il est vrai que ce n'est que pour faire du bien, et qu'ils se circonscrit scrupuleusement dans son ministère... »

A MADAME LA COMTESSE DE VIRIEU[1]

« Paris, 7 juillet.

« ...La préoccupation publique n'a pas empêché d'être sensible à une mort qui vous aura vivement touchée. Le grand, le successif affaiblissement où était tombé M. de Chateaubriand devait ôter à l'effet produit par sa mort; néanmoins on s'en est fort ému, et de justes hommages lui sont généralement rendus. La lettre par laquelle l'abbé Deguerry annonçait au rédacteur des *Débats* la mort de M. de Chateaubriand, contient de hautes et belles paroles qui exprimaient sincèrement les

1. Née de Lostanges.

Digitized by Google

sentiments de sa vie entière, et que l'humeur seule a pu obscurcir quelquefois. »

Après l'élection du 10 décembre, Mme Swetchine écrivait :

A MADAME LA COMTESSE DE ***

« ... N'avez-vous pas été surprise de cette recrudescence napoléonienne, de cette passion ignorée trente ans du peuple même qui la portait dans son sein? Il faut convenir qu'il entre beaucoup de haine dans cet amour, et que l'horreur de la République en grande partie a fait les frais de ce retour vers les souvenirs de l'Empire. Comme préférence individuelle, les intelligences élevées, en grande majorité, auraient choisi le général Cavaignac ; mais en lui rendant personnellement hommage, les uns redoutaient un peu de faiblesse qu'on lui supposait dans le caractère, les autres son dévouement proclamé à la forme républicaine, et presque tous, les contacts que lui avait faits son passé, contacts avec lesquels il n'a jamais voulu rompre. J'écarte ici comme très absurde et très calomnieuse la supposition, dans l'esprit de quelques-uns, d'engagements pris par le général Cavaignac avec les anarchistes. Singulière destinée! Le général Cavaignac a été repoussé par la saine partie de la France en défiance d'un libéralisme trop avancé, et c'est le seul homme, dans cette même France, que les socialistes ou communistes de toute date ou de toute espèce exècrent. Il est plus que probable qu'il serait tombé sous leurs coups s'il était arrivé à la présidence. Au milieu de tout cela, à peu d'exceptions près, son éloge est dans toutes les bouches, et pour ma

Digitized by Google

part, c'est le seul homme de ce moment qui m'ait paru toujours droit, sincère, loyal, conséquent avec lui-même et parfaitement intègre. Il y a de l'antique dans sa vertu, et si le pays avait été le moins du monde républicain, il lui aurait donné sa confiance.

« Quant à son compétiteur... c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant lui-même pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral; on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout autre point de vue que celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront. »

Parmi les notes de Mme Swetchine, on lit ces lignes, qui portent avec elles leur date : Instincts et préjugés populaires. Qui nommes-tu? demandait-on à un paysan bordelais. — Bonaparte. — Et pourquoi Bonaparte? — Parce que c'est un roi. — Mais, si tu veux un roi, pourquoi n'en prends-tu pas un tout fait, Henry V, par exemple? — Je ne veux pas de Henry V. — Et pourquoi? — Parce que c'est un noble. — Si tu ne veux pas de Henry V, prends alors, plutôt que Bonaparte, un homme fils de ses œuvres, qui soit quelque chose par lui-même, prends Bugeaud. — Bugeaud! Je n'en veux pas de Bugeaud! — Et pourquoi? — Il n'est pas de race.

Les affaires étrangères et les discussions diplomatiques avaient toujours eu un attrait particulier

Digitized by Google

pour Mme Swetchine. La connaissance personnelle qu'elle avait de presque tous les hommes d'Etat de l'Europe ajoutait un élément de plus à la supériorité générale de ses vues. La comtesse de Meulan, née de Turpin-Crissé, belle-sœur de M. Guizot, et très versée elle-même dans la politique d'alors, passait rarement un jour sans s'arrêter dans le salon de la rue Saint-Dominique ; la princesse Lieven quoique moins assidue près de Mme Swetchine, n'attachait pas moins de prix aux moments passés avec elle, et l'on trouve, dans un petit billet du matin, le témoignage qu'elle eût quelquefois préféré son entretien même à celui d'un diplomate anglais :

« Vendredi 29 juin.

« Ma chère madame Swetchine,

« Je suis consternée. J'apprends que vous étiez montée hier ! Je ne le savais pas, j'aurais renvoyé mon anglais (un vieil ami intéressant et important). Me pardonnerez-vous ? J'irai vous le demander moi-même aujourd'hui ou demain. Permettez-moi de vous embrasser.

« Princesse Lieven. »

Parmi les représentants de la diplomatie étrangère, deux hommes surtout, à l'époque où nous sommes parvenus, fixèrent l'attention de Mme Swetchine et lui témoignèrent un empressement sincère. Ce furent le général de Radowitz, passagèrement représentant de la Prusse à Paris, et Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne.

Les troubles de la Suisse et la guerre du Sunderbund, précurseurs de la révolution de Février,

Digitized by Google

avaient divisé les hommes d'Etat. Le général de Radowitz fut envoyé à Paris en 1847 pour concerter une action commune entre la Prusse, l'Autriche et la France, et il y réussit pleinement. Dans son audience de congé, il entendit ces paroles de la bouche du roi Louis-Philippe : — Soyez assuré, et assurez le Roi votre maître, que deux choses sont impossibles en France et par la France : la révolution et la guerre. — De son côté, le général de Radowitz avait écrit à Berlin : « Le trône de France repose désormais sur des fondements de diamant. »

On comprend dès lors quelle fut l'amère déception de l'envoyé prussien lorsque la révolution de Février éclata et triompha sous ses yeux. A cette occasion, Mme Swetchine écrivait à la comtesse de Circourt, femme de notre représentant à Berlin : « Au temps où nous vivons, ce sont les bons esprits qui ne devinent pas et aussi les cœurs sincères. »

Cependant un des collèges de Westphalie ayant nommé le général de Radowitz député, il reparut au premier rang de la scène politique. Il y avait dans sa carrière, comme dans les nobles traits de son visage, empreints d'un caractère tout à la fois militaire et méditatif, beaucoup de ressemblance avec la carrière, le genre d'influence en Italie et le talent du comte Balbo. Tous deux agirent plus sur les idées que sur les faits, tous deux se virent débordés par la brusque irruption des mouvements populaires, tous deux moururent attristés dans leur ardent et sincère patriotisme, désespérant, non de l'avenir qu'ils avaient rêvé, mais de la génération à laquelle ils en avaient prématurément demandé la réalisation.

Digitized by Google

Mme Swetchine a tracé elle-même, dans les termes suivants, la vive impression qu'elle reçut de la présence de M. de Radowitz à Paris.

A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE

« Paris, 20 janvier 1848.

« Il faut que je vous dise, chère amie, le retour d'un plaisir presque oublié, dans la rencontre d'un homme que vous connaissez, de M. de Radowitz, dont l'intelligence et les vues ont renouvelé au fond de moi-même mon animation de jeunesse. Je puis me servir ici du mot de sympathie qui établit le rapport des natures sans s'inquiéter des degrés. Il me semblait en l'écoutant remonter le fleuve du temps et me retrouver dans ce monde de questions où ma pensée a fait ses premières armes et qui sont si peu goûtées en France. On m'a dit que M. Guizot, M. Molé en avaient été particulièrement frappés; c'est que, sous cette force intellectuelle, on pressent, on découvre cette autorité morale sans laquelle, quelle que soit la portée des idées, il n'y a pas de dignité humaine. »

Ce fut plus qu'une sympathie, ce fut un profond attachement qu'inspira Donoso Cortès à Mme Swetchine, et lui-même ne se sentait jamais plus qu'auprès d'elle dans la plénitude de son éloquence.

Donoso Cortès passa de l'ambassade de Berlin à l'ambassade de Paris, sous le titre de marquis de Valdegamas. Le salon de Mme Swetchine fut un des premiers où il conquit cette affectueuse estime attestée par tant de regrets à l'heure fatale et si prochaine de sa mort. Type de l'ardeur méridionale, Donoso Cortès, soudain dans ses impressions,

Digitized by Google

impétueux dans son geste, passait sans transition de l'abandon et de la naïveté de la conversation la plus familière, aux élans les plus élevés de la contemplation philosophique. C'est dans le salon de Mme Swetchine qu'il se plut à révéler les circonstances de son retour à la foi catholique, et ce récit laissa une si vive empreinte dans la mémoire de ses auditeurs, que l'un d'eux, M. de Bois-le-Comte, voulut le fixer par écrit, et ce souvenir doit demeurer une page de la biographie de Donoso Cortès.

— J'étais arrivé au milieu de la vie, dit un soir Donoso Cortès à Mme Swetchine; la lecture des ouvrages français, qui avait suivi celle des auteurs latins, m'avait fait perdre les convictions chrétiennes; cependant, je me regardais comme aussi honnête homme qu'on puisse l'être. J'accompagnai à Paris la reine Christine. Là, je fis connaissance avec un Espagnol, don Manuel ***. C'était un homme d'un esprit simple, droit, peu brillant, très religieux, et tout dévoué aux bonnes œuvres. Je l'observais et je disais : c'est singulier, je suis certainement un honnête homme; don Manuel est aussi un honnête homme, et son honnêteté est autre que la mienne. Il y a dans son honnêteté quelque chose que je ne m'explique pas et qui me semble la rendre supérieure à la mienne. D'où vient cela? J'en parlai à don Manuel lui-même. Il me répondit avec simplicité : — Je suis demeuré chrétien, et vous ne l'êtes plus. — Ce mot m'avait frappé, j'y pensais souvent, mais je n'avais pu encore réussir à me l'expliquer, quand j'appris que mon frère était tombé malade à Madrid. Je partis précipitamment pour l'Espagne. Je trouvai,

Digitized by Google

en arrivant, mon frère très dangereusement atteint. Pendant que je le soignais, je lui racontai ma conversation avec don Manuel. — Oui, me dit-il, il t'a donné la vraie raison ! — Il m'expliqua alors cette parole, et ce qu'il me dit en me l'expliquant me toucha tellement que, quand il mourut, quelques jours plus tard, ce que j'estimai le plus dans son héritage, fut son confesseur qu'il me laissa. — Un des assistants dit alors : — En vérité, monsieur l'ambassadeur, en vous éclairant ainsi subitement, et quand vous ne pensiez plus à le chercher, Dieu vous a fait une grande grâce. Il faut qu'il y ait dans votre vie quelque circonstance particulière qui vous ait mérité une telle faveur. — Toute ma vie a été fort ordinaire, reprit Donoso Cortès. Peut-être cependant, un sentiment a pu être agréable à Dieu : je n'ai jamais regardé le pauvre qui était assis à ma porte sans penser que je voyais en lui un frère.

La mort de Donoso Cortès causa une sensation douloureuse dans Paris. Mme Swetchine, faisant allusion à cette irréparable perte, écrivait à une amie, en s'excusant du retard d'une lettre : « Pardonnez-moi ; mes yeux sont hors de service ; à mon âge, les larmes suffisent pour cela. »

Pendant ce temps, les événements politiques avaient marché. Les pouvoirs du Président de la République approchaient de leur terme, et, de l'aveu de tous, une nouvelle crise révolutionnaire devenait inévitable. Les uns voulaient y échapper par le retour à la monarchie, d'autres croyaient conjurer le péril par une dictature napoléonienne.

Cette situation se dessina dans tout son jour durant les débats solennels que souleva une pro-

Digitized by Google

position de revision légale de la Constitution républicaine, et ces derniers accents de la tribune émurent vivement Mme Swetchine. Elle écrivait à Mme de la Rochefoucauld :

« 1851, Paris.

« Il me semble impossible de ne pas dire que M. Berryer vient de se surpasser. Sa parole, ce sont toutes les splendeurs à la fois, le résumé de tous les éléments qui constituent l'orateur. C'est cette puissance de talent à laquelle dans l'antiquité tout obéissait. La parole de M. Berryer aurait créé un peuple comme Amphion bâtissait des villes. »

En même temps que le silence allait se faire dans les régions politiques, le deuil envahissait le cœur de Mme Swetchine. Elle avait perdu récemment la comtesse Edling. La comtesse de Nesselrode lui fut soudainement enlevée dans l'été 1849. Au sein même de la plus accablante douleur, la comtesse Chreptowitch avait aussitôt pensé à sa seconde mère ; par sa tendre prévoyance, un ami fut averti et se rendit à Vichy, où Mme Swetchine prenait alors les eaux. La veille même elle avait reçu une lettre de son amie, dont la santé ne paraissait pas altérée ; aussi repoussa-t-elle d'abord toutes les inquiétudes qu'on essaya de faire naître, et elle tomba anéantie dès qu'elle entrevit la vérité, laissant échapper seulement à voix basse ces mots entrecoupés par des sanglots : — Enlevée subitement... comme mon père !... comme mon père !... — Ce spectacle de la douleur la plus navrante devait encore se renouveler à peu d'intervalle. Une mort également subite frappa le général Swetchine sous les yeux mêmes de sa femme, le 23 novembre 1850.

Digitized by Google

Le général était âgé de quatre-vingt-douze ans lorsqu'une attaque d'apoplexie vint l'atteindre à huit heures du matin, sans aucun signe avant-coureur, au moment où Mme Swetchine commençait à haute voix pour lui la lecture d'un journal. C'était un vieillard imposant; son visage portait l'expression constante et sereine d'une parfaite bonté. Il avait la plus vive affection pour sa femme et n'en parlait jamais qu'avec une tendre vénération. Mme Swetchine y répondait par un attachement plein de respect et une incessante sollicitude; si les deux esprits n'étaient pas à la même hauteur, les deux cœurs étaient égaux. Le général était instruit, il lisait beaucoup, racontait bien, et dans sa conversation, exempte de toute prétention, la finesse du bon sens perçait à travers la bonhomie. Dans les dernières années de sa vie, la surdité l'éloigna du salon de sa femme, aux heures où le monde l'envahissait; il lui était pénible de ne point entendre les entretiens qu'il n'eût pas consenti à interrompre en forçant les interlocuteurs à tenir compte de son infirmité. Mme Swetchine voulut alors fermer sa porte; il s'y refusa absolument. Durant plusieurs années, il s'imposa même la contrainte de passer chaque soir une heure ou deux dans le salon, témoignant à chacun une extrême politesse afin de mieux dissiper par cette apparente communauté d'intérêt les scrupules de Mme Swetchine. Dans le courant de la journée, il aimait à marcher, à visiter les monuments, les expositions, et le faisait habituellement avec un de ses anciens aides de camp, M. de Tiran, qui lui rendait en soins assidus les services qu'il en avait jadis reçus à Pétersbourg, en qualité d'émigré français. Le général avait en

Digitized by Google

outre un lecteur attitré qui le tenait au courant des publications récentes et que Mme Swetchine suppléait habituellement une ou deux heures chaque matin.

Il n'avait jamais manifesté le moindre doute sur l'orthodoxie russe, ni aucune intention de retour vers l'Eglise latine. Sa mort subite fut un coup de foudre pour Mme Swetchine. La première explosion de sa douleur fut déchirante ; elle refusait de croire à son malheur, et le médecin simula des efforts qu'il savait être inutiles afin de lui donner le temps de reprendre son empire sur elle-même. Le premier des amis accourus la trouva à genoux près du corps inanimé du général et en proie à des sanglots convulsifs ; ce ne fut qu'en s'agenouillant à côté d'elle et en multipliant les supplications qu'il parvint à se faire entendre et à l'entraîner dans sa chapelle.

Les difficultés qui s'opposaient à l'inhumation du général Swetchine dans le petit cimetière de Montmartre furent surmontées. Pas un mois ne s'écoulait sans que Mme Swetchine ne se rendît près de la tombe de son mari, accompagnée seulement de Parisse. Elle y demeurait longtemps en prière, et plus d'une fois en se relevant, elle montra du geste à sa muette compagne le lieu où elle devait un jour reposer près de lui. Elle éprouvait une grande consolation à prononcer son nom et à rappeler son souvenir. On en verra un touchant exemple dans ces quelques lignes adressées de Vichy à la duchesse de la Rochefoucauld.

Digitized by Google

« Août, 1851.

« Merci de votre bonne lettre qui remplace la visite d'adieu que vous m'auriez faite en quittant Paris, et me la rend bien. Tout résonne mieux dans la retraite comme tout s'émeut au départ. Vous avez bien raison de dire qu'il y a du solennel dans tout adieu ; on peut en dire autant des retours, de ces retours qui vous mettent entre deux dates comme dans un cadre où vont se placer toutes les tristesses. Il y a deux ans, j'apprenais ici la mort de Mme de Nesselrode, et cette année j'y viens seule ! Rien ne m'est épargné comme souvenir navrant et saisissant à chaque pas. J'habite les mêmes murs : je ne peux quitter ma chambre sans passer devant une même porte, qui ne s'ouvre plus pour moi. C'est tout comme à Paris ! Je n'ai rien fui, une douleur fixe au dedans défie la pointe de tout ce qui est extérieur. »

Ce fut à Dieu surtout que Mme Swetchine demanda de combler le vide cruel qui venait de se faire dans son existence. Elle se livra dès lors avec régularité à son goût de retraite, restreignit ses heures de réception, prolongea ses séjours à la campagne, et consacra, chaque année, les mois de novembre et de décembre à une réclusion presque absolue dans un des couvents de Paris. Elle avait adopté dans la maison des dames Augustines une modeste chambre d'où la vue, s'étendant entre le dôme de Sainte-Geneviève et celui du Val-de-Grâce, rappelait quelques-uns des religieux et lointains aspects dont elle avait tant joui à Rome.

Une dernière et imprévue tristesse attendait encore Mme Swetchine : ce fut la collision entre la

Digitized by Google

France et la Russie, en 1855. — Pour tout le monde, disait-elle souvent, c'est la guerre ; mais pour moi c'est la guerre civile. — Son affliction devint véritablement poignante lorsque les opérations militaires parurent menacer Saint-Pétersbourg. « Cette entrée de l'escadre dans la Baltique écrivait-elle à la comtesse Chreptowitch, me fait un effet extraordinaire. Le pays n'est pas, je l'espère, plus vulnérable là qu'ailleurs ; mais c'est le ciel sous lequel j'ai vécu, ce sont nos rivages, c'est le point avec lequel se confond davantage pour moi l'idée de la patrie, et là je me sens visée au cœur. »

Après la mort de l'empereur Nicolas, elle écrivait à la princesse Marie de Baden, duchesse d'Hamilton :

« A peine respirais-je un peu, qu'est venu le coup de foudre de la mort de l'Empereur, écrasant par sa soudaineté, par la gravité du moment où il frappait et par la grandeur de la perte que faisait le pays. Certes, je ne me serais pas crue destinée à voir, à quarante ans de distance, deux empereurs Alexandre en lutte avec deux empereurs Napoléon ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

M. DUPANLOUP. — M. DE LAMARTINE ET LE COMTE DE MAISTRE. — ALEXIS DE TOCQUEVILLE. — CORRESPONDANCE DU PRINCE DE BROGLIE. — DERNIER SÉJOUR DE MADAME SWETCHINE A FLEURY.

L'indépendance et la foi ne cessèrent jamais de se donner rendez-vous dans le salon de Mme Swetchine, et il était bien rare que les plus chers intérêts de la France n'y fussent pas discutés en même temps que les plus chers intérêts du christianisme. Cette harmonie se retrouvait, à des degrés divers, dans des conditions variées, mais avec des principes communs qui leur servaient de lien, chez la plupart de ses visiteurs assidus.

Lorsque la polémique religieuse eut jeté une regrettable division parmi les catholiques, Mme Swetchine ne se départit point de ses habitudes d'impartialité, et sembla, au contraire, s'y attacher de jour en jour davantage. Lorsqu'on se plaisait à évoquer devant elle le fantôme du gallicanisme, elle répondait en souriant : — Soyez tranquille, je ne suis pas sortie d'un grand schisme pour entrer dans un petit. — Lorsque, après le coup d'Etat de 1852, elle vit un certain nombre d'esprits pencher vers les idées d'absolutisme, elle avertit doucement du péril : « Vous avez le bonheur d'ignorer en France, disait-elle, ce que c'est que le vrai despotisme ; je vous souhaite de ne le connaître jamais : il n'y a rien de plus funeste pour les

Digitized by Google

peuples et de plus redoutables pour les âmes. »

L'abbé Dupanloup s'était fait une place hors ligne, à la tête des hommes qui défendent avec ardeur des idées modérées, et lorsqu'il publia une brochure dont le titre seul était un programme : *De la pacification religieuse*, Mme Swetchine lui écrivit :

« Tout concourait à me mettre sur la voie de l'effet que produirait en moi cet écrit, et néanmoins je puis dire que mon impression a complètement dépassé mon attente. Jamais je n'ai vu la vérité démêlée avec une si merveilleuse sagacité, et ce n'est pas seulement par l'ordre d'idées, par la précision si profonde, si riche, et quelquefois si piquante du langage que cet écrit me paraît supérieur; tout y est fort, digne, calme, raisonnable, et raisonnable de ce grand bon sens de Dieu qui est tout simplement le sublime accessible à tous. Et quelle modération, quelle équité entrent dans l'admirable forme que vous donnez à votre pensée! La langue que vous parlez me semble être celle de la vraie liberté chrétienne dont la force n'est pas l'irritabilité, mais le parfait équilibre. C'est du fond même des choses que ressortent vos vérités; on respire en vous lisant l'air pur de la conviction qui vous anime, on sent que vous ne craignez personne, que vous ne vous craignez pas vous-même, tant l'expérience et l'unique désir du bien mettent à l'aise jusqu'aux mouvements de votre indignation.

« Vous devez être heureux, Monsieur, d'un si grand, si haut et j'ose le croire, dans l'avenir, si utile succès. Nous le sommes avec vous; comme vous aussi, nous le reportons plus haut; mais,

Digitized by Google

mieux et plus que vous, nous avons la mesure et le sentiment de l'immense grâce faite ici par Dieu à son Eglise, dans le choix du défenseur de ses droits.

« Vous savez, Monsieur, combien est profond et sincère l'hommage que je vous rends.

« Samedi, 1er mars. »

Un peu plus tard, elle lui écrivait de nouveau :

« Comment vous demander de vous abstenir! Il est bien rare que la vérité, lorsqu'on est placé pour la dire, soit simplement facultative, et je serais moins embarrasée si, au lieu de l'envisager comme un droit elle ne me frappait ici comme un devoir. Rétablir les faits comme on est sûr de les connaître, combattre un doute ou une accusation injuste me semble presque toujours commandé, et surtout lorsqu'il s'agit d'un intérêt grâce, dont on est le défenseur naturel. Personne mieux que vous, Monsieur, ne saurait échapper à ce que cette alternative de silence ou de vérité aurait de difficile ou de trop pénible, car votre parole est de celles qui, moins adoucies, ne perdent jamais rien de leur autorité.

« Agréez, Monsieur, mes sentiments de profond respect et d'admiration bien vraie.

« Vendredi, 8 mars. »

Lorsque le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, eut fait entendre à M. Dupanloup un langage dont l'autorité ne lui permettait plus de refuser l'évêché d'Orléans, il dut se soumettre et accorder à l'obéissance ce que l'amitié du P. de Ravignan n'avait pu obtenir. Une fois résolu à se séparer de

Digitized by Google

la jeunesse parisienne à laquelle il avait voulu consacrer son apostolat, il fit connaître son acceptation en même temps au Ministre des Cultes et à Mme Swetchine, qui lui répondit immédiatement par le billet suivant :

« Vos longues et saintes résistances seront pour vous une force de plus.

« Votre souvenir, dans un tel moment, m'honorerait trop si, comme justice, il ne répondait pas à ma vénération pour vous, à mon zèle pour l'Eglise, et bien aussi à ma joie d'avoir vu l'ami qui m'est si cher recevoir un consentement que tant d'autres ont vainement sollicité.

« Agréez encore toutes mes actions de grâces. »

Un des hommes les plus séparés de Mme Swetchine par la direction de l'intelligence lui rendit, en toutes circonstances, un hommage empressé et respectueux; ce fut M. de Lamartine. Ils se voyaient peu, mais ils se touchaient souvent par des contacts indirects. Mme Swetchine, incapable de déguiser jamais sa pensée, ne cachait point à M. de Lamartine, des dissidences qu'il serait superflu de constater ici; cependant elle savait donner au reproche et à la plainte un tel accent que les amis de M. de Lamartine et Mme de Lamartine elle-même, qui gardait avec Mme Swetchine d'intimes relations, purent toujours l'entendre.

« ... Quoique je sois de ceux qui se mettent le plus en garde contre l'idolâtre du génie, écrivait Mme Swetchine à M. de Lamartine, je suis obligée de reconnaître à Mme de Lamartine une immense puissance pour me faire du mal ou du bien. »

Une de ces blessures du moins ne sera regrettée

Digitized by Google

par personne : on lui devra la page suivante où le comte de Maistre, soudainement évoqué par l'amitié vengeresse, réapparaît dans les dernières émotions de Mme Swetchine, vivant et présent comme au premier jour où il s'assit à son foyer.

M. de Lamartine avait tracé dans ses *Confidences* une esquisse des écrits et du caractère du comte de Maistre ; Mme Swetchine en transcrit quelques passages et les réfute ainsi :

« Vichy, 3 juin 1851.

« M. de Lamartine dit avoir beaucoup vu M. de Maistre : le nombre des séances rendrait plus surprenant encore qu'à ce point il ait pu manquer le portrait. Pas un trait exact et fidèle, ni même reconnaissable ; de physionomie encore moins.

... Les frères du comte de Maistre, et on pourrait en dire autant de lui..., ne prenaient au sérieux que l'honneur de Dieu.

« Le comte de Maistre prenait au sérieux tout ce qui touchait à l'honneur et même à son semblant. Tout dévoué qu'il était à l'honneur de l'Eglise, que la promesse divine fait par excellence l'honneur de Dieu, le gentilhomme parlait si haut en lui, que, dans un cas donné, il aurait eu bien de la peine à ne pas donner satisfaction à ce bizarre honneur humain, qu'il appelait si bien la superstition de la vertu.

Le comte de Maistre était un homme d'une grande taille, d'une belle et mâle figure.

« Le comte de Maistre était de taille moyenne, ses traits n'avaient aucune régularité ; rien d'incisif dans son œil dont la vue très courte donnait quelque chose de perdu à son regard. Ce visage

Digitized by Google

sans régularité, sans éclat, resplendissait néanmoins de majesté. L'ensemble, le port de cette tête était saisissant et tout empreint du caractère de la sagesse antique.

... Il ne savait rien que par les livres et en avait lu très peu.

« Où donc M. de Lamartine a-t-il pu prendre que M. de Maistre avait très peu lu? Je l'ai connu bien avant M. de Lamartine, et je l'ai vu pendant de longues années donner habituellement à l'étude douze et quinze heures, dont la lecture prenait sa bonne part. M. de Maistre lisait immensément; les livres encombraient sa table et s'y succédaient. Cet emploi de ses loisirs dans l'âge avancé, avait été préparé, en remontant à ses premières années, par des études classiques telles que les avaient faites les grands esprits du XVIIe siècle, nourriture si propre à former des intelligences robustes et saines. La carrière de la magistrature à laquelle se destinait M. de Maistre lui imposa des labeurs non moins sérieux, et la pente invincible de son génie ne lui fit pas seulement un devoir d'étudier la religion dans ses sources, mais de pénétrer dans les profondeurs de la théologie, et d'y joindre tout ce que la science ecclésiastique a de plus ardu. Posé sur le seuil de deux pays, et son oreille familiarisée avec les deux langues, deux littératures se faisaient nationales pour M. de Maistre. L'Italienne, qui n'était pas la préférée, avait pourtant conservé tous ses droits; la longue pratique de ses beautés les maintenait présentes à l'esprit de M. de Maistre; à côté de tout ce que tout le monde lit et admire, et qu'il savait lire et admirer mieux que personne,

Digitized by Google

la mémoire recélait mille choses ignorées, perles découvertes ou sauvées par lui. Quant aux lettres françaises, elles participaient en plein à sa prédilection pour tout ce qui est français, prédilection plus réelle encore qu'avouée, et qui se trahissait autant par l'acéré du blâme que par le passionné de l'éloge. Racine, Montaigne, Molière, La Fontaine, Corneille, étaient sans cesse sur ses lèvres ; de Voltaire il avait tout lu, tout retenu, tout, sans excepter ce qu'on n'avoue guère. Le talent à un certain degré l'amollissait, au moins le désarmait ; il y avait un peu en lui de ce savant à l'indulgence de qui on arrivait sous le couvert d'Horace. Il n'avait pu se soustraire entièrement au prestige de l'éloquence de Rousseau.

... C'était une âme brute, mais une grande âme ; une intelligence peu policée, mais une vaste intelligence ; un style rude, mais un fort style.

« Que peut vouloir dire une âme brute, quand il s'agit de M. de Maistre ? Une âme nourrie du christianisme, dévouée au culte de la famille, y portant une douceur, une bonne grâce charmantes, sensible dans l'amitié à toutes ses délicatesses, élevant ses devoirs de sujet à la hauteur des plus loyaux, des plus nobles sentiments, tout cela serait d'une âme brute ? A la vérité M. de Maistre avait résisté aux idées, aux impulsions de son temps. C'est le courage de la sincérité qui lui a donné et conservé cette merveilleuse excentricité de style, comme dit M. de Lamartine, qui formée par l'antiquité de son premier maître, et les grands modèles restés ses amis, n'a pourtant rien dû à l'imitation.

Digitized by Google

Ainsi livré à lui-même, toute sa philosophie n'était que la théorie de ses instincts religieux.

« J'admettrais plutôt que c'est la vérité aperçue qui a été la raison de ses instincts, de ses tendances, et que c'est à son intelligence qu'elle a d'abord parlé. L'obéissance et le respect dès l'enfance avaient imprimé en lui la loi de Dieu dans ses premiers linéaments ; arrivé à l'âge d'en apprécier la divine sagesse, toutes ses clartés l'envahirent à la fois. Répondant à toutes les exigences de sa raison, satisfaisant à tous les besoins de son génie, le système catholique était toujours pour lui à l'état de démonstration vivante, et jamais peut-être la puissance du catholicisme ne s'est exercée plus grande et plus absolue. La foi était tellement devenue la propre nature de son esprit, que hors d'elle il ne pouvait consciencieusement admettre qu'ignorance, limites étroites, mauvais vouloir ou mystérieux châtiment. L'idée en lui réglait tout, et soumettait son cœur plus honnête et plus droit que naturellement pieux.

... Il s'était fait les dogmes de sa prévention.

« Pour laisser une ombre de vérité aux paroles de M. de Lamartine, il faudrait les retourner et dire que, par intime conviction du dogme qui s'était imposé à sa conscience, il ne s'était peut-être pas assez affranchi de quelques préjugés, étendant sa soumission aux principes posés jusqu'à leurs conséquences les plus éloignées, en vertu d'une logique dont la rigueur extrême n'est peut-être pas de ce monde. »

Mme Swetchine s'élevait ensuite avec une grande véhémence contre ces mots : « Bossuet sauvage,

Digitized by Google

Tertullien illettré, » et plus tard M. de Lamartine y a substitué : « Bossuet laïque. »

Différents d'âge, de carrière et d'habitude, mais rapprochés par plus d'une tendance d'esprit et de talent, M. de Tocqueville et le prince Albert de Broglie[1] devinrent pour Mme Swetchine les amis de la dernière heure.

M. de Tocqueville ne donnait à Paris que le temps strictement nécessaire aux travaux de la Chambre, et il se plaisait à vivre dans sa studieuse retraite de Tocqueville, près des plages de l'Océan. Sa correspondance avec Mme Swetchine prit bientôt un véritable caractère d'intimité, elle est publié tout entière dans le recueil des *Lettres*.

Le prince de Broglie, habituellement retenu à Paris, s'entretenait plus souvent avec Mme Swetchine de vive voix que par écrit. Quelques billets cependant qui ont servi d'échos à ces entretiens, peuvent en donner le sens et la portée.

Adressant à Mme Swetchine un article qu'il venait de publier sous le titre de : *Le Moyen âge et l'Eglise catholique*[2], le prince de Broglie lui écrivait :

« 9 novembre 1852.

« Madame,

« J'ai tâché de confesser ma foi sans maudire mon temps. Cela se peut-il ? Je le crois ; je crois même qu'il n'y a que cela qui se puisse raisonnablement et à la longue. Le reste me paraît être de passagères fusées de réaction, qui nous laisseront

1. Aujourd'hui duc de Broglie.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1852.

Digitized by Google

bientôt, si on n'y prend garde, dans une nuit intellectuelle plus profonde que celle dont nous sortons. Donoso Cortès, qui m'a écrit, sur l'article, une lettre fort obligeante, convient que la différence entre nous est que je crois au mariage possible entre la société moderne et l'Eglise catholique, et qu'il n'y croit pas. J'accepte cette définition de notre différend, et je lui ai répondu que, sans penser trop de bien de la société moderne, je croyais que Notre-Seigneur pouvait s'asseoir à son banquet aussi bien qu'à celui du péager et aux noces de Cana. »

Cet ordre d'idées avait la pleine approbation de Mme Swetchine. Elle acceptait avec joie toute protestation sincère en faveur des libertés modernes, sans croire pour cela qu'elle sanctionnât les erreurs et les excès qu'on peut mêler à toutes les causes.

Voici comment elle s'en expliquait avec M. de Broglie :

« 11 novembre 1852.

« Mon cher prince,

« ... La disposition à ne voir que le mal du siècle présent sans en voir le côté ascendant et providentiel, pèche surtout, ce me semble, par l'excès des conclusions; c'est de la logique extrême, et l'inconséquence vient bien souvent à notre secours. Ce qui m'étonnerait, c'est qu'il en puisse coûter si peu pour prononcer d'irrévocables arrêts de condamnation et pour nous voir si irrésistiblement entraînés dans l'abîme. Cela me rappelle Fontenelle : « Ma mère, disait-il, était quiétiste; elle

Digitized by Google

me disait : Mon fils, vous serez damné ; mais cela ne lui faisait point de peine. » J'avoue que si je voyais nos juges terribles un peu malheureux de notre malheur, il me serait plus facile d'être contente. Du reste, je soupçonne ces hypothèses de n'être pas tout à fait de nature sérieuse, et que nous pourrions bien être réhabilités de temps à autre par quelque désaveu intérieur. Il y a sans doute ici bien des exceptions à faire ; n'en pourrais-je faire qu'une seule, elle serait pour Donoso Cortès. »

Elle écrivait encore au prince de Broglie :

« Paris, 16 novembre 1852.

« ... Si trop de livres sont faits aujourd'hui avec des idées qui datent d'hier, c'est au contraire de longues études que votre article, mon cher prince, résume visiblement ; c'est l'impression à part de toute autre, que me laissent tant de paroles de vive et profonde foi, dans la puissance morale et secrète de l'Eglise, dans son action surnaturelle, dans son incomparable vertu pour transformer au lieu de détruire ; jamais l'accent de votre foi ne m'a paru aussi irrésistiblement persuasif. Voilà, mon cher prince, ce qui donne un prix inestimable à la modération et ce qui en est le correctif aux yeux de ceux mêmes que sa saveur, devenue presque étrange, épouffe toujours un peu. L'unanimité des suffrages, même des siens n'est plus une chose qu'on obtienne ; mais à part les partis pris, je ne doute pas que vous n'agissiez sur beaucoup d'intelligences éparses, prises dans tous les rangs, mises d'accord avec elles-mêmes et ramenées sans

Digitized by Google

bruit, caractère de succès qui me paraît appartenir à une ligne d'idées qui n'a ni intérêts à faire prévaloir, ni but positif à atteindre, et dont le grand avantage, en particulier au temps où nous sommes, est d'amortir sur bien des points la réaction qu'il est si raisonnable de craindre... »

A MADAME SWETCHINE

« Broglie, 22 novembre 1852.

« ... Si j'en crois les lettres que je reçois, j'ai eu le bonheur d'être cette fois mieux compris. J'attribue ce changement à nos révolutions successives qui m'ont appris à mieux m'exprimer et peut-être aussi aux autres à mieux entendre. Le frottement des grands événements, use, quoi qu'on fasse, les angles de toutes les opinions. Je vois bien des gens de toutes parts qui n'éprouvent plus, à leur grand étonnement, autant de plaisir qu'autrefois à se maudire réciproquement. Je ne sais plus qui disait qu'il fallait se garder de connaître ses ennemis, parce que l'on ne serait plus à son aise pour les haïr.

« La vérité, pour ma part, c'est qu'avec un esprit naturellement entier, je n'ai acquis dans les opinions religieuses la modération dont vous me savez trop de gré, que grâce au hasard qui m'a fait connaître de bonne heure toutes les idées contraires, chacune sous un meilleur jour... Avec les protestants et les libéraux que j'ai connus, je n'ai jamais pu considérer le protestantisme et le libéralisme que comme des échappés qui avaient eu le tort de vouloir emporter de la maison pater-

Digitized by Google

nelle, l'un le fond du dogme chrétien, et l'autre ses conséquences sociales. J'ai toujours aspiré, et pour mon compte personnel, toujours réussi à trouver dans le catholicisme tout ce qui m'avait paru véritablement bon dans les autres opinions. Ce caractère de vérité universelle, contenant tous les fragments de vérité qui sont ailleurs, donne seul le courage pour discuter au nom du catholicisme. Dans les débats humains, il n'y a point de terme possible parce que chacun tient un morceau de vérité et assassine son adversaire avec cette pointe acérée. Mais le catholicisme contient toutes les vérités dont on essaie de s'armer contre lui. Il ne s'agit pour lui, dans la polémique, que de montrer d'abord à chacun la face de la vérité qui le frappe davantage, et non celle qui lui est le moins sympathique. Pourquoi la controverse moderne fait-elle habituellement le contraire?... »

« Trouville, 9 août 1854.

« Chère Madame,

« ... Ils en sont toujours à la paix entre la philosophie et la religion, mais c'est toujours une paix plâtrée sur des équivoques. Chacun tait la moitié de sa pensée, de peur de contrarier l'autre. Je n'aime guère les arrangements de cette espèce, parce que je ne les crois pas bien durables. Il me semble qu'il y aurait manière de mieux faire et d'aller plus au fond. La question à poser à la philosophie serait celle-ci : Vous croyez-vous suffisante? Dites une bonne fois oui ou non bien clairement. Si oui, il n'y a pas moyen de s'entendre, si la philosophie

Digitized by Google

était suffisante, la révélation est inutile, comme dit le Dante :

Se potessi capir tutto,
Non fu mestier partorir Maria[1].

« Si non, alors il y a une paix possible : dès que l'humanité ne croit pas se suffire à elle-même, la porte est ouverte à la religion. J'aurais voulu dire quelque chose sur ce thème... »

« 10 septembre 1856.

« ... N'est-il pas triste de penser à tout ce qui s'use en France de mérites et de talents perdus ! Les rouages qui seraient si précieux dans une machine bien montée tournent chacun dans leur coin, sans profit pour le pays, comme les parties d'une mécanique brisée dont le mouvement va encore. Viendra-t-il jamais un moment où on pourra les remettre ensemble, et leur rendre la place où chacune pourrait être utile à la chose commune ?... »

AU PRINCE DE BROGLIE

« Fleury, 30 septembre 1856.

« ... Je tarde bien à vous dire le parfait contentement où m'a mise votre réponse à M. Simon, qui vous range bien parmi les défenseurs de la

1. Le texte complet du Dante est celui-ci :

State contenti, umana gente, al quia ;
Che, se potuto aveste veder tutto,
Mestier non era partorir Maria.

(*Purgatorio*, cant. III.)

« Mortels, gardez-vous de chercher avec trop de curiosité la cause des mystères ; s'il vous avait été permis de tout voir, il n'eût pas été nécessaire que Marie enfantât. »

Digitized by Google

vérité qui ont appris à la mieux chérir en combattant pour elle. Vous devenez meilleur par le succès; remerciez-en bien Dieu. Ce travail, qui n'aurait pu être qu'aride, est par l'âme, et par la parole émue, ferme et tendre à la fois, le signe d'un progrès sensible dans la voie chrétienne... »

Nous voyons aussi Mme Swetchine s'associer par l'encouragement et par le conseil à l'œuvre qui a ému et fortifié tant de cœurs sous le titre de : *Récits d'une sœur*. Voici ce qu'elle écrivait à M. de Bois-le-Comte, autrefois attaché à l'ambassade du comte de la Ferronnays, et demeuré l'ami de toute sa famille.

« Paris, 30 décembre.

« Quelque charme touchant, quelque élévation qu'il y ait dans les lettres d'Eugénie de la Ferronnays, on peut retrouver en d'autres personnes quelque chose de semblable ; mais ce qui distingue cette histoire, ce que je voudrais voir connu, pour glorifier Dieu et consoler les âmes chrétiennes, c'est cette étonnante réunion de caractères, de grâces, de sentiments, des plus belles douleurs dont j'aie jamais entendu l'expression, ce tableau de famille, cette réunion de personnes que Dieu a rapprochées les unes des autres, et qui montre, rassemblés dans un même cadre : Eugénie, Albert, Alexandrine, Olga, avec l'abbé Gerbet, Montalembert, M. et Mme de la Ferronnays, Mme Craven elle-même, — car elle devrait s'élever au-dessus de toute idée personnelle, et se livrer elle-même, puisque ses lettres sont indispensables à l'effet général, ainsi qu'à la liaison des parties. On reconnaîtrait alors dans tout cet ensemble, un cachet mar-

Digitized by Google

qué de Dieu, une œuvre séparée de toutes, unique au monde ! Je voudrais que Mme Craven se chargeât de l'ouvage, qu'elle en fît le but de sa vie, qu'elle y consacrât deux, trois, peut-être dix ans, car il ne s'agit pas de simples extraits, il faut que chaque figure y paraisse avec son caractère propre. Il faut qu'une courte notice, le rappel de quelques circonstances principales diversifiées fasse ressortir et connaître, fasse vivre les personnages. C'est là un travail, un grand et pieux travail qu'il faut que Mme Craven ait le courage d'envisager et d'accomplir. »

Au milieu de ces constantes et affectueuses préoccupations, la santé de Mme Swetchine allait en s'affaiblissant de jour en jour. Son courage inouï, son héroïsme moral faisaient encore illusion ; mais pour quiconque suivait avec attention les progrès du mal, le péril apparaissait imminent.

Depuis trente ans, on peut dire que Mme Swetchine n'avait pas traversé un seul jour sans souffrance ; chaque nuit surtout renouvelait une épreuve cruelle. Une maladie de foie, une maladie de cœur et un commencement d'hydropisie avaient amené de bonne heure l'enflure et l'oppression. Elle n'y résistait qu'en se tenant habituellement assise sur un fauteuil dur et élevé, ou en marchant dans son appartement. Beaucoup des entretiens les plus chèrement gravés dans la mémoire de ses amis se sont passés en promenades en long et en large dans son salon ; aussi faut-il compter parmi les efforts de patience qu'elle s'imposa si longtemps en faveur d'autrui, l'obligation de demeurer assise lorsque son salon était rempli. Elle disait quelquefois au petit nombre de ceux qui n'ignoraient pas

Digitized by Google

ce que cette gêne lui faisait souffrir : — La politesse de tout le monde est de se lever quand on entre, la mienne est de m'asseoir.

Durant la nuit, cette disposition devenait un véritable supplice. Mme Swetchine commencait par goûter un sommeil assez profond, mais à peine s'était-elle étendue sur son petit lit de camp une heure ou deux, que la suffocation l'obligeait à se soulever et très souvent à reprendre sa marche. Quelquefois la vivacité de la souffrance l'arrachait de son lit, sans qu'elle fût complètement éveillée ; elle allait alors se heurter aux angles des meubles avec assez de violence pour en garder la trace visible. Plus habituellement elle finissait par triompher du sommeil, reprenait à travers cette agitation fiévreuse le travail soutenu et calme de sa pensée, et c'est alors qu'elle traçait, en faisant de temps à autre une pause près de son bureau, ces fragments épars, ces lignes au crayon à peine lisibles, qu'elle ne songea pas toujours à détruire, et qui lui ont providentiellement survécu.

Durant les deux dernières années de sa vie, Mme Swetchine chercha pour l'été une résidence à la campagne, plus solitaire et plus éloignée de Paris que de coutume, les médecins lui imposant, par une prescription absolue, un isolement de quelques mois. Cet asile lui fut offert par une affection qui, à tous les charmes qu'elle portait en elle-même, joignait encore celui de rappeler une autre tendresse toujours présente à son cœur. La comtesse de la Rochejaquelein, fille de la duchesse de Duras, avait mis à sa disposition le vieux château de Fleury, sur les confins de la forêt de Fontainebleau. Là, un vaste rez-de-chaussée où

Digitized by Google

l'on pouvait à toute heure prendre de l'exercice; sous les fenêtres, de profonds fossés baignés d'eaux limpides ; dans le parc, l'abri silencieux d'arbres séculaires, de hautes et longues murailles crénelées qui ne défendaient plus la puissance, mais qui protégeaient encore la solitude ; le noble aspect de ce beau lieu, ses grands souvenirs, tout contribua à produire une impression salutaire dont les amis de Mme Swetchine jouirent avec bonheur, et à laquelle ils rattachèrent leur dernière espérance.

L'ombre de la princesse de Tarente vint la visiter dans cette dernière retraite, et Mme Swetchine la salua avec émotion, comme l'atteste le billet suivant, adressé à l'auteur même du journal des derniers moments de Mme de Tarente :

A MADAME LA COMTESSE FRÉDRO

« Fleury.

« Ma chère Pache[1], vous devez être bien seule sans votre fils. Je ne doute pas que vous ne gouverniez avec courage cet isolement, mais qui dit gouverner dit quelque chose qui ne va pas de soi seul et qui, à cause de cela même, n'a pas le charme du fil de l'eau. Dans un petit appartement qu'habitait la princesse de Talmont, et qu'on avait d'occasion ouvert l'autre jour, j'ai été émue de retrouver, parmi les tableaux qui garnissent ces murs, l'intérieur de la bibliothèque, rue de la Perspective, avec l'inscription : *Mme la princesse de Tarente, dans le cabinet de Mme la comtesse*

1. Pache est le diminutif familier de Prascovie.

Digitized by Google

Golowine, 1801. Les reliques du passé remuent toujours. Adieu, ma chère Pache, mille tendresses. »

L'église paroissiale, presque attenante au château, recevait chaque jour la visite matinale de Mme Swetchine. « Je lui avais proposé, écrit le curé de Fleury, de dire la messe de la semaine à une heure plus conforme aux ménagements qu'exigeait sa santé; elle n'a presque jamais voulu y consentir dans la crainte de gêner les sœurs de charité qui l'entendaient avec elle. Le dimanche, tous les habitants de la paroisse étaient heureux de la voir et l'entouraient à la sortie de la grand'messe. Alors elle s'égayait, pour ainsi dire, avec eux; pour tous, elle avait de bonnes et encourageantes paroles. Les affligés et les pauvres, qui avaient expérimenté son immense charité, laissaient patiemment s'écouler la foule, et, s'approchant ensuite, ils ne s'en retournaient jamais sans avoir ressenti les effets de sa libéralité. »

Ses amis s'appliquaient à respecter cette retraite, aucun d'eux n'eût consenti à la troubler, si ce n'eût été pour répondre à un appel direct. De ce nombre fut Mme Craven, qui écrivait au sortir de Fleury :

« Journée bienfaisante! Mme Swetchine m'avait fort exhortée à me réserver en tout temps quelques heures d'entière liberté chaque matin. La qualité du temps, me dit-elle, est autre à cette heure-là. Et ce n'était pas seulement pour consacrer à Dieu les premières heures de la journée qu'elle la commençait de si bonne heure, mais aussi pour avoir toujours un temps considérable à donner à l'étude, Elle me dit ce jour-là que le plaisir qu'elle y prenait n'avait fait qu'augmenter avec les années. C'est au point, me dit-elle,

Digitized by Google

que, lorsque je m'approche de cette table pour y reprendre mon cher travail, le cœur me bat de joie. — Ah! me dit-elle le même jour, la vieillesse n'est pas le bel âge, mais soyez sûre, ma chère amie, que c'est un bel âge. »

Entre toutes les études recommandées par Mme Swetchine à ses amis, l'étude de soi-même était toujours placée au premier rang. Ce précepte, elle se l'appliqua jusqu'à la dernière heure. Rien dans ce genre ne pouvait rassurer son inquiétude ou satisfaire sa soif de perfection. Quelques fragments de ce scrupuleux et continuel examen des moindres mouvements de son cœur ou de sa conscience se lisent encore sur les feuillets à demi déchirés de deux carnets de poche. Les progrès du mal se rendent déjà sensibles dans son écriture; mais l'emploi et la direction de sa pensée sont toujours les mêmes.

« Je voudrais n'être plus désignée aux enfants des hommes que par ces mots: Celle qui croit, celle qui prie, celle qui aime! »

« Samedi 29 mars.

« Aller toujours à la chose qui me coûte davantage, commencer par elle, à moins que le plus facile ne presse. »

« Examiner, classer et résoudre dès la veille la besogne du lendemain; disposer les choses dans l'ordre de leur importance, et agir en conséquence. »

« Redouter par-dessus tout l'amertume et l'irritation. »

« N'avoir pas assez lutté avec le mal; m'en laisser

Digitized by Google

surmonter, avoir tout laissé engourdir, depuis mes jambes jusqu'à mon esprit! »

« Aller au-devant du danger dont je suis menacée, et que sa durée chaque jour augmente; j'ai porté à Dieu mon acceptation pleine, entière, volontaire, au décret qui me retranchera de ce monde, pour le jour aussi prochain et le mode tels qu'il voudra. »

« Fleury.

« Donné trop d'attention au nombre et à la diversité de mes souffrances, faiblesse sénile, amollissement de la volonté. »

« Vendredi, 17 juillet.

« Journée la plus terne, la plus vide possible, journée lacune; rien d'accompli; prostration de forces; de bonnes choses en tant que souffertes en silence. »

Ceux qui connaissaient bien le fond de son âme savaient combien était austère le langage qu'elle se parlait à elle-même et celui qu'elle pouvait entendre.

Le P. de Pontlevoy, qui possédait, depuis quelques années, toute sa confiance, lui écrivait en ces termes :

« Madame,

« Mme la comtesse Frédro m'écrit hier que vous avez dû revenir de Fleury, à cause d'un redoublement de maladie, et vos souffrances seraient extrêmes. Qu'il m'en coûte d'être loin de vous! En tout temps, votre âme est près de mon cœur, mais à cette heure surtout, comment me séparer de votre souvenir?

Digitized by Google

« Du moins, en vous écrivant, je crois vous parler encore. Ah! qu'il y a longtemps déjà que vous avez fait l'apprentissage de toutes les douleurs! Vous avez cheminé dans un rude sentier; mais le plus difficile est fait et le plus long est passé; encore un peu d'abandon sous la main et dans le cœur de Notre-Seigneur. Oh! enfant de la croix, que vous devez avoir de confiance et de paix au fond de vos amertumes! Rien ne vous a manqué, dans votre voie douloureuse, mais Notre-Seigneur vous a toujours tenu compagnie dans votre exil. Ne craignez rien, et la mort moins que tout le reste.

« Tous les matins, je porterai votre nom à l'autel, et je dirai à notre bon maître : Seigneur, celle que vous aimez est malade.

« Je ne veux pas que vous me répondiez un seul mot pour le moment; la bonne comtesse Frédro me donnera des nouvelles, et j'espère que l'obéissance va bientôt me rapprocher de vous.

« A. DE PONTLEVOY.

« Vannes, 29. »

C'est ainsi que Mme Swetchine, les yeux toujours fixés sur le but éternel, s'en approchait rapidement. Elle se proposait d'achever à Fleury l'automne de 1857, lorsqu'elle reçut la nouvelle que deux de ses neveux, le prince Grégoire et le prince Eugène Gagarin, venaient avec leurs familles passer quelques semaines près d'elle. Ils lui demandaient instamment de les recevoir dans sa paisible retraite.

Avec son abnégation ordinaire Mme Swetchine s'y refusa. Quoique ses deux nièces lui fussent

Digitized by Google

bien connues par l'élévation de leur âme et leur tendre attachement, elle ne voulut point, en vue d'elle seule, retenir à la campagne deux jeunes femmes et de jeunes enfants, et résolut, quelque objection qu'on pût lui adresser, de rentrer à Paris pour tout le temps que lui consacreraient les lointains visiteurs. Elle quitta Fleury, espérant encore le revoir, dernière grâce de Dieu qui ne nous fut point accordée.

Digitized by Google

LETTRE

AU COMTE DE MONTALEMBERT

Les derniers jours de Mme Swetchine furent le couronnement, l'explication et le résumé de toute sa vie. Leur tableau fidèle importe donc non seulement à l'honneur de sa mémoire, mais à l'action même que sa mémoire exercera sur les âmes. Aujourd'hui, comme au lendemain de la mort de Mme Swetchine, je crois encore qu'on me pardonnera de laisser sous les yeux du public une lettre qui avait été écrite pour un ami. Un récit plus apprêté aurait un autre accent que ne reconnaîtrait plus aussi bien celui qui, depuis, est entré lui-même dans la splendeur de la vérité.

A MONSIEUR LE COMTE DE MONTALEMBERT

« Mon cher ami,

« Je dois à votre douleur toutes les consolations qui peuvent être en mon pouvoir; je dois à votre âme le partage d'une édification ineffaçable. Voici donc le journal minutieux et fidèle des derniers jours sur la terre d'une amie que nous pouvons désormais invoquer dans le ciel.

« J'arrivai à Paris le 21 août, à cinq heures et demie du matin, appelé par une lettre de Cloppet,

Digitized by Google

si alarmante que j'osais à peine concevoir l'espérance de lui rendre les derniers soins. Je me fis conduire à sa porte avant de gagner la mienne. Les domestiques étaient déjà éveillés, et me rassurèrent du premier mot; la crise accidentelle était passée ; le mal permanent subsistait ; mais Mme Swetchine, m'assurait-on, ignorait absolument la gravité de son état, et je devais prendre des précautions pour motiver mon apparition soudaine sans troubler sa sécurité. Cette illusion m'étonna ; elle ne ressemblait ni au courage, ni à la pénétration ordinaire de notre sainte amie; toutefois je dus me rendre à une affirmation unanime des quatre personnes pleines d'intelligence et de zèle qui la servaient. Il fut convenu qu'on annoncerait mon arrivée comme le résultat d'une excursion rapide, et que je reviendrais dans l'après-midi seulement, afin qu'elle ne put s'apercevoir que j'avais passé une nuit en chemin de fer.

« J'entrai dans son salon à l'heure où il était habituellement ouvert. Aucun changement, aucun dérangement ne s'y faisait remarquer; elle était assise sur sa chaise, près de son bureau; un seul symptôme trahissait sa maladie : sa tête était entièrement couchée sur sa poitrine; elle ne la relevait à peine que par un effort qui semblait lui coûter beaucoup et qui ne durait qu'un instant. Lorsqu'on était assis assez bas pour jouir de sa physionomie, son sourire était le même, et sa voix gardait toutes ses nuances et toutes ses délicatesses d'inflexion. Elle accepta sans résistance sur mon arrivée, le motif que je lui présentai, s'informa de tout ce qui me touchait avec sa constante sollicitude, me parla peu d'elle et me demanda

Digitized by Google

de rester à dîner. Je refusai, appuyant mon refus sur la difficulté qu'elle avait à marcher, et qu'elle aurait par conséquent à gagner sa salle à manger. Elle me répondit : — Je ne me mettrai peut-être pas à table, mais je saurai que vous êtes là, tout près et cela me fera plaisir. — Je continuai à refuser, en lui disant que j'irais dîner au quai d'Orsay, qui est tout proche et reviendrais de suite. — Oui, me dit-elle, mais si vous restez, j'aurai gagné tout le temps que vous mettriez à revenir. — Je restai.

« Jusqu'à huit heures et demie du soir, nous fûmes seuls. L'oppression rendait sa parole lente et pénible et souvent même l'interrompait. Elle faisait signe de la main de laisser passer la suffocation, la calmait par le silence, puis reprenait sa pensée, sans que l'expression perdît jamais ni sa netteté ni son charme. Je lui adressai mille questions sur la politique, sur nos amis communs ; elle répondit à tout avec entrain, animation et gaîté. Parlant des difficultés, des périls de toutes les situations politiques, soit au dedans, soit au dehors, elle me dit : — Rien ne profite à ce qui est, tout s'ajourne pour le numéro gagnant; mais à qui sera le numéro gagnant ? — Je lui demandai si la question de l'émancipation des paysans ne commençait pas à circuler activement en Russie. — Elle ne circule pas, elle bouillonne, me répondit-elle. — A huit heures et demie, ses neveux entrèrent avec leurs femmes et un de leurs enfants. La princesse Grégoire Gagarin est née princesse Dashkof, de la même famille que la célèbre favorite de l'impératrice Catherine; la princesse Eugène Gagarin, née Stourdza, est la nièce et était

Digitized by Google

ici la fidèle représentante de la comtesse Edling. C'était la part de la Russie à ce rendez-vous suprême. Elle nous invita à dîner tous ensemble pour le lendemain et nous congédia à neuf heures, heure fixée par le médecin. Je me retirai convaincu comme les autres qu'elle n'avait encore conçu pour elle-même aucune inquiétude immédiate.

« Le lendemain matin, je vis le docteur Rayer. Voici en substance quel fut son arrêt, si tôt et si complètement réalisé : — L'incomparable force morale de Mme Swetchine est en ce moment son principal et presque son seul élément de vie. Il faut se garder d'y porter la moindre atteinte. Moi-même je ne multiplie pas mes visites autant que j'aimerais à le faire, pour ne pas l'éclairer sur sa situation à laquelle aucune science ne peut désormais porter remède. — Il me détailla alors la nature et le caractère de ses diverses maladies ; les souffrances de toute nature devaient être inexprimables ; l'application de vésicatoires multipliés avait fait de tout son corps pour ainsi dire une seule plaie vive : quant à l'hydropisie, elle enveloppait déjà le cœur, elle envahissait la tête, et lui imprimait cette pesanteur qui la courbait sans cesse en avant. Le docteur Rayer ne croyait pas à un accident subit, mais lorsque je lui demandai en termes formels si je pouvais rejoindre encore ma famille en Anjou, il me répondit : — Je ne puis rien garantir au delà de quinze jours, et ne puis autoriser aucune espérance au delà de trois semaines. — C'est sous le coup de ces douloureuses paroles que je retournai près d'elle, bien résolu aussitôt à ne pas laisser échapper un seul des ins-

Digitized by Google

tants dont la miséricorde de Dieu me permettait de jouir encore.

« Je ne la vis pas seule dans cette après-midi; au dîner, nous fûmes huit convives. Mme Swetchine se fit amener dans la salle à manger, soutenue par-dessous les deux bras, et une fois assise à table, fit les honneurs et s'occupa de tout le monde avec la même vigilance que la maîtresse de maison la plus attentive. Après dîner, elle dit au prince Grégoire Gagarin, l'aîné de ses neveux : — Mon ami va fumer ton cigare sur ma terrasse. — Le prince Gagarin répondit : — Chère tante, je songe si peu à fumer mon cigare avec vous, que je n'en ai même pas apporté. — Mme Swetchine sourit comme pour le remercier. Cinq minutes après, Cloppet entrait dans le salon avec une demi-douzaine de cigares sur une assiette, et comme le prince Grégoire se récriait sur cette bonté, elle lui dit : — Tu crois peut-être que je me mets en dépense pour toi; eh bien! pas du tout : je les emprunte. — C'est sur ce même ton d'enjouement qu'elle maintint la conversation durant la soirée, que nous eûmes grand soin de ne pas prolonger au-delà de neuf heures, quoiqu'elle insistât pour nous retenir.

« Le lendemain, elle me demanda si j'avais fixé le jour de mon retour en Anjou; quand j'eus répondu que non, elle fit une pause et cessa dès lors de me parler du Bourg-d'Iré, ou de rien de ce qui pouvait m'éloigner. Elle avait compris le motif de ma présence. Le soir quand je la quittai, elle me dit très bas. — Venez demain dès midi, j'ai besoin de causer avec vous seul.

« Le lendemain, je fus fidèle à ses ordres : elle me fit asseoir. et, sans préparation, sans solen-

Digitized by Google

nité ni attendrissement, et comme si c'eût été la suite d'un entretien journalier, elle me dit : — Mon cher Alfred, il faut maintenant que nous nous occupions de mes dernières dispositions et que je vous dise où j'en suis. Je n'ai pas de testament proprement dit à laisser; toute ma fortune va sans difficulté à ma sœur et à mes neveux ; mais j'ai des dispositions de détail auxquelles je tiens, et dont je voudrais assurer l'exécution. Il faut que vous me donniez votre avis sur plusieurs, et que vous m'aidiez pour donner à toute une rédaction claire et légale.

« Je ne voulus pas l'engager à ajourner cette douloureuse occupation ; c'eut été essayer de la tromper au détriment d'elle-même, mais je voulus la détourner d'écrire de sa main des volontés qu'elle m'annonçait d'avance comme assez compliquées. — Laissez-moi écrire sur vos notes et sous votre dictée, lui demandai-je, puis vous n'aurez plus qu'à signer et à remettre le tout à un notaire devant témoins. — Ne songez pas à un notaire, me dit-elle assez vivement; j'en ai toujours eu l'antipathie, et d'ailleurs ce serait une injure gratuite à ma sœur et à mes neveux. Si j'ai la force de recopier ce que vous aurez écrit, je le ferai ; si cela ne m'est pas possible, ce que vous aurez écrit ou ce que vous direz de ma part suffira. Commençons par mon enterrement. Croyez-vous que je puisse sans affectation et sans singularité exprimer ces vœux? — Et elle me présenta sur une vieille feuille de papier à lettre, les lignes suivantes, datées du 27 novembre 1851 : « A peine mes yeux « fermés, je demande à être déposée dans ma chère « chapelle. On m'y gardera deux jours, après les-

Digitized by Google

« quels on me portera à Saint-Thomas-d'Aquin, où,
« pour mon service, je demande une messe basse,
« et d'être le même jour déposée dans le caveau
« pour être emportée et présentée le lendemain à
« l'église de Montmartre, où je désire qu'une messe
« soit dite pour le repos de mon âme, à l'issue
« de laquelle on m'enterrera au petit cimetière
« Montmartre, à la place déjà préparée à côté de
« celle de mon mari. Je demande qu'on couvre ma
« tombe d'une pierre semblable à la sienne ; on y
« gravera une croix, mes noms et prénoms, avec la
« date de ma naissanee, celle de ma mort, et au-
« dessous les paroles du psaume : *Domine, dilexi*
« *decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ*
« *tuæ*. J'exige que le corbillard qui me transportera
« soit des plus simples ; j'interdis formellement
« toute espèce d'appareil, et en particulier les ten-
« tures de la porte cochère et au portail des deux
« églises comme aussi les billets de part, soit pour
« inviter à mon convoi, soit plus tard pour annon-
« cer ma mort ou le service du bout de l'an. »

« Lorsque je lui eus affirmé que ces dispositions avaient un caractère qui ne serait certainement méconnu par personne, elle en parut vraiment soulagée et me dit : — Eh bien ! emportez ce chiffon de papier et commencez votre travail par là, puis revenez tous les matins à midi, et chaque jour nous avancerons. Maintenant je suis tout essoufflée, reprit-elle en souriant, le tête-à-tête est la seule chose que je ne puisse presque plus supporter ; l'activité autour de moi est loin de me fatiguer, pourvu que je n'y prenne pas part ; la conversation continue à m'intéresser quand je ne suis pas interpellée directement, et que je puis ne m'y mêler

Digitized by Google

que dans la mesure de la liberté que me laisse ma poitrine, voilà mon secret ; aussi je vous prie de me servir de bouclier. Loin de venir plus rarement qu'à l'ordinaire, ne quittez plus mon salon, je vous en prie : je ne puis me passer d'un truchement. — Je la quittai donc pour lui laisser prendre du repos, et promettant de revenir à trois heures, moment où son salon s'ouvrait comme à l'ordinaire. En sortant, je dis à Cloppet : — Ne nous mettons plus en peine de la tromper ; elle en sait, comme toujours, plus long que chacun de nous. — Et sans m'expliquer davantage, j'éprouvais comme une sorte de satisfaction d'avoir trouvé jusqu'au bout, et même dans une révélation si cruelle, notre amie égale à elle-même.

« Il en fut ainsi durant cinq ou six jours. Tous les matins, elle me parlait des moindres détails de la mort, de ses approches, ou de ce qui devait la suivre, me remettait de petites notes relatives à ses intentions pour ses domestiques, pour ses œuvres de charité ; puis s'interrompait et me congédiait quand la suffocation devenait trop pénible. Après l'acquittement de sa reconnaissance envers ceux qui la soignaient, ce qu'elle avait le plus à cœur, c'était la perpétuité de son petit sanctuaire, si dignement confié aux mains de Mme la duchesse de Chevreuse. A trois heures son salon s'ouvrait ; toute trace des préoccupations de la matinée avait disparu ; chacun continuait à la croire dans l'illusion, et s'efforçait de l'y entretenir. Quand je tentais de lui représenter l'inquiétude que ce régime me causait, elle me disait : — Ne croyez pas que ce soit de la fatigue pour moi, c'est plutôt du repos ; ne pouvant plus ni lire ni écrire, l'isolement est

Digitized by Google

ce qui m'use le plus et rien ne m'est pénible comme la vacuité.

« Ce qu'elle disait là était vrai, et quand on avait connu sa puissance de vie intellectuelle, on renonçait à la combattre là-dessus ; mais quand on connaissait son cœur, on pouvait bien deviner que le ménagement et la tendresse envers ceux qu'elle aimait s'y mêlaient aussi. J'en arrachai l'aveu au bout de quelques jours. Elle avait voulu réunir encore à sa table ses neveux, ses nièces, leurs enfants et les précepteurs ; elle en fut excessivement fatiguée et la nuit, un délire assez intense se manifesta. Je me permis de lui reprocher ce dîner au nom de ses neveux eux-mêmes ; elle me répondit : — Vous avez raison, mais je tenais à ce qu'ils écrivissent à ma sœur qu'ils avaient tous dîné chez moi. Ce simple fait la rassurera bien mieux que tout le reste. Pauvre sœur, malade elle-même à Moscou, ajouta-t-elle, je connais bien son chagrin et je le redoute tant ! et puis, mes nièces qui ont tout Paris à visiter, pourquoi leur faire anticiper le deuil d'une vieille tante qu'elles connaissent à peine ?

« Tout en lui exprimant mes inquiétudes sur sa mauvaise nuit, je n'avais pas osé articuler le mot de délire, bien sûr que la pensée de perdre la possession et la plénitude de son intelligence était ce qui devait lui répugner le plus ; de son côté elle ne m'en dit pas un mot. Dans la journée, elle reçut encore comme à l'ordinaire, les quelques amis présents à Paris : M. de Langsdorf, M. de Bois-le-Comte, Mme de Meyendorf, Mme Craven, M. Eugène de Ségur, Augustin Galitzin, M. de Bertou, M. Marcellin de Fresne. Elle intervint plusieurs fois dans l'entretien avec une chaleur qui perçait à travers

Digitized by Google

l'attitude imposée par des souffrances sans cesse croissantes. On parla beaucoup du procès, pendant alors, du capitaine Doisneau, en Algérie. — Ce qui m'afflige le plus, dit Mme Swetchine, c'est la douleur de l'armée, et le parti qu'on voudra tirer d'un tel fait contre la France. Il y a tant de gens qui oublient qu'un pays est une personne morale et qui ne craignent pas de lui adresser légèrement les derniers outrages! Un pays, cependant, c'est au moins un prochain, ce devrait même être le premier des prochains.

— Et elle continua sur ce ton avec une éloquence qui produisait d'autant plus d'impression qu'elle s'échappait comme par une sorte d'impulsion naturelle, d'une poitrine de plus en plus haletante. On parla aussi de l'entrevue projetée entre l'empereur de Russie et l'empereur Napoléon III. — Assurément, dit-elle, rien ne m'est plus cher qu'un rapprochment entre la Russie et la France; cependant il y a en moi un instinct qui frémit toujours quand deux puissances de cette nature s'entendent de trop près; je songe alors aux petits qui vont payer les frais de ces rencontres, et je ne puis oublier que mon parti naturel est toujours celui du plus grand nombre.

« Vous savez, mon cher ami, combien elle évitait de laisser prendre à son salon l'aspect d'une académie, et combien les exhibitions littéraires y étaient rares. Le désir de rester groupés autour d'elle en la fatiguant le moins possible, nous fit imaginer d'en appeler à la prodigieuse mémoire de Mme de Meyendorf, qui venait chaque soir. Mme Swetchine se montra très sensible au rare talent de diction dont Mme de Meyendorf faisait

Digitized by Google

preuve. Celle-ci lui récita des morceaux entiers de saint Chrysostôme, traduits par M. Villemain, et du P. Bridaine. Mme Swetchine faisait encore, par quelques mots courts mais lumineux, ressortir les beautés d'ordres si différents. Elle s'étendit longuement sur les mérites particuliers de la traduction de M. Villemain, et chacune de ses paroles causait d'autant plus de surprise que, durant la déclamation, sa tête s'affaissait complètement, son coude glissait sur la table qui l'appuyait, et on devait la croire tombée dans une complète somnolence, au moment où elle prouvait le mieux que rien ne lui avait échappé. Mme de Meyendorf lui dit un soir de la façon la plus ingénieuse et la plus piquante, la fable de la Cigale et de la Fourmi. Mme Swetchine en la remerciant lui dit : — Vraiment, on ne connaît La Fontaine que comme les enfants, quand on ne l'a pas appris de vous.

« Le délire accompagnait désormais chacune de ses nuits et redoublait l'alarme des femmes de chambre qui la veillaient. Elle m'en parla la première; elle me dit : — Je passe maintenant des nuits très extraordinaires : trente ou quarante personnes entrent dans ma chambre : j'essaie de les en faire sortir, je n'y puis réussir. Alors, j'en prends mon parti, je cause tranquillement avec elles; mais je leur dis : Je sais bien que vous êtes des fantômes; je vous survivrai. — Elle me racontait cela d'un accent si calme et si naturel, que je me demandais intérieurement s'il n'existait pas encore un peu d'hallucination dans son esprit au moment où elle me parlait. Elle dissipa ce doute en continuant : — Cette disposition n'est qu'aggravée en moi; elle a toujours existé. Quand j'étais jeune et que je

Digitized by Google

voyageais en poste plusieurs nuits de suite, à la seconde ou troisième nuit, je voyais toujours trois ou quatre personnes sur le siège, et quelquefois une ou deux courir à côté de la portière. — Cela dit, elle reprit la conversation où nous l'avions laissée dans nos entretiens de midi, c'est-à-dire sur ses dispositions testamentaires. Le lendemain, quand je lui demandai des nouvelles de la nuit, elle me répondit : — Toujours du délire. Cette fois, j'ai fait de grands efforts pour en étudier la nature et essayer d'en percer le mystère. Je me suis demandé si cela ne tenait pas à des effets de lumière, à des rencontres de couleurs ; j'ai fait changer les veilleuses de place ; je me suis portée moi-même aux différents angles de mon appartement : les fantômes m'ont suivie partout. Je me suis dit alors : Renonçons-y ; cela tient à mon état. — Dans le courant de la journée, elle prit encore une part active et piquante à la conversation. On lui demanda si elle n'avait pas des nouvelles du marquis de Brignole ; elle se pencha vers moi, et me dit tout bas : — C'est un de mes visiteurs de la nuit. — Mme Le Tissier disait qu'en rentrant à Paris on avait peine à reprendre tout de suite le diapason général. Mme Swetchine répondit : — Sans doute il faut se dégourdir un peu et se remettre durant quelques jours à faire des gammes. — Un interlocuteur reprit qu'il était vrai qu'en province et à la campagne l'esprit pouvait manquer de stimulant, mais que Paris à son tour avait un autre inconvénient, celui du gaspillage. Mme Swetchine se mit à dire en riant d'un vrai et franc rire : — On pourrait fixer à Paris des temps de prohibition pour l'esprit et imposer des permis de chasse,

Digitized by Google

afin de laisser à chacun le temps de couver ses œufs de perdrix.

« Lorsque j'étais arrivé à Paris, je l'avais trouvée extrêmement préoccupée du P. Lacordaire. — Comprenez-vous ce silence absolu, me disait-elle, et de la part de tout le monde, quand Sorèze a célébré sa fête séculaire, que des archevêques et des évêques s'y sont donné rendez-vous et que le P. Lacordaire y a certainement pris plusieurs fois la parole? — Elle avait compté, mon cher ami, que votre beau-frère Werner de Mérode lui rendrait compte de ces journées, auxquelles il avait assisté avec M. de Mirepoix; elle supputait les jours, les chances, avec cette ardeur d'amitié que rien ne put jamais ralentir. J'eus le bonheur de trouver dans un cabinet littéraire l'écho d'un journal du midi qui racontait en termes enthousiastes toutes les fêtes de Sorèze et la présence du maréchal Pélissier, les discours, les toasts et les applaudissements répétés de tous les assistants; je me procurai ce journal, je le lui portai; elle y puisa comme une sorte de vie toute nouvelle, en en savourant les moindres circonstances. — La présence du maréchal Pélissier me fait un plaisir infini, me répéta-t-elle; c'est assez et ce n'est pas trop pour la satisfaction de tout le monde.

« Le lendemain, une bien autre joie lui était réservée : le P. Lacordaire lui-même accourait près d'elle. Rien n'échappa à ses questions, et jamais, de son côté, le P. Lacordaire ne se manifesta avec plus d'abandon, de charme et de piété filiale. L'un et l'autre sentaient qu'ils épuisaient là une des dernières faveurs de la Providence ici-bas, et ne cessaient de se le témoigner sans se le dire.

Digitized by Google

« La faiblesse générale allait toujours croissant. Depuis longtemps, Mme Swetchine ne se nourrissait plus que de deux ou trois pêches crues et sans sucre, de sirop de framboise et d'eau de Saint-Galmier. Cependant rien n'interrompit ni sa méditation de plusieurs heures chaque matin, dans sa chapelle, ni la messe journalière, ni la communion fréquente. Le P. Lacordaire eut la consolation de célébrer plusieurs fois le saint sacrifice devant elle et pour elle. Elle se tenait à genoux presque tout le temps qu'elle demeurait dans sa chapelle, sans qu'aucune exhortation pût l'en détourner, et jamais moins d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, dans une prière voisine de l'extase, après qu'elle avait été mise en possession du corps de Notre-Seigneur. C'était là qu'elle venait puiser sa force, sa sérénité et sa liberté d'esprit pour le reste de la journée.

« Le lundi 31 août, elle eut beaucoup de somnolence et ne reçut presque personne. Le mardi, 1er septembre, elle se ranima. Je la quittai à six heures pour aller dîner; quand je rentrai chez elle, à sept heures et demie, je la trouvai dans un entretien animé entre le P. Lacordaire et M. Fresneau. Elle se fit lire tout entier un article préparé pour le *Correspondant*, sur la sœur Rosalie et M. de Melun. C'est la dernière lecture qui lui ait été faite.

« Toute cette soirée, cette lecture improvisée et suivie avec tant de présence d'esprit, inspirèrent au P. Lacordaire une sécurité qu'il était loin d'éprouver jusqu'à ce moment. Il avait précipitamment quitté Sorèze à la première alarme sur Mme Swetchine; il y avait laissé de graves intérêts

Digitized by Google

en suspens; il résolut de repartir le lendemain matin avec le projet formel de revenir à bref délai. Le mercredi, 2 septembre, il vint dire de très bonne heure la messe dans la petite chapelle de la rue Saint-Dominique, eut encore un long et confidentiel entretien avec Mme Swetchine et monta dans le chemin de fer à neuf heures du matin. Mme Swetchine ne fit aucun effort pour le retenir, pas plus que qu'elle ne faisait de vœux pour appeler personne; ce que Dieu lui accordait, elle l'en bénissait; ce qu'il ne lui envoyait pas naturellement, elle s'interdisait de le souhaiter.

« Sa tendre affection pour Mme de Saint-Aulaire m'était bien connue; je la lui nommai souvent pour lui donner l'occasion d'exprimer un désir que j'aurais aussitôt transmis. L'affection s'exprima toujours, le désir jamais. Un jour, M. de Langsdorf allant rejoindre sa belle-mère à la campagne, je m'expliquai plus clairement. Elle me répondit : — J'espère qu'elle et moi nous sommes dans le sein de Dieu; c'est là que nous devons nous retrouver et nous aimer à jamais.

« La marquise de Lillers, âgée de quatre-vingt-neuf ans, venait deux fois par jour pour prendre ses nouvelles, entrait quelquefois, quelquefois par discrétion s'arrêtait dans la petite salle à manger et versait des larmes, bien touchantes à son âge. Mme de Lillers me dit ce même jour : — Savez-vous quelle est la dernière parole que m'ait adressée hier cette sainte et chère amie? Comme je l'embrassais et lui disais que je ne m'éloignais que pour aller prier Dieu pour elle : — Merci, ma bonne amie, merci; mais ne demandez à Dieu ni un jour de plus, ni une souffrance de moins.

Digitized by Google

« La nuit du mercredi 2 au jeudi 3 septembre fut plus agitée que toutes les autres. Le trouble demeura dans son esprit une partie de la matinée, puis un profond abattement y succéda. Pour la première fois, elle me parla sans l'entière possession d'elle-même, et crut voir quelqu'un assis entre nous deux, lorsque nous étions complètement seuls. J'en fus plus effrayé que de tout autre symptôme ; j'envoyai chez le docteur Rayer à six heures du soir ; un autre médecin vint de sa part, à sa place : Mme Rayer était tombée soudainement et très gravement malade. Le médecin ordonna des remèdes très douloureux ; ils procurèrent quelque apaisement pour la nuit, mais, dès le vendredi matin, la suffocation augmenta, la somnolence et une sorte de délire se succédèrent alternativement. Elle reconnaissait ceux qui l'approchaient et leur souriait ; elle caressait affectueusement de la main et du regard ses neveux et sa nièce qui lui rendaient les soins les plus assidus ; mais en dehors de là, ses idées n'avaient plus ni suite, ni justesse. Nous espérions à toute heure voir reparaître le docteur Rayer ; ce fut son suppléant qui revint et nous annonça que Mme Rayer n'existait plus. Il fut convenu qu'on cacherait cette mort à Mme Swetchine ; il était visible que la moindre émotion aggraverait son état de la façon la plus dangereuse, et quant à l'émotion elle ne pouvait être douteuse.

« La veille même, au rendez-vous de midi, qu'elle avait toujours maintenu, elle m'avait remis une liste de noms amis en me disant : — Il faut combiner quelque chose de spécial pour chacun ; il faut que chacun comprenne bien qu'il n'a pas été l'objet d'un souvenir banal, mais d'une recon-

Digitized by Google

naissance attentive et réfléchie. — Une de ses premières sollicitudes s'était portée sur le docteur Rayer : — C'est un vrai complot que je vous demande à son égard. — Ce complot si affectueux devait avoir Mme Rayer pour principal complice ; dès lors il était aisé de comprendre combien cette mort, qui l'atteignait dans une affection sérieuse, allait en outre la troubler dans une de ses pensées de prédilection.

« La dissimulation fut aisée pour ce vendredi de cruelle mémoire. Plus la journée s'avançait, plus la souffrance croissait et devenait visible. Vers quatre heures, la suffocation prit un caractère de convulsion véritable. Notre chère malade se laissa, pour la première fois, étendre dans un fauteuil; bientôt elle s'y dressa avec un visage entièrement décomposé, rejetant tous les vêtements qui pesaient sur sa poitrine, exhalant des sons rauques et douloureux qui semblaient presque les dernières angoisses de l'agonie. M. de Melun, qui venait d'arriver à Paris, la revit pour la première fois dans cet affreux état; son désespoir se joignit au nôtre; il n'hésita point à nous conseiller d'appeler, sans un instant de retard, le curé de Saint-Thomas. On y envoya aussitôt, et on fit appeler, en même temps, le médecin le plus voisin. L'abbé Serres arriva le premier et se mit en devoir d'administrer l'Extrême-Onction. Il adressa à la sainte agonisante de touchantes paroles de prêtre et d'ami. A sa voix, Mme Swetchine reprit une sorte de domination sur la mort. Sa bouche ne pouvait plus articuler de paroles distinctes, mais sa main continuait à donner des réponses significatives. A mesure que les prières s'avan-

Digitized by Google

çaient, on sentait plus distinctement l'effort de son âme et de sa fervente piété. Elle parvint vers la fin des litanies, à prononcer presque clairement : *Ora pro nobis*, et les sanglots contenus jusque-là par le respect, éclatèrent involontairement, lorsque le vénérable curé, ayant prononcé ces mots : Pour toute l'éternité, on entendit la mourante, recueillant, par un effort sensible, toutes ses forces et toute sa foi, prononcer, d'une voix sourde, étouffée et pourtant empreinte de la plus courageuse expression : — Oui, pour toute l'éternité. — Ses domestiques et les concierges avaient suivi dans son appartement l'abbé Serres et le saint viatique ; les portes étaient restées ouvertes ; c'était précisément l'heure où elle avait l'habitude de recevoir ; chacun, en arrivant, s'agenouillait et fondait en larmes derrière celui qui l'avait précédé. Albert de Broglie, arrivant également à l'improviste, était entré presque en même temps que M. de Melun. Bientôt survinrent aussi Mme Frédro, Mme Craven, Mme de Meyendorf, Mlle Rostopchine, M. de Bois-le-Comte, M. Yermolof, le P. Gagarin et enfin le P. Chocarn, supérieur des Dominicains à Paris. L'administration des derniers sacrements terminée, l'abbé Serres demanda à Mme Swetchine de bénir à son tour les assistants et leurs familles ; elle fit signe qu'elle bénissait et priait de tout son cœur. L'abbé Serres fit alors approcher le P. Chocarn, le nomma et dit : — Bénissez en lui sa maison, le P. Lacordaire et tous les enfants de saint Dominique. — Puis on fit entrer le médecin qui avait été appelé et trouvé au hasard. Il pratiqua de fortes incisions aux jambes ; l'eau jaillit en abondance.

Digitized by Google

« La soirée se passa dans le plus grand abattement. Cependant la suffocation diminua sensiblement, et l'envahissement du cerveau s'arrêta. Elle se laissa coucher dans son petit lit de camp qu'on apporta dans son salon; la nuit fut relativement calme. Le samedi, le mieux augmenta. M. Andral vint deux fois; à chaque visite, elle lui demanda avec instance des nouvelles de M. Rayer, de Mme Rayer et de leur fille. — C'est un bonheur à trois et qui ne peut se diviser, dit-elle. — Pour la première fois, M. Andral aperçut aux jambes des indices manifestes de gangrène; l'intelligence avait reparu et repris tous les caractères qui lui étaient propres. Dès le samedi matin, elle me dit: — La journée d'hier est pour moi table rase; je ne puis rien reconstruire de ces vingt-quatre heures-là; je n'ai encore ce matin que des fractions d'idées. — Dans l'après-midi, elle laissa entrer M. Yermolof qui lui dit: — Savez-vous que vous avez reçu hier l'extrême-onction? — Elle répondit sans aucun trouble: — Je ne le savais pas, pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt?

« M. de Melun était venu de bonne heure, elle lui demanda d'aller chercher sa femme qu'elle ne connaissait pas. Elle la reçut avec les démonstrations de la plus naturelle et de la plus vive affection. Bientôt cependant nous redoutâmes la souffrance qu'entraînait toujours un entretien un peu soutenu, et j'offris de donner à Mme de Melun tous les détails qu'elle eût demandés à la malade elle-même. Mme de Melun s'étonnait de n'apercevoir aucune trace de maladie, de n'entendre aucune plainte. On lui répondit qu'il en était toujours de même et que ceux qui ne quittaient cette chère malade ni jour ni nuit, n'avaient pu surprendre

Digitized by Google

encore un seul gémissement. L'un de nous ajouta — Quand on sait tout ce qu'elle endure, on ne peut vraiment pas comprendre comment elle fait. — C'est que je suis contente, ce n'est pas plus malin que cela, — reprit Mme Swetchine avec l'accent le plus simplement et le plus sincèrement enjoué. M. de Melun lui dit : — Je reviendrai bientôt, mais tout seul. — Mme Swetchine se tournant vers Mme de Melun dit : — Comme il parle déjà en mari ! Vous voyez que ce n'est pas moi qui fais ainsi les parts. — Mme de Melun reprit qu'elle trouvait la part de M. de Melun très juste et que deux personnes causaient plus de fatigue. — Eh bien, dit Mme Swetchine, si j'ai quelque chose de triste à lui dire, je le prendrai tout seul, si c'est quelque chose d'affectueux, je ne vous séparerai pas.

« Le soir, vers sept heures, elle fit approcher son fauteuil près de la fenêtre ouverte. Elle se montra sensible aux beautés de la soirée, à la pureté de l'air, à l'aspect riant de sa terrasse et des jardins, puis elle me dit : — Si Dieu me laissait la vie, j'en jouirais encore ; mais s'il daigne m'appeler à lui, quel autre sentiment puis-je éprouver que celui de la reconnaissance ? — Oh ! lui dis-je, je me rappelle bien vous avoir entendue dire souvent que la résignation ne suffisait pas. — Sans doute, me dit-elle, la résignation est encore distincte de la volonté de Dieu. C'est la différence de l'union à l'unité ; dans l'union on est encore deux, dans l'unité seule on n'est plus qu'un et c'est là où l'on doit en être avec la volonté de Dieu. — Puis consentant à me parler d'elle-même, ce qui lui arrivait si rarement, elle finit par me dire : — Mes véritables peines, j'oserais presque dire, mes

Digitized by Google

seules peines depuis bien des années, ont été lorsque j'ignorais ou ne comprenais pas la volonté de Dieu à mon égard. Du reste, je suis pleine de confiance en sa miséricorde, et dans l'état où je suis désormais, la confiance me semble la seule manière de le glorifier. — Puis revenant sur la mort de son neveu Théophile que je l'avais vue pleurer avec tant d'abondance il y a quelques années, elle se mit de nouveau à fondre en larmes, comme si cette perte fût venue l'atteindre à l'instant même, et elle me dit: — Ma douleur a été inconsolable, parce que là j'ai cru que Dieu m'avait abandonnée.

« Presque au même instant, entrèrent le prince et la princesse Eugène Gagarin, avec leurs enfants. Les deux petits garçons, l'un âgé de douze ou treize ans, l'autre de dix ou onze étaient toujours l'objet de ses plus tendres caresses. A leur arrivée à Paris, ils lui avaient parlé de deux jeunes Grecs, leurs compagnons de voyage, et qui étaient bientôt devenus leurs amis; mais la famille grecque s'était arrêtée à Marseille. — Quand vos jeunes amis seront arrivés à Paris, avait dit Mme Swetchine à ses petits-neveux, avertissez-moi et je vous réunirai à goûter sur ma terrasse. — Les jeunes Grecs étaient arrivés, les petits-neveux avaient averti leur tante, mais c'était un de ces jours de plus cruelle souffrance et elle n'avait rien répondu. Le soir, en les voyant entrer, elle leur dit : — Vous croyez peut-être que j'ai oublié votre goûter sur la terrasse? Pas du tout, j'y songeais sans rien dire. Ce sera, si vous le voulez, pour après-demain lundi; seulement la question est de savoir si lundi c'est moi qui serai à Paris.

« Le P. de Pontlevoy, son confesseur ordinaire,

Digitized by Google

était absent; le P. Soimier le remplaça. Elle se mit en mesure de communier le dimanche matin. M. et Mme Cochin, Mme de La Ferrière qu'elle n'avait pas encore revus, assistèrent à cette messe. Elle les reçut et leur parla avec effusion. Après midi, la duchesse de La Rochefoucauld arriva de la Roche-Guyon; elle la reçut une première fois, la fit éloigner pour le lavage de ses jambes sur lesquelles elle suivait avec flegme, comme tout autre symptôme, les ravages de la gangrène, puis à quatre heures se fit poser sur son canapé et rappela près d'elle la duchesse de La Rochefoucauld et Mlle de Pomaret. J'étais sorti pour quelques instants. Lorsque je rentrai, Mlle de Pomaret et Mme de La Rochefoucauld causaient auprès de son canapé. Le nom de M. Andral avait appelé celui de M. Royer-Collard. Mme Swetchine, qui aimait beaucoup M. Royer-Collard, alimenta encore cette conversation. On en vint à parler de la révolution de Juillet et de l'adresse des 221. Mlle de Pomaret racontait comment, en contribuant au vote et à la rédaction de cette adresse, M. Royer-Collard n'avaient entendu que ménager au roi Charles X, pour lequel il professait un affectueux respect, l'occasion de reculer honorablement, et de rentrer dans des voies qui eussent été celles de la prospérité générale de la France et de l'Europe. — Cela rappelle un peu, dit la duchesse de La Rochefoucauld en se tournant vers Mme Swetchine, ce monsieur qui vous promettait de faire le bonheur de sa femme, et auquel vous répondiez : Contentez-vous de ne pas l'empêcher. — On s'entretint aussi avec un intérêt animé de Mme de Gontaut et du mariage de sa petite-fille avec M. de Cossé.

Digitized by Google

« Un peu avant le dîner, M. Andral revint et procéda, comme de coutume, à la visite des jambes. Il sortit beaucoup plus content, la gangrène avait pour ainsi dire disparu. — Il y a là, dit-il, un tour de force de vitalité dont je suis stupéfait. — A ces mots nous ne pûmes nous défendre d'un mouvement de joie inespérée. La soirée ne démentit pas ces heureux pronostics. Mme Swetchine parla moins librement que dans la journée, mais continua à témoigner le même intérêt et la même affection à ceux qui l approchaient. Elle gardait encore sa gaîté douce et l'ingénieuse rédaction qui lui était habituelle, même pour les choses communes. Elle disait à Mme Craven en parlant du fauteuil plus commode qu'elle avait accepté depuis deux ou trois jours, et qui était celui de sa femme de chambre : — Comprenez-vous, ma chère Pauline, que je découvre pour la première fois ce que c'est qu'un fauteuil, et que j'ai attendu jusqu'à cette heure-ci pour me douter de ce que c'est que le confortable ? Que d'actes de macération involontaire, ajoutait-elle en souriant, j'ai fait faire à tous ceux qui sont venus s'asseoir chez moi depuis tant d'années, sur des fauteuils durs, avec des bras de bois! — M. Andral lui avait recommandé de manger le plus possible. Lorsqu'il fut sorti, elle dit à Mme Craven : — Maintenant je vais m'occuper à recueillir tous mes souvenirs et toute ma science gastronomique pour composer un menu qui fasse plaisir au docteur.

« Le soir venu, le mieux se soutenait encore; elle reçut M. et Mme Cochin, les retint lorsqu'ils voulurent la quitter, et nous nous séparâmes tous

Digitized by Google

pour aller prendre, pour la première fois, un repos accompagné d'une sorte d'espérance. Le lendemain, lorsque je rentrai chez elle, ma première impression fut celle d'une douleureuse surprise. Elle avait fait apporter son lit dans le salon, et elle me reçut couchée. Je lui demandai si sa nuit avait été mauvaise. — Non, me dit-elle; mais soyez sûr que le mieux ou le plus mal ne signifie absolument rien. J'y mets bien de l'impartialité, je vous assure. J'ai en moi le vague sentiment que j'ai encore plus de vie qu'on ne l'imagine peut-être; d'autre part, je sens aussi que je puis paraître devant Dieu d'ici à quelques heures; c'est donc à cela surtout qu'il faut s'attacher. — Ces paroles, succédant sans transition aux espérances de la veille, me pénétrèrent d'une inexprimable tristesse. Tout, dans son accent, dans le serrement de sa main, dans son attitude, me révélait que l'encouragement était destiné à nous soutenir, mais que sa conviction était tout entière du côté de l'arrêt le plus prochain. J'eus beaucoup de peine à surmonter l'émotion, pas assez de force pour la lui cacher tout entière, et je lui dis du moins combien j'avais remercié Dieu de m'avoir conduit et laissé près d'elle en ce moment. — Ce que je vais vous répondre est presque singulier à dire; eh bien! mon ami, je vous crois, et j'ajoute que vous avez raison; il faut toujours remercier Dieu de nous montrer la vérité, et croyez-moi, la vérité est ici. — Elle prononça ces derniers mots avec une sorte de solennité douce, pleine d'onction et un geste qui, en me montrant son lit, disait : C'est le lit de mort. Elle reprit avec calme : — Il faut maintenant mettre encore ces quelques moments

Digitized by Google

à profit ; à l'heure où me voilà, vous pensez bien qu'une ombre de respect humain ne peut pas approcher de moi. Eh bien ! je tiens à vous prononcer une dernière fois le nom de mon mari. On ne lui a peut-être pas assez rendu justice. Il a été constamment bon pour moi, et Dieu m'est témoin que depuis sa mort je ne me suis jamais consolée.

« C'est alors aussi qu'elle me parla de ses papiers. Je n'osai l'interroger directement sur ses intentions, dans la crainte d'entendre quelque interdiction ou quelque condition absolue. Elle ne parut pas s'en préoccuper et glissa rapidement sur ce qui lui appartenait pour me parler de la correspondance du P. Lacordaire. Je lui avais souvent entendu répéter : — On ne connaîtra vraiment le P. Lacordaire qu'après la publication de ses lettres. — Elle revint avec netteté sur ce sentiment, s'y attacha à mesure qu'elle m'en parlait. Son petit lit était élevé à peine à un pied au-dessus de terre ; j'étais à genoux sur le tapis et courbé sur son lit pour mieux l'entendre. Elle me dit : — Levez-vous, ouvrez l'étagère qui est au coin du salon, apportez-moi un volume relié et enveloppé dans un étui. Je trouvai et apportai le volume. C'était la *Vie de saint Dominique*, écrite toute entière de la main du P. Lacordaire. Elle y reposa ses yeux avec une satisfaction visible, mais sans attendrissement, ni larmes ; puis replaçant le manuscrit dans ma main : — Faites-moi le plaisir de me lire la lettre qui est à la première page. — Je lui lus aussitôt cette dédicace empreinte d'un si filial attachement. Quand j'arrivai à cette phrase : « Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux sache qu'il eût pour aïeule une femme

Digitized by Google

dont saint Jérôme eût été l'ami comme de Paule et de Marcelle, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était, » elle m'interrompit et dit : — Cette phrase là est désagréable ; elle est ridicule, appliquée à moi. — Puis, après une courte pose, elle reprit : — Du reste, là où je serai, blâme ou éloge, ce me sera bien égal.

« La lecture de la lettre du P. Lacordaire achevée et ces quelques mots échangés, elle me fit sonner Cloppet, lui indiqua où était toute la correspondance du P. Lacordaire, se la fit apporter, me la remit entre les mains avec le manuscrit et me pria de les emporter chez moi le jour même. On voyait que c'était là sa plus chère préoccupation, et qu'elle n'admettait pas pour ce dépôt les chances de malentendu ou de hasard qu'elle acceptait si volontairement pour elle-même. Elle avait destiné à la duchesse Hamilton un petit bénitier portatif en argent : — Laissez-moi vous montrer comment on doit s'en servir, me dit-elle, afin que vous l'expliquiez après ma mort à la princesse Marie. — Et elle me donna des explications minutieuses, le petit bénitier à la main, avec une inexprimable sérénité. Elle me parla avec la même affection de la princesse Wittgenstein, fille du prince Bariatinsky, dont le nom se trouvait lié aux études et aux résolutions décisives de sa conversion. Enfin, elle me dit : — Me voilà bien fatiguée ; désormais nous ne pourrons plus parler d'affaires aujourd'hui, mais demain faites-moi commencer par là.

« Je passai dans sa bibliothèque, j'y retrouvai quelques amis entrés comme moi pleins d'espé-

Digitized by Google

rance et auxquels je communiquai mon alarme. Cependant aucune aggravation extérieure n'étant survenue, nous essayâmes de nous rassurer mutuellement, jusqu'au moment de la visite de M. Andral. J'assistai derrière son rideau à l'inspection de ses jambes; de larges taches bleues avaient reparu, et un érésipèle enveloppait le genou. Le visage de M. Andral s'assombrit. Je voulus le suivre quand il s'éloigna. Mme Swetchine m'aperçut et m'appela d'une voix suppliante : — Alfred, me dit-elle, je vous en prie, suivez M. Andral; je vois bien qu'on me trompe sur Mme Rayer : sachez la vérité et dites-la moi, je vous en conjure. — Hélas! je n'avais plus besoin d'interroger M. Andral!

« Du reste, j'étais sûr que, sous une forme ou sous une autre, elle allait me tenir ce langage. Aux deux premières visites de M. Andral, elle avait toujours commencé par le questionner avant toute chose sur Mme Rayer. Le dimanche soir, elle n'en avait plus parlé et je dis à Cloppet : — Soyez sûr qu'elle ne l'a pas oubliée, mais elle veut nous éviter quelque tromperie dont elle s'aperçoit. Combien de fois ne l'ai-je pas vue agir ainsi! — Le lundi, elle n'avait pas davantage articulé son inquiétude; mais notre silence se prolongeant, l'inquiétude venait de l'emporter en elle. Mon premier mouvement fut d'aller aussitôt trouver le docteur Rayer lui-même; M. de Melun m'en détourna. Nous connaissions le profond désespoir dans lequel cette perte soudaine avait plongé M. Rayer et sa fille unique; M. de Melun crut que mon instance directe aurait trop d'indiscrétion. Je me bornai à un message verbal dont un tiers fut

Digitized by Google

chargé; M. Rayer me fit dire qu'il viendrait le lendemain, mardi, à neuf heures du matin.

« Je l'attendis d'avance dans la salle à manger; les sanglots le suffoquaient; il ouvrit la fenêtre et y cacha quelques instants son visage sans parler. Il me dit enfin : — Ce matin je n'avais plus le courage de tenir ma parole; mais ma fille m'a dit : Si ma mère existait encore, elle vous prierait d'aller. Je suis venu. — Je ne pouvais qu'admirer dans une émotion respectueuse le dévouement du médecin et de l'ami, et cette profondeur d'attachement que savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient notre bien aimée malade. Je me hâtai, aussitôt que je le pus, d'intéresser la science et de l'appeler à notre secours. Je rendis compte au docteur Rayer des accidents de la nuit du lundi au mardi, ils avaient été très graves. Habituellement elle avait fait tenir ses fenêtres ouvertes jusqu'à une heure avancée de la soirée; cette nuit, au contraire, elle s'était plainte du froid. A une heure, le frisson l'avait saisie, elle avait fait allumer un grand feu et on l'avait enveloppée, jusqu'à quatre heures du matin, dans des couvertures brûlantes. Le docteur Rayer m'avait dit qu'il voulait aussi lui-même épargner à Mme Swetchine la secousse que pouvait lui causer la perte de Mme Rayer. Il entra en lui tendant la main en souriant. — Comment va Mme Rayer? — fut la première parole de Mme Swetchine. — Madame, c'est elle qui m'envoie — lui répondit M. Rayer avec un accent que n'oublieront de leur vie ceux qui l'ont entendu. — Il ne fallait pas la quitter, reprit Mme Swetchine avec une affection digne du sacrifice de son ami; vous ne deviez pas quitter

Digitized by Google

celle que vous pouvez encore guérir, pour moi que personne ne peut plus sauver. — M. Rayer, pendant vingt minutes, procéda à l'enquête la plus minutieuse sur tout ce qui avait été pratiqué durant son absence; puis, en sortant, ne cacha pas aux deux princes Gagarin que tout espoir était perdu.

« Cette journée du mardi fut pénible, sans être sensiblement inquiétante; la somnolence et l'abattement furent continuels. On entrait dans le salon, on s'asseyait près de son lit, sans qu'elle parût y prendre garde. La voix de sa nièce, de ses neveux lui baisant les mains, éveillait cependant de temps à autre quelques mots, toujours affectueux. Elle dit à Mme Craven : — La suffocation me rend la voix toute rauque, et cela me donne l'air grognon malgré moi. — Elle dit à ses femmes de chambre : — Quand je force ma voix, ne croyez pas que je m'impatiente, mais c'est que je m'aperçois qu'on ne m'entend plus. — Sa parole devenait en effet très difficile à saisir. Depuis le lundi matin, elle ne quittait plus son lit; elle y restait constamment assise sur son séant, la tête toujours courbée ou penchée en avant, ou bien inclinée sur un oreiller maintenu droit sur le côté gauche de son lit.

« Du reste, aucun désordre dans son salon, aucun meuble hors de sa place, aucun appareil de malade, pas une table qui portât un verre ou un remède. Lorsqu'elle voulait boire, elle faisait sonner Cloppet ou Mme Henry, ou faisait un signe à Parisse qui, de près ou de loin, tenait les yeux constamment fixés sur elle. Son petit lit, posé au milieu du salon, semblait là comme pour le repos

Digitized by Google

d'une insignifiante et passagère indisposition. Elle ne permettait pas à la douleur de se traduire par un appareil extérieur plus que par un murmure ou un soupir.

« Le dimanche et le lundi, on l'avait portée dans un fauteuil à sa chapelle; elle y avait reçu la communion. Un de ces deux jours, elle était rendue dans la chapelle bien avant tout le monde. Mme d'Esgrigny entra et se plaça sur le seuil sans que Mme Swetchine s'en aperçut. Se croyant seule, elle priait à haute voix, et souvent interrompait sa prière pour adresser à Dieu des paroles d'action de grâces pleines du plus ardent amour. Le lundi, elle était restée seule quelques instants avec le P. Soimier. Tous les soirs le curé de Saint-Thomas venait aussi la voir et s'entendre avec elle pour la messe du lendemain matin.

« Le mardi soir, 8 septembre, elle demanda la messe pour le mercredi à sept heures et demie. Le curé la lui promit, mais nous étions tous convaincus qu'elle ne pourrait pas même supporter dans son fauteuil le trajet jusqu'à la chapelle. Nous restâmes plus tard qu'à l'ordinaire dans sa bibliothèque, allant et venant du salon au petit groupe d'amis inquiets, échangeant, commentant nos mutuelles observations. La nuit s'avançant paisiblement, le frisson de la veille ne s'annonçant pas, nous nous séparâmes.

« Le lendemain, jugez quelle fut ma surprise en recevant à mon réveil le petit billet suivant, d'une écriture un peu tremblante aux trois premières lignes, parfaitement ferme pour tout le reste :

Digitized by Google

« Mercredi, 9.

« Mon bien cher Alfred, terminez, je vous en « conjure, le papier en question. J'ai tout espoir « de l'avancer au moins beaucoup aujourd'hui. « Entre onze heures et midi, j'aurai je crois un « moment à vous demander. Que d'ennuis qui « comptent, qui demandent déjà pour le ciel, pour « le ciel et pour le ciel, je vous en réponds ! »

« Je ne pouvais d'abord en croire mes yeux. Je me flattai un instant d'un nouveau miracle de son énergie vitale, ou plutôt de la miséricorde divine; mais bientôt je craignis que ce ne fût le dernier et suprême gage de sa tendresse maternelle. Hélas! c'était ma crainte qui était fondée!

« Je courus chez elle. Elle était habillée et assise sur sa chaise, près de son bureau. Elle avait fait demander M. des Essarts, son homme d'affaires, et comptait les instants avec une sorte d'impatience. Il vint plus tard qu'elle ne l'attendait. Quand je le lui annonçai, elle me dit : Maintenant, c'est fini; le bon moment est passé, et il ne reviendra peut-être plus. Cependant, priez-le d'attendre. — Elle me répéta encore que la délicate générosité de ses neveux la laissait après tout sans inquiétude, et demanda à être remise dans son lit.

« Quand elle fut couchée, je revins près d'elle; ses idées étaient un peu troublées. Au bout d'un quart d'heure, elle me dit de faire entrer M. des Essarts. J'obéis; mais quand elle voulut s'entretenir avec lui, sa pensée lui échappa complètement. Elle croyait qu'on venait de lui enlever tous ses papiers et tous ses meubles; nous essayâmes vainement de la convaincre du contraire. Je lui dis

Digitized by Google

alors en serrant ses deux mains : — Vous me reconnaissez bien ; vous croyez bien que je ne voudrais pas vous tromper ; eh bien ! je vous assure que tout cela est l'effet d'un peu de fièvre que vous avez en ce moment-ci. — Elle me répondit posément : — Vous ne voulez pas me tromper, vous voulez simplement me ménager ; mais moi, je n'ai besoin d'autre ménagement que la vérité. — Et élevant la voix avec énergie, elle ajouta : — Oui, la vérité ! J'aimerais mieux un lit d'hôpital avec elle, que toutes les somptuosités du monde sans elle, — Ainsi vous le voyez, mon ami, son délire même avait des accents et une grandeur que beaucoup de sagesses n'ont jamais atteints.

« L'agitation et la fièvre ne cessèrent point durant toute l'après-midi ; cependant elle reconnut encore le docteur Rayer. Vers la nuit, elle redevint tout à fait calme.

« A neuf heures du soir, elle nous demanda le P. Soimier. Nous lui fîmes observer qu'il était bien tard pour l'envoyer chercher, et nous lui proposâmes de faire entrer M. l'abbé Serres qui était dans la bibliothèque. Elle l'agréa. Elle ne pouvait plus du tout soulever sa tête ; quand elle l'entendit près de son lit, elle lui demanda encore une fois l'absolution, et, l'ayant reçue avec l'union la plus visible de foi et de piété, elle demanda si elle pourrait recevoir la communion le lendemain matin, et fixa encore à sept heures l'heure de la messe.

« Vers dix heures tout fit silence autour d'elle ; de temps à autre on entendait : — Mon Dieu, prenez pitié de moi. — ou quelqu'autre parole entrecoupée de sa prière.

« A minuit, elle compta les coups, redemanda

Digitized by Google

l'heure quelquefois, puis arrivée à cinq heures et demie, elle dit voilà bientôt l'heure de la messe, il faut qu'on me lève. — Quelques instants après, sans aucune autre parole, sans aucun signe de souffrance, elle était au sein de Dieu.

« A. DE FALLOUX.

« Caradeuc, 22 septembre 1857. »

Digitized by Google

APPENDICE

Avant de fermer ce volume, consacré tout entier à Mme Swetchine, je ne puis me résoudre à laisser dans l'ombre le suprême hommage de la douleur de ses amis. Toutes les lettres qui me furent adressées durant les jours de sa maladie et au lendemain de sa mort, mériteraient d'être citées ; mais limité par l'espace, je donnerai du moins la parole à quelques-uns, qui parleront pour tous.

LETTRES

DU COMTE DE MONTALEMBERT

« Évian, septembre 1857.

« J'apprends avec une vive consolation que vous êtes là, ainsi que le P. Lacordaire. J'ose dire que je manque à votre réunion pour que notre chère malade ait tous ses fils de prédilection auprès d'elle. Je vous conjure de lui dire combien j'ai été ému

Digitized by Google

de la tendre sollicitude qu'elle témoigne pour moi, au sein de ses propres souffrances. Dites-lui bien que je suis tout entier avec vous et auprès d'elle. Confirmez, du reste, les bonnes nouvelles de ma santé qui lui ont déjà fait plaisir. Ah! combien je recommande, non pas mon corps malade, mais ma pauvre âme à cette amie si constante, si vigilante, si maternelle, qui, depuis bientôt trente ans, m'a toujours serré de si près contre son cœur! J'ai la douleur de sentir que je n'ai pas toujours apprécié comme je le devais, comme vous l'avez toujours fait, cette tendresse tutélaire. J'ai été quelquefois ingrat, pas toujours ni longtemps, mais trop souvent encore. Je sais d'avance qu'elle me le pardonne, mais je ne me le pardonne pas à moi-même. — Vous savez les motifs impérieux qui m'empêchent d'être avec vous et avec elle en ce moment suprême. Je désire cependant avoir une part des grâces qu'il comporte, et je demande humblement, mais ardemment à cette mère spirituelle de ne pas perdre de vue ma pauvre âme, du milieu de ses dernières luttes, pas plus qu'au jour de son prochain triomphe. »

« Évian, 5 octobre 1857.

« Personne ne lui ressemblait, et votre dernière lettre porte bien l'empreinte de la générosité dans la foi et de la vigilance dans la charité qui la caractérisaient. Combien je vous envie le bonheur que vous avez eu de veiller sur elle, de la servir, de recueillir ses dernières confidences, d'adoucir ses angoisses! J'espère seulement que vous lui avez quelquefois parlé de moi, de ma tendre et reconnaissante affection, de la consolation que m'a

Digitized by Google

fait éprouver la préoccupation plus que maternelle dont elle m'a donné tant de preuves pendant la quinzaine que j'ai passée à Paris, au commencement d'août et où j'ai eu le bonheur de la voir tous les jours. J'espère surtout que le souvenir de cette mère planera sur toute la suite de notre vie et nous aidera à surmonter sans peine toutes les aspérités inséparables d'une marche à deux dans la carrière où nous sommes engagés. Merci aussi de cette part que vous nous assignez dans sa succession, en nous confiant cette pauvre femme qu'elle soulageait; merci enfin de ce reliquaire où la mémoire de notre amie sera enchâssée comme une relique de plus et la plus précieuse de toutes. »

DU P. LACORDAIRE

« Sorèze, 6 septembre 1857.

« Mon cher ami,

« Je reçois seulement ce matin votre dépêche télégraphique où vous m'annoncez que Mme Swetchine est à toute extrémité. Je n'ai plus d'espérance de revoir cette chère amie, qui a été pour moi une seconde mère, dans les moments les plus difficiles de ma vie. C'est à vous que je dois de l'avoir revue encore sur la terre. J'ai reçu les derniers conseils de cette belle intelligence, vivifiée par un cœur dont je n'ai peut-être jamais rencontré l'égal. Je lui ai encore une fois donné le corps et le sang de Celui qu'elle aimait par-dessus tout, et qui est aujourd'hui, sans doute, sa récompense. Son dernier regard sur moi a été une bénédiction, et s'il me reste le regret de n'avoir pu fermer ses

Digitized by Google

yeux, du moins je l'ai vue et entretenue au bord de sa tombe, et la mémoire m'en restera jusqu'à mon dernier souffle. »

DE M. DE TOCQUEVILLE

« 13 septembre 1857.

« Votre lettre que j'ai reçue hier au soir, mon cher ami, m'a rempli de la plus vive douleur. Je n'espérais plus avoir le bonheur de revoir celle que nous venons de perdre, mais que j'étais loin de m'attendre à cette mort soudaine! J'en suis plus consterné que je ne puis vous le dire. Mme Swetchine que j'avais vue depuis longtemps, mais que, malheureusement, je n'avais connue que depuis deux ans à peine, m'avait inspiré l'attachement le plus profond et le plus tendre. Son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire; il y restera avec l'image de la plus parfaite et de la plus aimable vertu que j'aie jamais rencontrée : l'extrême bonté dans l'âme la plus ferme, un amour incomparable pour la vérité et pour la justice, et avec tant de supériorités diverses, une si véritable et si constante indulgence! Je suis sûr qu'il n'y a point de mort qui fasse naître autant de regrets et de douleur sincère. Vous savez de quelle bonté elle m'a toujours comblé, et vous pouvez juger si je prends une part vive dans cette douleur générale. Il y a une pensée particulièrement navrante pour moi : je vois que vous n'avez reçu ma dernière lettre qu'après que Mme Swetchine n'était plus. Celle-ci n'a pu savoir combien son état douloureux et périlleux me remplissait de chagrin et d'inquiétude; elle a pu croire que, la sachant si malade,

Digitized by Google

je ne m'occupais pas même de savoir de ses nouvelles, tandis que, jusqu'au moment où je vous ai écrit, j'ai entièrement ignoré ce qui se passait. Dites-moi, je vous prie, que ce silence de ma part dans de pareilles circonstances, ne lui a pas fait croire à une tiédeur qui était bien loin de mon cœur. »

« 14 septembre 1857.

« Je ne saurais trop vous remercier, mon cher ami, de la manière dont vous avez bien voulu exécuter la pensée de l'amie que nous regretterons toujours. Je connais parfaitement le petit couteau dont vous me parlez, je l'ai manié cent fois, et rien ne saurait me rendre plus présente la mémoire de Mme Swetchine que la vue d'un objet de cette nature, qui non seulement lui a appartenu, mais qui est déjà comme identifié dans mon souvenir avec sa personne. »

DU PRINCE DE BROGLIE

« 10 septembre 1857.

« J'aurais voulu pouvoir rester auprès de vous et partager vos soins, je l'aurais voulu surtout pour mon bien; dans cette chambre de bénédiction et de douleur tout ensemble, il semblait que le voile épais qui appesantit nos sens et leur dérobe la vue des choses de la foi était devenu comme transparent. Je n'ai jamais touché le ciel de si près. »

DU BARON D'ECKSTEIN

« J'ai eu le bonheur de la connaître en 1817, et depuis cet instant jusqu'à celui de sa mort, toujours

Digitized by Google

mon esprit s'est intéressé à ses pensées, et mon cœur s'est toujours attaché à ses paroles. Ce qui me frappait le plus dans sa conversation, c'était de voir l'âme travailler en elle, de sorte qu'elle ne disait rien pour simplement parler, mais que tout ce qu'elle disait sortait du fond même de ses entrailles ; de là une sorte d'effort chez elle, pour la production de la parole, qui était un intérêt de plus, laborieux enfantement d'une âme sublime, dont les mots étaient des œuvres, et les œuvres, des pensées. »

DE M. AUGUSTE NICOLAS

« 11 septembre 1857.

« Très cher ami,

« J'ai suivi de loin, mais avec une émotion immédiate, chaque progrès du douloureux et irréparable événement qui vient de se consommer. J'y étais présent d'âme et de prière : je n'avais pas le droit d'y être autrement, sans quoi j'eusse volé près de vous... Notre douleur s'incline devant la vôtre, comme devant l'aîné de cette immense famille d'âmes qu'elle laisse orphelines, et qui pleurent dans sa perte ce qui ne se verra plus. Que sa sainte mémoire soit du moins entre nous comme un testament de sagesse, de bonté, de raison, d'union, de conseil, de force, de modération, de grâce, de paix, de tout ce trésor, en un mot, que le ciel a repris ; qu'elle-même, de ce ciel qu'elle reflétait, dont elle a si fidèlement administré les dons et mérité la gloire, continue à nous assister de sa maternelle protection, et que tous, émules de fidélité à ce grand rendez-vous où

Digitized by Google

elle nous précède et nous convie, nous nous rendions de plus en plus dignes de la retrouver dans la plénitude et à la source de tout ce qu'elle nous a fait admirer!

DE LA DUCHESSE DE TALLEYRAND,

NÉE PRINCESSE DE COURLANDE

« Sagan, 13 septembre 1857.

« Vous venez d'assister à un sacrifice si chrétien, qu'il vous aura, par cela même, fortifié, je l'espère! Elle, cette grande chrétienne, elle vous aura donné du calme, et le courage de lui survivre, comme elle vous a obtenu assez de force et de santé pour la soigner, et assister à son incomparable et édifiante agonie! J'ai confiance, plus confiance peut-être pour secourir nos misères et débilités, dans ceux qui nous précèdent que dans ceux qui nous restent! Elle veillera sur vous, elle vous abritera, car, que ne doit pas obtenir une telle âme! Vous n'aurez peut-être pas toujours la révélation de sa présence, et le vide qui s'est fait humainement parlant, autour de vous, semblera un douloureux appauvrissement!

« Pour moi, peut-être quitterai-je bientôt visiblement ceux qui veulent bien m'aimer ; priez pour que je ne reste pas à une trop immense distance de celle que vous pleurez! Elle est sans doute déjà dans une région toute lumineuse, priez pour que ma nuit ne soit ni trop longue ni trop sombre. Qu'il fasse obscur, ici, qu'importe! mais là-bas! Oui, priez pour moi. »

Les trois lettres suivantes doivent prendre place

Digitized by Google

ici à un double titre, car elles représentent fidèlement l'affection transmise et continuée.

DE LA PRINCESSE WITTGENSTEIN,

NÉE PRINCESSE BARIATINSKY

« 15 septembre 1857.

« C'est aujourd'hui, ce matin seulement, que vos pieuses paroles ont mis dans mon cœur la conviction d'une des plus douloureuses privations qui puissent m'être imposées ! Combien je regrette de n'avoir pu me joindre à vous dans les derniers témoignages d'amour filial que vous lui avez rendus !... Oui, je suis à plaindre car j'aurais bien besoin d'elle, et si elle le savait déjà, tandis qu'elle était sur cette terre, elle doit le voir aujourd'hui du haut du ciel. Je la pleurerai toujours, comme tous les pauvres qu'elle a soulagés et tous les affligés dont elle savait si bien relever le courage et sécher les larmes. »

DU COMTE RODOLPHE DE MAISTRE

« Rome, 22 décembre 1857.

« ... Mme Swetchine avait bien voulu m'accorder son amitié, comme une part précieuse de l'héritage de mon père, comme un sentiment de reconnaissance envers celui que Dieu avait choisi pour lui aplanir la voie de la vérité : j'ai eu souvent à Paris le bonheur de jouir de son entretien familier et de repasser avec elle de touchants et douloureux souvenirs.

« ... L'amie objet de nos regrets possédait un

Digitized by Google

portrait de mon père avec quelques mots écrits de sa main ; plusieurs fois Mme Swetchine a dit à moi, à ma sœur[1], à d'autres personnes encore que ce gage d'une longue et sainte amitié reviendrait, après elle, dans ma famille, et qu'elle en avait disposé en faveur de moi ou des miens. J'ignore si elle a persisté dans cette intention, mais ce legs aurait tant de prix pour moi, de toutes manières, que vous ne pouvez être surpris si j'adresse une question à cet égard à la personne la plus à même de sentir quelle valeur inappréciable a pour mon cœur l'image vénérée de mon père, jointe au souvenir de l'amie si digne de lui à laquelle il l'avait dédiée... »

DE LA DUCHESSE DE RAUZAN,

NÉE DE DURAS

« 4 septembre 1857.

« Je puis vous dire le serrement de cœur avec lequel je pense à notre chère et adorable amie, et à tout ce que vous devez éprouver, vous, auprès d'elle, privilégié, je puis dire, pour recueillir les dernières pensées de cet esprit si élevé, de cette âme si belle, de ce cœur rajeuni par la souffrance et toujours plus tendre par la douleur. Comprenez-vous le vide qu'elle va laisser, quel foyer du bien va s'éteindre ! quels rayons bienfaiteurs manqueront à tant de cœurs qu'elle savait conduire, encourager, consoler ! J'y pense et repense avec une si vive douleur, pauvre chère amie !

« Adieu, adieu, je vous plains et pourtant je vous envie. »

1. Duchesse de Laval-Montmorency.

Digitized by Google

« ... Je vous ai envié jusqu'au dernier jour le bonheur de la voir, de l'entendre, de lui prouver votre tendresse. Elle savait les paroles qui font du bien, elle devinait les cœurs, elle sanctifiait en charmant. Oh! quel vide dans nos vies à tous! C'est vous qui serez appelé à dire les détails de cette belle vie; vous savez tous les trésors de son âme, de son cœur, trésors qu'elle cachait avec tant de soin... Comme on se sentait meilleur en la quittant! Comme on était tenté de s'aimer quand elle semblait vous approuver! Quelle valeur elle savait trouver dans ceux qui s'ignoraient avant de la connaître! Elle avait ce don si rare de préférer sans blesser. Que d'aise elle répandait, que de lumière pour faire ressortir ce qui était distingué, en évitant de révéler la médiocrité! Oui! vous nous rendrez les précieuses nuances de cette âme vivifiante, de ce cœur qui avait mûri sans vieillir, et dont la générosité avait augmenté les richesses, ce caractère si ferme et si doux, qui restait jeune après l'épreuve de la vie, cette impressionnabilité si sensible dans les grandes choses, si jeune dans les riens de la vie!... »

L'hommage à Mme Swetchine ne serait ni absolument complet ni absolument digne d'elle si, à côté des plus illustres, la place de l'humble demeurait vide.

DE M. TURQUETY

« Paris, 15 septembre 1857.

« ... J'ai su presque immédiatement l'affreuse nouvelle et j'ai eu la force d'aller au convoi; mais je m'étais placé dans un coin de l'église, je ne me

Digitized by Google

sentais pas maître de moi-même, je craignais d'éclater en sanglots. Quelle perte! quelle douleur! J'avais beau me dire qu'elle était au sein de Dieu, et que là, après tant de souffrances, elle jouissait enfin d'un immense bonheur, acheté depuis longtemps par d'immenses mérites, la douleur était plus forte, elle m'écrasait.

« Je ne pouvais oublier que je perdais en elle une seconde mère, celle pour qui, Dieu le sait! j'aurais donné dix fois ma vie, et que le monde était privé d'une des plus admirables créatures qu'il ait jamais été donné aux hommes de connaître. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 1

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur la cour de Russie durant le XVIIIe siècle. — Naissance de Mme Swetchine. — Son éducation. — Son mariage 1

CHAPITRE II

Les émigrés français en Russie. — Règne de l'empereur Paul. — Généreux courage du général Swetchine. — Sa disgrâce. — Extrait des lectures de Mme Swetchine.. 20

CHAPITRE III

Avènement de l'empereur Alexandre. — Arrivée du comte de Maistre à Saint-Pétersbourg. — Adoption de la jeune Nadine Staëline. — Œuvres charitables et correspondance avec Alexandre Tourguenief. — Mariage de la princesse Gagarin. — Liaison avec Mlle Roxandre Stourdza..... 47

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Invasion de la Russie par l'empereur Napoléon. — Mme Swetchine est nommée présidente de la Société de secours pour les victimes de la guerre. — L'empereur Alexandre et Mme de Krüdener. — Liaison de Mme de Krüdener et de Mlle Stourdza..... 66

CHAPITRE V

Album de Louis de Saint-Priest. Pensées et lettres inédites du comte de Maistre. — Mort de la princesse de Tarente. 85

CHAPITRE VI

Mme Swetchine embrasse le catholicisme. Journal de sa conversion 98

CHAPITRE VII

Mme Swetchine professe publiquement la foi catholique. — Départ pour la France..... 148

CHAPITRE VIII

Arrivée de Mme Swetchine à Paris. — Correspondance de la duchesse de Duras..... 157

CHAPITRE IX

Retour et mort du comte de Maistre. — Second séjour de Mme Swetchine à Paris. — L'abbé Desjardins. — Départ de Mme Swetchine pour l'Italie. — Correspondance avec la marquise de Montcalm..... 191

CHAPITRE X

Excursion à Carlsbad. — Retour à Rome. — Mme Récamier. — Extrait du journal de voyage..... 222

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Établissement définitif de Mme Swetchine à Paris. — Mort de l'empereur Alexandre et avènement de l'empereur Nicolas. — Salon de Mme Swetchine. — Séjour près d'elle de Mlle de Nesselrode. — Mort de la duchesse de Duras. 246

CHAPITRE XII

Révolution de 1830. — Nouvelle situation religieuse. — Le comte de Montalembert. — Le P. Lacordaire. — Le P. de Ravignan 270

CHAPITRE XIII

Commentaires de Mme Swetchine sur ses lectures..... 298

CHAPITRE XIV

Dernier voyage de Mme Swetchine en Russie..... 327

CHAPITRE XV

Bénédiction de la chapelle de Mme Swetchine. — Sa piété. — Sa charité..... 343

CHAPITRE XVI

Révolution de 1848. — M. de Radowitz. — Donoso Cortès. — Berryer. — Mort du général Swetchine. — Guerre de Crimée. — Mort de l'empereur Nicolas..... 376

CHAPITRE XVII

M. Dupanloup. — M. de Lamartine et le comte de Maistre. — Alexis de Tocqueville. — Correspondance du prince de Broglie. — Dernier séjour de Mme Swetchine à Fleury.. 393

Lettre au comte de Montalembert..... 415

Appendice 449

Digitized by Google

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

23Jan50CR

LD 21-100m-11,'49(B7146s16)476

Digitized by Google

YB 586

267194

Halloux

DC255

S46

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google